

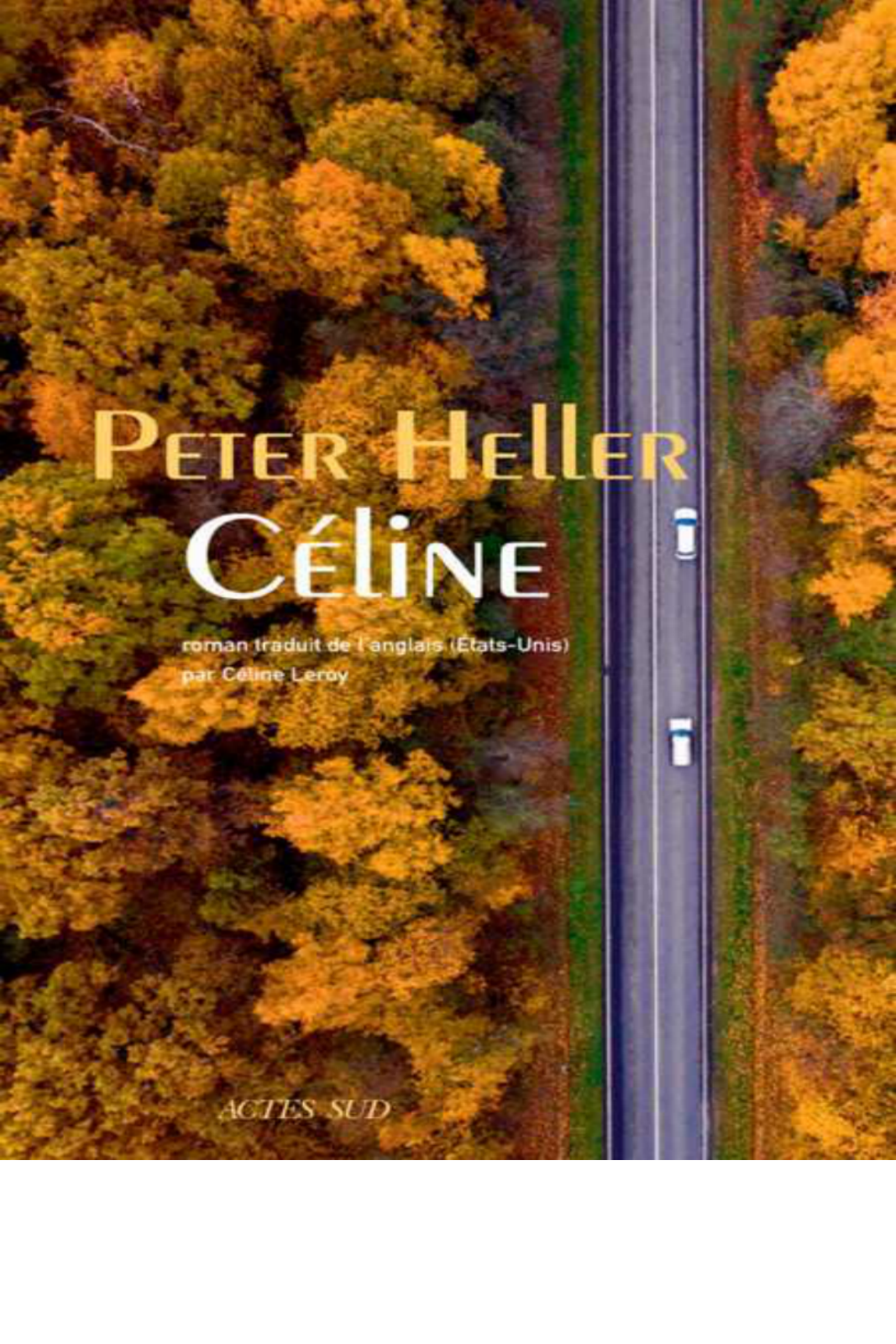


Céline

Peter Heller

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

An aerial photograph of a two-lane asphalt road stretching vertically through a dense forest. The trees are in peak autumn foliage, with a mix of bright yellow, orange, and some green. Two small white cars are visible on the road, one in each lane, moving away from the viewer. The overall composition is symmetrical and serene.

PETER HELLER

CÉLINE

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Céline Leroy

ACTES SUD

Du même auteur

LA CONSTELLATION DU CHIEN, Actes Sud, 2013 ; Babel n° 1326.

PEINDRE, PÊCHER ET LAISSER MOURIR, Actes Sud, 2015 ; Babel n° 1455.

Wallace Stevens, “Dimanche matin”, in *Harmonium*, traduit de l’anglais par Claire Malroux, José Corti, Paris, 2002.

T. S. Eliot, “La Terre vaine” Quatre Quatuors (1936-1942), in *Poésie* (édition bilingue), traduit de l’anglais par Pierre Leyris © Éditions du Seuil, Paris, 1950, 1969, pour la traduction française, n.e., “Le Don des langues”, 1976 ; “Points Poésie”, 2014.

Photographie de couverture : © Karolis Janulis

Titre original

Celine

Éditeur original :

Alfred A. Knopf, New York

© Peter Heller, 2017

Publié avec l’accord de The Robbins Office, Inc. et Green & Heaton, Ltd.

© ACTES SUD, 2019

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-12232-4

PETER HELLER

Céline

roman traduit de l'anglais (États-Unis) par Céline Leroy

ACTES SUD

avec tout l'Amour imaginable

à ma mère,

Caroline Watkins Heller –

Artiste, Guerrière Spirituelle, Détective Privée

et à Lowell “Pete” Beveridge,

l'Américain bien tranquille

PROLOGUE

Il y avait du soleil et du vent, les coquelicots viraient à l'orange sur les pentes qui menaient au cap, fondus dans de larges bandes de lupins bleus. Le Pacifique, presque noir, blanchissait au pied des falaises tout au long de Big Sur. Comme il aimait ce paysage. Il remonta la bretelle de son sac à dos sur son épaule. Depuis que Jence était mort à la guerre c'était la seule chose qu'il aimait vraiment. Joli butin pour aujourd'hui, aussi, une pleine poignée de cailloux de jade ramassés dans la crique en contrebas. Il s'arrêta pour reprendre son souffle. Le sentier était raide, par ici, les rochers pareils à des marches, et il avait les jambes de son pantalon trempées jusqu'aux cuisses, lourdes. Encore une seconde, puisque cet après-midi il n'était pas pressé.

En entendant le cliquetis du roc et des voix, il leva les yeux vers le sentier et vit la famille. La petite fille courait presque en descendant. Elle portait une robe d'été jaune et bleu qui rappelait un peu ces falaises fleuries, et elle criait. Ce devait être sa mère juste derrière, qui essayait de la rattraper, essayait de regarder où elle posait les pieds qu'elle avait chaussés de sandales de cuir, les bras écartés comme des ailes pour garder l'équilibre. Elle lançait : "Gabriela ! Gabriela ! *Cuidado ! Querida !*" Elle était très jolie. Elle portait la même robe que sa fille et quand les deux s'approchèrent, il se dit qu'elles ressemblaient à des jumelles, une grande, une petite : peau olivâtre et yeux verts, de longs cheveux noirs attachés en queue de cheval. Bon. C'était une journée dédiée à la beauté. Le père apparut à leur suite. Il prenait son temps. Tranquille. Dans son t-shirt noir, il était beau comme James Dean – plus vieux que Jence, de dix ans, peut-être, assez vieux pour échapper à la conscription. La petite Gabriela lança un "Bonjour ! Bonjour !" en le croisant à toute allure, et quand elle le vit, la mère se redressa et lui adressa un petit sourire timide. Il tendit la main au père et parla.

"La journée est agréable. Les grosses vagues du large ont encore rapporté des pierres. Mais prenez garde à la marée."

“Merci. On fera attention. Merci.” Le père lui toucha le bras, poursuivit sa descente et fut bientôt hors de vue.

L’homme glissa les pouces dans les bretelles du sac et reprit son ascension. Arrivé au sommet du promontoire, il s’assit sur le petit banc fait d’une simple planche posée sur deux rochers. Il ferma les yeux face au soleil et huma l’odeur d’achillée millefeuille qui se réchauffait, de sel. Moment sympathique avec cette famille. Lui aussi venait ici quand Jence était petit, et en rentrant à la maison, ils étalaient les éclats de jade sur la table de la cuisine. Lui le faisait encore. Il rentra chez lui sans penser à son fils réduit en charpie quinze mois plus tôt au Viêtنام, et il assembla les pierres les unes avec les autres façon puzzle, pareilles à une île verte exponentielle, jusqu’à ne plus laisser de place pour une assiette. Il prenait ses repas sur la véranda.

Il crut entendre des cris. Des hurlements et des cris. Difficile d’être sûr avec le vent et le grondement des déferlantes. Le jade provoquait une telle exaltation chez les gens. Bon.

*

Gabriela poussa un cri. L’écume froide engloutit ses orteils nus et en refluant, elle disparut en un million de toutes petites bulles. Quel après-midi sublime. Sur les gros rochers, des mouettes blanches prenaient leur envol pendant que des sternes plongeaient. Les vagues écumaient sur les brisants pleins de kelp sombre et brillant – blanchies, elles se projetaient sur la roche jusqu’aux galets de la minuscule plage en cuvette, noircissaient les cailloux et c’était à ce moment-là, quand ils luisaient, qu’on apercevait les éclats de couleur verte.

“Gabriela, dit Amana à la petite fille. *Querida*. Celui-ci, il est exactement de la couleur de tes yeux ! Tu vois ? Mais il a une forme d’oiseau ! Et là, regarde, un petit poisson. Je vais en trouver un qui soit exactement comme tes yeux.”

“Tes yeux à toi ! cria de plaisir la petite. Un qui soit comme tes yeux ! C’est *moi* qui vais le trouver.”

Elles s’agenouillèrent, tête penchée l’une vers l’autre, leur chevelure noire au vent, et elles trièrent les cailloux. Elles firent la course. Paul donna un petit coup de main à Gabriela, mais dans l’ensemble, il resta

assis sur un rocher les yeux fermés. Le vent était presque froid. Il se disait qu'il aurait dû apporter des saucisses et du fromage, qu'ils pourraient peut-être rester jusqu'au coucher du soleil, quand il entendit les filles crier. Il ouvrit les yeux. Une plus grosse vague avait noyé la langue de galets sous les eaux vives, atteint l'abri formé par la falaise, et il vit sa femme et sa fille debout, hilares et trempées.

“Hé ho ! cria-t-il. Remontez par ici !” Lui aussi riait, mais éprouvait surtout de l'inquiétude. Il regarda les brisants loin derrière Amana et Gabriela, et vit la houle sombre. Une autre vague se formait, la deuxième d'une longue série, et il l'observa grandir comme au ralenti : le mur devint vert en s'élevant, gagnant une hauteur impossible, la digue de rochers qui protégeait la crique comme rapetissée, le sommet effiloché par le vent trembla avant de s'ourler et le mur s'écroula : les eaux vives qui lui arrivaient désormais à la poitrine envahirent l'eau noire stagnante de la crique dans un rugissement. Il fut emporté brutalement, son épaule et son cou heurtèrent la roche, et il regagna la surface au-dessus de l'écume glacée pour voir le tumulte refluer.

Puis il vit sa fille. L'entendit. Gabriela hurlait, les eaux vives revinrent en force jusqu'à elle, l'emportèrent, et le mur... un mur plus grand encore surgissait derrière, encore plus pentu, vert – “Amana ! Où...” Il fit deux pas et plongea. Sa poitrine fit un plat, il agita les bras vers sa fille, vers sa tête et, plus loin, il aperçut sa femme en train de nager. C'était une excellente nageuse et elle nageait ! Dans le creux annonçant la nouvelle vague, il vit le battement cadencé de ses bras – la vague en suspens s'écroula, le culbuta. Son dos se déchira contre un rocher acéré, il cria, le souffle coupé, puis, soudain, elle était contre lui. Gabriela ! Sa petite fille était contre lui, son poids le temps d'un instant, et voilà qu'elle s'éloignait. En faisant appel à ses dernières forces, il se démena et réussit plus ou moins à lui attraper le bras et ne pas lâcher. Ne pas lâcher. Sa poigne comme une griffe. La masse des eaux vives se retira et il roula, roula avec elle. Soudain, il sentit le fond, les galets chamboulés, il s'efforça de retrouver pied et là, l'eau ne lui arrivait plus qu'aux genoux, alors, vacillant, il se redressa et elle était dans ses bras. Il la serrait fort, elle saignait quelque part – respirait-elle ? elle était bleue –, alors, pris d'une terreur folle, il vit arriver une nouvelle vague scélérate tandis que sa femme avait disparu. Il recula tant bien que mal. Recula vers la falaise, l'écume lui avalant les genoux, et il courut. Il faillit tomber, contourna l'éperon d'un rocher en trébuchant à moitié, sa fille dans les bras, et il se fit mal aux tibias, aux genoux et aux coudes sur les gros cailloux avant d'atteindre le sentier qu'il se mit à grimper. Dans le brouillard anesthésiant de la panique, il se tourna une fois et aperçut ce qui était

peut-être la chevelure noire de sa femme, un bras – sa femme qui était entraînée rapidement vers la pointe.

UN

L'appel était arrivé alors qu'elle travaillait à son établi pour fixer une hermine naturalisée sur un rocher avec du fil de fer, à côté d'un crâne de corbeau. Le projet était que l'hermine écorchée regarde sa propre fourrure jetée sur la pierre. Un certain degré de noirceur caractérisait ses sculptures. Quand Céline n'enquêtait pas, elle réalisait des œuvres avec tout ce qui lui tombait sous la main, et donc souvent avec des crânes. Un an plus tôt, le laveur de vitres avait été fasciné par son travail exposé un peu partout dans l'atelier et, le lendemain, il lui avait apporté un crâne humain dans un seau. "Me demandez pas d'où ça vient", avait-il dit. Elle s'en garda. Elle le dora aussitôt à la feuille et il trônait désormais sur un socle près de la porte d'entrée, l'air élégant.

À cet instant, elle se reconnaissait dans cette hermine. Écorchée et perdue, sans protection.

Sa fourrure à elle avait été sa famille. Elle avait aussi Hank, bien sûr, mais un fils, quel que soit son âge, était une personne à protéger, pas le contraire. Quand le téléphone sonna, elle faillit ne pas répondre, et puis se dit qu'il s'agissait peut-être de Pete à Brooklyn Heights qui avait besoin d'aide pour les courses.

"Allô, Céline Watkins ?"

"Oui ?"

"Je suis Gabriela. Gabriela Ambrosio Lamont."

"Gabriela", murmura Céline en essayant de se souvenir du nom.

"On ne se connaît pas. J'ai fait mes études à Sarah Lawrence. Promotion 1982. J'ai vu l'article vous concernant dans le magazine des anciens élèves : « La détective privée qui s'habille en Prada. »" Gabriela rit, un rire clair, comme un son de cloche. Céline se détendit.

“C’est idiot, dit-elle. Ce titre, je veux dire. Je n’ai jamais porté de Prada de ma vie.”

“Oui mais, Chanel, ça marche moins bien.”

“Exact.” Céline ferma les yeux. Le nom était singulier et lui semblait familier. N’y avait-il pas eu un encart au sujet de cette jeune femme dans le magazine ? – concernant une exposition de photos dans une galerie à San Francisco, des natures mortes ? Céline se remémora vaguement son portrait ainsi que des fragments biographiques – elle était jolie, des origines plus ou moins espagnoles, peut-être. Et son père n’avait-il pas été photographe, lui aussi ? Célèbre et très charismatique. L’article avait attiré son attention.

“Je me souviens de vous. Un article vous a été consacré.”

“Ha ha ! Le club très fermé des portraits publiés par le magazine des anciens élèves”, dit Gabriela.

“Oui.”

Pause. “J’espère que je ne vous dérange pas. J’appelle à l’improviste.”

“Pas du tout.” Céline était dans le métier depuis longtemps ; elle savait que les gens n’appelaient jamais vraiment à l’improviste. Ils avaient cheminé un bout de temps, s’étaient interrogés, et puis décrochaient leur téléphone. Ils étaient comme ces pilotes d’avions de tourisme à l’approche d’un aéroport qui, enfin, contactaient la tour de contrôle pour obtenir les consignes d’atterrissage.

En revanche, Céline ignorait si elle avait encore assez de force. Cela faisait un an et un jour que les tours jumelles s’étaient effondrées. Encore aujourd’hui, elle pouvait presque sentir l’odeur de brûlé, voyait encore l’air grumeleux sous l’effet des cendres, et se rappelait les restes de dossiers financiers et de post-it portés par le vent qui avaient traversé le fleuve pour tomber en une pluie de confettis égarés. Jamais elle n’aurait pu imaginer conclusion plus triste pour une année déjà macabre.

Sa sœur cadette était morte en mai. Céline n’avait pas oublié combien les peupliers de Virginie avaient semblé tendres et éclatants sur les berges de la Big Wood River à Ketchum, Idaho, le matin où

Mimi s'était éteinte. Elle l'avait aidée à s'en aller – la poignée de comprimés, le long baiser sur la joue. Elle se rappelait avoir descendu l'allée, les feuilles qui tourbillonnaient dans le vent, et cette bourrasque dont le souffle avait assombri le vert des vieux arbres tels les doigts d'une harpiste tirant une note grave de son instrument. Puis en juillet elle avait appris que sa sœur aînée, Bobby, avait une tumeur au cerveau. Son cancer revenait après une rémission de cinq ans. Céline alla la voir en Pennsylvanie, pour aider, mais il n'y avait pas grand-chose à faire et Bobby mourut en trois semaines. À croire que la mort de la benjamine avait donné la permission à l'aînée de trouver le repos éternel tant désiré.

Et puis le premier avion avait heurté la tour et Céline était allée à sa fenêtre regarder le nuage de fumée noire monter dans le ciel dégagé. Elle était restée clouée sur place. Elle vivait à quinze mètres de la jetée, dans un des lofts d'un vieux bâtiment en brique à la diagonale du River Café. L'immeuble était presque sous le pont de Brooklyn, côté Brooklyn, à trente mètres de l'East River, et quand les fenêtres étaient ouvertes elle entendait le courant murmurer et se fendre contre les piliers de la jetée. Elle pinça les lèvres et essaya de respirer normalement. Elle ne bougea pas. Peter la laissa tranquille. Quand le second avion s'écrasa contre la tour jumelle sud, elle tressaillit comme si c'était elle qu'on avait renversée et déchiquetée. Allongé dans leur lit cette nuit-là pendant que Céline pleurait en silence près de lui, Pete s'aperçut que Bobby était la tour nord et Mimi la tour sud. Même si, bien sûr, l'effondrement de ces gratte-ciel représentait bien plus que cela. C'était le signe cuisant qu'un certain monde venait de disparaître. Ses sœurs étaient les dernières représentantes de la famille qui l'avait vue naître. Les mondes intérieur et extérieur de Céline se regardaient en miroir.

Céline avait soixante-huit ans à ce moment-là. Parce qu'elle avait fumé quatre paquets de cigarettes par jour pendant trente ans, son corps était plus fragile qu'il n'aurait dû l'être pour une femme active à la volonté de fer, et même si elle avait arrêté depuis dix ans, le tabac lui avait ravagé les poumons. Elle refusait généralement de transporter de l'oxygène sur elle, elle était trop élégante, ou trop vaniteuse.

Elle s'était tenue à la fenêtre en respirant difficilement. Elle avait observé la silhouette de la ville où s'étaient dressées les deux tours improbables et avait senti ce poids sur sa poitrine : le chagrin de cette perte irréaliste, sans commune mesure et qui semblait incarner à cet instant la somme de toutes les autres pertes. Elle avait pensé au flacon à moitié plein de comprimés de morphine à l'étage, remisé dans le

coffre-fort où elle gardait aussi ses armes à feu, les comprimés dans leur flacon orange dont l'étiquette portait le nom de Mimi : “Mary Watkins, *En cas de douleur, un comprimé toutes les quatre heures, ne pas dépasser six comprimés par jour.*” Mais elle ne partirait jamais de la sorte. Et jamais elle ne retournerait contre elle l'un des quatre pistolets rangés dans le coffre-fort. D'une part, elle était trop curieuse. Elle voulait voir comment les choses se désagrégeaient – avant de se reconstruire. Mais elle ne savait pas s'il lui restait assez de volonté pour continuer d'accomplir le travail pour lequel elle était née. En d'autres termes, cela signifiait qu'elle n'avait plus la volonté de vivre.

*

Céline Watkins était détective privée. C'était une vocation étrange pour une femme répertoriée dans le bottin mondain qui avait grandi à Paris, puis à New York. Elle était sans doute la seule détective sur terre dont le père avait été partenaire de la banque Morgan en France durant la guerre. La seule détective en activité qui soit arrivée à New York à l'âge de sept ans et ait fréquenté l'école de filles Brearley, dans l'Upper East Side, puis l'université Sarah Lawrence, où elle avait étudié l'art. Et qui, à vingt et un ans, était retournée vivre un an à Paris où elle avait été l'apprentie d'un artiste expressionniste et où un duc l'avait demandée en mariage.

Elle possédait également ce que Mimi appelait une Passion pour les Perdants. Céline prenait toujours le parti des faibles, des dépossédés, des enfants, de ceux qui n'avaient aucune ressource ni aucun pouvoir : les vagabonds et les sans-abri, les malchanceux et les toxicos, les abandonnés, ceux rongés par le remords, les brisés. Impossible de compter le nombre de chiens décharnés et tremblants que son fils avait fini par aimer, ni les familles chaotiques qui avaient séjourné chez eux plusieurs jours. Elle n'était donc pas une détective privée comme les autres. La plupart des gens se les imaginent comme des espèces de tueurs à gages – blasés, mercenaires, durs à cuire. Céline était une dure à cuire. Mais elle ne travaillait pas pour les nantis, elle n'espionnait pas les époux volages, ne surveillait pas de garçonnière et ne retrouvait pas les bijoux de famille. Elle-même en possédait de véritables qu'elle portait non sans un léger embarras quand les circonstances l'exigeaient – diamants Cartier et montres Breguet. Elle possédait également de l'argenterie ciselée du XVIII^e siècle. Elle comprenait le vernis de prestige de l'aristocratie, aussi bien que la responsabilité qui en découlait. Céline avait reçu en héritage le manteau des armoiries familiales, de cette famille qui était arrivée sur le vaisseau des premiers colons, avait travaillé dur et prospéré, mais

souvent, ce manteau la démangeait et rien ne la rendait plus heureuse que de s'en débarrasser en l'accrochant à une patère à côté de son bérêt.

Elle n'acceptait d'enquêter que pour les Causes Perdues, celles qui n'auraient jamais pu s'offrir les services d'un détective privé. Il n'était jamais question d'influence, de rétribution ou même de justice et, souvent, ces enquêtes étaient menées gracieusement. Généralement, il s'agissait de réunir les membres d'une famille biologique. Céline mettait la main sur les disparus, les introuvables – rendait un fils perdu à sa mère, un père à sa fille –, et son fascinant taux de réussite atteignait les quatre-vingt-seize pour cent, loin devant le FBI, pour ne prendre qu'un exemple. D'ailleurs, elle avait aussi travaillé pour eux – une fois, et elle ne recommencerait pas.

Gabriela dit : “Je séjourne chez une ancienne camarade de fac dans les Heights. À Garden Place.”

Céline avait encore sa pince coupe-câble dans la main droite. Elle la posa. Ferma les yeux. Elle n'était pas allée à Garden Place depuis des lustres, mais s'y était souvent rendue avec son fils, Hank, à l'époque où il avait des petits camarades dans cette rue. Ces années. Les premières années de mariage et de maternité. Elle pouvait presque encore sentir l'odeur de cette partie sud du quartier, les immeubles de grès brun qui s'érodaient, les feuilles d'érable et les téguments marron des caroubiers qui craquaient sous les pas. Wilson, son premier mari, vivait désormais à Santa Fe avec une femme de trente ans de moins que lui.

“Oui. Je connais bien le quartier.”

“Bon. Je... J'appelle parce que je me disais... En fait, j'ai une histoire à vous raconter. Est-ce que c'est le bon moment ?”

“Faites donc. Je viens de terminer ce que j'étais en train de faire.”

Court silence, Céline entendait Gabriela chercher le meilleur moyen d'aborder les choses.

“J'allais commencer par vous raconter un événement qui m'est arrivé quand j'étais à Sarah Lawrence. Mais je vais partir de plus loin. Il faut que je remonte en arrière pour que vous compreniez. Ma mère s'appelait Amana Penteado Ambrosio...”

DEUX

“Amana signifie pluie en tupi-guarani. C’est sous cette forme que je pensais à elle durant mes nuits d’insomnie dans mon appartement – attendez une seconde.”

Un raclement, une chaise qu’on traîne sur un parquet peut-être.

“Voilà, je suis à vous. Je veux – je ne veux pas vous déranger.”

Céline secoua la tête. Pour la première fois depuis des semaines, elle se sentait pleinement éveillée. “Me déranger ? Vous m’avez appâtée, oui. J’ai une idée. Vous avez dit que vous étiez à Brooklyn Heights ?”

“Tout à fait.”

“Nous sommes tout près. Venez dîner à la maison. Mon mari Pete est justement monté par chez vous faire les courses.”

“Je...”

“Je crois qu’il va préparer ses fameux « Macaronis de la mort qui tue ». Au fromage, bien sûr.”

“Oh !”

“Pete vient du Maine”, ajouta Céline comme si cela expliquait quoi que ce soit.

“Je suis allée courir. Je file sous la douche deux minutes et – vous vivez près de la jetée, n’est-ce pas ?” Gabriela avait bien travaillé.

“Au 8, Old Fulton. C’est la porte rouge, vous ne pouvez pas la rater.”

La jeune femme qui sonna à la porte avait dû venir en courant. Il semblait s'être écoulé à peine un quart d'heure. Elle portait une ample robe d'été en coton qui lui arrivait aux genoux avec un motif batik représentant de tout petits éléphants, et avait des chaussures de course aux pieds. Ses cheveux mouillés étaient pris dans une queue de cheval, elle avait les joues rouges et elle tendit un bouquet de fleurs qu'elle avait dû cueillir en route dans les jardins qui débordaient des grilles en fer forgé. Céline approuva : voler des fleurs sur le bord des chemins était une tradition familiale ; certains après-midi sur Fishers Island, sa propre mère, Baboo, emportait ses gants de jardinage, son sécateur et disait à ses filles qu'il était temps d'aller "jouer aux fleuristes de grands chemins", ce qui voulait dire s'approprier les fleurs des haies et des buissons généreux qui envahissaient les sentiers. Céline remarqua que Gabriela portait aussi un gros dossier dans une chemise cartonnée tenue par de la ficelle.

Céline prit la brassée de roses sauvages et d'herbes hautes, et la jeune fille se pencha pour l'embrasser sur les deux joues. Elle était beaucoup plus grande que Céline. Ça n'était plus vraiment une jeune fille, bien sûr – si elle avait terminé ses études en 1982, elle devait avoir une petite quarantaine, comme son fils, Hank –, mais Céline ne pouvait pas s'empêcher de la voir comme une jeunette. Son visage ovale et bronzé, ses yeux verts très lumineux, sa bouche en forme d'arc de Cupidon. Elle avait une cicatrice à la tempe gauche, un trait arrondi et irrégulier comme le bord d'une feuille d'arbre. Gabriela était ce genre de femme dont la beauté ne pouvait pas être analysée parce que c'était surtout une question d'énergie – elle frappait les gens comme le parfum des premières fleurs de pommier.

"Merci." Céline apporta les fleurs à l'évier où elle mit de l'eau dans une bouteille d'huile d'olive vide, glissa les tiges à l'intérieur et les arrangea rapidement avec le même œil expert que sa mère. Elle se retourna. Gabriela observait la pièce avec une expression que Céline avait l'habitude de voir chez ses amis la première fois qu'ils lui rendaient visite. Le regard de la jeune femme alla du crâne doré à la feuille à un autre crâne humain émergeant d'une roche creuse, surmonté d'une couronne d'épines en fil barbelé, à un autel noir encombré de couteaux, de bouteilles, de poupées, de croix ; le corbeau empaillé avec une poupée dans son bec ; le mât totémique composé d'un ossuaire aussi bien humain qu'animalier.

"Cet autel", murmura Gabriela.

"Il est dédié au Baron Samedi, l'esprit vaudou des enfers à Haïti.

C'est lui, dans le coin, avec le chapeau haut de forme. Deux amis haïtiens qui étaient venus me voir ont été possédés en entrant dans la pièce. J'ai cru qu'il faudrait appeler une mambo."

"C'est dingue."

"Dingue effectivement. Venez, asseyez-vous. Là." Céline conduisit Gabriela à une table de bistrot au pied en fer forgé. "Je vous ai entendue grignoter des biscuits salés au téléphone, ce qui m'a paru une excellente idée." À vrai dire, Céline ne restait jamais très longtemps sans manger. FCSF. Elle avait appris ça aux Alcooliques Anonymes. Faim, Colère, Solitude, Fatigue – si possible, éviter tous ces états. Son en-cas préféré était un carré de chocolat Lindt sur une cuillerée à café de beurre de cacahuète. Elle aurait pu se nourrir exclusivement de ça.

Elles s'installèrent. "J'ai beaucoup aimé l'article sur vous, dit Gabriela. J'ai appelé un vieil ami, un doyen à la retraite qui vous a connue, et il m'a affirmé qu'il n'y avait personne de plus qualifié que vous dans ce pays pour résoudre les affaires non élucidées, celles qui remontent à longtemps."

"Renato ? Il est trop gentil. Par définition, retrouver les membres d'une famille biologique, c'est se plonger dans les affaires non élucidées."

"Il m'a raconté que vous pouvez passer incognito partout, et qu'une fois, vous vous êtes rendue à une soirée donnée par un diplomate habillée en homme. Il a également dit que vous étiez une sacrée gâchette et que vous possédiez toute une armurerie."

"Oui, bon. Ne nous emballons pas. Vous aviez commencé à me raconter une histoire", dit Céline.

*

Gabriela posa le dossier sur la table, vida un verre d'eau gazeuse et se resservit. Sa cicatrice rougeoyait. "Vous aviez des chats, dit-elle. J'en ai compté deux sur les photos encadrées."

"Les deux amours de ma vie."

Gabriela hésita. "À San Francisco, l'année où j'ai eu Mlle Brandt comme institutrice – en CE2, j'avais sept ans –, on avait un petit chat

appelé Jackson. Il portait des taches comme celles d'une vache, noires et blanches, mais il était très duveteux. Tellement petit que ma mère pouvait le tenir dans sa paume."

Céline acquiesça. Les chatons mettent toujours tout le monde d'accord.

"Amana l'appelait Moto comme une moto à cause de sa façon de ronronner. Je lui ai dit qu'il ne ressemblait pas du tout à une moto et maman m'a répondu : « J'imagine que tu as envie de lui donner un nom typiquement américain comme Jackson » et, de fait, c'est comme ça qu'on l'a baptisé."

Céline sourit.

"Il dormait avec moi. Je me souviens qu'il fourrait son museau humide dans mon oreille de toutes ses forces comme s'il voulait s'y pelotonner. J'aurais bien aimé." Gabriela se frotta le coin de l'œil et Céline trouva ce geste absolument adorable.

"Pourquoi auriez-vous aimé ça ?"

"Il s'est perdu."

"Oh."

"Nous le laissions sortir dans le jardin, ce qui était idiot, j'imagine. Un jour il n'est jamais rentré. Il était si petit, il a dû se faufiler par une clôture et se faire attaquer par le chien d'un voisin. Je veux croire que des gens l'ont pris pour un chat sauvage et l'ont adopté. C'est la prière que j'ai faite pendant des années après. J'ai aussi laissé ma fenêtre ouverte. Quand j'ai eu mon propre appartement, ma chambre donnait sur les jardins et je laissais ma fenêtre ouverte été comme hiver pour qu'il puisse retrouver mon odeur et peut-être sa maison."

Céline sentit la chaleur lui monter au visage.

"Maman aussi. Pluie. Après sa mort j'ai ouvert la fenêtre un peu plus grand et quand il pleuvait je laissais les gouttes éclabousser le rebord en brique et rebondir sur mon visage et dans le noir je m'imaginai que c'était une caresse de ma mère. Cette pluie, c'était peut-être elle. À cette époque, je pensais que la nuit permettait certaines choses qui étaient impossibles le jour."

Gabriela remplit de nouveau son verre qu'elle vida d'une traite. Elle regarda par les fenêtres en direction du pont.

“Mon grand-père maternel s'appelait Ambrosio. Un nom très brésilien. Je l'adorais, ce nom. Quand j'ai eu enfin terminé le lycée, puis la fac, et que j'ai eu une minute pour me poser, j'en ai fait mon deuxième prénom.” Elle se tourna vers Céline. “Je n'ai pas passé toutes les nuits de mon enfance à pleurer, je ne voudrais pas que vous pensiez ça. J'étais assez solide.”

*

“Attendez, dit Céline. Attendez. Votre mère était brésilienne et elle est morte quand vous aviez... quoi ?”

“Cette même année, celle du CE2. En février.”

“D'accord. Donc vous aviez...”

“Sept ans. Enfin, huit ans. Elle est morte le jour de mon anniversaire.”

“Comment ? Je ne me souv...”

“Elle s'est noyée. À Big Sur. Nous étions sur cette crique qu'on appelle la crique de Jade, on cherchait des petites pierres vertes de la même couleur que nos yeux.”

Céline acquiesça.

“On a tous failli mourir. Papa a essayé de la sauver. Un inconnu m'a conduite à l'hôpital. Un ouvrier de la conserverie de Monterey. On s'écrit encore. Il vit à Santa Cruz avec sa nièce.”

Céline sentit son corps se pencher en avant. D'après son expérience, il existait deux catégories d'histoires : celles qui suivaient des lignes prévisibles comme les sentiers tracés par le gibier sur le flanc d'une colline, et celles qui bifurquaient dès le départ vers autre chose, plus sauvages, qui battaient la campagne à la première occasion. Les plus étranges se chargeaient d'une odeur particulière. Elle tendit un biscuit salé tartiné de fromage à pâte persillée à la jeune femme.

“Merci. On vivait dans le Haight à San Francisco et c'était le jour de mes huit ans. L'anniversaire tombait un samedi de février, les

coquelicots allaient être en fleur, alors on a décidé de descendre à Big Sur, notre coin préféré. Je me souviens que j'ai fait tout le trajet sur les genoux de maman juste parce que j'en avais envie et qu'elle m'a serrée dans ses bras en me chantant une chanson brésilienne à l'oreille. La chanson parlait d'un lapin qui voulait du riz des rizières mais ne savait pas nager. On cultive beaucoup le riz au Brésil." Une expression fantaisiste brouilla les traits de son visage. "Dites-moi si ça fait trop d'informations d'un coup."

"Pas du tout."

"Bon." Gabriela tordit le bracelet de sa montre de sport. "Nous sommes arrivés aux falaises qui semblaient en feu tellement il y avait de coquelicots. Je me souviens que, tout excitées, on a couru sur le sentier. C'est une crique minuscule et elle donne l'impression d'être très sauvage, très abritée, et je me souviens de m'être dit que c'était notre plage rien qu'à nous. L'eau venait lécher les galets et faisait briller le jade. Amana et moi nous sommes lancées dans une course pour trouver un caillou qui ressemblerait à un œil vert. Elle n'arrêtait pas de me chatouiller pour me retarder. Et puis une vague scélérate a déferlé sur la plage, on a perdu l'équilibre et on a été aspirées. Je me souviens du choc du froid et d'avoir poussé des cris pour appeler maman et après, je ne sais plus trop. Je crois que nous avons été emportés tous les trois. On ne le savait pas mais un orage se préparait."

"Wow."

"Oui. Papa a finalement réussi à m'attraper et m'a sortie de là. J'étais en sang, j'avais perdu connaissance. Apparemment, il a vu ma mère essayer de revenir vers l'anse à la nage, mais les vagues continuaient de déferler, et il m'a vue moi, pleine de sang qui respirait à peine, alors, en une fraction de seconde, il a pris une décision avec laquelle il a dû vivre pour le restant de ses jours. Il m'a soulevée, a remonté le sentier en courant et il y avait cet homme un peu âgé, l'inconnu. Papa m'a confiée à lui en hurlant de m'emmener à l'hôpital, et puis il a redescendu le sentier et a plongé pour tenter de récupérer Amana. Un geste fou. Comme il avait vu qu'elle avait été entraînée vers le nord, il a nagé dans cette direction. Je crois qu'il a bien failli se noyer lui aussi. Il a fini sur une plage à plus de trois kilomètres de là."

"Bon sang !"

La jeune femme acquiesça, les yeux rivés sur un point au-delà de la

pièce.

“Je suis revenue à moi au Community Hospital de Monterey. Le flot de sang venait d’une simple coupure à la tête. Je crois qu’on saigne beaucoup à cet endroit.”

Céline confirma d’un hochement de tête.

“Le gentil monsieur est resté à mon chevet. Papa n’a pas reparu de la nuit et l’homme a dû partir. J’ai appris plus tard qu’il supervisait l’un des derniers quais en activité sur Cannery Row et il travaillait les dimanches. Il a promis de revenir après son travail.”

Céline ferma les yeux, se représenta l’hôpital.

“Le lendemain matin, papa n’était toujours pas là. Je m’en souviens avec plus de terreur que de l’accident. Où est papa ? Je me rappelle mon trouble comme on se rappelle certaines odeurs, le trouble et ce qui devait être de la peur sur le visage des infirmières. Où est maman, je veux ma maman ! J’ai commencé à pleurer, à crier. Elles n’arrêtaient pas de me demander mon nom, mon nom complet, je n’arrêtais pas de dire Amana Amana Amana, elles ont peut-être cru que je disais *mama*, je ne sais pas.”

Céline ouvrit les yeux. Gabriela s’adressait aux baies vitrées, au crépuscule sur la jetée et à l’East River, au vaste monde. Elle avait le bout des doigts posé délicatement sur le bord de la table comme si elle jouait un morceau de piano, ou comptait les syllabes d’un hémistiche.

“Il est arrivé dans l’après-midi. J’étais surexcitée en le voyant. On lui a dit qu’en gros, j’allais bien, que je me remettais, mais que de toute évidence, lui avait un besoin urgent de points de suture à la tête et sans doute ailleurs. Ils ont dû essayer de lui faire signer des papiers, l’ont tiré par la manche, mais il s’est dégagé et m’a fait sortir de l’hôpital. Après ça, il n’a jamais plus été pareil. Je ne m’en suis pas vraiment aperçue sur le moment, mais avec le recul, je sais. Il a nagé jusqu’à être à bout de forces dans une mer déchaînée et par deux fois il a cru la voir tout près, a tenté d’accélérer pour la récupérer et n’y est pas arrivé. J’imagine qu’il a perdu la tête.”

Elle se tourna vers Céline, s’ébroua. “Ça fait beaucoup, je sais. Je peux finir une autre fois.”

Ils disaient souvent cela. Quand ils parvenaient à la partie du récit

qu'ils aimaient le moins raconter, ou même qu'ils n'avaient jamais racontée. "Ne vous inquiétez pas pour moi, la rassura Céline. Vous voulez du thé ?"

Gabriela secoua la tête. La jeune femme contempla le grand studio clair comme si elle le voyait pour la première fois. "Vos œuvres sont assez terrifiantes, dit-elle. Je me répète ?"

"Ça se pourrait. Vous voulez faire une pause ?"

"Ça va." Elle coinça une mèche de cheveux noirs derrière son oreille, adressa un sourire hésitant à Céline. "Bon. Papa a fait de son mieux. Il n'était pas dans son état normal. Nous étions tous les deux..."

La sonnette retentit et Céline vit Gabriela pousser un soupir qui devait être de soulagement. Fin de la première reprise, sauvée par le gong.

Pete portait deux sacs de toile. Céline vit de probables feuilles de kale dépasser de l'un d'eux et leva les yeux au ciel. Cela faisait vingt ans qu'il essayait de lui faire manger des légumes, sans grand succès. Sa persévérance était surhumaine. Pete adressa un léger mouvement de menton à sa femme, la seule personne au monde à savoir qu'il s'agissait d'un sourire, et il posa les sacs sur le comptoir avant de retirer sa casquette en tweed comme celle des livreurs de journaux. Il pencha la tête vers la jeune femme et leva la main dans un salut amical. Il ne prononça pas un mot. Pete, que le reste de la famille appelait Pa, avait grandi sur une île du Maine dont l'oiseau mascotte était un symbole de retenue. Le reste de la famille l'appelait aussi l'Américain bien tranquille. Céline agita un biscuit dans sa direction et lança : "*Fiou*, j'ai une faim de loup. Pete, je te présente Gabriela Ambrosio Lamont. Nous avons fait nos études dans la même université et elle me raconte une histoire absolument incroyable. Elle va dîner avec nous. Tu crois que tu peux nous concocter une de tes Assiettes Complètes ?"

"J'imagine que c'est possible."

La cuisine était l'un des nombreux talents de Pete. À North Haven, enfant, il avait appris à ramasser le foin à la fourche, à traire les vaches, et à construire de petites embarcations. Mais aussi à nourrir une famille de neuf personnes quand sa mère était occupée à autre chose. À Brooklyn, désormais, il mettait toute son énergie à préparer

des repas sains à sa femme qui ne les finissait jamais, et à créer des sculptures à l'érotisme sans complexe que la femme de ménage refusait d'épousseter.

Pete avait étudié à Harvard comme son père et tous ses oncles. C'était un athlète, il avait pratiqué le football pendant un an et, toujours à Cambridge, Massachusetts, il s'était encarté au parti communiste à une époque où ce genre de choix pouvait mettre un sérieux coup de frein à vos projets d'avenir. Après la fac, il s'était engagé dans l'armée et avait rapidement épousé une femme noire appelée Tee qui militait pour le mouvement des droits civiques, puis, à la fin de son service, il avait emménagé avec elle à Brooklyn où il avait édité le magazine révolutionnaire *Liberator*. Parmi les lettres les plus déchirantes que Céline ait jamais lues, il y avait celle des parents de Pete où ils lui demandaient de ne pas revenir passer l'été à North Haven avec sa négresse tout en se donnant un mal fou pour expliquer qu'ils n'étaient absolument pas racistes. Cette correspondance était tour à tour éloquente et maladroite, et si brûlante d'amour et de honte que le papier semblait au bord de la combustion spontanée. Ces événements avaient eu lieu avant la carrière de Pete comme architecte à Wall Street, historien amateur, routard longue distance et buveur légendaire. Cette dernière profession le conduisit aux Alcooliques Anonymes où il rencontra Céline. Pete était sans conteste un drôle de personnage.

Il cuisina ses "Macaronis de la mort qui tue" avec un accompagnement optimiste de bok choy sauté et de petites salades, et tous trois mangèrent dans un silence plaisant. Gabriela semblait heureuse de ce moment de répit. Parmi ses autres talents, Pete permettait les longs échanges silencieux sans pour autant mettre ses compagnons de table mal à l'aise. Ils finirent leur repas, préparèrent du café et débarrassèrent la vaisselle. Céline et Gabriela se dirigèrent lentement vers les planches brutes de la jetée de l'autre côté de la rue et s'appuyèrent à la rambarde. La nuit était tombée. La marée montante se fracassait contre les pilotis tandis que les lumières de Manhattan et du grand pont paraissaient aussi grandioses et familières à Céline que n'importe quelle constellation.

Gabriela dit : "On dirait que l'odeur flotte encore. Comme des braises."

Céline attendit. Les Tours, leur absence aurait également marqué cette jeune femme. Tout le monde... [elle] sent le ténébreux / empiètement de cette antique catastrophe : / Un calme

s'assombrit sur l'eau parmi les feux. Ces vers sublimes de Wallace Stevens lui revenaient sans cesse à l'esprit, comme le refrain d'une chanson pop.

Gabriela dit : "J'hésite. Avec vous, le temps passe tellement vite. Je ne me suis pas sentie aussi bien en compagnie de quelqu'un depuis une éternité."

Céline partageait cette impression. Elle savait aussi combien il était difficile de résister à une histoire captivante. "J'aurais tant de choses à vous dire, déclara Gabriela en jetant un coup d'œil à sa montre. J'ai promis à Callie de jouer au Scrabble avec elle à huit heures." Elle se tourna vers Céline. "C'était notre rituel à Sarah Lawrence, les soirs avant les partiels de fin d'année." Elle sourit. "Les autres se bourraient le crâne et nous, on s'affrontait dans des parties épiques. C'était notre façon de rester calme, j'imagine."

"Vous voulez qu'on poursuive ?"

"Je veux trouver le moyen de raconter le reste. Sans..."

Sans mettre à mal les gens que vous aimez le plus au monde, pensa Céline. Elle avait une ou deux idées sur le sujet.

"Vous pourriez me donner un jour ou deux ?"

"Bien sûr." Rien ne la surprenait. Ses clients étaient si nombreux à avoir frôlé le précipice. "Vous me tenez, avec votre histoire."

Le sourire de Gabriela s'éclaira. Céline se demanda si elle-même avait porté sa peine avec autant de grâce que cette jeune femme. "J'ai laissé mon dossier sur le comptoir, dit Gabriela. Je vais le chercher et remercier Pete."

TROIS

Hank vivait au bord d'un lac à Denver, dans l'ouest de la ville. Il travaillait comme pigiste pour des magazines, c'était un poète refoulé et, jusqu'à récemment, il partageait une maison avec sa femme, Kim. C'était aussi le genre d'homme à aimer vivre au grand air, un trait qu'il attribuait, curieusement, à l'influence de sa cosmopolite de mère. Et puis il portait le nom de son grand-père maternel, Harry, un ancien sportif émérite. Sa mère avait passé de nombreux étés à lui apprendre à pêcher, à nager, à imiter le cri du colin, de l'engoulevent bois-pourri, de la chouette effraie. Son père lui avait appris à lancer un ballon de football, à écrire un sonnet, et lui avait lu Jack London ainsi que Faulkner quand il était encore très jeune, mais c'était Céline qui lui avait appris à aimer la nature dans tous ses états. Et donc, même s'il vivait en ville, il trouvait beaucoup de réconfort à s'asseoir sur sa véranda et à ne voir quasiment rien d'autre que de l'herbe, des arbres, de l'eau, des montagnes. Son moment préféré de la journée était celui où il buvait son café à l'aube sur la véranda et où il contemplait les premières lueurs du jour infuser les neiges du Continental Divide. Ce qu'il faisait justement quand le téléphone sonna.

“C'est Mambo.”

“Tu m'appelles tôt. Même à New York il est tôt.”

“Je n'arrivais pas à dormir.”

Il se prépara. Ces mots pouvaient être le prélude à beaucoup de choses, la meilleure étant le récit d'une enquête compliquée. Sinon, peut-être s'inquiétait-elle pour son mariage ou pour le prochain article qu'il allait écrire. Ou peut-être simplement était-elle trop triste. Cela faisait des mois que Céline n'était plus tout à fait elle-même. Hank comptait parmi ces rares jeunes hommes fascinés par leur mère. Il se disait souvent qu'elle menait une vie beaucoup plus intéressante que lui, ce qui, à son avis, était une inversion de l'ordre naturel, et qui expliquait peut-être en partie sa décision d'écrire des récits d'aventure.

Sans compter qu'elle lui avait transmis sa bougeotte. Il se servit une tasse de café et alla s'asseoir sur le fauteuil Adirondack avec le téléphone.

“Et ?” l'incita-t-il.

“Je me demandais comment tu allais.”

“Tu veux savoir si je mange des légumes ?”

“Ça aussi.”

“Tu devrais essayer, c'est assez marrant. Plein de vitamines.”

“Hank...”

“Kim va revenir, Mambo. Je crois.”

Silence. Sa mère se racla la gorge. “Est-ce que tu...”

“Est-ce que je bois ? Pas encore.”

“S'il te plaît ne dis pas ça.”

“Pardon.”

“Figure-toi que j'ai eu une discussion des plus passionnantes avec une jeune femme d'exactement ton âge. Très jolie.”

“Wow ! Tu veux déjà me recaser ? On en est donc là.” Il faillit rire.

“Non, non. C'est juste que...”

Hank posa sa tasse sur le bras de la chaise. Le mug disait *Truites pêchant la mouche* et représentait une truite arc-en-ciel sautant hors de l'eau pour attraper une mouche, le tout dans des tons d'aquarelle. C'était un peu ringard mais il l'aimait bien. Ça le réconfortait, surtout quand il se réveillait dans un lit à moitié vide.

“C'est elle qui t'a appelée, cette femme ?”

“Oui.”

“Elle voulait te raconter quelque chose ?”

“Oui.”

“Elle voulait faire appel à tes services ?”

“Je ne sais pas trop. Sans doute. Je ne connais pas encore toute l’histoire, mais elle a un truc.”

“Tu accepteras si c’est le cas – je veux dire si elle veut faire appel à toi ?”

“C’est ça dont je ne suis pas sûre. Cette année m’a éreintée. Est-ce que tu te nourris correctement ?”

“Mambo, j’ai préparé un chili vert hier. Et Brad m’a demandé un papier pour *Business Week*. Sur l’industrie du surf, va savoir pourquoi.”

“Oh, mais *formidable*. Et côté poésie ?”

Il éluda la question. “Par ailleurs, j’ai attrapé une carpe de douze livres sous le stade hier.”

“Dans la Platte ? *Wow*. Avec quoi ? Tu te rappelles la fois où tu m’as emmenée là-bas et qu’on a repêché un cadavre ?” Elle lui avait appris à lancer des gros *streamers* dans l’Ausable quand il était à peine assez grand pour tenir une canne, et quelques années plus tôt à Denver, *de fait*, ils avaient repêché le cadavre d’un jeune homme un matin. Enfin, sa mère. Mais c’était encore une autre histoire.

“Comment est-ce que je pourrais l’oublier ? J’ai pris la carpe avec une mouche écrevisse. Numéro 8. Mambo ?”

“Oui ?”

“Ne t’inquiète pas.”

“Pourquoi diable devrais-je m’inquiéter pour toi ?” Elle déposa un baiser sur le combiné et raccrocha.

Le surlendemain de la visite de Gabriela, dans la matinée, Céline se réveilla et découvrit qu’on lui avait servi le petit-déjeuner au lit. Elle avait rêvé d’un grand hôpital sur une plage grise et déserte. Aucun médecin ne semblait travailler dans cet hôpital qui comptait des centaines de chambres vides. Des partitions musicales étaient

scotchées sur les portes vertes à la place des courbes de température.

Elle se redressa et, à tâtons, chercha ses grosses lunettes de lecture à monture en écaille.

“Oh Pete.” Elle se pencha pour l’embrasser. Sur le plateau en argent trônait un œuf dans son coquetier, accompagné d’une minuscule cuiller, de pain grillé, de marmelade, de café et d’une enveloppe. Sur l’enveloppe, son nom rédigé à l’encre bleue dans une écriture libre et fluide. Elle mangea l’œuf, but une demi-tasse de café, puis ouvrit la lettre avec le canif qu’elle gardait sur sa table de chevet. À l’intérieur se trouvaient cinq ou six pages d’un papier à lettre bleu clair au grammage léger, écrites à la main, et Céline n’eut pas besoin de regarder la dernière pour savoir de qui elles venaient.

“C’était glissé sous la porte, dit Pete. Elle a dû passer très tôt.” Céline releva une inflexion respectueuse. Pour une raison ou une autre, Pete admirait toujours les gens qui se levaient encore plus tôt que lui. Elle lut :

“Chère Céline, merci. Pour le merveilleux dîner et pour votre aimable attention. Pour avoir accepté de m’écouter. Ça compte beaucoup pour moi.

“Je vous ai raconté la mort de ma mère. Ce qui s’est passé par la suite. Je crois que ce sera plus simple si je le mets par écrit. Après l’accident, papa a fait de son mieux. Vraiment. Les deux mois qui ont suivi l’enterrement sont un grand flou. Je sais que nous avons pris un avion pour la côte est et que nous avons passé quelques semaines dans les Adirondacks, dans une bicoque qu’un ami nous a prêtée. Près de Keene Valley. Nous avons passé beaucoup de temps à nager dans l’eau glaciale au pied d’une cascade et nous avons peu parlé. Je me rappelle la façon dont les toutes petites bulles remontaient des profondeurs noires de ce trou caverneux.” Céline laissa un souvenir agréable la submerger : elle avait sans doute nagé dans ce même étang, à Johns Brook, non loin du premier refuge. Elle aimait tellement cette région. C’est là qu’elle avait appris à Hank à pêcher et à construire un feu, avant qu’il n’entre en CP. Elle poursuivit sa lecture : “Il m’a emmenée faire du canoë sur le lac Saranac et on a attrapé du poisson. Quand je suis retournée à l’école, j’ai compris qu’il devait boire la nuit parce qu’il oubliait souvent de me réveiller.

“Parfois, c’était moi qui devais le tirer du lit. Il résistait, râlait et quand enfin il se réveillait et que son regard voilé essayait de se fixer,

il me dévisageait. Pas moi Gabriela, sa fille, mais comme s'il m'avait aperçue à l'autre bout d'une longue rue, qu'il m'épiait de loin, d'abord avec anxiété puis avec une sorte de soulagement, puis de nouveau avec une angoisse grandissante et là, je savais que ce n'était pas moi qu'il voyait mais ma mère.

“Je ne peux pas décrire l'effet que ça avait sur moi. D'un côté, j'avais un immense besoin d'être consolée et, de l'autre, j'avais l'impression d'être un fantôme. Je lui disais que j'avais faim, mais souvent le frigo et le cellier étaient vides alors il me prenait la main et, portant les mêmes vêtements que la veille, on descendait Clayton Street. Il m'emmenait à la boulangerie sur Haight et m'achetait un chausson aux myrtilles, une petite brique de lait et puis il m'accompagnait à l'école franco-américaine. C'était l'année du Summer of Love, ce qu'évidemment j'ignorais, mais je me souviens des accoutrements chamarrés, des odeurs de patchouli, de sueur et de ce qui était sûrement de l'herbe, des gens qui jouaient de la guitare et différents types de tambours, qui distribuaient à manger. Il y avait ce petit garçon blond dont les cheveux magnifiques arrivaient à la taille, qui distribuait des pommes. C'était son truc. Il me donnait une pomme presque tous les jours. Parfois on prenait le tramway sur Divisadero juste pour s'amuser et on descendait quelques rues plus loin. Ça m'était égal que papa ne soit pas bien rasé, que ses habits soient froissés. Je m'accrochais à sa main. C'était un très bel homme, même avec une barbe de trois jours, et je voyais la façon dont les jeunes mamans le regardaient et lui parlaient quand il m'accompagnait à l'école, avec un mélange de pitié maternelle et de concupiscence. Je n'avais pas les mots à l'époque mais je le sentais – il était désirable. Je voyais la façon dont les femmes, y compris mes institutrices, s'illuminaient, changeaient quand elles lui parlaient.

“De fait, il travaillait comme photographe pour *National Geographic*, c'était un aventurier, un homme terriblement beau et il avait perdu sa sublime épouse.”

Céline ferma les yeux. C'était 1967. Hank venait d'entrer à Saint Ann tout juste inaugurée. Le Summer of Love n'était pas arrivé jusqu'à Brooklyn Heights, mais c'était une époque merveilleuse et stimulante. Sa famille et elle vivaient sur Grace Court et son mariage était encore solide – elle n'aurait pas été attirée par le fringant photojournaliste. Sa relation avec Wilson ne s'était délitée qu'à l'arrivée de Hank en pension. C'est à ce moment-là qu'elle s'était mise à boire. Des années qu'elle préférerait oublier.

“L’après-midi, même chose, écrivait Gabriela. Il oubliait souvent de venir me chercher. Il n’y avait souvent rien à dîner. Quand il sortait de sa rêverie et qu’il réalisait que, contrairement à lui, une enfant de huit ans ne pouvait pas se nourrir de vodka, il sortait de sa torpeur et on allait au restaurant qui faisait de la cuisine méditerranéenne sur Haight, ou au japonais sur Cole qui n’existe plus aujourd’hui et je ne mangeais que des tempuras. Quand j’y pense, sans tous les repas que j’ai sautés, je serais devenue très rondelette.”

Céline fit une nouvelle pause. Elle avait remarqué – il y avait quelque chose d’ascétique dans la beauté de la jeune femme et elle savait désormais d’où cela venait : de la privation.

Elle continua sa lecture : “Est-ce que je lui ai posé des questions sur maman ? Je ne m’en souviens pas. Est-ce que ça paraît fou ? Peut-être pas. Il y avait une absence, un trou qui parlait de lui-même. Je ne voulais pas d’explication supplémentaire, je crois, rien qui fasse résonner cette Absence plus qu’elle ne résonnait déjà, parce qu’il n’y avait pas de pire douleur que cette Absence, cette boule noire et inamovible au milieu de ma poitrine. Je savais que si je bougeais trop... que l’écho des questions et des demi-réponses me détruirait, cellule par cellule. J’en avais l’intuition.

“J’étais en CE2, avec Mlle Lough. Je me souviens que c’était au premier étage d’un bâtiment neuf sur Grove.” Céline avait entendu parler de l’école internationale franco-américaine. Il s’agissait d’une école privée très progressiste qui avait ouvert à peu près au même moment que Saint Ann et, comme celle de Hank, elle avait commencé par accueillir une petite poignée d’enfants. “Cette institutrice avait beaucoup de tendresse pour moi. Parfois quand papa oubliait de venir me chercher elle me tenait compagnie dehors, elle regardait sa montre et s’efforçait de ne pas avoir l’air trop triste. Elle était très gentille. Au bout d’un moment, elle poussait un soupir et me prenait la main en disant : « Qu’est-ce qu’on pourrait chanter en chemin ? » Ça tombait bien, son petit ami habitait Haight Ashbury. J’acceptais tout comme ça venait. Les enfants n’ont pas de points de comparaison. Je ne pense pas avoir été malheureuse. Je ne me rappelle même pas que l’année ait été particulièrement affreuse. Amana me manquait terriblement. Jackson aussi. Je croyais que c’était comme ça, la vie, quand on a sept ou huit ans. Il arrivait que votre maman ne revienne plus à la maison, jamais. Il arrivait que votre papa oublie des trucs, que vous ayez faim.

“Et puis un soir, à la fin de mon année avec Mlle Lough, papa est rentré à la maison avec une plantureuse infirmière grande gueule et

fumeuse prénommée Danette avec qui il s'est marié à la mairie, et elle l'a sevré, a rempli les placards de provisions. Peu de temps après, elle l'a surpris en train de me regarder à table un soir, alors elle s'est levée, a retiré la photo d'Amana de la console qui se trouvait dans le couloir, où on la voit sur le pont d'un ferry, sourire aux lèvres, les cheveux dans les yeux à cause du vent – j'aimais tellement cette photo –, elle est revenue à pas bruyants, a tenu la photo à côté de moi et a quasiment craché à papa : « Chaque fois que tu la regardes, c'est elle que tu vois. » Danette pointait maman du doigt. J'avais l'impression que c'était dans ma poitrine qu'elle enfonçait son ongle, ça m'a fait tressaillir et j'ai fondu en larmes.

« Ça suffit ! a-t-elle crié. Je ne peux pas vivre comme ça. Toi – elle a désigné papa et ses seins se sont soulevés, elle portait un haut très décolleté sans soutien-gorge et il y avait une sacrée masse de chair à soulever – tu te débrouilles, mais tu règles ça ! » et elle est partie en claquant la porte.

« La semaine suivante, ils m'ont installée dans l'appartement du dessous. J'avais ma clé et de quoi manger. J'avais huit ans. »

*

Céline posa la page. « Vous avez vécu seule dans un appartement alors que vous étiez en CE2 ? » murmura-t-elle. Elle vida sa tasse et s'en remplit une autre avec la cafetière que Pete avait apportée sur le plateau. « C'est une blague. »

Pourquoi ses instituteurs n'étaient-ils pas au courant ? pensa-t-elle. Ils auraient dû le savoir. Mais bon. Les mots de Gabriela ne semblaient accuser personne, ni ses enseignants ni sa famille, mais Céline aurait pu l'entendre autrement. Gabriela avait dû s'en apercevoir car à la ligne suivante, elle disait : « Je ne me rendais sans doute pas compte à quel point la situation était tordue. Papa m'a dit que l'immeuble n'était qu'une seule grande maison et que j'allais avoir une belle surprise normalement réservée à des filles plus âgées, que j'allais avoir une grande chambre juste pour moi et même une cuisine. Vous savez, je le voyais tout de suite quand il mentait. Surtout quand il se mentait à lui-même. Je le sentais notamment quand il parlait de certains de ses voyages. »

Céline repensa à la jeune femme qu'elle avait rencontrée l'autre soir. Gabriela paraissait réservée et autonome, ce qui pouvait la rendre difficile d'accès. Et triste, s'aperçut-elle soudain. Et sous toutes ces

couches, il y avait beaucoup de silence.

Céline continua : “Papa allait souvent faire des photos en Équateur pour le Smithsonian, ou au Guatemala pour *National Geographic*. Il adorait skier dans les Andes. Les autres parents avaient une image héroïque de lui, je le voyais bien. Il passait beaucoup de temps en Amérique du Sud et, plus tard, quelqu’un m’a dit qu’il y avait une rumeur selon laquelle il travaillait pour la CIA. Ha ha. C’est fou ce que les gens s’imaginent quand quelqu’un mène une vie un tant soit peu intéressante ou exotique. Et quand ils le voyaient – plus tard, après les premiers mois de chagrin abyssal – en t-shirt noir moulant, ses bras musclés, sa mâchoire carrée et ses cheveux coiffés à la James Dean, son rire spontané, et puis surtout avec cet air de revenir d’un endroit exotique et dangereux – il se dégageait de lui comme une brise légère, on le sentait –, tout le monde tombait sous son charme.”

Tu m’étonnes, se dit Céline. Elle était persuadée que les gens les plus charmants étaient souvent les plus tristes – si on grattait la surface –, ce qui ne les rendait pas moins intéressants. Céline remplit sa tasse pour réchauffer son fond de café et termina la lecture de la page.

“Bon, c’était la partie que je n’étais pas sûre de pouvoir raconter. Pas si terrible, finalement. Je crois qu’en écrivant, je me suis aperçue que si on fait sauter le vernis, toutes les familles sont détraquées. Après tout, combien de petites filles avant moi ont eu une méchante belle-mère ? Ha ha !”

C’était une façon de voir les choses.

“Ça ne s’est jamais arrangé avec Danette. J’essayais tout le temps de la voir comme une mère, mais c’était trop douloureux, et même à mon très jeune âge, j’avais plus ou moins compris que certaines relations humaines sont aussi inévitables et immuables que les saisons. J’ai laissé tomber. Je passais autant de temps que possible avec papa, je lui gardais, nous gardais, un espace protégé dans mon cœur, mais je devais agir assez subrepticement. Je vivais en dessous, j’allais à l’école, je grandissais. Et puis il est arrivé quelque chose.

“Merci de m’avoir lue. J’aimerais vous raconter le reste en personne – c’est la raison pour laquelle je vous ai contactée. Je ne pars pas avant demain après-midi. Si vous pensez que vous en avez la force – ça ne prendra pas longtemps –, j’accourrai.

“Avec gratitude et affection, Gabriela.”

Suivi de son numéro de portable. Céline posa la lettre, tendit la main pour attraper le téléphone sur la table de chevet et appela.

*

Gabriela arriva littéralement en courant. Elle retrouva Céline sur la jetée au même endroit que l'avant-veille, cette fois vêtue d'un short de sport vert clair, de chaussures de course et d'un t-shirt près du corps imprimé de blocs de couleurs dans des teintes saumon d'Alaska, comme un tableau de Rothko. Ses joues étaient perlées de sueur.

C'était une fin de matinée chaude de mi-septembre, la jetée grouillait de touristes. Céline dit : “Vous n'avez pas apporté le dossier.” Elle se hissa sur la pointe des pieds et embrassa la jeune femme sur les deux joues.

“J'en ai assez de le transporter partout. Je me suis dit que si vous vouliez voir quoi que ce soit, je pourrais vous le photocopier et vous l'envoyer. J'aimerais garder les originaux quoi qu'il arrive. Où en étions-nous ?”

“Vous aviez votre propre appartement. Vous aviez huit ans.”

“OK. *Fiou*.” Gabriela souffla sur une mèche qui lui barrait le visage. Elle se pencha sur la rambarde et regarda les mouettes d'un blanc neigeux sortir de sous le pont en tournoyant. “Amana me manquait terriblement. Mais je n'avais pas l'impression d'être – je ne sais pas – une marginale ou quoi que ce soit de ce genre. Comme je le disais, les enfants acceptent les choses telles qu'elles sont. Je pensais sans doute que ça se passait de la sorte pour les petites filles. Elles ont leur propre appartement. Elles se préparent à manger. Certains jours j'allais même toute seule à l'école. Quand j'y repense aujourd'hui, je trouve ça dingue...”

“À l'étage. Vous ne preniez pas vos dîners avec eux ? Ou le petit-déjeuner ?”

“J'avais une clé. C'était une grande maison victorienne bleu clair comprenant quelques appartements, ça n'avait rien d'un immeuble gigantesque. Donc parfois ça m'arrivait de monter. Pour dîner, jamais pour le petit-déjeuner parce que le matin ils étaient généralement soûls et un peu agressifs. Elle en tout cas, et avec sa gueule de bois,

papa n'était pas en état de me protéger. Alors au petit-déjeuner, j'avalais des céréales froides, je veux dire que j'avais un frigo, tout ça, et Danette s'assurait que j'avais des cornflakes et des nouilles basiques, et des steaks hachés bon marché. Elle ne voulait clairement pas que j'aille à l'école en ayant l'air affamé et risquer que les services sociaux s'en mêlent. Je vous rappelle qu'elle était infirmière, elle avait une réputation professionnelle à tenir, j'imagine qu'elle avait sa fierté. Un monstre ne se voit jamais comme un monstre. Regardez ce pauvre Grendel."

"C'est vrai. Pauvre Grendel."

"J'avais un escabeau, comme ceux qu'utilisent les enfants pour pouvoir se brosser les dents, et j'installais le mien devant la cuisinière pour touiller les nouilles et mes briques de soupe. J'ai appris à me faire cuire des œufs. Pour mon neuvième anniversaire, Danette m'a offert une poêle spéciale omelette."

"Que vous a offert votre père ?"

"Un voyage à Ice Capades, le spectacle sur glace."

"Danette vous a accompagnés ?"

"Oui, bien sûr. Elle ne nous aurait jamais laissés aller à un spectacle aussi festif tout seuls. Cela aurait été comme d'offrir à papa une sortie en amoureux avec le fantôme d'Amana. C'est très barré, je sais. Il n'avait pas pu avoir trois places à côté puisque, bien sûr, il s'y était pris à la dernière seconde, et j'étais donc assise devant eux. Il m'a acheté trois barbes à papa et du popcorn, sûrement par culpabilité, et du coup, j'ai été malade. J'ai vomi sur le trottoir et Danette a piqué une crise."

"Wow."

"Je sais. Mais avant l'épisode vomitif, papa a utilisé sa carte de presse et on est allés en coulisse pour que je rencontre la dame au Hula-Hoop."

"Qui est-ce ?"

"C'était une Roumaine, grande, blonde et couverte de paillettes, terriblement glamour, tout à fait dans le genre des patineuses artistiques qu'on voit aux Jeux olympiques, sauf qu'elle faisait son

numéro avec des Hula-Hoop ! Elle pouvait en faire tourner presque une douzaine en patinant, autour des bras et du corps. C'était la personne la plus majestueuse que j'avais jamais vue. J'ai encore la photo que papa a prise de moi en robe de princesse rose avec un diadème en plastique sur la tête qui lève des yeux franchement fascinés vers cette reine des glaces d'un mètre quatre-vingts."

"Tout ça ressemble à un étrange cauchemar. J'en ai presque la tête qui tourne."

"Je sais. Mais s'il vous plaît, ne détestez pas mon père. Je commence à comprendre. Qu'il a fait de son mieux. Je suis convaincue qu'il aimait ma mère plus que tout au monde. Et même plus encore. Il avait plus d'amour pour elle qu'il n'en existe dans l'univers. C'était trop. De la perdre. Ce qui rend mon sauvetage encore plus héroïque." Gabriela changea de ton. Plus grave et triste, comme la pluie quand il n'y a plus de vent et qu'elle tombe dru à travers les arbres. "Je crois qu'après, chaque jour a été une lutte pour ne pas mourir."

Je crois qu'après, chaque jour a été une lutte pour ne pas mourir.

Cette phrase deviendrait un refrain dont Céline n'arriverait pas à se débarrasser, comme celui d'une chanson. C'était une façon de l'envisager. Pourquoi certains d'entre nous arrivent à mettre un pied devant l'autre. Céline avait longtemps connu ça. Elle n'était pas beaucoup plus âgée que la petite fille de cette histoire quand, à bien des égards, elle avait elle-même perdu son père. Et quelques années plus tard, elle avait connu une autre perte encore plus dévastatrice.

À présent, sur la jetée située sous le pont de Brooklyn, le corps réchauffé par le petit-déjeuner cuisiné par l'homme qu'elle aimait de toute son âme, Céline écoutait Gabriela et ne pouvait se défaire de l'image d'une enfant de huit ans, seule, debout sur un escabeau devant la cuisinière, qui remuait une casserole pleine de nouilles ou de minestrone. Puis la portait à table, en versait le contenu dans un bol et mangeait, seule. Seule seule seule.

"Bon, finit par dire Céline. Racontez-moi le reste."

"Ça va aller vite. C'était comme ça. Danette a caché la photo de ma mère sur le ferry dans un tiroir d'où je l'ai récupérée et je l'ai accrochée au-dessus de mon lit. Exactement là où des gens accrochent un crucifix. Papa voyageait beaucoup et entre la sorcière et moi, l'atmosphère était à la détente, mais pleine de méfiance. Elle faisait en

sorte que j'aie de quoi manger, m'habiller, et elle m'emmenait à l'école quand papa était à la maison et qu'il avait la gueule de bois. À mon avis, elle avait peur que dans un brutal accès de croissance je devienne plus imposante qu'elle et que j'assouvisse une vengeance inimaginable. Je ne sais pas. Elle me traitait comme un reptile dangereux, avec du respect et de la défiance. À l'école, elle n'était que déhanchements et seins en avant, elle flirtait avec les jeunes papas qui attendaient à l'entrée, et je n'en ai pas la preuve, mais à l'époque, je devinais qu'elle avait des aventures avec certains. Bref, quand je voyais comment ils réagissaient avec elle, j'avais envie de la tuer."

"Ça se comprend."

"Les années ont passé. Papa voyageait toujours, il y avait ces rumeurs au sujet de missions pour le gouvernement, de missions secrètes, mais lui, ça le faisait rire. Ça non plus je n'en suis pas sûre, mais il y avait une chose..." Elle s'arrêta net, se ressaisit.

Céline haussa un sourcil. "Autre chose ?"

La jeune femme frissonna. "Rien. J'ai des fois l'impression que mon imagination part en vrille, comme moi."

Céline ne réagit pas. Elle savait quand insister ou pas.

Gabriela dit : "Lui et moi avons développé des moyens de communiquer qui contournaient la colère noire de ma belle-mère. Comme la fois où il m'a offert ses photos préférées parmi celles qu'il venait de prendre – un cheval, un cow-boy chilien, une régates – et il en glissait toujours une autre avec. Cachée dans le cadre, au dos. Des photos d'Amana. De nous trois partis camper ou en canoë. Je ne sais pas où il les cachait avant de me les donner, mais c'était sa manière de dire : « Nous sommes encore une famille. N'oublie pas. »

"À moins qu'il n'ait essayé de me dire qu'au fond de lui, le père que j'avais connu n'avait pas disparu et qu'il réapparaîtrait un jour. Je ne sais pas. Quoi qu'il en soit, j'ai accroché ces photos bien en vue en sachant qu'Amana, que notre vraie famille était juste derrière, et ça me donnait de la force.

"Vous savez, je suis allée en pension à Saint George. On m'a renvoyée pour avoir pris de l'acide, mais j'ai rédigé une longue lettre d'excuse où j'expliquais ma situation et ils m'ont reprise. Aujourd'hui ça me dégoûte, tous ces mensonges. Je ne regrettais rien du tout, mais

il était hors de question de retourner sous le même toit que Danette. J'ai continué à consommer de la drogue, mais en prenant des précautions pour ne pas me faire pincer. Quelle histoire. J'ai été acceptée à Sarah Lawrence. Après la vie à la maison, celle du pensionnat était comme un séjour dans un cinq-étoiles. J'étais déjà autonome. Le plus dur était d'être loin de ma fenêtre ouverte, celle qui donnait sur les jardins, à côté de mon lit. Et si le petit Jackson décidait de rentrer une nuit en mon absence ? Et s'il sautait sur le rebord et que la fenêtre était fermée, que je n'étais pas là pour l'entendre miauler. J'ai frôlé la fugue plusieurs fois au cours de la première année et demie. Bien sûr, je réalise à présent que si Jackson me manquait, c'est qu'il était un substitut d'autre chose.

“Un jour, à la fac, j'ai appelé à la maison pour annoncer à papa que j'avais eu une mention en photographie. Danette m'a dit qu'il était parti à Yellowstone pour photographier les grizzlys et qu'elle avait essayé de le joindre à son motel et au centre où travaillaient les biologistes dans la Lamar Valley, mais que personne ne répondait. J'ai essayé à mon tour, les deux numéros, des tas de fois. Il n'est jamais rentré de ce voyage.”

“Quoi ?”

“Il n'est jamais rentré.”

Céline se tenait près de la rambarde et regardait deux grands bateaux sur l'East River, des navires à gréement carré, amarrés aux quais de Seaport. Le courant semblait à cet instant plus rapide et créait des vagues sous le pont. À un moment du récit de Gabriela, elle avait fermé les yeux et levé le nez vers le fleuve et le port, où elle se rendait chaque fois qu'elle avait besoin de se recentrer.

“Où est-il allé ?” dit-elle.

“Je ne sais pas.”

“Comment ça, vous ne savez pas ? Vous ne l'avez jamais revu ?”

“Non, jamais.”

Et elle qui croyait que l'histoire de Gabriela ne pouvait pas être plus étrange ou plus triste.

“Est-ce qu'il est mort ?”

“Je ne sais pas.”

“Comment ça ? Vous n’avez pas parlé aux biologistes, aux autorités du parc ou à je ne sais quel autre responsable ?”

“Bien sûr que si.”

“Et ?”

“Il est allé à Cooke City un soir, juste de l’autre côté de la frontière nord du parc. Il voulait acheter des piles et du bourbon – ce sont ses mots. C’était une nuit pluvieuse de début octobre, la pluie s’est transformée en neige. Ils ont retrouvé son pick-up au pont de la Soda Butte Creek, en lisière du parc.”

“Vous ne plaisantez pas. Bien sûr que non. Je veux dire...”

“Non.”

“Une seconde.” Céline se tourna, dos à la rambarde. Elle peinait à respirer. Cela ressemblait à une bouffée de chaleur. Elle se mettait à transpirer, mal de tête lancinant. D’un autre côté, ses bras étaient gagnés par la chair de poule à cause de la brise venant du port. Un mieux. Qu’avait-elle de particulier, cette histoire ? La disparition de Lamont avait-elle réveillé une peur primale chez Céline ? Elle ne le pensait pas. C’étaient plutôt toutes les pertes subies par Gabriela : sa maman, son chat, et puis son père. Chacune d’elles entraînait un nouvel exil. Céline se demanda ce que pouvait bien recouvrir le mot “foyer” pour elle. Sans doute un espace dans la sécurité relative de son propre corps.

“Ça fait une seconde ?” dit Gabriela après ce qui avait dû être plusieurs minutes.

“Cela remonte à environ vingt ans, c’est ça ?”

“Un sacré bail.”

“Et rien n’a refait surface ? Pas d’autre enquête, de découvertes ?”

“Une enquête a été ouverte, bien sûr. Ils en ont parlé dans les journaux télé, la totale. Les preuves convergent vers un ours.”

“Un ours. Un grizzly ?”

“Oui. Papa portait le Gène de l’Invincibilité. Il prenait des photos d’animaux sauvages que jamais personne ne devrait prendre – et sans téléobjectif. Il était fou. Personne ne devrait tirer le portrait d’un hippopotame avec un 28 mm. Il disait qu’il pouvait charmer les crocodiles. Quand je me pose la question de savoir s’il m’aimait vraiment, ces prises de risque pour photographier des animaux sauvages entrent dans la colonne NON. Il jouait sa vie avec une totale insouciance.”

“C’est sûr.”

“Un énorme grizzly était en maraude en ville, à Cooke City, cette semaine-là. Les gens du coin conseillaient aux touristes, que s’ils sortaient en ville la nuit – quelle blague ! la ville ne compte qu’une rue –, de ne pas sortir seul et d’emporter de quoi se défendre. Pour ces gens-là, ça voulait dire au moins du 44 Magnum, ce qu’ils aimaient appeler le *Bear Minimum*, le strict minimum face à un ours. Pour un touriste, ça voulait dire du spray au poivre ou, plus probablement, un téléphone portable et un cri.”

“Mon fils Hank a possédé un 44 Magnum à une époque. Il m’a parlé de ce *Bear Minimum*. On dirait que vous avez fréquenté les lieux.”

“J’y suis allée trois fois. Je n’avais plus de nom de famille. J’étais Gabriela Dont-le-papa-a-lui-aussi-disparu.”

“Lui aussi ? Il y en a eu d’autres ?”

“Deux ou trois autres personnes ont disparu dans ces circonstances.”

“Vraiment ?”

“Eh oui. Sur une quinzaine d’années. Si le responsable est bien un ours, il est coriace, et c’est un vrai salopard.”

“D’accord. Est-ce qu’il y avait des traces, des traces de...”

“De lutte ? De vol ? De suicide ? Un mot ? Rien. Ses clés étaient sur le contact. Son portefeuille dans la boîte à gants. Avec le canif qu’il s’était fabriqué et qu’il gardait tout le temps sur lui. Il a pris son pull et sa veste Carhartt. Il aimait vivre dehors. S’il avait prévu de passer un certain temps dans la forêt et dans la neige, il aurait emporté un

Gore-Tex ou quelque chose, pas juste une veste de travail légère. À croire qu'il a fait une pause pour faire pipi ou observer un animal."

"Et les traces ? La région doit grouiller de traqueurs à la Grizzly Adams."

"Il s'appelle Elbie Chicksaw. Il est du genre moitié blackfoot moitié cougar, moitié écorce de pin, moitié quartzite. Il doit mesurer moins d'un mètre soixante et sur sa carte de visite il y a écrit : *traque, chasse, voyage mental*. Je vous jure. C'est un farfelu. Son esprit animal, son animal totem ou je ne sais quoi est le guppy, vous savez, le petit poisson. Il en avait un dans un aquarium quand il était petit à Teaneck."

"Votre traqueur a grandi dans le New Jersey ?"

"Eh oui. Sa mère était blackfoot, une infirmière itinérante. Comme Danette mais en beaucoup plus gentille."

"Donc il a dû y avoir des traces."

Gabriela acquiesça. "Papa était censé retrouver les spécialistes des ours à l'aube sur la route à un endroit au pied de Druid Peak. Comme il n'arrivait pas, ils ont cru qu'il cuvait. Il s'était déjà fait une petite réputation. À midi il n'était toujours pas là, et ils ont commencé à s'inquiéter. L'un d'eux, un certain Ed Pence, a couru jusqu'à Cooke City dans l'après-midi pour envoyer du courrier et, en voyant le pick-up de papa garé le long de la route, il a appelé les flics par radio. Enfin, le flic. Qui a appelé la State Police. Qui a attendu une journée pour lancer des recherches. La météo n'aidait pas. Il pleuvait et, la nuit où il a disparu, il y a eu une vague de froid et il s'est mis à neiger. À son arrivée, Chicksaw a surtout cherché des éraflures et des brindilles cassées. Et il a trouvé des empreintes de grizzly, des traînées, du sang, mais pas papa.

"Sacrée histoire, pas vrai ?" dit Gabriela.

"Je ne sais pas. Cela semble encore plus étrange après tout le reste."

"Vous voulez parler de la façon dont j'ai été élevée ?"

"Oui."

"Je sais. Ce n'est pas comme si la vie devenait moins étrange."

Gabriela leva les deux mains et tira sur l'élastique qui maintenait sa queue de cheval en place. Ses cheveux épais tombèrent sur ses épaules et elle les secoua pour leur rendre leur mouvement naturel. Ce geste rappela quelque chose à Céline mais elle ne savait pas quoi. "C'est pour ça que je vous ai appelée."

"Vraiment ?"

"Rien dans la disparition de papa ne m'a jamais semblé normal. Il y avait un shérif là-bas, un homme du nom de Travers qui a été très gentil avec moi et je n'oublierai jamais son expression en inspectant la scène. Pour lui non plus, ça n'avait pas l'air normal. Quand j'ai vu l'article dans le magazine des anciens élèves sur la détective qui s'habillait en Prada, j'ai eu l'idée de vous appeler. L'article mentionnait votre amitié avec le doyen Renato que je connaissais et, du coup, c'est lui que j'ai d'abord appelé. Quand il m'a confirmé que vous étiez sans doute la meilleure pour résoudre les affaires non élucidées, je suis venue à Brooklyn." Gabriela se tut. Elle regardait vers le nord, sous le pont, loin. "J'ai un fils, dit-elle. Il a huit ans. J'aimerais beaucoup qu'il rencontre son grand-père." Elle ne se retourna pas et Céline pensa que le Temps ne Guérit Pas Toutes les Blessures, loin de là.

QUATRE

On n'a presque jamais vu un grizzly tuer plus d'un seul homme. Ou femme. S'ils le font, cela se produit généralement au cours d'un même incident, un accès de folie d'une maman ours qui protège ses oursons ou, comme dans l'abominable accident que montre le film de Werner Herzog, *Grizzly Man*, une attaque d'une violence inouïe perpétrée sur un couple de campeurs par ce qui devait être un mâle décharné, effrayé par le départ des saumons et que la faim avait rendu fou. Les livres d'histoire ne regorgent pas de grizzlys mangeurs d'hommes. Pete alla le vérifier quand Céline lui eut raconté l'histoire de Gabriela en détail. Il y avait le célèbre et vengeur Old Two Toes qui tua et dévora en partie au moins trois hommes dans le Montana et qui fut sans doute responsable de deux autres décès, mais cela remontait à 1912. En Alaska, en 1995, un grizzly énervé tua un randonneur et son ami, mais c'était parce qu'il avait été surpris pendant qu'il mangeait la carcasse d'un élan – une sorte de crime passionnel. Les attaques préméditées ou en série étaient très rares. Non : par ordre de grandeur, les êtres humains restaient l'animal le plus féroce de la planète.

Un jour, dans le Nord-Ouest du Montana, non loin du Glacier National Park, Pete était allé faire une randonnée de trois semaines dans le Bob Marshall Wilderness et avait été déposé sur place par le légendaire pilote de brousse Dave Hoerner. Hoerner lui avait raconté comment un très gros grizzly avait fait irruption parmi les campements le long de la Middle Fork Flathead River et avait été capturé après avoir reçu une dose de produit tranquillisant. Le boulot de Hoerner était de récupérer l'ours sur une piste d'atterrissage en montagne appelée la Schafer Meadows pour le déplacer. Hoerner pilotait un Cessna 185 monomoteur genre bête de somme, et l'ours dans les vapes pesait si lourd que quand l'équipe de l'Office des forêts l'avait chargé à l'arrière de l'appareil, il s'étalait à travers toute la cellule et son énorme tête reposait contre la hanche droite de Dave dans le cockpit. Du coup, Hoerner avait gardé son 44 Magnum sur les genoux. Il roula jusqu'au bout de la piste pour être face au vent et

procédait à la check-list quand il baissa les yeux et vit tressaillir les babines du monstrueux grizzly. Saloperie ! Il se remit au point mort, serra le frein, contourna l'appareil en courant, ouvrit la porte arrière et tira sur les pattes de l'animal de toutes ses forces. L'ours glissa au sol comme un poids mort, puis se releva en chancelant. À ce moment-là, Hoerner était de nouveau sur son siège, prêt à décoller, et la dernière chose qu'il vit de la bête fut le regard noir qu'elle lui lançait avant de se diriger vers la forêt. Bon sang. Vous imaginez, si c'était arrivé cinq minutes plus tard à deux mille pieds d'altitude. Panique à bord.

Pete adorait cette histoire. Il n'en restait pas moins que les grizzlys, comme la plupart des prédateurs, étaient assez intelligents pour savoir que d'une façon ou d'une autre, se frotter aux humains était une mauvaise idée. Il était très difficile de croire qu'un ours aurait pu tuer et faire disparaître trois personnes sur une période de quinze ans. Mais pas impossible. Si Pete avait bien retenu une chose avec les années à force de s'impliquer dans tellement de cultures différentes, et en tant que généalogiste, c'était que presque rien de ce qu'on peut imaginer n'est impossible et qu'en fait, la plupart de ces choses ont déjà eu lieu sous une forme ou une autre. Angoisse.

Céline et lui discutèrent de Gabriela pendant plusieurs nuits, et Céline se demanda si elle avait la force. L'année écoulée l'avait ébranlée. Pete était encore plus inquiet qu'elle. Chaque fois qu'elle était chamboulée, elle avait du mal à respirer, et il la regardait avec une inquiétude dissimulée. Un soir, pendant qu'ils se régalaient de son Vertigineux Chili Vert – appelé ainsi par Céline, pas par lui –, il avait posé la main sur son bras par-dessus leur table bistrot. “Peut-être qu'il va falloir renoncer à cette affaire, dit-il. D'autant plus qu'il nous faudrait voyager, et pas seulement quelques jours, sans doute.” Elle pinça les lèvres. Elle était au bord de l'énervement. Elle extirpa un morceau de brocoli de son assiette. Qu'est-ce qu'un brocoli faisait dans du chili ? Pete y glissait toujours des légumes en douce.

Elle l'observa les yeux plissés. “Les décisions raisonnables ne sont pas forcément les meilleures. Tu l'expliques comment ?”

Pete n'était pas tombé amoureux de Céline Watkins pour sa timidité. Il récupéra le brocoli abandonné et le croqua.

*

Un élément de cette affaire l'empêchait de lâcher prise et plus elle y

réfléchissait, plus elle pensait à l'ombre qui avait plané sur la vie de Gabriela et plus elle se sentait regonflée.

Le 19 septembre, Céline appela Gabriela à San Francisco pour lui annoncer qu'elle essaierait de retrouver son père. Ou de confirmer son décès. Il faudrait que Gabriela s'y prépare. La jeune femme réagit comme prévu : avec soulagement. Elle avait de l'argent, dit-elle, et insista pour payer les frais divers ainsi que les honoraires pratiqués par les détectives new-yorkais. Céline comprit que ça n'était pas négociable et, donc, n'objecta pas.

Après quoi Céline appela Hank à Denver et lui demanda s'ils pouvaient lui emprunter son pick-up camping-car pendant environ trois semaines ; pouvaient-ils venir le récupérer dans quelques jours ?

“Et au fait, Hank, le petit Glock 26 que je t'ai offert pour ton anniversaire une année, est-ce que je pourrais l'emprunter, lui aussi ? Je préfère ne pas prendre l'avion avec le mien. Il faudrait que je le déclare, tout le monde serait au courant, et je suis toujours terrifiée à l'idée qu'un bagagiste le vole. Comme cette fameuse fois avec Bruce Willis, et qui avait fait tout un foin.”

Céline faisait rire Hank. *Cette fameuse fois* était une histoire légendaire dans la famille. Céline se débattait avec ses sacs à LaGuardia quand une main s'était posée sur la sienne pour saisir son bagage et une voix avait dit : “Si vous permettez, madame.” Il s'agissait de la star de cinéma. Il s'était aussi chargé de la valise à roulettes.

Ce qui était déjà une belle anecdote en soi. Mais arrivée au comptoir d'enregistrement, Céline avait sorti le petit coffre-fort portable de son sac pour déclarer le Glock et M. Willis lui avait adressé son célèbre sourire – la version chaleureuse, pas celle où il vous explose en mille morceaux dans la foulée –, tout énamouré de la maman de Hank. Cela se déroulait quelques semaines avant que le New York Police Department passe des revolvers aux Glock, si bien que plusieurs agents aéroportuaires curieux se sont approchés, entraînant la signature d'autographes, et quand Willis apprit que Céline était détective privée, il lui tendit sa carte de visite avec le numéro de téléphone de son assistante. Il dit : “J'aurais adoré vous avoir comme mère”, phrase qui rendait Hank toujours un peu jaloux. Willis ajouta que si son mari et elle faisaient un détour par L. A., il faudrait l'appeler. Peut-être se disait-il que cette histoire ferait un bon film.

Bref, quand elle arriva dans le Maine pour résoudre l'affaire de Penobscot Paul qui devint une autre de leurs histoires préférées, le Glock avait disparu de ses bagages. Elle l'attribua à l'agitation et au remue-ménage que les gens connus laissaient dans leur sillage. Elle envisageait la célébrité comme un piège terrible et irrésistible. Un jour, elle dit à Hank : "Hank, si tu dois faire quelque chose – écrire, par exemple –, donne le meilleur de toi-même, et s'il arrive que tu deviennes le plus doué de ta discipline, ce sera merveilleux, mais fais en sorte que peu de gens soient au courant."

Mais ce qui rendit Hank le plus heureux quand elle l'appela fut d'entendre cette nouvelle inflexion dans sa voix. Il y décelait une vigueur, une excitation contenue qu'il n'avait pas entendue depuis longtemps. Et il savait que c'était parce qu'elle venait une fois de plus de s'engager dans le travail pour lequel elle était née. Il lui dit qu'elle pourrait emprunter aussi bien le pick-up que le pistolet.

*

Céline n'avait jamais vraiment eu besoin de porter une arme sur elle. Ses enquêtes l'amenaient rarement à croiser des criminels dangereux. Elle en avait côtoyé une fois et ça ne lui avait pas plu. Après avoir travaillé pour une agence qui traitait surtout des affaires de violences domestiques – beurk –, après avoir appris les ficelles du métier et obtenu sa licence de détective, elle avait été contactée par le FBI. Le Bureau, semblait-il, manquait d'agents à l'aise dans les milieux qui frayaient à Fishers Island et avec les banquiers d'affaires. Il s'avéra que Céline avait passé presque tous ses étés à Fishers Island. Le Bureau avait besoin d'une complice qui puisse appeler quelqu'un répertorié dans la liste des représentants du gouvernement du Connecticut, sache poser des questions délicates et à qui l'on puisse se fier – les deux familles se connaissaient peut-être, peut-être étaient-ils même cousins au deuxième ou troisième degré. Le Bureau cherchait à coincer un homme qui avait escroqué la Bank of New York à grande échelle, et certains pensaient qu'il se trouvait sans doute près de sa famille à Old Greenwich ou Darien.

Personne n'avait vraiment conscience du pouvoir ou de la taille de l'aristocratie en Amérique ; elle existe pourtant bien et exerce une énorme influence malgré la percée des Nouveaux Riches porteurs de baskets qui prospèrent dans les nouvelles technologies. Céline était née dans ce monde-là. Quatorze des gouverneurs de la colonie de Plymouth étaient ses ancêtres, et leurs familles consolidaient et

étendaient leur pouvoir depuis plus de trois siècles. Ils passaient leurs étés à Nantucket, Fishers ou Isleboro dans le Maine ; leurs fils et leurs filles étudiaient dans les universités de l'Ivy League et menaient carrière dans les Grosses Banques et dans les Grandes Compagnies Pétrolières, au Fonds monétaire international ou à la Réserve fédérale ; les plus audacieux et radicaux de leurs enfants devenaient artistes, cinéastes ou travaillaient pour le Nature Conservancy, et ces derniers étaient les cousins et les nièces préférés, bénéficiant d'une sorte de révérence mystique – ils étaient moins considérés comme des moutons noirs que comme des enfants à part à qui l'on cédait tout comme on est fasciné par les chamans d'autres cultures qui ne marchent qu'à reculons. Céline était l'une de ceux-là. Peut-être était-elle même encore un peu plus à part. Elle n'était pas vraiment une paria, mais avait délibérément pris ses distances avec son monde et pouvait donc le regarder avec la clairvoyance d'une personne extérieure.

Tout avait commencé avec sa mère, Barbara. Durant la guerre, elle avait fait quelque chose d'inédit pour cette société : elle avait quitté Paris juste avant l'Occupation et s'était retrouvée à New York où, très vite, elle avait lancé une procédure de divorce d'avec son mari, Harry, le père de ses trois filles. Après la reddition des Japonais, elle s'était liée à William F. "Bull" Halsey junior, un amiral cinq étoiles qui avait commandé la troisième flotte en charge du Pacifique est et nord, un homme considéré par certains comme le plus grand amiral que l'Amérique ait jamais connu. Ils devinrent amants alors qu'il était encore marié – horreur ! – et la femme de Halsey avait beau être enfermée pour le restant de ses jours dans ce qu'on appelait à l'époque un asile d'aliénés, jamais il ne divorça. Il lui rendit visite une fois par mois jusqu'à sa mort.

Compiqué. Ses filles appelaient Barbara "maman", mais Hank et tous les autres l'appelaient Baboo. Un surnom typiquement WASP. Tous les ans, Baboo emmenait ses trois filles passer un long été sur Fishers Island. L'amiral Bill les y rejoignait. Il rendait ostensiblement visite à sa propre fille qui elle aussi possédait une maison sur l'île et il avait toujours une chambre au country club pour sauver les apparences, mais tout le monde était au courant. Trois mois et demi, de début juin à mi-septembre, et ils répétèrent ce séjour durant quatorze années jusqu'à la mort de l'amiral. Cela représentait un été plus long que pour la plupart des gens, et c'était parce que l'île était une sorte de sanctuaire éloigné des codes restrictifs de New York. Sur l'île pendant l'été, où le bruit des vagues s'entendait à travers les portes moustiquaires de presque toutes les maisons, et où le climat arrivait

de l'Atlantique avec des vents qui faisaient plier les herbes des dunes et la cinéraire argentée, qui s'acharnaient sur les buissons de myrica et envoyaient des paquets de pluie sur les toits en bardage de cèdre. Du coup, il fallait en partie tenir compte de l'imprévisibilité de la nature, tant humaine que maritime, et les gens se montraient donc plus indulgents et détendus. Bien sûr, le fait que Baboo soit adorée de presque tous aidait beaucoup. Elle avait été la sœur rebelle, la danseuse divine, la valseuse légendaire, la blagueuse espiègle, la fille qui avait nagé de Simmons Point jusqu'au ponton de Ty Whitney, en contournant la pointe de Race. Et son père, Charles Cheney, avait fondé le country club de Fishers Island, nom d'un chien ! Mais. Bon. Les ajustements conjugaux de Baboo dépassaient les décisions idiosyncrasiques d'une jeune femme bien née dont on avait toujours considéré qu'elle avait le sang chaud. (Sa mère, Mary Bell, après tout, était une *Californienne* de Santa Barbara, et comptait parmi ses ancêtres un mélange d'Espagnols et d'Écossais aux cœurs de pierre.) Les décisions de Baboo n'étaient pas de simples peccadilles ; il s'agissait de transgressions d'ordre tectonique : elle avait lancé la procédure de divorce alors que son mari était encore à Paris pour tenter de sauver ce qui pouvait l'être de la banque Morgan face à l'avancée des nazis. Et à peine cinq ans plus tard, elle était à la colle avec un *soldat* professionnel. D'accord, un amiral cinq étoiles, l'un des commandants en chef de la flotte du Pacifique, qui était aux côtés du général McArthur sur le USS *Missouri* quand les Japonais se rendirent. Céline avait la célèbre photo signée par l'amiral Nimitz et les autres. Sauf que Halsey est un tantinet mal dégrossi et Pas de Notre Monde, ma chérie. PNM, le sceau brûlant apposé, toujours avec douceur, toutefois, une des malédictions les plus vicieuses et déchirantes mais que la plupart des gens ignorent. Un jugement définitif sur une relative infériorité qu'aucune provision de réussite, de mérite ou même de richesse ne pourrait effacer. Ridicule. Halsey possédait la classe et la dignité innées qu'on attendrait d'un grand commandant, et il se montrait naturellement plus courageux et intelligent que la plupart des hommes.

On continuait à inviter Baboo aux fêtes et aux barbecues de fruits de mer, pour les pique-niques à la plage elle apportait toujours son fameux poulet frit et ses œufs à la diable, elle suscitait encore une certaine fascination : elle était la descendante de la famille qui avait fondé le country club et avait mené une vie à l'étranger si étincelante et glamour que même Hollywood ne pourrait pas lui rendre justice. On l'adorait encore, mais d'un peu plus loin, comme on admirerait un poisson coloré derrière une vitre. Elle continuait d'avoir des amies dévouées qui ne l'abandonneraient jamais – Ginnie Ackerman, Ty

Whitney, Penny Williams. Mais une certaine froideur l'enveloppa, imperceptiblement, elle gagna la frange extérieure et froide du petit cercle qui l'avait vue grandir. Personne au monde n'est plus doué pour mourir de mille affronts que l'aristocratie WASP de la côte est. Ou pour mourir d'hypothermie progressive. Cette mort peut être donnée sur un ton de voix des plus nuancés : la plus petite montée vers l'octave supérieure quand on aborde des questions personnelles, comme les problèmes d'une autre famille – la plupart des témoins ne le remarqueraient pas. Mais elle signifiait l'éloignement d'un registre *moins aigu*, naturel et intime, celui que l'on réserve uniquement à la cohorte de ceux en qui on a le plus confiance. Omettre de vous inviter au mariage de sa fille dans le Delaware – mais ma chérie, *comment* aurais-je bien pu oublier ? D'aucuns le vivraient peut-être comme une disgrâce dévastatrice. Une femme de moindre caractère aurait pu se tuer discrètement, ou pire, devenir amère et vengeresse. Baboo arborait son statut fluctuant avec une dignité et une élégance qui la rendaient plus majestueuse aux yeux de ses enfants, et plus tard de ses petits-enfants. *Elle* était le grand amour de notre plus grand amiral ; *elle* avait skié à Hahnenkamm et, d'une traite, avait descendu les pentes du Streif ; *elle* parlait un français merveilleux et, à l'occasion, elle était capable de composer un poème plein d'esprit et d'humour paillard ; ses ancêtres avaient fondé ce pays. Mais il se dégageait d'elle une infime tristesse, pareille à l'odeur délicate du chèvrefeuille ou l'ombre fugace d'un oiseau au crépuscule, et, enfant, Hank trouvait cette tristesse noble et digne de confiance, telle la mélancolie d'une reine en exil. Bien sûr, à cette époque, il n'avait pas la moindre idée d'où elle lui venait, mais d'une certaine manière, elle donnait au rire de Baboo des tonalités plus riches, rendait la joie qu'elle avait de le voir plus poignante. Quant à ses trois meilleures amies, elle leur offrait une amitié et une loyauté plus vraies que tout ce qu'elles pourraient jamais connaître dans cette société impitoyable.

L'impact que cela eut sur Céline et ses deux sœurs est difficile à évaluer. Toutes fréquentèrent Brearley, cette très chic école privée pour filles de l'Upper East Side, et elles ne manquèrent pas de camarades. À croire que l'on octroyait un répit conditionnel aux enfants de Barbara Cheney et Harry Watkins. Pour ce qui est de *lui*, après tout, il n'était que le plus jeune partenaire de l'histoire de la banque Morgan et avait fui Paris à la toute dernière seconde sur un vélo qu'il avait échangé contre sa sublime Hispano Suiza quand il avait réalisé que les routes étaient trop encombrées de voitures pour pouvoir s'en sortir à temps – sans parler de sa beauté renversante et de ses qualités spectaculaires d'athlète. Non, les petites seraient mises en conditionnelle pour une durée indéterminée et les conditions

implicites de cette conditionnelle seraient abolies quand... eh bien... quand elles seraient abolies. Sans doute quand elles épouseraient un banquier plein d'avenir ayant fait ses études à Williams.

Cette note de service n'arriva jamais jusqu'à Céline.

Elle supplia qu'on l'inscrive dans un pensionnat du Vermont où son cousin adoré Rodney était en seconde, si bien que Baboo finit par céder et envoya une adolescente maigrichonne de quatorze ans à Putney. Le fondateur de l'école se revendiquait ouvertement de l'expérience chinoise et ce fut l'un des premiers pensionnats à intégrer garçons et filles en nombre égal. Mais peu élevé : deux cents élèves sur une ferme laitière au sommet de la colline la plus pittoresque du Sud du Vermont, avec vue sur des reliefs plissés couverts de vergers, de champs et d'érablières. La plupart des élèves étaient issus de l'élite new-yorkaise et bostonienne et devaient couper du bois ou se charger des différentes corvées à l'étable, une nouveauté qu'ils apprirent à apprécier.

Céline se levait à cinq heures du matin dans l'obscurité de l'hiver avec les éclats glacés des étoiles profondément incrustées dans les motifs dessinés par les constellations dont elle ignorait le nom mais qui commençaient à ressembler à des amies – le milliard d'étoiles qui exhalait une faible luminosité sur la colline neigeuse, la neige si froide qu'elle crissait sous ses pas tandis qu'elle se dirigeait vers la grande étable dont les lumières étaient déjà allumées. Le claquement des montants, le grattement des pelles et les meuglements qui déjà flottaient à travers le pré ; elle entra dans l'étable et les odeurs lourdes et chaudes des vaches, du fumier, de la chaux, du fourrage ensilé qui pourrissait, et de la paille et de la sciure poussiéreuses la frappaient de plein fouet avant de l'envelopper. Céline était convertie. La Putney School n'avait pas besoin d'imiter les préceptes des nouvelles collectivités chinoises – du communisme – pour être subversive : prenez une adolescente de l'Upper East Side, donnez-lui une fourche et une brouette, et demandez-lui de transpirer dans une étable bondée en compagnie de ses amis, la vapeur montant des vaches pendant que l'aube glaciale du Grand Nord inondait les étoiles et noyait les collines boisées sous une vague de bleu-gris et de rose flamboyant. Cela suffisait.

Et puis à dix heures, après ses deux premiers cours, on l'installait sur un banc de bois dans une salle lambrissée de chêne et de pin craquants et on la faisait chanter : du Bach et du Haendel, des hymnes et des canons à quatre voix. Pas uniquement à la gloire de Dieu mais à

celle de la vie. De la joie. Pour le plaisir d'être tous réunis à faire de la musique.

C'était plus puissant que n'importe quelle église. Plus efficace que n'importe quel pamphlet ou tribune improvisée pour éclairer franchement les valeurs d'une société patricienne. Pauvre Céline. La méfiance qu'elle suscitait rien qu'en étant la fille de Barbara Cheney Watkins était aggravée chaque fois qu'elle rentrait fêter Thanksgiving à Manhattan, une hache dépassant de son sac à dos.

Et puis elle fit l'impensable. Un mois s'écoula sans qu'elle eût ses règles.

Puis un autre.

Elle venait tout juste d'avoir quinze ans. Et elle était enceinte.

*

Hank alla chercher sa mère et Pete à l'aéroport international de Denver le matin du 22 septembre. Sur le trajet, Céline demanda à Hank où il en était de son mariage, de sa poésie, de son alimentation, toutes choses dont elle pensait qu'elles finiraient par s'arranger. Pete était assis à l'arrière, rassurant les uns et les autres grâce à sa fidèle retenue. Hank éprouvait une énorme affection pour son second papa sibyllin. Le premier était parti pour le Nouveau Mexique quand Hank entra en fac et incarnait, à presque tous les égards, l'antithèse de Pete : le père de Hank était un être sociable, un conteur, un homme plein d'esprit qui pouvait imiter n'importe quel accent. Il adorait Edith Wharton, un Old fashioned bien préparé, et il ne connaissait rien à la construction d'un bateau. Hank l'aimait farouchement. C'était un peu comme d'avoir deux pères de deux espèces différentes. Hank aimait la diversité.

Il quitta l'autoroute et s'engagea dans les rues de son quartier en bordure du lac. Céline dit : "La jeune femme pour qui on va enquêter, Gabriela, sa belle-mère l'a installée dans un appartement toute seule quand elle avait huit ans. Et puis quand elle était à l'université, son père a disparu à Yellowstone. Présumé mort."

Hank doubla un camion chargé de casiers remplis de poulets vivants. "Et ?" dit-il. Il était intéressé.

"Elle est devenue adulte et, aujourd'hui, elle élève un fils quasiment

toute seule. C'est une photographe plasticienne assez douée. Elle est mère célibataire.”

Hank rit, il ne pouvait pas s'en empêcher. Sa mère était une enquêteuse très rusée, mais quand il s'agissait de faire passer un message à son fils en finesse, elle était complètement nulle. Elle désirait plus que tout être grand-mère et il le savait.

“Wow, dit-il simplement. Elle a voué sa vie à son art et a quand même décidé d'avoir un enfant.”

“Je sais”, dit Céline. Elle lui tapota le genou.

*

Le passage en revue du camping-car n'était pas vraiment utile. Hank gara le pick-up Tacoma version longue devant la maison. Céline avait toujours trouvé l'emplacement merveilleux avec sa vue dégagée à l'ouest sur le lac et les montagnes, à cinq minutes de la gare en centre-ville et de la librairie Tattered Cover. Au printemps encore il vivait dans cette maison avec sa femme, Kim, mais elle était partie pour faire une pause – entre autres, expliquait-elle, parce qu'elle en avait assez d'être mariée à un homme qui était en mission pour ses articles la moitié du temps. Bon.

L'habitable du camping-car était de ceux qui se fixent sur le plateau du camion et recouvrent le sommet de la cabine. Hank ouvrit la petite porte arrière, invita sa mère et Pa à l'intérieur en s'accroupissant et leur montra comment défaire les accroches. Il avait installé des vérins pneumatiques si bien qu'il suffisait d'un simple geste pour hausser le toit de presque un mètre. Ils pouvaient désormais se tenir debout et la lumière entra par la toile couleur citron. Céline poussa un cri joyeux. “Regarde-moi ça ! s'exclama-t-elle. Pendant une seconde, j'ai cru qu'on serait obligés de rester accroupis comme cette fois où nous avons vécu dans une boîte à chaussures.”

“Rappelle-moi cette fois où nous avons vécu dans une boîte à chaussures ?” demanda Pete. Hank le dévisagea, émerveillé : cet homme parle !

“La fois où on a dormi à l'arrière du corbillard. Quand on a retrouvé Jerry, l'imitateur d'Elvis.”

“Ah oui”, dit Pete.

Pete portait une casquette de livreur de journaux, comme celle des vieux montagnards gallois ou des types qui conduisaient le camion de boucher à New York dans les films des années 1940. Ses épais cheveux gris dépassaient par en dessous de sorte que la casquette faisait penser à un radeau sur les moutons d'une mer agitée. Il portait également une veste en laine côtelée anthracite, comme celle des bûcherons et des trappeurs d'antan. Hank ne cessait d'être intrigué par l'homme qu'il n'arrivait pas à appeler son beau-père. D'après lui, Pete portait la casquette par solidarité avec ce prolétariat qui ne semblait plus exister. Ou bien c'était simplement qu'elle résistait à l'eau, qu'elle tenait chaud et protégeait ses yeux du soleil. Pete se recula, carnet de sténo en main, et prit des notes sur le fonctionnement du camping-car. C'était un excellent menuisier, et comme il avait grandi à North Haven, il avait construit de petits bateaux ; Hank voyait qu'il appréciait la façon dont les compartiments et les rangements avaient été agencés – la cabine faisait comme l'intérieur d'un petit yacht.

Céline écouta poliment pendant que Hank leur expliquait l'interrupteur automatique sur la bonbonne de propane qui alimentait la petite cuisinière à deux brûleurs, le petit four et le frigo, et la manipulation du ballon d'eau chaude et de la douche en extérieur – “Il commence à faire frisquet là-haut, les prévint Hank. Je doute que vous utilisiez la douche. Mais au cas où, voilà comment ça marche.” Céline jeta un coup d'œil à Pete, et Hank les vit échanger le plus infime des sourires. *Qu'est-ce qu'il en sait ? On vient du nord, nous autres,* semblaient-ils dire. Ils étaient toujours amoureux, c'était encore si évident. Avec un pincement au cœur, il pensa à sa propre femme. Il repoussa rapidement son image ainsi que celle de sa mère et Pete cabriolant nus dans les forêts du Montana.

“Hank, c'est quelle saison là-haut ?” demanda Céline en passant une main sur la couverture de la couchette au-dessus d'elle. Hank leur avait donné sa couvre-lit en peau d'ours et d'élan pour les mettre dans l'ambiance.

Il la regarda, perplexe : “C'est... c'est le début de l'automne, maman, comme ici.”

“Non, je veux dire est-ce que c'est déjà la saison des élans, des chevreuils ? C'est quoi ?”

“Ah, pas avant un mois. En ce moment, c'est plutôt la chasse à l'arc et les oiseaux de proie en altitude – grouses, dindes, perdrix.”

Elle se mordit la lèvre inférieure. “Un arc, ça prend tellement de place. Bon, OK, est-ce que je peux emprunter ton calibre 12 ?”

Hank la dévisagea.

“Et une veste de chasse orange. Et un chapeau, aussi. Est-ce que tu en as un marrant, tu sais, du style orange fluo avec des oreillettes ?”

Il la dévisageait toujours.

“En fait, peut-être qu’on sera encore en vadrouille dans un mois, ajouta-t-elle. Je ferais mieux de prendre ta 308, aussi. Je me suis toujours sentie plus à l’aise avec des carabines puissantes.”

Il la dévisagea, encore. Céline lui ébouriffa les cheveux.

“Les chasseurs vont partout. Ils se perdent. Ils traversent la propriété du premier venu, passent devant les fenêtres du premier venu, s’excusent après. La chasse est aussi une très bonne raison de se trouver quelque part. Un déguisement parfait.” Elle plissa les yeux. “Et puis les chasseurs sont bien armés. Un excellent avantage, d’après moi.”

Quand ils se mirent en route cet après-midi-là, Hank était délesté d’un sac plein de vêtements de chasse, de deux appeaux à dinde, et de plus de la moitié de son armurerie.

CINQ

Quand Céline découvrit à quinze ans qu'elle était enceinte, son avenir lui parut très sombre et elle pria. Pour la prière, elle recourait au français qu'elle aimait tant. La première langue apprise, le langage secret qu'elle partageait avec ses deux sœurs, et apparemment avec Dieu. Mimi, Bobby et Céline parlaient à toute vitesse dans un français familial que leur avaient appris leurs nounous, et pouvaient faire un commentaire détaillé des convives d'une fête en frôlant leurs sujets d'étude, mais s'y prenaient de telle sorte – petits sourires couvrant leur rire, très subtils roulements d'yeux, lèvres pincées et langue qu'on mord – que leurs cibles n'y voyaient que du feu. Bien sûr, la plupart des enfants de leur entourage étudiaient le français, et la plupart des parents le parlaient, mais la rapidité et la cadence de leur diction ainsi que leurs tournures de phrases particulières ne laissaient aucun espoir de décodage. Céline s'agenouilla à côté de son lit dans le dortoir de Putney, une vieille maison en bois surmontée d'un petit clocher, et elle pria pour son enfant à venir.

Mon Dieu, Roi du ciel, appuyé sur ta puissance infinie et tes promesses...

Elle pria rapidement, fort, et les sanglots qui lui secouèrent le corps pendant ces minutes à genoux ne la freinèrent pas, mais elle ne priait pas pour trouver conseil. Sa décision était déjà prise.

Ce matin-là, elle avait consulté le médecin de l'école sous prétexte d'un affreux mal de crâne. C'était un vieux médecin de campagne à l'ancienne, gentil, un homme à la retraite qui avait accepté ce poste à l'école parce qu'il n'envisageait pas de ne pas aider ceux qui avaient besoin d'attention. Céline inspira et s'assit au bord de la table d'examen, leva le menton avec fierté et plongea ses yeux gris et calmes dans ceux du vieil homme : "Je crois que je suis enceinte" – dans cette situation précise, il était le parfait berger.

Il n'avait rien d'un fondamentaliste sinon que dans l'interprétation de son serment, et en général, il envisageait les choses avec du recul.

Il avait vu à peu près tout ce que les humains pouvaient se faire subir les uns aux autres. Le Dr Watt examina Céline dans l'infirmierie à deux lits au-dessus de la salle commune et lui dit qu'en toute vraisemblance, elle en était à la moitié de son premier trimestre. À quinze ans, Céline semblait déjà trop maigre pour porter son propre poids, comment pourrait-elle porter une autre vie ? Elle avait cette démarche de jeunette dégingandée, les pommettes hautes, le nez proéminent et les grands yeux d'une jeune fille qui n'était pas belle, ni même jolie, peut-être, mais les adultes possédant une once de discernement savaient qu'elle deviendrait sublime avec l'âge, et même fascinante. Pour l'instant, elle n'était qu'une pauvre petite qui gardait une souris en peluche prénommée Myriam dans un minuscule panier sous son lit et passait la moitié de son temps dans le trou d'eau en contrebas de l'étable à repêcher les papillons de nuit pris au piège à la surface des eaux noires. D'autre part, elle était loin de chez elle et la vie d'agent secret et de résistante qu'elle s'était imaginée venait de s'évanouir dans un crépitement d'étincelles comme les rubans de pellicule qui cassaient sur le projecteur de l'école le vendredi soir.

Face aux soins prodigués par le médecin, qui n'émit pas le moindre jugement, elle finit par se laisser aller. Ses lèvres tremblèrent pendant qu'elle boutonnait son pantalon en laine trop grand et qu'elle laçait ses bottes en cuir, elle baissa la tête, ses cheveux lui couvrant le visage, mais le gentil Dr Watt vit une larme s'écraser sur le lino. Il jeta la serviette en papier qu'il venait d'utiliser pour s'essuyer dans une panière en osier, posa une main – une main qui avait de l'arthrite à force de construire des cabanes à sucre et de régler des robinets à sirop – sur sa frêle épaule frémissante et dit : “Tu vas devoir faire un choix. Et il faudrait que tu parles à tes parents dès aujourd'hui.”

“À ma mère.” Sa voix, faible, montait de sous ses cheveux.

“À ta mère, d'accord. Je te laisserai parler à qui tu voudras. Et je n'en informerai pas Mme Hinton.” Il parlait de la directrice. “Je te laisserai décider à ton rythme. Mais je te suggère de le faire rapidement puisque les, eh bien, les symptômes vont devenir de plus en plus visibles et qu'il faudra nous organiser en fonction de ta décision. Cela dépend... je veux dire...”

“Je sais ce que vous voulez dire.”

Dieu seul sait comment elle savait ce qu'il voulait dire. Elle releva la tête, se redressa, porta les deux mains à ses joues et se les frotta dans un mouvement vers l'extérieur comme pour effacer toutes ses futures

faiblesses, puis elle poussa un long soupir entre ses lèvres pincées et dit : “Merci, docteur. Je n’oublierai jamais votre gentillesse.”

Il sourit tristement et lui dit qu’il l’aiderait quelle que soit sa décision, et elle enfila sa courte veste en laine avant de se rendre aussitôt dans le bâtiment qui abritait la bibliothèque ainsi que le bureau de la directrice et fondatrice de l’école, Carmelita Hinton.

Mme Hinton aimait bien la gamine maigrichonne et timide qui parlait un français parfait quand on la poussait dans ses retranchements, et qui dessinait et peignait avec une sensibilité hors du commun. Lors d’une exposition montée dans la galerie des élèves à la fin du premier trimestre, Mme Hinton avait été frappée par les compositions de Céline ; elle avait l’œil pour trouver les angles décalés, l’instant fantasque, et certaines de ses pièces dégageaient cette beauté rare qu’on ne peut dissocier d’un esprit à l’humour très subtil. Céline semblait faire de son mieux pour cacher un véritable talent, mais n’y parvenait pas, et Mme Hinton appréciait la modestie naturelle. Pour autant la directrice n’ignorait pas que la santé et la vigueur de la communauté devaient toujours passer avant le bien-être d’un individu et qu’il fallait parfois accepter de terribles sacrifices. À l’instant où la jeune fille franchit le pas de sa porte, elle comprit que Céline ne pourrait jamais plus envisager la vie comme auparavant. “Je t’en prie”, dit-elle en la conduisant à une grosse chaise en bois avant de contourner son bureau et de s’asseoir sur la chaise voisine. Elle se tourna pour faire face à l’adolescente.

“Il est arrivé quelque chose.”

Céline s’était armée de courage et s’était juré de ne pas protester ni marchander. Elle admirait la directrice et ne voulait pas lui manquer de respect. Le temps d’un instant, elle visualisa la zone de son corps où se trouvait son utérus, essaya de localiser le point en elle où s’enracinait le mystère de la vie et d’en tirer un sens de la proportion face aux jugements qui seraient forcément portés contre elle. Elle acquiesça pour elle-même, prit une grande inspiration pour elles deux et regarda Mme Hinton dans les yeux.

“Je vais devoir quitter l’école, j’en suis désolée.”

La directrice haussa un sourcil. C’était une première : accepter stoïquement la sanction avant même la lecture de l’acte d’accusation ou le procès. Mme Hinton réalisa non sans chagrin qu’elle en aimait et admirait d’autant plus cette jeune fille. Elle savait que Céline était

heureuse à l'école : pas au début, mais de plus en plus les mois passant. Elle voyait que l'adolescente trouvait sa place, s'épanouissait dans le travail et aimait fréquenter deux ou trois camarades, elles aussi des artistes sensibles ; l'une était danseuse, une autre, excellente violoniste. Elle n'avait pas remarqué qu'un garçon lui ait montré plus d'attention qu'un autre. Les rapports sexuels entre élèves étaient strictement interdits et sanctionnés par un renvoi immédiat. Il ne faut pas oublier qu'un pensionnat mixte où les élèves des deux sexes étaient ensemble non seulement en cours, mais aussi pendant les corvées, le sport et les journées de camping, était une nouveauté à l'époque, un choix courageux qui exigeait l'instauration de règles claires. Carmelita Hinton n'était pas une directrice ordinaire : elle était humaine, douée d'un cœur bon et généreux ainsi que d'une discipline juste et infaillible.

“Je vois, dit-elle. Peux-tu me dire pourquoi ?”

“Je suis désolée.”

Mme Hinton prit un stylo sur le papier buvard et passa un ongle sur la plume.

“Tu es enceinte”, dit-elle finalement. Les yeux de la jeune fille s'écarquillèrent de surprise, puis de furie soudaine.

“Le Dr Watt vous a appelée.”

Mme Hinton secoua la tête. “Non, il n'a rien fait de la sorte. Même s'il aurait dû. Je pratique ce métier depuis longtemps. Je l'ai deviné à la seconde où tu as passé la porte.” Elle tendit une main vers Céline qui hésita, mais finit par la prendre. Mme Hinton la serra une fois avec compassion pour la rassurer, puis la relâcha. Céline pensa à la poignée de main échangée par les capitaines d'équipes adverses avant un match pour montrer qu'il n'y avait là rien de personnel.

“Je vais être très très triste de te perdre. Veux-tu appeler ta mère ? Je vais demander à Loreen d'aller chercher le courrier et tu pourras utiliser le téléphone dans son bureau. Quand tu auras terminé, dis à ta mère que je l'appellerai cet après-midi.”

Céline ne tressaillit pas une fois et ne pleura pas non plus de tout l'entretien. Elle appela Baboo qui prit la nouvelle avec un pragmatisme brusque surprenant, comme on l'attendrait d'une mère qui avait autrefois tenu une maison comptant plusieurs domestiques,

qui avait élevé trois filles sous la menace d'une invasion nazie, et fréquentait un amiral marié. La réaction de sa mère donna beaucoup de force à Céline qui fut aussitôt soulagée. Pour la première fois de sa jeune vie, elle comprenait à quoi servaient vraiment les mères. Quand Céline lui dit que Mme Hinton s'était montrée très déçue de devoir l'expulser, Baboo la rembarra.

"Tu n'iras nulle part, jeune fille. Elle vous a mélangés, filles et garçons ensemble, en nous assurant que c'était *tout à fait bien*. Ce problème est donc de sa responsabilité plus que de la tienne et c'est à elle de le régler. Dis-lui de venir au téléphone. Je ne serai pas joignable plus tard, j'ai l'intention d'être très occupée cet après-midi." Céline avait envie de rire et de pleurer en même temps. Face à l'incroyable autorité morale de sa mère. Mais bon, hors de question de pleurer devant la directrice, pas après la souveraine démonstration de sang-froid de sa mère. Elle tendit le combiné à l'autre seule vraie femme forte qu'elle ait jamais connue et attendit le feu d'artifice.

Il n'y en eut pas. Céline entendit Mme Hinton dire : "Je vois. Je comprends votre sentiment, et je compatis sincèrement, mais notre politique... Oui, oui, je comprends... Non. Non, c'est-à-dire que... Je serais heureuse de parler... Non. Demain après-midi ? Eh bien... Je... Bien. Je vois. Madame Watkins... ? Oui... D'accord, je me réjouis de cet entretien."

Les joues habituellement rouges de Carmelita Hinton avaient-elles un peu pâli quand elle raccrocha ? Ce fut l'impression de Céline. La directrice reposa le combiné et dit : "Ta mère va nous rendre visite demain après-midi."

*

Le 19 avril 1948, Barbara Cheney Watkins fut conduite de la 68^e Rue Est à Putney, Vermont, par le chauffeur de William F. Halsey qui l'accompagna lui aussi. L'amiral Bill se disait peut-être qu'il allait assister à un autre de ces affrontements homériques. Il avait expliqué à Baboo plus d'une fois que la chose la plus dure qu'il ait eu à vivre avait été de s'éloigner de navires en train de couler et de laisser ses hommes se noyer dans des flaques de feu, dériver dans leurs gilets de sauvetage Mae West, terrifiés et abandonnés alors que les requins leur tournaient autour. Une abomination qui n'avait jamais cessé de hanter ses nuits. On lui pardonne donc s'il prit Céline par la main pendant que la mère de cette dernière s'entretenait avec Mme Hinton, et l'emmena, bien mis dans son costume, marcher lentement sur un

sentier rendu boueux par la neige fondue, l'esprit apparemment préoccupé par des choses lointaines.

Céline ne saurait jamais ce qui fut dit dans le bureau de Mme Hinton, mais Baboo en émergea dans son long manteau en zibeline rutilante qui bruissait dans le vent froid d'avril, et Céline devina à son allure que si elle le voulait, elle pourrait retourner un jour à Putney.

*

En dehors de Céline, la seule autre personne encore vivante connaissant cette histoire était Hank, et elle lui était parvenue de manière fragmentaire. Céline en avait raconté un bout : son expulsion d'une journée pour avoir fraternisé avec un garçon. L'image qu'il s'était toujours faite de cette "fraternisation" – et bien sûr, c'était peut-être parce qu'il était son fils, et que l'imagination d'un fils n'ira jamais très loin dès qu'il s'agit de sa mère – la représentait en train de grimper aux arbres avec un camarade. À des bouleaux, sans doute. Il les imaginait perchés dans d'épaisses frondaisons à partager une cigarette avant d'échanger un baiser. Ce qui suffisait certainement à l'époque pour être renvoyé.

Céline expliqua que la sanction avait duré le temps que Baboo se rende à l'école et passe un savon à Mme Hinton. Hank adorait ça. Baboo lui avait toujours paru auguste et il adorait l'imaginer dans ce bureau : "Chère madame Hinton, qu'avez-vous cru qu'il arriverait quand vous avez mêlé une centaine de garçons en pleine confusion hormonale à une centaine de jeunes filles *sans chaperon* ? Dans une *ferme* ? Je n'ai jamais rien entendu de pareil..." Baboo avait l'autorité des gens exerçant sur eux-mêmes une immense discipline et qui obéissaient rigoureusement, fermement, à la façon dont les choses *devraient* être faites. Ses nombreux petits-enfants l'adoraient aussi parce qu'il était clair, y compris pour les plus jeunes, qu'elle avait tout vu ou presque durant sa longue existence, qu'elle comprenait la complexité et les nuances de l'âme humaine, et il était encore plus évident qu'elle aimait les gens par-dessus tout d'une adoration qui allait au-delà des mots, tant et si bien qu'elle leur adressait un clin d'œil et tolérait certaines de leurs bêtises parce que Dieu savait qu'en son temps, elle-même en avait fait, des bêtises.

Baboo raconta une partie de l'histoire à Hank par inadvertance. Elle la mentionna un jour après avoir bu plusieurs cocktails alors qu'ils étaient assis sur la véranda qui donnait sur le petit marais au-dessus

de sa plage privée. Hank venait d'avoir son bac. Les papillons de nuit se cognaient aux lampes de la véranda, les hérons croassaient au milieu des massettes, les grenouilles, elles, coassaient, et les ampoules internes et minuscules des lucioles clignotaient. Baboo lui dit combien elle était contente qu'il ait passé des années si agréables et amusantes à Putney. Elle-même avait eu très peur que Céline n'obtienne jamais son diplôme après qu'elle eut manqué presque toute son année de seconde.

Hank dit : "Ah bon, elle a quitté l'école pendant son année de seconde ? Elle ne m'a jamais raconté ça. Pourquoi ?"

Baboo fit tourner le glaçon dans sa vodka tonic. Elle lui jeta un rapide coup d'œil et serra les lèvres. "En fait, ils ont essayé de la renvoyer."

"Ça, je le sais. Tu es entrée en trombe dans le bureau vêtue de ton manteau en zibeline telle Anna Karénine. Maman m'a raconté."

Baboo rit. "Je ne suis pas sûre qu'Anna Karénine ait eu un manteau en zibeline. Et son affreux mari anémique était assez minable, non ? Karénine ? Je n'oublierai jamais la description des veines bleues sur ses mains pâles." Elle frissonna dramatiquement. Baboo le fascinait. Elle était catholique de tempérament et semblait avoir tout lu. Il savait qu'elle avait fait un an d'études à Vassar malgré les objections de son père, Charles Cheney, qui considérait que les filles de bonne famille ne devraient pas aller à l'université. Il savait aussi qu'elle avait arrêté ses études pour épouser Harry Watkins. Elle sirota une gorgée d'alcool. "Ta mère avait une décision à prendre et elle était têtue comme un chameau."

Cette expression. Si elle avait dit "mule", la remarque serait passée inaperçue comme n'importe quelle tournure de phrase éculée, mais faire apparaître l'image d'un chameau avec ses bosses avait pour effet de provoquer certaines associations d'idées et Hank faillit bondir de son siège. Il vit le chameau au dos protubérant et bizarre aux côtés de la jeune Céline, le ventre gonflé, préoccupée par la décision à prendre. Pour la première fois, il avait la certitude que sa mère avait été enceinte et cette révélation avait aussitôt été suivie par une autre certitude : elle avait quitté l'école un moment parce que, têtue, elle avait décidé de porter l'enfant à terme.

Ce qui signifiait que, quelque part, Hank avait une grande sœur ou un grand frère.

Baboo dut remarquer sa stupeur. Elle dit : “Bon, je crois que c’est l’heure de dîner. Je suis affamée, pas toi ? J’imagine que Joan est encore en train de calciner les côtes d’agneau. Ça sent le soufre.” Elle repoussa sa chaise en osier.

“Baboo ?”

“Oui, mon chéri ?”

“Est-ce que tu viens d’essayer de ne pas me dire que maman était *enceinte* ? C’est ça que ça voulait dire, « fraterniser » ?”

“Fraterniser veut dire fraterniser. Tu veux bien apporter ton verre à table et ne pas mettre une vieille dame dans tous ses états ?” Fin de la conversation, fin de l’histoire.

Au printemps suivant, Céline vint lui rendre visite à Dartmouth. Elle conduisait le combi vw rouge. Il adorait la voir dans la Bête, l’élégante détective privée dans le bus hippie. Sa mère se gara devant son dortoir, le moteur s’éteignit dans un rugissement joyeux, cette bravade caractéristique qui représentait quatre-vingts pour cent plus de bruit que de mal, elle descendit du véhicule en veste kaki et jean, et Hank se dit qu’elle ressemblait à une star de cinéma quittant le plateau pour se dégourdir les jambes. Lors de ce premier après-midi, ils prirent la voiture pour traverser la rivière et, une fois dans les collines qui surplombaient Norwich, Vermont, ils alignèrent des canettes sur un rondin contre un talus pour tirer avec le calibre 44 Magnum qu’il avait acheté avec l’argent gagné durant l’été à la conserverie. C’était pour se protéger des ours. Elle engouffra une tablette de chewing-gum Juicy Fruit qui l’aidait à se concentrer, tira la première et atteignit sa cible. Elle fit basculer le barillet d’un coup de poignet et éjecta la douille sur le matelas de vieilles feuilles. “On ramassera plus tard. Il est bien équilibré. Tu devrais vraiment acheter des protections pour les oreilles.”

Maintenant ou jamais : “Maman, pourquoi est-ce que tu as choisi de t’occuper de personnes disparues ? Tu es une enquêtrice hors pair. Pourquoi ne pas poursuivre des criminels ?”

D’un autre mouvement de poignet, elle rebascula le barillet et lui tendit l’arme, la crosse vers lui. “Ils ont beau appeler ça le *Bear Minimum*, si tu es face à un grizzly, tu as intérêt à viser la tête dès le départ.” Elle s’avança sur l’espace de tir et remit les canettes à leur

place.

“Pourquoi pas des criminels ? répéta Hank. Ça serait plus exaltant, à mon avis.”

“Tu te trompes. J’ai fait une tentative et j’ai trouvé ça triste.”

“Triste ?”

“Tu ne te rappelles pas cette affaire ? L’enquête que j’ai menée pour le FBI à mes débuts.”

“Vaguement. Tu veux tirer à nouveau ?”

“Vas-y toi, je te coache. Une seconde.” Elle alla au combi et revint avec deux paquets de boules Quies en mousse. “Tiens. Peut-être que tu voudras entendre les premiers cris de ton enfant.” Elle en enfonça une dans son oreille droite. “Comme ça, c’est bien – elle haussa la voix –, maintenant, retire-les ! Je vais te raconter une histoire.”

Il retira le bouchon et ils s’assirent sur un rocher couvert de mousse. Elle recracha également son chewing-gum qu’elle cala derrière son oreille pour plus tard. C’était un geste be-bop tout droit sorti des années 1950 que Hank croyait avoir vu dans un des films de la série des *Gidget*, la petite nana avec de grands rêves.

“Il s’agissait de fraude bancaire, commença-t-elle. Une somme colossale, vraiment. L’homme en question était d’une bonne famille de Hartford – tu te souviens des Brainard – et le Bureau avait besoin de quelqu’un qui puisse se fondre dans ce milieu et passer quelques coups de fil. Bon, ça m’a pris vingt minutes. Sa tante possédait une maison non loin de chez Tauntie à Woodstock et ils jouaient tous au tennis ensemble. Elle était tellement contente que je l’appelle. « Mais grand Dieu, pourquoi vouloir joindre Franklin après tout ce temps ? » m’a demandé la tante, un peu suspicieuse. J’ai répondu que ça me gênait, mais que c’était un ancien soupirant, de ceux qu’une fille n’oublie jamais – elle a gazouillé et dit quelque chose du genre : « J’en ai moi-même un ou deux de cette espèce, ma chérie », alors j’ai ajouté qu’en rangeant mes affaires avant de déménager à Newport, j’avais trouvé ces vieux médaillons de la 10^e et me disais que je ferais mieux de les lui rendre, est-ce qu’elle avait une adresse à me fournir. J’avais fait ma petite enquête. Il avait servi dans la 10^e division des chasseurs à ski avec ton oncle George. « Oh, il sera ravi, m’a-t-elle dit. Les meilleures années de sa vie, à n’en pas douter. Pour tout te dire, il traverse une

mauvaise passe, les temps sont durs, et je suis sûre que ça lui remontera le moral ». Et dans la foulée, elle m’a donné une adresse à Old Greenwich. Si bien que je me suis surtout sentie comme une merde pour commencer.”

Sa mère lui raconta ensuite que n’ayant pas encore son kit de filature, elle s’était servie d’une paire de jumelles d’opéra. Céline sauta dans son vieux break Volvo, monta dans le Connecticut repérer les lieux depuis une colline voisine – c’était une belle propriété avec des chevaux, des écuries et une clôture blanche – et se dit fière de sa capacité à rester immobile parce qu’une fauvette était venue se percher sur son épaule. Franklin finit par émerger de la maison. C’était bien lui, le félon fugitif. Il correspondait à la photo du dossier. Il n’avait pas l’air d’un criminel endurci, plutôt d’un homme triste d’âge moyen qui portait des pulls Lacoste bleu marine en coton léger. Il monta dans la Mercedes et elle le suivit sur les petites routes chics de Greenwich. Il dut s’apercevoir qu’on le suivait parce qu’à un moment donné, il mit un coup d’accélérateur et ils se lancèrent dans une course-poursuite “à grande vitesse” à travers la campagne bien entretenue, Céline s’efforçant de ne pas le perdre – “J’ai bien failli envoyer valser cette guimbarde trois ou quatre fois” – jusqu’à ce que la curiosité l’emporte : bon sang, qui était donc cette dame bien coiffée qui dépassait à peine du volant ?

“Il s’est rangé et il est sorti du véhicule l’air perdu, perplexe et un peu effrayé. Je me suis approchée et lui ai dit que j’étais la nièce de Marybell Hampton et que le FBI m’avait engagée pour l’arrêter parce que ce qu’il faisait était très mal. « C’est vraiment très mal, ce que vous faites, Franklin. Vous devriez mettre un terme à tout ça. Ce sera mieux pour tout le monde. Vous êtes un homme respectable et vous devriez vous comporter comme tel. »” Hank imaginait très bien la minuscule Céline. La rectitude morale héritée de sa mère. Le pauvre homme n’avait aucune chance. Elle l’arrêta. Elle lui dit : “Ramenons votre voiture chez vous et nous irons en ville ensemble. Le trajet nous laissera le temps de discuter sérieusement.”

Il la suivit comme un chiot et elle le conduisit à la banque où ils retrouvèrent le directeur et plusieurs agents. “Ce regard qu’il a porté sur moi quand ils lui ont passé les menottes. Un chien battu, Hank. Je ne veux plus jamais revoir cette expression.” Elle poussa un long soupir. “Finalement, donne-moi ce revolver.” Elle le lui prit des mains, ainsi que les six balles qu’elle chargea avec des gestes automatiques et rapides dans les chambres du barillet, l’esprit ailleurs, et elle défonça les six canettes à une vitesse ahurissante.

C'était une chose merveilleuse que d'être fasciné par sa mère, mais Céline n'avait pas réussi à lui faire perdre le fil pour autant. Elle semblait distraite par ses souvenirs, peut-être vulnérable, alors il dit : "Wow. Joli. Pas de criminels, donc, mais pourquoi réunir des familles séparées ? J'ai pensé que tu avais eu un autre enfant, je ne sais pas..."

Elle se tourna brusquement. Elle respirait mal, peut-être à cause de son emphysème naissant, ou de l'émotion.

"J'aimerais qu'on ne reparle plus jamais de ça. D'accord ?"

"Mais si j'avais un frère ou une sœur plus âgée... ?"

Elle pressa les lèvres et sa respiration s'emballa. Elle avait les yeux écarquillés, brillants et humides et il céda face à sa douleur. Il acquiesça : "OK, bien sûr."

Mais cette affaire n'était pas OK. Pendant des jours, des semaines, des années, il ne put s'enlever de la tête qu'il avait un frère ou une sœur aîné. Sa tante Bobby lui en apprit davantage juste avant de mourir, mais pour ça, il dut attendre vingt-deux ans.

SIX

Un long trajet en voiture libère l'esprit, redonne de l'énergie et nourrit le corps de Dr Pepper et de bœuf teriyaki séché. Céline l'avait toujours pensé, et que pouvait-il y avoir de mieux au monde ? Pete et elle remontèrent vers la masse imposante du stade de Denver et s'engagèrent sur l'Interstate 25, cap sur le nord. Céline était au volant. C'était une excellente conductrice. Pete avait laissé tomber la voiture quand, jeune homme, il avait emménagé à New York. Son permis avait expiré et il ne l'avait jamais renouvelé. Pete aimait se figurer son esprit comme une grande maison, une maison qui repenserait sans cesse sa décoration intérieure, et d'après lui, ne pas conduire libérerait pas mal de mètres carrés. Il avait un atlas routier ainsi qu'un index géographique comprenant des cartes pleines de détails topographiques tant pour le Wyoming que pour le Montana. Ces atlas rouge sang étaient merveilleux et indispensables parce qu'ils indiquaient la moindre crête, le moindre ruisseau ainsi que les vieux sentiers forestiers. En passant devant l'aquarium du centre-ville, Céline fit un geste vers le panneau et dit : "Est-ce que tu savais que l'aquarium avait été racheté par une chaîne de restaurants de fruits de mer ?"

"C'est drôle, je ne suis pas du tout surpris", dit Pete.

"Mais c'est vrai ! Tu imagines ? Pouvoir observer tous ces poissons pendant que tu manges leurs cousins. Personnellement, je trouverais ça très stressant si j'étais une résidente à temps plein, pas toi ? Attends." Elle glissa une main dans le sac posé entre eux et sortit un cylindre en plastique rempli de lanières de bœuf séché. "Tu pourrais m'en passer un morceau, s'il te plaît, Pete ?"

En voyage, le bœuf séché était son aliment de prédilection. Pas qu'en voyage, d'ailleurs. Si elle avait pu se nourrir exclusivement de pâte d'amandes et de bœuf séché, elle aurait été tout à fait heureuse.

Pete lui demanda si elle voulait qu'il programme le GPS sur le tableau de bord et Céline refusa d'un mouvement de la main. "Ça me

rend nerveuse”, dit-elle.

“Vraiment ?”

Elle tira sur un morceau de bœuf. “C’est une très mauvaise invention. Les gens ne savent plus lire une carte. Tu peux suivre une ligne bleue mais n’avoir aucune idée de ta position dans le monde. Comme un rat dans un labyrinthe. Comment savoir où je me situe par rapport au Pikes Peak, ou à la South Platte ? ou à Dieu ?”

Pa avait grandi sur une île de la baie de Penobscot, Maine, où personne, à aucun moment, n’ignorait où il se situait par rapport à Dieu ; il comprenait donc ce qu’elle voulait dire.

“Si je replace ces questions dans le contexte qui nous occupe, dit Pa, tu ne crois pas qu’on devrait discuter de notre plan d’action ?”

Céline s’autorisa à quitter la route des yeux pendant un moment pour observer son mari. Dans la suite de ce trait d’esprit : cela faisait désormais vingt ans qu’il étalait ces cartes sur la table de sa femme, toujours pour lui rappeler le contexte dans lequel s’inscrivaient les choses. Quand elle perdait pied, il lui montrait le chemin, et suggérait gentiment qu’il y avait sans doute bien des manières d’avancer. Pete était un oiseau très rare.

“OK”, dit Céline. Elle adorait ce moment. Pete allait lui exposer les éléments de l’enquête. Il avait un cerveau particulièrement ordonné et elle aimait sa façon d’organiser les choses, qu’il s’agisse des burins ou des rabots à main qu’il utilisait dans son atelier situé au sous-sol de leur maison, ou des pistes non explorées d’une affaire.

Pete sortit son calepin de reporter et chaussa ses demi-lunes de grand-père. “Eh bien, nous n’avons pas grand-chose. En même temps...” Il fronça les sourcils.

En même temps, ils n’avaient jamais grand-chose. De solide. Rien ne rendait Céline plus heureuse que de n’avoir quasiment aucune information. Ils avaient ainsi résolu des dizaines d’affaires où une jeune personne les avait contactés pour retrouver un parent biologique alors qu’elle n’avait que le nom d’une agence d’adoption, la ville où le certificat avait été remis et quelques informations potentiellement fausses – une rumeur, par exemple, selon laquelle la mère avait été chanteuse de cabaret. Une série de dossiers sous scellés et une jeune vie obscurcie par les interrogations.

Pete se racla la gorge. “Le père de Gabriela s’appelait Paul Jean-Claude Lamont, né en 1931 à Sausalito...” Pete exprimait rarement une opinion durant ces lectures mais cette fois, si : “Ce qui expliquerait certaines choses.”

“Comment ça ?”

Il retira ses lunettes et les nettoya avec le mouchoir blanc qu’il gardait toujours dans sa poche de gilet. “Ce n’est qu’une intuition. À l’époque, Sausalito était un foyer de contrebandiers et de bootleggers. La ville est en face de San Francisco, et pourtant, elle est isolée. Le Golden Gate Bridge n’a été terminé qu’en 1937. Les chalutiers chargés d’alcool arrivaient par le détroit pour décharger leur « prise » et des embarcations rapides faisaient la traversée tôt le soir même ou la nuit suivante. C’était un travail dangereux, dans l’obscurité, le brouillard. Les eaux pouvaient être très agitées et les courants méchants. Beaucoup d’hommes sont morts. D’autres types de marchandises arrivaient comme ça, aussi. Les armes, l’opium, et même les femmes faciles.”

“Tu veux parler de prostituées désespérées qu’on exploitait.”

“Tu as bien compris.”

“Et donc ?”

“Je ne sais pas trop. C’était une ville pleine d’aventuriers et d’adrénaline. Assez dure. Avec des trafics en tout genre. Un grand bac permettait aux voitures de traverser la baie pour rejoindre le nord ou le sud par la vieille route 101. Il faudra qu’on demande à Gabriela ce qu’elle sait de ses grands-parents paternels. Pour autant qu’on sache, ils pouvaient aussi bien être enseignants.”

“Quel impact ? Sur notre affaire ?”

“Eh bien je pense que s’il y avait bien une ville à part dans ce pays à l’époque, c’était celle-ci. Mouvement et danger constants. Un endroit perché entre les flots déchaînés et le monde civilisé, une porte d’entrée et de sortie. Les maisons flottantes sont apparues dès les années 1920. On n’y faisait rien comme ailleurs. C’est mon sentiment, en tout cas. Ils avaient une des villes les plus importantes du monde juste en face d’eux, pleine de richesses et d’allure, normalement accessible par un simple trajet en bateau, mais voilà, il régnait à Sausalito une

impression d'invulnérabilité, comme s'ils pouvaient appliquer leurs propres règles. Un gamin impressionnable qui grandit dans cet endroit n'a pas pu, ensuite, faire les choses comme tout le monde. Il choisit forcément une autre voie. Tu as vu les photos de Lamont ?”

“Tu les as vues, toi ?”

“Eh bien.” Pete avait des horaires de fermier sinon de pêcheur. En général, il se réveillait en pleine nuit un peu avant cinq heures. Chez lui dans le Maine il aurait pu traire la vache familiale ou sortir des petites bûches de l'abri à bois pour les déposer devant la porte de la cuisine. À Brooklyn, sous les hauts plafonds de leur studio tranquille, la guirlande incurvée des lumières du Brooklyn Bridge à leurs fenêtres et un remorqueur glissant en silence sous le pont – le bruit d'une corne de brume s'élevant peut-être de Battery Park tout proche –, pendant que Céline dormait dans l'espace perché de leur loft, à l'heure qu'il considérait comme le cœur battant de la journée, il s'asseyait à son ordinateur sous la grande fenêtre et, tout juste éclairé par le bleu de l'écran, il se penchait sur une enquête en cours et sautait d'une piste improbable à l'autre en surfant sur le Web. Il laissait décoller son imagination. Parfois, durant ces folles spéculations, il débusquait un élément qui résolvait une affaire. L'autre nuit, il avait étudié l'impressionnant portfolio de Paul Lamont – des photos de nature sauvage, d'animaux inconscients d'être au centre du regard, de gens sous une pression extrême lors d'expéditions, de survivants à des tremblements de terre, et même des photos de guerre. Une sensibilité ainsi qu'une rare tendresse se dégageaient de ces photos, une attirance remarquable pour la beauté.

Céline posa une main sur la jambe de Pete. Son monde – celui d'avant l'aurore, dont elle ne serait jamais témoin – était l'une des choses qu'elle aimait et chérissait chez cet homme. Pour Céline, l'amour, l'amour pour son compagnon était impossible sans mystère. “C'est bon, dit-elle. Je sais que tu me trompes très tôt le matin.”

“Réfléchis. Lamont est d'une intelligence redoutable. On le sait parce que, bien que sortant d'un lycée public, il a été accepté dans la même université que moi à Cambridge où il a passé un an et demi avant de laisser tomber. J'ai appelé ton cousin au Peabody Museum...”

Céline agita la main avec excitation. “Rodney !” C'était son cousin préféré. Un autre original : le conservateur des manuscrits de la bibliothèque Houghton de Harvard et consultant pour le Peabody –

l'un des postes les plus intéressants au monde dans le domaine – avait passé son bac à la Manhattan School of Music et n'avait jamais mis les pieds à la fac. Une situation inédite pour le titulaire d'un tel poste. Un joueur d'alto passionné et compositeur amateur. Un homme à l'humour merveilleux. Céline l'adorait. Il séjournait quelques semaines à Fishers Island chaque été quand il était petit et jouait très bien le rôle de grand frère de substitution. Il était de ces gens qui semblent capables de tous les miracles. Un jour, alors que Céline venait de passer son bac à Putney et qu'elle vivait une romance estivale particulièrement douloureuse avec un mufle notoire, Rodney était arrivé sur l'île un soir du mois d'août et avait convaincu le goujat d'offrir un break à Céline. Papiers à son nom et assurance compris. Elle se jeta au cou de son cousin en pleurant de joie et déclara que le véhicule valait bien mieux que l'homme. Pour elle, Rodney était capable de tout et, dans le travail de Céline, avoir un archiviste en chef à disposition pouvait s'avérer inestimable.

“Rodney donc, répéta Pete sans signe extérieur de jalousie. Il a trouvé le dossier scolaire d'un certain Lamont à Harvard.”

“Et ?”

“Il n'a eu que des A, dont trois avec les honneurs.”

“Dans quelles matières ?”

“Religions orientales, introduction à la littérature chinoise ancienne avec ton vieil ami Lattimore et histoire de l'art. Il a rédigé un mémoire de troisième année sur Hiroshige.”

“Quel impact ?” Sur l'affaire, voulait-elle dire. Céline était tenace.

“Imagine un peu la mentalité de notre homme. Pas juste sa mentalité, son mode de fonctionnement, son orientation spirituelle. Il vient d'une ville agitée dominée par la contre-culture et la provocation, une espèce de village à la Dr Seuss où tout le monde vit dans des châteaux de sable totalement farfelus. Au bord de la mer, là où tout semble possible. Il va à Harvard, sans doute le premier élève de son lycée à y être accepté, mais il ne choisit rien de pragmatique comme la médecine, l'ingénierie ou même les sciences politiques : il décide de faire ses humanités avec un penchant pour l'Orient et l'exotique. Or, même là, c'est trop guindé. Il abandonne. Trois ans plus tard, il épouse une Brésilienne. Famille aristocratique, fille d'un propriétaire terrien respecté du Mato Grosso, un père avec une

ascendance impressionnante qui remonte à la Reconquista. Ce qui n'a pas empêché au cours des siècles un mélange avec les Créoles et les Asiatiques. En plus des terres, le père est un anthropologue autoproclamé, d'où le poétique nom guarani d'Amana. Elle était d'une grande beauté, très silencieuse et réservée, une peau mate qui tirait sur l'olivâtre. Imagine le stigmaté. Ou du moins, la curiosité et l'attention inopportunes. Le mariage de Lamont ressemble à une autre étape dans le parcours d'un homme qui veut tout envoyer balader, faire les choses à sa façon." Pete fredonna quelques notes. C'était un de ses tics, ce qui se rapprochait le plus d'un rire. Il dit : "Mais il était amoureux, aucun doute là-dessus, ça n'était pas qu'une prise de position politique. Encore une fois, ses portraits sont extraordinaires."

"Des portraits ?" Céline doubla un combi vw immatriculé dans le Minnesota chargé de VTT, et le jeune couple qui le conduisait leur sourit et les salua de la main – de camping-car à camping-car. Céline les salua en retour. Les gens du Midwest sont si gentils.

"Les archives comptent environ deux cents nus d'Amana. Et des dizaines de portraits – le visage, les mains, les oreilles, l'arrière du crâne. Comme je te disais, elle était très belle. Il y a aussi des dizaines de clichés qui la montrent en train d'arranger des fleurs. C'était une reine de l'arrangement floral, des amis d'origine japonaise le lui ont enseigné quand elle étudiait à São Paulo."

"Hmm." Céline partait à la dérive, il le voyait. Quand elle était prise par une histoire, elle laissait son imagination vagabonder un peu comme Pete tôt le matin. Leur esprit fonctionnait de manière assez – très – différente dans la façon d'aborder un problème : lui était analytique. Elle pouvait l'être aussi, mais faisait davantage confiance à son intuition, à son flair quasi infaillible. Elle voyait l'étrange, le mobile qui échappe à tous, l'instant de grâce qui dépareille ; tandis que Pete suivait l'évolution générale des comportements, la probabilité que certains effets fassent remonter certaines causes. Mais tous deux réfléchissaient avec créativité et faisaient appel à leur imagination.

"Moi aussi j'en sais un peu sur elle, tu sais", dit Céline.

Pete haussa un sourcil broussailleux.

"Pendant que tu me trompais avec tes sources, j'ai appelé Cece. Tu te souviens, elle vivait dans le quartier de Richmond et a envoyé son fils à l'école franco-américaine ? On se parlait souvent à l'époque

parce que c'était aussi les débuts de Saint Ann. Elle m'a dit qu'Amana assistait aux réunions des parents d'élèves. Ça ne peut être qu'elle – une Brésilienne sublime aux yeux verts, très réservée, dont la fille était en CE1. Cette expérience d'éducation alternative passionnait tout le monde. L'impression était que, pour une fois, on laissait le bénéfice du doute aux enfants dans des proportions encore inédites tout en leur offrant une éducation très interculturelle. Les parents partageaient leur excitation de voir les enfants se découvrir tout en les immergeant dans le français, la culture et en prenant soin de leur enseigner les matières fondamentales – maths, science, histoire, anglais.”

“Et Cece se souvenait d'elle ?” Pete se pencha en avant. À son tour d'avoir la curiosité piquée.

“Elle se souvient qu'elle s'asseyait très droite.”

“Et ?”

“Cece a été très marquée par le mouvement de sa chevelure sombre. D'un seul tenant, comme la courbure d'un bois très précieux. Elle était comme ça, apparemment – presque sculpturale. Très raffinée. Cece semble avoir détecté chez elle un scepticisme discret. Évidemment, sa propre éducation était à l'opposé de ce qui était prôné dans cette école.”

“Autre chose ?”

Céline secoua la tête. “Pas vraiment. Elle avait les yeux verts, je viens de le dire, et elle était très silencieuse. Cece ne se rappelle pas l'avoir entendue prononcer plus de deux mots. Elle se rappelle son sourire. Timide mais sincère. Empreint d'une certaine pureté. Cece avait rarement vu une femme aussi belle. Pas seulement physiquement, mais dans l'allure, ce qu'on devinait d'elle quand elle souriait. Elle a dû mourir quelques mois après cette réunion.”

Ils roulèrent en silence une ou deux minutes, ruminant sans doute le poids incroyable du destin. Ils traversaient les pâturages au nord de Denver, qui couraient parallèlement aux montagnes sur leur gauche, l'enchaînement de sommets du Rocky Mountain National Park que saupoudraient les premières neiges de septembre. Les champs d'où l'on tirait la paille étaient bruns, leurs tiges à ras après la dernière moisson, les étangs des ranchs d'un bleu sombre et froid. Les haies ainsi que les brise-vent composés de vieux peupliers de Virginie commençaient tout juste à prendre un ton vert des plus tendres.

Encore un mois et ils s'enflammeraient. Céline poussa le camping-car à plus de cent vingt à l'heure, juste la limite de vitesse autorisée. Ils ne croisaient presque plus personne.

“Que penses-tu de tout ça, Pete ?” finit par demander Céline.

“Eh bien, si on y réfléchit... Cet homme refuse d'agir de manière conventionnelle. Il épouse une beauté latino-américaine raffinée et timide qui attire l'attention et parle anglais mieux que tous ses amis. Il l'adule comme seul un artiste peut le faire, un amant à l'œil acéré dès lors qu'il s'agit de beauté. Il gagne sa vie en tant que photographe free-lance – pas de surprise là-dedans –, il séjourne dans les lieux les plus exotiques et reculés, se met dans des situations extrêmement dangereuses – là non plus, rien de surprenant – afin d'en rapporter des images susceptibles d'être primées. Ils ont une petite fille. Qu'il estime être aussi belle que sa mère. Il y a presque autant de photos de la mère et la fille et de Gabriela seule que de photos de la sublime Amana. Quand l'enfant est en âge, ils l'inscrivent dans une nouvelle école expérimentale – sachant ce qu'on sait de l'homme, il n'a pas pu résister. Et puis Amana meurt. Soudainement et brutalement. La seule personne en dehors de sa petite fille qu'il ait aimée sans équivoque, sans réserve.”

Pete fit une pause. Le sens de ce qu'il venait de raconter semblait l'avoir arrêté net. Il prit une seconde pour se racler la gorge, se ressaisir. Céline lui lança un coup d'œil. Sous sa retenue, ce bon vieux citoyen du Maine qu'était Pa cachait une âme impressionnable.

“Donc.” Pete se racla la gorge. “Que fait-il ? Il est littéralement perdu. Il n'a pas d'autre choix que boire, une activité pour laquelle il est particulièrement doué, d'ailleurs. Il est tellement dépassé par la perte et le chagrin qu'il n'arrive plus à s'occuper de l'autre amour de sa vie. Tu te rends compte l'état de terreur dans lequel ça devait le mettre ? Il aime Gabriela, il l'adore. Mais ses facultés – celles qu'on utilise pour la survie au quotidien – sont mises à rude épreuve. J'ai recherché Mlle Lough, l'institutrice de CE2...” Céline tourna la tête d'un coup, surprise. Pinça les lèvres.

“J'allais te le dire, mais les préparatifs du voyage t'ont mise dans un tel état. J'ai pensé qu'il valait mieux attendre que tu sois en capacité de l'entendre.”

Le visage de Céline se détendit. Elle lui pardonnait. Ouf.

“L’ancienne institutrice m’a raconté qu’il oubliait souvent de venir chercher Gabriela, qu’elle devait appeler chez eux, que si elle arrivait à le rejoindre, il avait souvent du mal à articuler tellement il avait bu et que quand, enfin, il arrivait pour la récupérer il la serrait contre lui comme si c’était une bouée. Je la cite : « Il s’accrochait à elle comme à ces bouées de sauvetage qu’on lance à un homme qui se noie. Et il y a eu des fois où je l’ai vu pleurer, même s’il essayait de le cacher. » Imagine le cauchemar : la perte insupportable, la confusion et la haine de soi causées par son incapacité à se comporter en père. Mlle Lough, devenue Mme Khidriskaya, m’a raconté qu’elle gardait de la nourriture en classe parce que Gabriela avait souvent faim en arrivant à l’école. Son père a dû avoir des éclairs de lucidité et voir le mal qu’il faisait à l’être qu’il chérissait le plus. Gabriela était peut-être la seule chose qui l’empêchait de se suicider. Alors que fait-il, cet homme qui s’accroche désespérément à sa bouée de sauvetage ? Il monte dans le premier bateau de secours qui passe. Danette Rogers. Infirmière en soins intensifs. Dont la spécialité est de sauver les gens d’une mort prématurée. Une allumeuse professionnelle. J’ai parlé à sa chef à l’hôpital général de San Francisco” – Pete leva une main (en signe de paix !) et gloussa : “Avant-hier seulement. Marie St Juste m’a dit que l’infirmière Rogers avait la réputation de mettre des médecins haut placés dans des situations inextricables. « C’était une croqueuse d’hommes ! m’a dit Marie avec un accent haïtien déconcerté. Doux Jésus, je ne pourrais même pas compter combien il y en a eu ! » Formidable conversation, je l’ai enregistrée, tu pourras l’écouter plus tard.”

Céline était obligée d’aller piocher un autre morceau de bœuf. C’était trop bon.

“Un après-midi, Danette s’est vantée d’avoir rencontré un photographe de *National Geographic* dans un bar de Haight Street. Elle vivait dans le quartier de Mission mais j’ai l’impression que le Haight était son terrain de chasse. Quand elle en avait assez des médecins, elle se tournait vers les hippies musclés partisans de l’amour libre.” Pete parvint à afficher un air perplexe. “Elle racontait que Lamont était l’homme le plus charismatique qu’elle ait jamais rencontré, l’un des plus beaux, aussi, et des plus tristes. Et ivrogne. Elle s’est vantée de s’être envoyée en l’air avec lui dans la cabine téléphonique à l’arrière du bar. Elle pensait tout le temps à lui. Il l’obsédait vraiment, m’a dit Marie : « Elle pouvait oublier n’importe qui ! Le jeter comme un vieux Kleenex, vous voyez ? Mais cet homme-là, il l’obsédait pour de bon. Tous les jours elle nous bassinait avec son photographe. Un jour elle nous a dit qu’elle allait devoir l’épouser ! Aïïïe, vous

imaginez ! Vous auriez dû voir nos têtes ! »” Pa sourit intérieurement. Les âmes pures le réjouissaient toujours, partout où elles brillaient.

“Ils se sont mariés à la mairie –”

“Tu as trouvé le certificat de mariage”, dit Céline sur un ton acerbe.

“Eh bien.” Pa se racla la gorge. Ces derniers jours, les préparatifs de départ avaient vraiment mis sa coéquipière dans tous ses états. C’était toujours comme ça avant un voyage.

“Continue, s’il te plaît.”

“Eh bien, Gabriela t’a parlé de l’appartement où elle vivait toute seule. Danette ne l’a jamais supportée et les a donc bannies, elle et les photos d’Amana.”

“Tu as parlé à Gabriela !”

“J’allais te le dire la nuit dernière mais tu n’arrêtais pas de me demander où était le câble d’enregistrement tout en faisant tomber des chaussures depuis la mezzanine.”

“Wow. Je crois que j’ai fait ça, effectivement. Elle m’avait parlé d’une photo de sa mère sur un ferry.”

“Quand Danette a évincé Gabriela, elle lui a remis une boîte remplie de photos. C’était presque comme d’avoir sa mère dans une urne. La boîte comprenait les nus, tout le reste. Une fois adulte, elle les a classées avec beaucoup de soin pour les mettre en ligne. Beaucoup avaient été exposées à San Francisco et New York, mais beaucoup d’autres n’ont jamais vu le jour.”

“OK, quel impact ? Sur la disparition de son père.”

“Je ne sais pas trop.”

“Mais tu as ton idée. Ce n’est pas le moment de te refermer comme une huître.”

“Hmm, dit Pete. Laisse-moi une minute. Je suis encore en train de mettre de l’ordre dans tout ça.”

D’organiser les différents éléments comme les intérieurs de bureaux

qu'il avait eu l'habitude de dessiner. Céline mordit dans un morceau de bœuf et décida de lui ficher un peu la paix.

SEPT

Aimer les paysages de montagnes et de vallées du Sud du Wyoming, ça s'apprend. Céline n'avait jamais appris. Quelques jours plus tard, elle écrivit à Hank : "Les kilomètres de collines d'armoise et de bigelovie puante, les mouchetures surprenantes d'antilopes pareilles à des taches de peinture, rouges et blanches, les montagnes rocailleuses en fond et le vent incessant, tout ça semble distant, presque inaccessible. Du coup, moi aussi je me sens mise à distance. On dirait de vraies montagnes privées d'humidité et de couleur, même si je sais que les gens en font des tonnes sur la subtilité des nuances de cette région. Comme pour compenser, pour s'excuser. Bref. Ça me fatigue. Ça ne m'a jamais intéressée de rencontrer un paysage ou quelqu'un à moitié. Ces choses-là, ça se fait à deux, tu ne crois pas ? D'ailleurs, ça me fait penser à Gabriela. J'ai eu l'impression, comme avec ces collines desséchées et lointaines, qu'elle gardait quelque chose pour elle.

"C'est à ça que j'ai réfléchi pendant qu'on traversait Rawlins, une ville sablonneuse et battue par le vent. On s'est arrêtés pour manger dans un restaurant chinois situé dans la vieille rue principale, juste en face d'un immeuble entièrement peint en camouflage militaire. Je te jure ! Tout l'immeuble. Bienvenue dans l'Ouest. Voilà ce que je me suis dit pendant qu'on trempait nos petites crêpes dans notre porc *mushu* et qu'on sirotait du thé au jasmin brûlant..."

Céline disait souvent que c'était le seul désavantage de travailler gratuitement : quand les gens déboursent de grosses sommes pour une enquête, en général, ils ont pris leur décision et reviennent rarement dessus. S'ils n'ont pas investi davantage qu'un coup de fil et un récit, alors il est parfois très simple de renoncer. Mais il est également vrai qu'avec ou sans argent, la plupart de ceux qui embauchent un détective privé ne sont pas vraiment préparés à recevoir les nouvelles qu'on leur apporte. Or, Gabriela avait insisté pour payer et Céline n'avait jamais eu le sentiment que la jeune femme était autrement impliquée dans cette quête que corps et âme.

Quand Hank avait trouvé la lettre de sa mère dans sa boîte, il avait enfilé un coupe-vent et l'avait emportée avec lui le temps d'une balade autour du lac. C'était une fraîche matinée d'automne, les nuages au-dessus des montagnes flamboyaient d'ombres rousses et pourpres, et un ou deux pélicans blancs pareils à de grosses goélettes dérivaien encore lentement sur les eaux sombres. Hank aimait voir ces énormes oiseaux blancs prendre les teintes du coucher du soleil. Ils venaient là tous les ans pour se reproduire, se régalaient joyeusement d'écrevisses et de carpes, et aidaient les promeneurs à se croire sur la côte Pacifique.

Il rejoignit son banc préféré sur la petite île sanctuaire et ouvrit l'enveloppe. Céline et lui continuaient de s'envoyer des lettres manuscrites, une habitude qui avait débuté quand Hank était parti faire ses années de lycée à Putney. Fréquenter la même école créa un lien supplémentaire, et plus d'une fois elle lui parla dans ses lettres de coins secrets qu'aucun de ses pairs ne connaissait, comme le rocher plat d'où plonger dans la Sawyer Brook. Il n'avait pas oublié sa joie chaque fois qu'il allait chercher son courrier dans le vestibule du réfectoire et trouvait une des enveloppes carrées de sa mère. Elle n'écrivait pas le même genre de lettres que les autres parents – remplies de banalités, de météo et d'anecdotes sur les animaux domestiques –, mais lui confiait les problèmes auxquels elle était confrontée dans l'enquête en cours, et Hank les lisait avec l'avidité de ceux qui dévorent des romans policiers. Elle lui demandait souvent son avis, et plus d'une fois ses idées avaient permis de grandes avancées. Derek, le garçon qui partageait sa chambre, insistait pour qu'il lise ces passages à haute voix et qu'ils puissent réfléchir à l'énigme, tels de jeunes Watson, allongés sur leur lit respectif avant l'extinction des feux, le vent d'hiver hurlant à travers les gouttières de leur baraque.

Hank ne s'étonna pas que le paysage flétri de l'Est du Wyoming ne plaise pas à sa mère. Elle serait plus heureuse quand ils auraient gagné les montagnes au nord-ouest. Au fond, c'était une femme de la Nouvelle-Angleterre, fille des ruisseaux ombragés et des feuillus. Il se rappelait le sentiment vertigineux de vulnérabilité qu'il avait lui-même éprouvé en voyant le gigantesque ciel du Colorado pour la première fois. Atteindre un bosquet de peupliers de Virginie qui lui rappelait un peu les forêts du Vermont était pour lui un soulagement. Sa mère et lui avaient les collines de Putney dans le sang.

L'été suivant la fin du lycée, encore bouleversé par les révélations

partielles de Baboo, il retourna à Putney presque tous les jours en esprit. Il fermait les yeux et s'imaginait sur le campus, battant à nouveau les sentiers et les chemins de campagne qu'il connaissait si bien ; de retour dans les classes et les étables, pendant les corvées, les cours et les activités sportives, les repas et les divertissements du soir. Il voyageait dans sa tête vers les champs et les ateliers d'art, la cabane à sucre et l'atelier du forgeron, et il essayait de deviner qui aurait pu être le père de son frère ou de sa sœur. Pouvait être. Deux ans plus tard, alors étudiant dans le New Hampshire, il effectua le trajet d'une heure en voiture jusqu'à l'école et emporta un magnétophone.

Il interviewa deux professeurs dont sa mère et lui avaient suivi les enseignements, ainsi qu'un vieux fermier désormais à la retraite qui vivait à Dummerston. Déjà à cette époque il possédait des instincts de journaliste, et il conduisit les entretiens de façon à ce qu'on ne soupçonne pas ses véritables motivations. Il prit le prétexte d'une chronique familiale située à Putney pour un devoir de fac. Et il n'en dit pas un mot à sa mère.

*

Céline ne se détendit pour de bon que quand ils s'engagèrent dans la vallée de Sweetwater et que les montagnes se rapprochèrent de chaque côté, leurs flancs assombris par les forêts et les prairies vertes. Verts également les champs des ranchs qui longeaient la rivière, blanches les jolies maisons de ces propriétés agricoles qui émergeaient d'entre les boqueteaux de bruyants peupliers. Céline baissa sa vitre et laissa le vent de fin d'après-midi s'engouffrer dans l'habitable ; il sentait la luzerne, les prés humides et l'eau de rivière. Ils arrivèrent à Lander juste au moment où le soleil se couchait dans l'escarpement étiré des Wind Rivers.

Fin septembre, remonter de trois degrés de latitude faisait une différence. L'air qui se déversait par la vitre était imprégné d'un froid automnal et Céline respirait l'odeur de feu de bois. Sur les crêtes en altitude, les trembles changeaient déjà de couleur, griffaient les contreforts des montagnes d'ocre et d'or. Sublime. Cette période de l'année. Il était bon de quitter la ville à présent, agréable de rouler, de voyager, de laisser derrière elle tous ceux qu'elle avait perdus. Les courants froids les lui ramèneraient, bien sûr ; sans doute durant la nuit, pendant son sommeil. Et si elle se réveillait aux silences étranges d'une petite ville inconnue et qu'elle tendait l'oreille dans le noir, elle les accueillerait, et goûterait sans amertume à ce chagrin curieusement doux causé par l'absence des êtres aimés. Mais tout de

suite, comme il était merveilleux d'oublier, le temps de quelques heures, de voyager, d'entendre les pneus vrombir et faire *pong* sur les fissures de la chaussée, d'arriver à un embranchement sur la route au-dessus d'une rivière dont la prairie attenante était tachetée de chevaux, de rouans et d'appaloosas, et de sentir se consumer le bois d'arbres qui ne poussaient même pas dans l'Est du pays.

Céline n'avait pas envie de faire la cuisine. Pa proposa de s'en charger mais elle refusa d'un geste de la main.

“Allons manger des côtes de porc, dit-elle. Ça n'est pas leur spécialité, dans le Wyoming ? Et après, on se dégotera un endroit où se garer et poser notre nouvelle maison. Je me fais l'effet d'un bernard-l'hermite.”

“Qui porte sa maison sur son dos ?”

“On en a eu un comme animal domestique, tu sais. Mimi l'avait rapporté de Simmons Point dans un bocal en verre. Maman a piqué une crise.”

“Décidément, vous adorez les égarés, dans la famille.”

“Celui-ci n'était pas du tout égaré. Je suis sûre qu'elle l'a arraché à une famille très bien dans laquelle il avait été plutôt heureux jusque-là. Ça m'a rendue folle. Ça m'a donné une bonne leçon sur ce qui se passe quand on vient en aide à des gens qui n'ont rien demandé.”

“Tu as dit à Mimi de le rendre à son habitat naturel ?”

“Non. Son attachement à cette bestiole était irrationnel. À la fin de l'été, je l'ai kidnappé et l'ai remis dans le trou d'eau de mer où elle l'avait trouvé. J'étais avec elle quand c'était arrivé. Mais bref, il a été gâté pendant tout l'été. Elle faisait tomber toute sorte de nourriture dans son bocal. Un vendredi, elle l'a emmené au cinéma. Elle m'a juré qu'il s'était traîné vers la paroi et s'était à moitié extirpé de sa coquille pour regarder les images. Ginger Rogers. Elle a juré sur la Bible qu'il agitait ses petites pattes comme s'il voulait danser. Elle a dit que comme c'était un ami, il n'avait pas le droit de danser. J'ai fini par comprendre qu'elle voulait dire amish. Notre nounou m'en avait parlé et j'avais raconté à Mimi qu'ils n'avaient pas de braguette à leur pantalon, ce qu'elle avait trouvé hallucinant. Elle changeait l'eau de mer de Bennie deux fois par jour. Quand il a été clair qu'il prenait du poids, elle lui a trouvé plusieurs coquilles d'escargot vides. Il les a

inspectées, mais elles ne lui convenaient pas. J'ai dit qu'il ne voulait peut-être pas avoir de trous dedans. Mais Mimi m'a affirmé qu'il voulait des fenêtres dans sa nouvelle maison. Elle a fini par trouver un magnifique coquillage symétrique et brillant, couvert de points noirs irréguliers comme un poney tacheté, et sans trous. Il a suffi d'un coup d'œil à Bennie pour qu'il s'y installe. Quand on a été adultes, des années et des années plus tard, elle m'a confié que c'était une des actions dont elle était le plus fière. C'est pas bizarre ?”

Pete afficha un demi-sourire. C'était sa façon d'applaudir à tout rompre. Finalement, il dit : “J'ai toujours cru que les côtes de porc étaient une spécialité du Texas. Ou de Louisiane. Même si quand j'y pense, oncle Norwood en faisait de sacrément fameuses au barbecue.”

“Tu m'as écoutée, un peu ? Évidemment, pourquoi je demande.”

“Son fils, Norwood Jr, a élevé un homard pendant un été. Ça ne s'est pas aussi bien terminé pour lui.”

“Ah !” Comment avait-elle pu douter de son mari ? Parmi les nombreux talents de Pete Beveridge, l'écoute était sans doute celui qui figurait en haut de la liste. “Sérieusement, Pete, les côtes du Maine ? dit-elle. Tu as remarqué que je t'ai laissé tranquille tout l'après-midi.”

“J'en ai suprêmement conscience.”

C'était leur façon de se chamailler. Par appel et réponse, un peu comme les buses à queue rousse s'interpellent à travers une vallée. *Tu es là ? Oui, je suis là.*

Ils passèrent le Pronghorn Lodge et descendirent la colline jusqu'à Main Street, une perspective en ligne droite d'un kilomètre et demi de long bordée de bâtiments en brique datant pour la plupart de la fin du XIX^e siècle, présentant de hautes fenêtres et des portes en bois sculpté. Ils passèrent devant le Lander Grill, le Noble Hotel et deux magasins de fournitures de camping aux vitrines décorées de tentes et de mannequins engoncés dans des polaires. Ils passèrent devant une supérette Loaf'N Jug, un supermarché Safeway, une station-service transformée en rade à burgers et deux magasins d'artisanat amérindien. C'était ce moment de la journée ou de la nuit qu'on ne voit que quelques semaines par an, à une certaine heure et dans certaines régions de l'Ouest américain. Le soleil disparaît derrière les montagnes mais le ciel sans nuage est encore mieux que sans nuage, il est translucide comme une lentille de verre – clair comme l'eau la plus

limpide –, il contient entièrement la lumière, la contient dans un bol de bleu pâle qui semble rechigner à la laisser s'échapper. Cette lumière affine le sommet des crêtes jusqu'à les aiguïser, et les couleurs atténuées des pins sur les escarpements, des champs rendus rugueux par l'armoise, des maisons dans la vallée – toutes ces couleurs palpitent d'un soulagement plaisant comme si elles savaient que, dans l'heure, elles aussi se reposeront.

Ces pensées traversaient Céline peut-être parce qu'elle était épuisée. Elle l'était. Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas conduit autant dans une journée. La rue principale s'incurvait sur la droite, ils passèrent devant le Motel Calibre 69 – ce qui les fit rire quand ils pensèrent au genre d'exercices de tir sans doute pratiqués par certains clients – et Céline braqua d'un coup le volant pour exécuter un demi-tour qui fit sursauter Pa et crisser les pneus.

“Je m'entraîne, sourit-elle. Quarante-trois kilomètres-heure. Pas mal. Il n'y a même pas eu d'embardée.” Elle sourit largement. “On ne sait jamais quand on peut avoir besoin d'effectuer ce genre de petite manœuvre. Je me disais qu'on devrait aller au Lander Grill. Ils n'ont peut-être pas de côtes de porc, mais je suis sûre qu'ils préparent des steaks d'enfer.”

*

L'été de Bennie le bernard-l'hermite fut leur premier été complet sur Fishers Island. Ce fut également l'été où Céline découvrit que les pères ne se comportent pas toujours comme des pères – qu'ils peuvent choisir de rester loin de leurs filles.

À son arrivée dans ce pays, elle avait sept ans. C'était à la mi-mai 1940. Rien n'arrêtait l'avancée des nazis vers Paris, la saison estivale allait bientôt commencer sur Fishers Island et la mère de Baboo, Gaga, leur dit que, oui, bien sûr ils pouvaient venir plus tôt. Baboo et le père des filles étaient encore ensemble à ce moment-là et le plan était que lui reste à Paris le plus longtemps possible pour s'occuper des affaires de la banque et les rejoigne quand la situation deviendrait intenable. Tant qu'à organiser leur fuite de Marseille au beau milieu de la nuit, Baboo n'aurait pas pu choisir meilleur moment. Durant leurs sept années en France, la famille n'était retournée dans la villa des parents de Baboo que deux fois et Céline était trop petite pour s'en souvenir. Peut-être s'en souvenait-elle quand même. Elle avait quatre ans lors de leur deuxième visite, et elle pouvait, en fermant les yeux, entendre le cri des mouettes, leur rire en crescendo.

Elle croyait se rappeler une odeur d'algue en train de sécher, l'océan et l'assaut des vagues froides. Un balcon avec vue sur la cime des arbres et l'eau bleue. Sa grand-mère Gaga lui parlant avec un léger accent dont elle découvrirait plus tard qu'il était espagnol. Rien de plus. Des souvenirs plutôt délicieux. Quelque part en arrière-fond, le rire de sa mère, la joie de sa grand-mère qui s'exprimait dans la foulée, les deux qui se chevauchaient comme des vagues. Voilà que sa mère, ses sœurs et elle-même étaient devenues des espèces de réfugiées, et elles retournaient chez elles pour de bon.

L'autre grand avantage de ce timing était que les trois sœurs ne parlaient que français. À cinq ans, Mimi était précoce et, d'une voix douce, se lançait dans des soliloques interminables sur le monde qui l'entourait ; à onze ans, Bobby était déjà élancée pour son âge et douée d'un très grand sens pratique – peut-être encore meilleure juge du caractère des adultes que ne le serait même Céline ; à sept ans, Céline était silencieuse, timide et gardait la plupart de ses impressions pour elle, chantonnant pendant qu'elle dessinait des silhouettes d'oiseaux et de chevaux, soudain volubile quand il était question d'animaux. Au zoo de Paris, par exemple, la silencieuse Céline se transformait en commentatrice exubérante que rien ne pouvait faire taire. Mais. Elles ne parlaient que français. Un été avec Gaga et grand-père à Fishers Island leur permettrait donc de s'acclimater au mieux.

Baboo espérait qu'au moment où elles entreraient en classe à Brearley, elles parleraient couramment anglais. Ce ne fut pas le cas. Sans doute parce qu'elles ne se quittèrent pas de tout l'été. Elles avaient leur propre petite plage en contrebas de la maison, et leurs grands-parents ainsi que leur mère invitèrent régulièrement d'autres familles à venir nager et pique-niquer, si bien que les filles s'en sortirent en apprenant quelques expressions de base, mais continuèrent de jacasser entre elles. Quand ils se rendaient tous ensemble au club dans la Packard et qu'ils s'avançaient sur la plage avec leurs paniers et leurs couvertures – “comme Lawrence d'Arabie”, d'après Baboo –, les filles restaient groupées. Bobby et Céline, en tout cas, car Mimi partait devant en courant ou marchait à la traîne sans jamais trop crier, et se retrouvait si souvent entièrement couverte de sable blanc et fin qu'elle ressemblait à un donut fraîchement saupoudré de sucre. Pour autant, cela ne voulait pas dire qu'elles ne comprenaient pas l'anglais, au contraire. Elles refusaient seulement de le parler, ou ne savaient pas comment s'y prendre.

Céline se rappelait qu'au cours de cet été, Baboo communiquait régulièrement avec leur père par courrier, télégramme, et plus

rarement par téléphone, des appels qu'il passait depuis l'ambassade des États-Unis à Paris à cause des coupures dues à la guerre. Harry n'était pas parti. Il sauvegardait les intérêts de Morgan dans ce qui restait de l'Europe et préparait sa fuite. Céline se rappelait sa mère, penchée sur son secrétaire dans sa chambre en train d'écrire des lettres soignées à son mari. La pièce possédait un modeste balcon juste assez grand pour accueillir deux personnes et il était orienté au nord vers le bras de mer et la côte du Connecticut que Céline, quand on voulait bien la soulever, apercevait par-delà les arbres. L'angélus incessant de la bouée à cloche du chenal lui parvenait à travers la contre-porte grillagée.

Céline avait gardé en mémoire l'image de Baboo composant sa lettre penchée sur le petit bureau – son écriture parfaite, victorienne : elle se déroulait sur plusieurs pages de papier ligné, en caractères obliques et ronds, sous lesquelles on n'avait jamais posé de règle. Ses majuscules avaient l'aspect formel d'une pièce de jeu d'échecs. La signature sous la formule "Ta femme qui t'aimera à jamais", *Barbara*, s'enroulait sèchement à travers les *B* et partait en volute après le dernier *a* avec l'autodiscipline d'une grande valseuse – ce qu'elle était –, et l'arabesque dessous avait le ressort et la vivacité étonnante de la passion.

Céline se dirait plus tard que toutes les lettres d'amour devraient ressembler à celles-ci : une lettre dont le récipiendaire n'avait pas besoin de lire le contenu, uniquement de jeter un coup d'œil à l'écriture pour en éprouver l'impact. En pleine rédaction, sa mère se levait et s'étirait, pliait et dépliait ses doigts contractés et se mettait au balcon pour prendre l'air. Parfois elle était comme enveloppée dans le brouillard, floue et distante. Parfois elle palpitait comme une luciole. Céline n'avait pas oublié.

Puis un après-midi, alors que Céline dessinait des aigrettes et des crabes sur son gros carnet à dessin installée par terre dans la chambre de Baboo, cette dernière s'avança brusquement vers le bureau avec une lettre de Harry – Céline reconnut l'enveloppe bleue du courrier aéroporté, entendit le cliquetis des bracelets de sa mère –, saisit son coupe-papier en argent, ouvrit le haut de l'enveloppe dont elle tira une feuille qu'elle se mit à lire.

Elle était penchée sur le bureau et Céline vit ses épaules tressaillir. Un mouvement qui se propagea à ses bras et son dos, pareil au passage d'une rafale de vent à travers les arbres. D'un coup, sa mère se leva en faisant attention de ne pas se tourner vers sa fille et alla au

petit balcon où elle oscilla un peu comme un passager sur le pont d'un bateau ballotté par de grosses vagues. Debout sous le ciel, elle agrippa la balustrade en bois comme si elle s'accrochait de toutes ses forces à la vie.

Cela ne dura qu'une minute. Céline vit le dos de sa mère se raidir. S'élargir quand elle prit une grande inspiration. La vit se tenir droite et respirer. Vit ses mains se porter à son visage à cet instant levé vers les eaux bleues du bras de mer, et s'essuyer les joues d'un geste que Céline n'oublierait jamais et ne vit que de derrière : sans se presser, résolue, Baboo posa les doigts sur ce qui devait être le coin de ses yeux ou l'arête de son nez – les passa sur ses joues jusqu'à ses tempes, puis tendit les mains en tournant les paumes vers l'extérieur, vers la mer, et écarta les doigts. Elle resta ainsi un moment comme pour les faire sécher. On aurait dit les ailes d'un oiseau de mer. Ensuite, elle revint vers sa fille, et d'une voix un peu plus aiguë que d'habitude, elle dit : "Qu'est-ce que tu dessines, Ciel ? Encore des oiseaux ? Comme c'est beau."

Personne n'évoqua le contenu de la lettre, mais ses conséquences se firent sentir durant les mois qui suivirent. Baboo accorda encore plus d'attention aux filles. Elle les emmena plus souvent sur les plages de l'île. Elles s'éloignèrent de la petite grève de Gaga et du sable blanc familier de la plage du club. Elles roulaient quelques kilomètres vers le nord de l'île après la grande empreinte de pied peinte sur la route, vers la longue étendue rocheuse de Chocomount où les vagues étaient plus grosses, qui paraissait plus sauvage et possédait le plus sublime parterre d'églantiers imaginable. Un sentier étroit le traversait et Céline y lambinait toujours, inhalant l'odeur des fleurs délicates dont les pétales se repliaient dans le vent marin. Elle cueillait les gratteculs, ces fausses baies qu'elle mâchait avant de les recracher. Elle aimait faire comme si c'étaient des noix de bétel et se prendre pour une Indienne en route vers le rivage afin de ramasser des escargots. Pour Céline, la vue de ces fleurs rose pâle et leur odeur sucrée resteraient toujours associées à cette période.

Si par moments Baboo semblait distraite, comme si elle se mouvait dans une brume de tristesse, elle se montrait aussi plus tendre avec ses filles qu'elle ne l'avait jamais été. Souvent, elle leur lisait un livre au coucher (l'un des derniers avait été *Kim* d'où Céline avait extrait cette histoire de noix de bétel) ; la plupart du temps, elle évitait la salle à manger trop formelle en s'excusant auprès de Gaga, et mangeait avec les filles à la longue table de la cuisine, près des fenêtres. Elle les emmenait faire des promenades en quête de nids d'oiseaux, et

ensemble, elles s'entraînaient à chanter comme un colin, un engoulevent bois-pourri, ou à hululer comme une chouette effraie. Le plus drôle étant quand Bobby imitait le croassement laid et apeuré du héron.

Bien sûr, les filles sentaient le chagrin de leur mère, mais n'avaient rien à quoi le rattacher et y répondaient donc par une tendresse bien à elles. Elles lui prenaient la main quand elles marchaient sur les rochers inégaux à Chocomount, se blottissaient sur ses genoux pour s'abriter du vent et du soleil dans l'ombre au parfum de lotion à la noix de coco et la douceur unique de la peau tachée de son de leur mère, et respiraient sa tristesse en même temps que son amour.

À la mi-juin, Harry Watkins s'enfuit à son tour de Paris. Baboo savait avec quelle impatience les filles attendaient leur père et les aimait trop pour laisser ses propres problèmes interférer entre lui et ses enfants ; elle leur expliqua que leur père avait quitté la maison rue de Lille et traversait l'océan sur un grand bateau avec leur chat, *Chat**¹. Elles le verraient à New York à la fin de l'été. Les filles étaient folles de joie. Il aurait été difficile de dire ce qui leur causait le plus de bonheur – la perspective de revoir Harry ou de serrer dans leurs bras Chat qui, fait remarquable, aimait qu'on le serre dans les bras et semblait même apprécier que Mimi le prenne brutalement sous les pattes avant et coure à travers la maison avec lui, les yeux de l'animal écarquillés, son corps rayé de gris pendant dans le vide.

Bobby, que peu de choses emballaient et qui n'avait pas bien écouté, demanda avec excitation : *“Et quand est-ce qu'il arrive* ? Il a promis qu'il plongerait avec moi du ponton de Grayson !”*

Baboo se raidit et dit que papa avait une affaire urgente à régler à New York et ne viendrait pas sur l'île, mais les attendrait en ville.

Les trois filles se regardèrent. De bien des façons, et malgré leur écart d'âge, elles fonctionnaient comme des triplées. Leur baromètre social était sensible – y compris celui de Mimi qui n'avait que cinq ans – et elles devinèrent que ces derniers mots revêtaient une grande importance sans avoir les moyens de les comprendre, alors la pression retomba dans la pièce comme avant une tempête de nordet.

Céline, qui était encore plus attachée à Harry que les autres, dit : *“D'accord. Mais il pourra venir le week-end ! Il nous emmènera pêcher* !”*

Baboo lui serra la main et dit qu'elles le verraient en ville dans deux

mois pile.

Cela marqua la fin de la Période de Tendresse et des Semaines dans les Églantiers.

*

Pas du point de vue de Baboo. Elle reconnut les débuts d'une transition qui serait très douloureuse pour les filles et elle était résolue à ce que cela ne laisse pas de cicatrice, ou du moins à minimiser les dégâts. Elle était plus prévenante que jamais. Elle insista pour faire des incursions dans le village au nord de l'île pour aller manger des glaces au Diana's et acheter des bandes dessinées au drugstore ; elle organisa des pique-niques rien que toutes les quatre à Simmons Point et chez son amie Ty Whitney où il y avait une piscine avec un plongeoir et un toboggan qui n'en finissaient pas de fasciner les filles. Cela n'empêcha pas les sœurs d'avoir parfaitement conscience que le nuage noir de la catastrophe planait bien au-dessus de leur famille en exil, et même si elles n'avaient rien de tangible pour justifier leur peur, elles décidèrent de passer à l'action.

*

Le Lander Grill servait bien des côtes de porc. Et toc. Céline avait une faim de loup. Elle en commanda plusieurs et Pa choisit une salade mélangée qui, curieusement, était surmontée d'un steak haché bien cuit. Le seul élément végétal à orner l'assiette en émail de Céline était du coleslaw industriel, ce qu'elle préférait, mais Pete se sentit le devoir de transférer une feuille de laitue iceberg qu'il déposa délicatement sur la pile de côtes comme on offre une rose. "Du vert", dit-il.

"Je n'aime pas le vert."

"Oh je sais bien." C'était leur rituel. Elle mangeait cette seule et unique feuille en dernier, et seulement parce qu'elle aimait Pete.

C'était samedi soir et la fête battait son plein dans le restaurant. La plupart des tables étaient prises et les hautes enceintes diffusaient du Mavis Staples et les Dixie Chicks, un mix entraînant si ce n'est un peu déconcertant. La clientèle se composait de types baraqués qui travaillaient dans l'exploitation pétrolière et gazière – cela se voyait à leurs casquettes qui disaient *Forage McIntyre* ou *Puits Hansen* –, quelques jeunes cow-boys, anachroniques avec leurs jeans Wrangler et leurs chapeaux ; un grand contingent de jeunes gens, hommes et

femmes, très athlétiques, du genre à aimer les grands espaces ; deux couples d'Amérindiens au look gothique ; et dans un coin à l'écart, un jeune homme seul, à l'air charmant, qui, tête baissée, se concentrait très fort sur son double cheeseburger. Céline remarqua que sa chemise en flanelle Black Watch était d'un vert très vert et d'un noir très noir, et qu'elle arborait un pli à la poitrine – elle était neuve. Il portait également une barbe d'une semaine mais, pour le reste, était très soigné. Céline remarquait ce genre de choses.

Elle remarqua par ailleurs que la bande qui riait le plus fort et semblait s'amuser le plus était celle des foreurs. Peut-être parce qu'ils buvaient deux fois plus vite que les autres. Elle remarqua encore que la bande des grands sportifs de plein air, avec leurs vestes et leurs polaires aussi coûteuses que colorées, commandait surtout des pichets de bière – l'option la meilleur marché – qu'ils vidaient à un rythme raisonnable. Révélant peut-être un calcul inconscient du rapport quantité/prix par minute et par degré d'ébriété divisé par le temps qui leur restait avant la fin de la soirée. Certains de ces petits jeunes étaient manifestement débridés et semblaient pleins de promesses, mais, dans l'ensemble, ils étaient très intelligents et très dans le contrôle. Il y avait une femme plus âgée que les autres, et plus belle, très mince, des mains abîmées à la peau mate, et Céline l'observa, observa la structure de son visage, ses mouvements. Petite cinquantaine, ce qui pourrait correspondre. Elle sentit ce vieil emballement du cœur, mais se calma – aucune chance ; ça n'était qu'une habitude, une vieille habitude, voilà tout – et elle reprit son inspection des lieux.

Les foreurs buvaient des bières en bouteilles, certaines accompagnées par des shots d'un liquide ambré – du Jack Daniel's, non ? –, et ils étaient suprêmement à l'aise. Ils buvaient ce qu'ils voulaient et se moquaient de ce que ça coûterait. Les Amérindiens étaient dans un autre coin à l'écart, à la table la plus mal éclairée, semblaient isolés et méfiants. Ils se penchaient les uns vers les autres quand ils riaient, comme pour cacher leur bonne blague. L'homme seul en chemise neuve dans l'autre coin était difficile à cerner. Il mangeait avec détermination mais sans vrai plaisir et, en même temps, il semblait tendre l'oreille, comme un chasseur dans une forêt venteuse.

Tout ceci constituait sans doute de bonnes informations. Au moins pour se mettre en contexte dans un nouveau territoire. On ne savait jamais. Quand Céline enquêtait, elle observait beaucoup de choses de près, c'était un réflexe – collectait toutes ces données dans les fanons

de son esprit brillant. C'était un bon entraînement qui lui permettait aussi de glaner des informations parfois utiles, voire cruciales. Quant à Pete et elle, même s'ils venaient clairement "d'ailleurs" comme dirait Pete, personne ne semblait trop les remarquer, ce qui, là aussi, était une bonne chose. Voilà ce qui arrive quand on prend de l'âge, un phénomène encore plus marquant pour les femmes quand elles passent la cinquantaine : les autres oublient de les remarquer. Si Céline voulait passer plus ou moins inaperçue, elle y arrivait. Comme elle était d'une beauté frappante, elle était également capable de faire forte impression. Là aussi, très utile.

Ils finirent de dîner et, en guise de digestif, Céline commanda une glace noyée sous du chocolat fondu. La chaleur du pub, le dîner calorique, la coupure de la longue journée sur la route – tout cela remplissait Céline de ce qui, ces jours-ci, était une fatigue rare et ressemblait presque à de la satisfaction. Elle contourna la table et tira une chaise près de son mari. Elle avait été très patiente avec lui toute la journée.

"Allez, Pete. Tu as eu toute la journée pour mettre tes idées en ordre, je t'ai bien vu. Maintenant, raconte-moi le reste."

Pete laissa ses yeux marron tomber lentement sur sa femme. Le plus merveilleux quand on est si proches et mariés depuis si longtemps, c'est que certaines réactions sont aussi prévisibles que le lever du soleil. Il pinça les lèvres, ce qui voulait seulement dire qu'il cachait une autre expression indéchiffrable, comme un début de rire, peut-être. Il savait qu'il allait devoir s'expliquer.

"Eh bien", dit-il.

"Tu as besoin d'un café."

Pete acquiesça. Elle réussit à attraper un serveur qui apporta deux tasses de café, un noir, l'autre avec du lait.

Céline acquiesça. "Je t'entends, Pete. Même dans ce vacarme. C'est quand tu veux."

Pete sirota son café et déposa sa tasse sur le bois abîmé de la table. "L'exil de Gabriela." Il souffla. "Paul Lamont a laissé sa nouvelle épouse expulser sa fille. Dans l'appartement du dessous, certes, mais quand même."

Pete lui jeta un coup d'œil. Elle pencha la tête en avant : continue. Pete était parfois lent à l'allumage.

“Il a peut-être fait le calcul suivant : j'ai besoin de cette femme. Sans cette femme je vais me noyer. Elle remplit le frigo, y compris celui de Gabriela, elle s'assure qu'elle va à l'école et qu'elle en revient, elle sait que c'est l'essentiel, le strict minimum. C'est le deal. Sans elle, ma fille ne pourrait peut-être pas manger à sa faim, et moi, je pourrais succomber. À l'oubli. C'était l'oubli contre lequel il se battait. Un combat mortel. Pour lui et sa fille bien-aimée. Bien-aimée, oui. Ça ne se voit peut-être pas au premier coup d'œil, mais si on y regarde de plus près, Gabriela était sa fille chérie, mais aussi la dépositaire de ce qu'avait été sa femme. Son sosie, d'une certaine façon. Elle lui ressemblait comme deux gouttes d'eau, tu devrais voir les photos.”

“Eh bien, je l'aurais fait si...”

“Je sais, je sais. Je rattrape juste mon retard. C'est tout.”

“Oui, mais...”

“J'y viens. Il a dû tout de suite comprendre que son pacte avec le diable était une erreur. Sauf qu'il n'avait pas de plan B. Dès qu'il le pouvait – quand Danette travaillait l'après-midi ou la nuit – il descendait donner un coup de main à Gabriela avec ses devoirs. Il essayait. Mais il était souvent trop soûl. Et il ne descendait que rarement. Quand je l'ai appelée l'autre jour – c'était au moment où tu t'énervais toute seule pour faire tenir deux valises dans une seule –, elle m'a dit que quand il venait la voir elle arrêtait ses devoirs et insistait pour jouer des parties de canasta. Un jeu plutôt complexe pour une gamine de huit ans, j'y jouais avec mes cousins les nuits où il pleuvait, l'été, sur la véranda de tante Debbie à North Haven...”

“Pourquoi pendant les nuits pluvieuses ?”

“Parce que les nuits où le ciel était dégagé on allait chercher des grenouilles, pêcher au lamparo, ou jouer au jeu de la gamelle dans le cimetière des Beveridge.”

“Norman Rockwell était sur place ? Ou vous faisiez des reconstitutions de ses tableaux ?”

“Voilà, j'ai perdu le fil de mes pensées à cause de toi.”

Céline pensa à l'éducation de son mari et éprouva ce serrement de cœur familial à ceux qui ont eu une enfance imparfaite quand ils sont confrontés à celle apparemment idyllique – ou ne serait-ce que normale – des autres. Une fois de plus, elle s'étonna de la trouver si exotique alors que c'était bien *elle* qui avait grandi à Paris et avait fui les nazis à bord d'un transatlantique. Salvador Dalí se trouvait sur ce bateau, lui aussi. Elle se souvenait qu'il promenait deux ocelots au bout de laisses incrustées de pierres précieuses, imaginez un peu.

“Pardon, tu parlais de jeu de cartes.”

“Gabriela arrêta ses devoirs et essayait d'entraîner son père dans une partie de canasta parce que même rond comme une queue de pelle, ce salopiot adorait la compétition et la canasta avait l'avantage de pouvoir durer très longtemps. Elle voulait repousser autant que possible le moment où il la quitterait.”

Le visage de Céline s'éclaira. “On y jouait aussi à Fishers ! Même stratégie : plus le jeu durait, plus maman restait longtemps avec nous, plus on pouvait se coucher tard.”

Pete acquiesça. “Elle m'a dit qu'elle allait aussi voir son père à l'étage. Elle repérait le pas lourd des sabots de Danette quand elle descendait les escaliers – Gabriela dit qu'elle était du genre sexy, mais pas du tout gracieuse – et c'est là qu'elle en profitait pour monter. Elle a emmené le petit Jackson avec elle une fois, mais juste une fois parce qu'en rentrant, Danette avait trouvé des poils de chat sur le canapé et avait piqué une crise. Apparemment, elle avait peur que sa belle-mère se débarrasse du chat pendant qu'elle était à l'école. Il s'avère que Jackson s'en est chargé tout seul.”

“*Fiou.*” Céline la supportait à peine, cette histoire. Tout ce malheur. Son sens très développé de l'empathie se mit à vibrer et bourdonner. C'était l'harmonie qui guidait sa vie. La petite fille recevait les visites de son père comme une personne emprisonnée ou hospitalisée. Ou pire, en hôpital psychiatrique. *Qu'est-ce qui ne va pas chez moi ?* avait dû se demander sans cesse Gabriela. Elle savait que Danette la jalousait, elle et sa mère décédée, Amana, et le genre d'isolement qu'elle avait subi finit par être intériorisé. Un phénomène courant chez les enfants.

“Autre chose, dit Pete. Quand ils se voyaient et qu'il s'animait, ce qui arrivait chaque fois, il lui racontait ce conte de fées qu'il avait inventé : il disait que très loin tout au nord, à la frontière canadienne,

il existait une Montagne de Glace, un lac qui avait la couleur des yeux de son seul et unique amour, ainsi qu'un château qui accueillait les princesses et leur famille et qu'il l'y emmènerait. Il racontait que le lac faisait penser à une fable et que la montagne était la reine des montagnes."

"J'ai envie de le détester, dit Céline, mais je n'y arrive pas totalement."

"Je comprends. J'y viens, justement. Il a dû savoir dès le début. Ce n'était pas un homme insensible, je l'ai dit. Plutôt *trop* sensible. C'est ce que je retiens de lui. Il était *trop* brisé. Après la mort de sa femme, il n'arrivait pas à affronter la vie selon les termes qu'elle lui imposait. Il a essayé par tous les moyens, l'alcool, l'immersion dans le travail, le voyage et la précipitation dans une relation purement sexuelle et obsessionnelle qu'il a malheureusement laissée se transformer en mariage. J'imagine que Danette est allée le titiller un après-midi et l'a fait monter aux rideaux jusqu'à l'abrutissement avant de le traîner à la mairie. Et voilà. D'abord piégé par un chagrin qui le dépassait et puis par le mariage. Il l'était bel et bien – piégé."

"Qu'est-ce que tu veux dire ? Il y avait un contrat de mariage ?"

Pa lâcha une de ces petites exclamations, entre amusement et pathos. Il aimait s'apercevoir que sa femme avait une longueur d'avance sur lui.

"Oui. Et c'est *elle* qui l'a rédigé, pas lui. Gabriela lui a fait un procès pour pouvoir y avoir accès après la disparition de son père. Lamont avait un revenu non négligeable grâce aux royalties que lui rapportaient une poignée de ses photos les plus emblématiques et qui étaient publiées partout. Mais comme tu sembles l'avoir deviné, le contrat mettait à mal les protections habituelles. Je veux dire qu'en général, on fait un contrat pour protéger les droits de la partie dont les biens sont les plus importants. Ça, c'est une chose. Mais ce contrat protège aussi l'autre, celui qui a beaucoup moins, et il stipule un échelonnement de paiements en cas de divorce – tant pour tant d'années de mariage, tant en plus si cette limite est dépassée. Mais écoute ça. Ce contrat disait... je vais essayer de te retrouver la formulation... « étant entendu que la bénéficiaire – Danette – a refusé des propositions de mariage plus lucratives pour accepter celle du concédant – Paul Lamont –, cet accord, juridiquement contraignant selon les lois et statuts de l'État de Californie, pose les conditions suivantes... »"

Céline était très réveillée. Sans s'en rendre compte, elle remuait son café qui n'avait pas besoin d'être remué.

“Tu veux rire !” s’écria-t-elle.

“Non. Pas du tout.”

“En langage clair, ça veut dire que parce qu’elle avait couché avec des tas de chirurgiens dans le placard à balais avant de leur mettre le couteau sous la gorge d’une façon ou d’une autre, et qu’elle aurait donc pu se choisir un mari parmi ce troupeau de médecins nantis... bref, si Lamont la quittait, elle lui rendrait la monnaie de sa pièce. Le mettrait sur la paille ! Incroyable.”

“Voilà voilà.”

“Et c’est *légal*, ça ? Je veux dire qu’elle a réussi à trouver un avocat pour taper ces mots. Mon Dieu.”

Parfois, au milieu de la nuit, quand Pa n’arrivait pas à dormir, ce qui n’arrivait pas souvent, il aimait penser à tous les métiers qui existaient de par le monde. Il aimait faire un tour dans les ateliers en Chine ou en Inde où des femmes aux doigts agiles qui ne verraient jamais une rivière sautillante, et encore moins des truites dans un cours d’eau, fabriquaient des mouches pour la pêche. Il imaginait quelqu’un cimenter les gargouilles sur les saillies d’églises rénovées. Quelqu’un en train de régler le GPS que l’on trouve désormais dans toutes les voitures. Il imaginait beaucoup de métiers aussi merveilleux que cruels, mais il peinait à imaginer la conversation qui s’était tenue dans un cabinet d’avocat en pagaille – un peu comme ceux des avocaillons qu’on trouvait dans le labyrinthe de Court Street – et qui avait mené à la rédaction de ce texte. Bon sang.

“Inutile de préciser que les conditions étaient draconiennes. D’après Gabriela, Danette l’a sans doute fait boire comme un trou et monter au septième ciel, si tu me permets l’expression, avant de l’obliger à signer. L’appartement dans lequel ils vivaient formait la majorité de sa valeur nette. S’il lançait une procédure de divorce, elle le récupérerait, plus la moitié du liquide et des titres qu’il possédait le jour du mariage. Lamont avait acheté l’appartement tout de suite après la publication d’un beau livre sur les chevaux sauvages de Monument Valley qui lui avait beaucoup rapporté. Tu connais ces photos, elles comptent parmi les photos de nature les plus célèbres jamais prises. Il

y en a une autre, très connue, qu'on voit partout qui représente un bateau de pêche au sommet d'une vague gigantesque. Gabriela vit encore en partie grâce aux royalties et aux droits secondaires. Et comme je te l'ai dit, ils ne sont pas négligeables.”

“Danette les aurait récupérés aussi.”

“C'est ça. Sauf en cas de décès de Paul.”

Ils s'assirent en silence. Les Dixie Chicks chantaient *Travelin'Soldier* à tue-tête. “J'ai besoin d'air frais, Pete, dit Céline. J'ai aperçu un banc près de l'entrée. Il ne fait pas si froid.”

Ils payèrent l'addition et boutonnèrent leur manteau. Il faisait froid. Ils ouvrirent la lourde porte et retournèrent dans la nuit frigorigique. C'était une nuit sans lune, en une heure, des bancs de gros nuages avaient envahi la région et cette tranquillité sentait fort la pluie. Pas une étoile dans le ciel. Toutefois, l'air frais était propre et agréable.

Pete lui tint la main et ils s'assirent. “Tu étais en train de m'expliquer ce qui arriverait si Lamont mourait”, dit-elle.

Pa acquiesça. “Danette pensait avoir assuré ses arrières. Gabriela m'a raconté qu'elle s'en poulérait presque les babines quand le testament a été ouvert dans le bureau du notaire sur Howard Street.”

“Ah.”

“Tu l'as dit. Elle a lancé un regard à Gabriela qui semblait dire : « Ma pauvre chérie. Je l'ai vu, le testament. Déjà que tu n'as jamais réussi à obtenir son affection, là, tu vas perdre encore plus gros. » Gabriela m'a raconté qu'elle n'aurait pas été surprise si Danette lui avait murmuré : « T'inquiète, bécasse, je t'enverrai une carte d'Acapulco. »”

“Et donc ?”

“Son expression a changé au fur et à mesure que le notaire avançait dans la lecture du document, elle a dû encaisser les mots *unique héritière* suivis de *Gabriela Ashton Lamont*. Danette est sortie en trombe. Plus tard, elle s'est barricadée dans l'appartement et Gabriela l'a entendue casser de la vaisselle. Il a fallu environ un mois pour que Gabriela récupère son titre de propriété, après quoi elle a aussitôt fait expulser Danette. Elle avait vingt ans à peine, mais elle savait quoi

faire. Le syndic, qui trouvait Danette Lamont insupportable, a dû faire venir les autorités pour la sortir de là.” Pete souleva sa casquette en tweed et se frotta le front. L’image était triste et amusante à la fois. Il était toujours fasciné de voir les gens cupides foncer tête baissée dans des entreprises qui, à long terme, se retourneraient contre eux.

“Il y avait une police d’assurance, aussi. Ça l’a rendue dingue. Encore plus dingue. Un million. Entièrement reversé à Gabriela. Ça paraît banal, non ? Comme le Dr Denfer dans *Austin Powers* qui met son petit doigt au coin de la bouche et demande une rançon d’un million au monde.”

“Banal ou pas, dit Céline, ça représentait une sacrée somme pour une étudiante boursière. Mais au fait, il s’est écoulé combien de temps avant que Lamont soit déclaré mort ? Ça a été rapide, non ? Je crois me souvenir qu’elle a parlé de quelque chose comme deux mois après la disparition. Pour le coup, ça n’est pas banal. Quand il n’y a pas de corps.”

“C’est exact.” Elle avait recommencé. Compris en deux secondes ce qui lui avait demandé des réflexions interminables. “Un agent fédéral du parc de Yellowstone et un juge du comté ont signé l’acte de décès. Une trace de sang appartenant à Lamont a été trouvée sur l’écorce d’un sapin à proximité. La théorie selon laquelle il a été tué par un ours a prévalu. Et il y avait cette jeune femme sans le sou qui attendait pour hériter. Les recherches intensives ont duré environ dix jours. Ils auraient arrêté avant s’il n’y avait pas eu une telle couverture médiatique. L’histoire était alléchante. Lamont était un beau et célèbre photographe qui travaillait pour *National Geographic*, il a pris cette fameuse photo des chevaux sauvages qui se cabrent et s’affrontent au pied des formations géologiques de Monument Valley. Un cliché surprenant, de loin et en plongée, deux étalons rapetissés par toute cette roche autour. Tu connais l’image.”

Céline acquiesça.

“Gabriela a dit que Cooke City grouillait de camions de télévision. Or la ville compte une seule rue pavée et deux motels. Apparemment, les bûcherons et les solitaires barbus louaient des chambres aux journalistes télé tout pomponnés.” Pete gloudonna – son bruit caractéristique, entre le gloussement et le fredonnement. “Il y a un autre détail.”

Céline étudia son mari dont un sourcil daignait à peine se hausser.

En seulement deux jours, il avait effectué beaucoup de recherches de son côté. Pendant qu'elle, soyons honnêtes, s'était agitée frénétiquement pour se préparer à partir. Mais ça n'était pas leur mode de fonctionnement habituel, et ce changement suscitait chez elle un mélange de vexation, si ce n'est de trahison, et d'admiration pour le sérieux de son mari. "Ah oui ? Un autre détail ?"

"Je parlerais plutôt d'une idée supplémentaire. Lamont a disparu juste à l'extérieur du parc de Yellowstone. À moins d'un kilomètre de ses limites. Si sa voiture avait été trouvée un peu plus au sud, dans le parc, l'affaire et les recherches auraient automatiquement été confiées au gouvernement fédéral."

"Aaah."

"Tu vois ce que je veux dire ? Là, il s'évite à la fois le FBI, la prodigieuse armada des équipes de secours du parc national et le gouvernement fédéral."

"Vraiment ?"

"Vraiment. Si tout ça a été prémédité, je veux dire, si au bout du compte, ça n'est pas l'œuvre d'un ours mangeur d'hommes. Sauf que."

"Quoi ?"

"Gabriela est arrivée de Sarah Lawrence dès qu'elle a appris par Danette que son père avait disparu. Elle a expliqué la situation à ses profs et a pu obtenir de rendre ses premières dissertations et autres travaux de groupe en retard. Heureusement qu'elle n'avait pas de travaux pratiques. Elle a atterri à Bozeman, a loué une Jeep et s'est mise en route. Elle nous a dit qu'elle avait interviewé tout le monde, les biologistes, le traqueur, la police et les gens qui avaient dirigé l'équipe de recherche, les dirigeants du parc, et même les propriétaires du bar que Lamont fréquentait à Cooke City. Elle a pris des notes précises et tenu un journal. Par ailleurs, elle n'a pas arrêté de croiser deux agents dont elle subodorait qu'il s'agissait de fédéraux, et ceux-là ne voulaient pas lui parler. Ils l'évitaient, selon ses dires."

"Elle a apporté son dossier quand elle est venue dîner, dit Céline. Mais pas la seconde fois. Tu pourrais me donner mon téléphone, s'il te plaît ?"

Le sourcil éloquent de Pa se souleva et retomba, un peu comme une

lame de fond le long de la côte du Maine. Il savait que, par nature, sa femme était incapable de rester hors de l'arène et qu'elle n'accepterait pas qu'on la laisse sur la touche une minute de plus.

Gabriela décrocha à la première sonnerie. "Bonjour. Céline à l'appareil. J'espère que je ne vous dérange pas en plein dîner."

"Non, non, nous avons terminé." Cette voix pure comme de l'eau de roche, pensa Céline. Une voix qu'on ne pouvait qu'aimer.

"Est-ce que vous pourriez m'envoyer une copie de votre dossier par Fedex ? Celui que vous m'avez montré l'autre soir ?"

"Je ne le trouve plus. Je... je ne sais pas où je l'ai mis."

"C'est-à-dire ? Vous ne vous souvenez pas ? Comment ça se fait ?"

"Non, je ne me souviens pas." Aucune des deux femmes n'était d'humeur à tourner davantage autour du pot. Céline sentait que Gabriela ne disait pas la vérité, mais que le moment n'était pas venu de la pousser dans ses retranchements.

"Je vois. Bon, dans ce cas : vous m'avez parlé de certaines rumeurs concernant votre père. Sur ses... ses, voyons, voyages. Tous ces endroits où il se rendait – Argentine, Pérou, Chili. Vous pensez que ces rumeurs étaient justifiées ?"

"Je n'en suis pas sûre, mais..."

"Mais quoi ?"

Gabriela hésita. Visiblement, la jeune femme se posait des questions. "Quand nous étions sur la jetée, j'ai parlé d'un élément..."

"Oui, je me rappelle."

"Je vous ai dit qu'après... je me suis réinstallée dans l'appartement du dessus."

"Oui."

"J'ai profité des vacances de Noël. J'étais en troisième année à Sarah Lawrence. Pas le Noël le plus drôle qui soit..."

“Je m’en doute. Terrible. J’imagine.”

“Eh bien, j’effectuais des rangements dans l’appartement, j’essayais de le purger des résidus laissés par Danette avant de pouvoir emménager à mon tour et...”

“Et ?”

“Et j’ai soulevé la ménagère en argent, le coffret qui contient tout un service de couverts...”

Le téléphone à l’oreille, Céline acquiesça avec impatience. Elle savait ce qu’était une ménagère.

“Je l’ai soulevée et dessous, il y avait un morceau de toile cirée très fine et tachée. Elle était de forme plus ou moins rectangulaire. Je l’ai décollée et encore dessous, il y avait un passeport américain valide. Avec la photo de papa. Mais il était au nom de Paul Lemonde Bozuwa.”

*

Céline éprouva une espèce de montée d’adrénaline, un peu comme le coup de fouet d’un double expresso. Gabriela dit qu’elle avait remis le passeport là où elle l’avait trouvé, sans trop savoir pourquoi.

Ils remontèrent Main Street en direction de l’ouest et alors qu’ils avaient traversé la moitié de la ville, ils virent un panneau sur la gauche qui disait SINKS CANYON – ACCÈS RÉSERVÉ À L’OFFICE DES FORÊTS. Ils s’engagèrent sur cette voie. Ils tressautèrent sur des routes bosselées pendant dix minutes et se garèrent le long d’une petite prairie. Quand Céline ouvrit sa portière, le bruit d’un ruisseau dévalant un lit de cailloux remplissait la nuit, les lieux embaumaient la pierre froide, l’eau et l’armoise, et curieusement, cela la rendit joyeuse.

1. Les mots et les phrases en italique suivis d’un astérisque sont en français dans le texte. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

HUIT

Ils se réveillèrent au bruit de la pluie. Elle tambourinait sur le toit en aluminium du camping-car et éclaboussait les parois en toile de leur couchette surélevée. Céline adorait ça autant que la présence du cours d'eau. Combien de temps cela faisait-il ? La pluie sur un toit de tôle ? En dehors de la petite interruption nocturne, elle se sentait merveilleusement... quelque chose. Heureuse ne semblait pas être le mot le plus approprié étant donné le nombre de proches qu'elle avait perdus. Elle éprouvait un contentement sans doute plus profond, qui reconnaissait et acceptait les petites joies plus discrètes – les démonstrations occasionnelles d'amour et de paix dans une vie remplie de douleur.

Deux étés plus tôt, entre les enterrements de ses deux sœurs, ils étaient retournés sur les terres familiales de Pete à North Haven et avaient séjourné dans la Maison de Poupée sur une petite anse – une simple cabane en bois avec ses fenêtres récupérées de toutes les tailles, des bougies, une lanterne, un poêle – et elle avait adoré cela sans trop s'en rendre compte car la période était lourde et assombrie de chagrin. Mais elle avait forcément adoré. Il avait plu des cordes pendant deux nuits d'affilée, et s'il y avait bien quelque chose qu'elle était capable d'apprécier à ce moment-là, c'était de sentir le corps chaud de Pete contre le sien dans le lit minuscule, ronflant, paisible comme un aîné rentré à la maison après une longue absence, le bruit de la pluie tombant sur les bardeaux couverts de mousse. Et remonter lentement le sentier herbeux à travers les bois d'épicéas, la main de Pete dans la sienne, marcher lentement et s'arrêter pour reprendre son souffle – le chemin était raide, l'emphysème de Céline, une plaie – jusqu'à atteindre la Grande Maison qui n'était qu'une demeure en bois de deux étages avec un toit dissymétrique, de petites pièces et des bibliothèques remplies de premières éditions moisies. Une vue sur la clairière et, au-delà, sur la baie bleue ardoise et l'archipel.

Si la quantité de bonheur contenue dans une vie s'épuise, peut-être est-il possible de continuer à y trouver de la beauté, de la grâce et un

amour infini.

Quelques kilomètres après Lander, l'installation de leur campement fut d'une facilité déconcertante. Ils défirent les six fixations extérieures, Pete s'accroupit à l'intérieur de l'habitable et poussa sur le toit en s'attendant à devoir forcer, mais la partie supérieure se souleva au premier contact. Il bloqua les supports pliables à l'aide de deux petits loquets et les parois de toile se tendirent. Le lit était déjà fait grâce à Hank, couverture en peau d'élan et duvet léger compris. Ils n'avaient plus qu'à y jeter deux oreillers. Un pied sur le placard qui servait de marche et ils étaient installés confortablement.

Céline n'avait pas aussi bien dormi depuis ce séjour dans le Maine. Elle se réveilla une fois avec l'envie de faire pipi et tandis qu'elle rassemblait ses forces pour s'extirper de la chaleur du lit et attraper la petite lampe frontale avant de descendre, elle sursauta en voyant des phares de voiture passer sur la toile.

Au début, elle crut à un éclair, mais, très vite, elle entendit le crissement moelleux de pneus sur le chemin en terre à environ trente mètres de là. Était-ce ce bruit qui l'avait réveillée ? Et non sa vessie qui était, il faut le dire, minuscule ? Et puis, dans cet État, c'était la saison de la chasse à la grouse ou à elle ne savait plus quoi, non ? C'était bien ce que lui avait dit Hank ? Un chasseur rentrait tardivement des montagnes, ou se mettait en route très tôt.

Elle avait l'odorat très développé et rien de tout cela ne sentait bien bon. À tâtons, elle chercha son Glock dans le holster qu'elle avait accroché près du lit, et elle descendit de la plateforme dans le noir, cherchant de son pied nu la marche-placard, le sol, puis ses chaussons en peau de mouton. Elle enfila une polaire qu'elle avait laissée sur une patère en hauteur, à portée de main. Elle trouva la poignée et sortit dans la nuit froide et humide. Les odeurs d'armoise, d'eau et de brouillard étaient encore plus fortes. Comme si l'obscurité leur avait permis de respirer. Pas encore de pluie, mais la petite clairière était à présent baignée de nuages qui descendaient vers la vallée et elle sentait leur humidité. Puis elle vit le rougeoiement flou de feux arrière bientôt absorbés par la brume. Hum. La personne qui venait de passer n'était pas un simple voyageur – le temps écoulé entre le moment où elle avait vu le faisceau des phares et celui où les feux arrière avaient disparu était trop long. Cette personne était curieuse, ou en reconnaissance.

Elle urina, accroupie dans l'herbe aplatie, et écouta le bruit

du ruisseau dans le noir. Fascinant, le nombre de sons produits, si on l'analysait : gargouillis et glouglous, chuchotis flûtés, borborygmes et coups de gosier, et même des gongs dans les graves.

Incroyable, pensa-t-elle : l'épaisseur des choses. Tous ces éléments qui se révèlent dès qu'on s'arrête pour y prêter attention.

*

Elle ne dit rien à Pete avant qu'ils ne soient tous les deux parfaitement réveillés. Ils se préparèrent une boisson chaude, porte de la caravane ouverte, leur petite maison embaumant l'odeur du café torréfié à la française. Un rideau de pluie à l'extérieur. Le silence imperturbable. Céline s'émerveilla. Il n'en faut donc pas plus ? Pour réagencer le monde ? Pour avoir de nouveau l'impression que tout fonctionne comme il se doit ? Ils prirent place dans ce que Hank avait appelé le coin dînette. Il n'avait pas manqué de remarquer le coup d'œil sceptique de Céline quand il avait prononcé ces mots.

“Jamais je n'aurais cru pouvoir me nourrir dans un *coin dînette*, avait-elle murmuré. En plus, ça ressemble à Danette.” Hank repéra l'infime tressaillement.

Mais les voilà installés, buvant leur café à la table recouverte d'une toile cirée, à l'aise entre les rondeurs des collines comme des marins sur un petit bateau. Elle parla du pick-up à Pete, elle était sûre que c'était un pick-up, et dit : “Tu sais, on peut deviner beaucoup de choses rien qu'au bruit des pneus sur la route. Ces gens sont-ils pressés ou pas ? Sont-ils aveugles ou attentifs à leur environnement ? On peut même dire si le conducteur est fou. Ce conducteur n'était absolument pas fou. Très calme. Le crissement de ses pneus avait quelque chose de distinctement furtif.”

Dans les premiers temps de leur relation, Pete se disait qu'il cédait à l'imagination fertile de sa femme, mais il ne le voyait plus ainsi. Il sirota son café. “Mmm”, dit-il.

“Je sens quelque chose, dit Céline. Quelque chose ne va pas. Ce fameux dossier que Gabriela a soi-disant perdu.”

“Elle n'a pas dit qu'elle l'avait perdu, elle a dit : « Je ne le trouve pas, je ne sais plus où je l'ai mis. » Ses mots exacts. Pour moi, ce n'est pas la même chose.”

Céline mâcha une des branches de ses lunettes en écaille. “Ça peut faire une grosse différence, effectivement.”

“Elle avait l’air très bouleversée. Mais comme si elle essayait de cacher quelque chose.”

“C’est exactement ça. Ce sentiment de cacher quelque chose. De l’étouffer.” Céline prit une gorgée de café. Délicieux. Pourquoi le café avec de la crème et du miel était meilleur ici ? “Je ne suis sûre de rien. Ce qui est presque merveilleux.”

*

Ils burent leur café lentement et Céline écrivit à Hank. Ensuite, ils refermèrent le camping-car et Céline ramassa un os d’animal qui ressemblait à un petit masque – sans doute un pelvis, elle l’utiliserait pour une sculpture – puis ils roulèrent en direction du nord-ouest vers Jackson Hole. La pluie baissa d’intensité jusqu’à s’arrêter et les bosquets de trembles qui avançaient sur les pentes couvertes de forêt sombre semblaient d’un jaune plus vif et les champs d’herbe de blé teintés d’un vert tendre. Pluie automnale. Ils s’arrêtèrent prendre le petit-déjeuner au Fort Washakie Diner, surtout fréquenté par des Amérindiens qui eux aussi prenaient leur petit-déjeuner, sans doute après une nuit de travail au casino. Un pitbull à taches marron dormait paisiblement dans un coin et une Amérindienne au visage rond vint prendre leur commande en quatre syllabes concises : “Ça sera quoi ?” Elle était presque aussi laconique que Pete.

Elle nota la commande sans un sourire, mais quand elle vint remplir leur tasse de café, elle ne put s’empêcher de demander : “Vous êtes de L. A. ? Lui, il a pas l’air, mais vous oui.” Elle braqua la cafetière vers eux, pas vraiment de manière accusatrice mais quand même.

Ce qui les fit rire et la jeune fille finit par afficher un sourire qui illumina toute la salle.

“New York”, répondirent-ils.

“Ah c’est ça”, dit-elle.

“Comment s’appelle le chien ?” demanda Céline.

“Verger.”

“Verger ? Ça alors, comment est-ce qu’on en arrive à appeler un chien Verger ?”

La fille tordit les lèvres : “C’est pask’il a un teint de pêche.” Ses yeux brillaient.

Céline regarda le chien musculeux et massif qui ronflait. “Moui. Franchement, j’ai vu des chiens qui avaient meilleure mine.”

“Mais nan, j’ai dit *Roger*”, railla la jeune femme.

Pendant qu’ils se levaient pour aller payer au comptoir, Céline remarqua un homme blanc plutôt jeune assis dans un des box du coin, arborant une barbe bien taillée et vêtu d’une chemise à carreaux d’un rouge tout neuf et marquée d’une pliure à la poitrine. Elle ne voyait pas son visage parce qu’il portait une casquette de baseball et qu’il se donnait du mal pour garder la tête baissée, concentré sur son omelette noyée dans le ketchup.

NEUF

Nous avons tous vu des posters et des affiches représentant les boucles de la Snake River s'enroulant au pied des sommets de granit abrupt du Grand Teton. L'eau est noire et les pics couverts de neige fraîche, les peupliers le long des berges sont jaunes, leurs rangées flamboyantes donnant une échelle de grandeur aux montagnes qui s'élèvent derrière. De fait, ces grands arbres ont l'air minuscules au bas de l'image. C'est sans doute le matin, un filet de brume flotte au-dessus de la rivière comme de la fumée, et un homme est sans doute en train de pêcher, sa canne inclinée en plein lancer. S'il est là, c'est uniquement pour nous rappeler que les humains ne sont pas de taille face à la grandeur et à la beauté flagrantes. Que la beauté la plus incontestable est peut-être celle qu'on ne peut jamais toucher. Que Dieu existe là-haut sous une forme ou une autre, sur ces sommets, dans ces lacs reculés et ce vent cinglant.

Qui sait pourquoi cette image nous procure de la joie. Elle parle directement à notre impermanence et à notre petitesse.

C'était le genre de pensées qui traversaient Céline pendant qu'elle roulait le long de la rivière par une matinée à peu près identique à celle de la photo. Le brouillard rose et fumant, les sommets qui les surplombaient, les peupliers qui attrapaient le soleil par le sud, enflammés et flamboyants. C'était presque trop sublime. Cela ne pouvait pas être réel.

“Regarde, Pete, dit-elle. Il y a un homme qui pêche en bas dans le brouillard. On se croirait dans un des posters de Hank.”

“Yeap.” Pa parlait Maine, ce matin. La serveuse rétive du Washakie lui avait manifestement rappelé sa langue maternelle.

Ils s'engagèrent dans une large vallée herbeuse où un troupeau de centaines d'élans paissait tête baissée, pas du tout effarouchés par les chasseurs à l'arc. “On est dans le Conservatoire national des élans, dit

Céline en les pointant du doigt. Je me souviens de cet endroit. J'ai emmené Mimi skier ici pour son treizième anniversaire. Je me souviens qu'on avait pris un gros téléphérique jusqu'au sommet – cette montagne-là, tu la vois ? – et une fois au-dessus de la couche de brouillard, le soleil brillait, le ciel était très bleu, et à l'approche du sommet, il y a eu une annonce dans la cabine qui disait quelque chose comme : « Si vous n'êtes pas un excellent skieur, restez dans le téléphérique pour le trajet de retour. » C'était magnifique de monter si haut pour skier, avec toutes ces pistes très raides. En bas, la vallée était obscurcie par une épaisse couche de nuages. À l'heure du déjeuner, quand on a commencé à descendre et à traverser ce parterre de nuages, on a été plongées d'un coup dans le brouillard et la neige ! On était comme deux petits avions !”

“Mmm”, fredonna Pete.

“Tu n'écoutes rien de ce que je dis, ce matin !” s'écria Céline même si elle savait, bien sûr, que ce n'était pas vrai.

“Humpf.”

“Humpf toi-même. Il y a du réseau, apparemment. Quand on arrivera en ville, je rappellerai Gabriela.”

“Bonne idée.”

Soudain ils étaient justement à ses abords, aux abords de la ville trépidante. Ils passèrent devant le centre de loisirs, les premiers magasins de fournitures de ski et les cafés, et ils s'insérèrent dans le flot de la circulation autour de la place centrale. La ville était noire de monde. Des pick-up chargés de kayaks et de vélos, des camping-cars avec des racks pour cannes à pêche sur le toit. Tous ces gens semblaient prêts à partir s'écarter. Une matinée fraîche et ensoleillée de septembre qui se préparait à l'arrivée de l'automne, le vrai, mais peu désireuse de voir s'en aller l'été, bref, il régnait le genre d'ambiance automnale qui ne dure qu'une ou deux semaines par an. Des touristes se faisaient prendre en photo à un coin de la place, sous l'arcade formée par de gigantesques bois d'élan, leur large sourire pas du tout factice.

“On se croirait un 4 Juillet, s'exclama Céline. Juste ciel ! Personne ne travaille, ici ?”

“Difficile à dire.”

“Garons-nous.” Dans la foulée, un SUV qui transportait un canoë recula d’une de ces précieuses places. Juste devant eux. Pete ne fit aucun commentaire. Sa femme avait cet autre talent : être accompagnée par l’Ange des Parkings.

Ils descendirent du véhicule, se dégourdirent les jambes, s’avancèrent vers les arcades en bois d’élan en ménageant leurs genoux raidis.

“Pete, attends une seconde. Laisse-moi reprendre mon souffle. C’est d’avoir passé tout ce temps assise. Est-ce que tu pourrais poster cette lettre pour moi, s’il te plaît ? C’est pour Hank. Il y a une boîte là-bas.” Quelle plaie, cet emphysème. Elle pensait avoir encore pas mal de marge avant de devoir sortir la bouteille d’oxygène, mais l’altitude pouvait compliquer les choses, surtout quand cela s’additionnait à de la fatigue, comme ici. Elle avait mal dormi après avoir vu le pick-up disparaître dans le brouillard. Elle n’avait pas rêvé, et elle était persuadée que la personne au volant, quelle que soit son identité, les avait suivis. On se demandait bien pourquoi.

Pete la rejoignit et elle leva les yeux vers les bois d’élan. “*Viennent les rêves véritables par les portes de corne*”, dit-elle.

Peter lui tint la main, légèrement. Soutien moral. “*Et les faux par les portes d’ivoire.*” Il leva les yeux. “Ça, c’est de la corne, pas de doute.”

“Hmm. On va le prendre comme un signe. Cette bonne vieille Pénélope était bien plus sage que son mari, tu ne crois pas ? Comme toutes les femmes en général.” Elle serra la main de Pete pour lui indiquer qu’il pouvait la lâcher. “Allons nous asseoir sur ce banc à l’ombre.” Ce qu’ils firent. Céline portait un petit sac banane en cuir dont elle sortit un téléphone portable pliable. Elle appela Gabriela, laissa sonner. Au moment où elle pensait que le répondeur allait s’enclencher, la jeune femme décrocha. Céline se dit qu’elle avait dû hésiter – *Décrocher, ne pas décrocher ?* –, elle l’entendit à sa voix quand Gabriela dit : “Allô ?”

“Bonjour Gabriela, c’est Céline. Nous sommes à Jackson, en route pour Yellowstone. Vous allez bien ?”

“Assez bien, oui.”

“Et votre fils ?”

“Oui. Il... il est à l'école.” Elle semblait nerveuse.

“Bon. J'aurais aimé savoir si vous pouviez nous retrouver votre dossier avant qu'on n'arrive à Cooke City. Ça nous aiderait énormément, vous savez.”

*

La conversation eut du mal à démarrer, autre indice. Céline insista au sujet du dossier. Comment avait-elle pu oublier où elle l'avait mis ? Qu'est-ce que ça voulait dire ? Au début, Gabriela resta évasive. Elle essaya de prendre un ton joyeux et innocent – “Mon Dieu, je n'en ai aucune idée. Je me demande si je ne l'ai pas oublié au café près de chez moi. Je travaillais dessus, j'essayais d'y mettre de l'ordre avant de vous le photocopier, je ne sais pas. Je suis retournée au café une demi-douzaine de fois !” –, et plus elle feignait la malchance, plus elle avait l'air affolée.

“Attendez, attendez”, dit Céline. Elle arrêta net la jeune femme. Elle n'avait aucune patience pour les piètres menteurs. Alors qu'on a toujours quelque chose à apprendre d'un bon menteur. Elle fouilla dans son sac banane, sortit un inhalateur en plastique rouge, prit une première dose, puis une seconde qu'elle retint dans ses poumons. *Fiouououou*, fit-elle en relâchant l'air entre ses lèvres pincées. “Voilà. C'est mieux.” Elle inspira deux bouffées d'air montagnard. “C'est bon. Je suis une vieille femme. Qui sait combien de temps il me reste ? Quoi qu'il en soit, il ne m'en reste pas assez pour supporter que des gens censés me dire la vérité m'abusent. Gabriela, est-ce que vous pourriez me dire ce qui se passe une bonne fois pour toutes ?”

Gabriela répondit qu'en toute franchise, elle n'en savait rien. Ce qui sonnait vrai.

“OK, racontez-moi”, dit Céline.

“Je... je ne sais pas si je peux. Ou devrais.”

“Vous avez peur.”

“Un peu, oui.”

Céline avait peine à imaginer que la boule d'énergie intrépide à qui elle avait parlé sur la jetée, la jeune femme au rire limpide et qui

sentait les fleurs, avait peur. Même la tristesse qui adoucissait son surplus d'énergie semblait courageuse. "Dans ce cas." Céline attendit. Un instant, deux. "Est-ce que c'est parce que nous sommes au téléphone ?"

"Oui. Peut-être."

Céline réfléchit une seconde. "Vous savez, finit-elle par expliquer, il n'y a sans doute rien de ce que vous pourrez me dire concernant le dossier que les Gens Concernés ne sachent déjà."

Gabriela rit, nerveusement, mais cela détendit un peu l'atmosphère. "Oui, j'imagine que vous avez raison. Le fait est que j'avais posé le dossier sur la table basse chez moi. Pour y mettre de l'ordre, comme je vous le disais. Je me suis rendue à ma salle de sport sur Mission pour un cours de yoga et quand je suis revenue, il avait disparu. J'ai cru devenir folle. J'étais sûre de l'avoir laissé là. Et..."

"Oui ?"

"Ma photo d'Amana était retournée. Celle sur le ferry. Or je ne l'ai jamais bougée. Elle était sur une étagère. Nick ne peut même pas l'atteindre. Et dans la cuisine, la ménagère était sur le côté droit du grand tiroir. Je la laisse toujours sur le côté gauche. Et..."

"Continuez."

"Le passeport a aussi disparu."

*

Le téléphone était sur haut-parleur pour que Pete puisse entendre. Il avait retiré sa casquette en tweed et penchait la tête du côté de son aide auditive. À vingt-deux ans, il avait précédé l'appel et s'était engagé dans l'armée, et même si la guerre de Corée s'était terminée avant qu'il y soit envoyé, il devint presque sourd du côté droit après avoir tiré avec un fusil semi-automatique M1C. Il avait suivi l'entraînement des tireurs d'élite, une spécialité étrange pour quelqu'un d'aussi doux que Pete, mais peut-être pas si curieuse quand on sait que sur son île du Maine, il avait passé sa jeunesse à canarder des marmottes à des distances impressionnantes. Les instructeurs de Pete avaient dû le remarquer tout de suite. Le frère de Pete avait raconté une fois à Céline qu'il pouvait atteindre un bout de planche avec sa carabine exactement comme s'il utilisait un fusil. Un talent

dont Pete ne parlait jamais, ce qui n'était pas surprenant vu qu'il ne parlait presque jamais de rien.

Céline réfléchit. Si le dossier avait été volé, ce qui était le cas apparemment, alors cette enquête devenait encore plus intéressante. Et ils venaient tout juste de commencer. Un frisson d'excitation la parcourut.

Les amies proches de Céline savaient depuis longtemps qu'elle n'était pas construite comme les autres. Là où certains pourraient se tasser ou paniquer, elle semblait grandir, gagner en concentration. Peut-être le devait-elle aux années passées avec l'amiral Halsey, le compagnon de longue date de sa mère, connu et redouté pour foncer bille en tête dans la bataille. Un trait de caractère que ses détracteurs se faisaient un plaisir de disséquer. Mais ce qui leur manquait souvent dans leurs analyses des batailles et tactiques était l'imagination et la créativité qui naissaient d'un goût pour les bêtises de l'enfance. Céline avait dû raconter cette histoire à Hank une demi-douzaine de fois : quand il était étudiant en troisième ou quatrième année à Annapolis, on demanda à Halsey de mener une patrouille de frégate lors d'un exercice d'affrontement à balles réelles sur la baie de Chesapeake. Il y avait deux équipes. Et aussi beaucoup de brouillard. Les balles étaient des torpilles en caoutchouc. Halsey se servit du bateau de ses adversaires pour passer inaperçu sur le radar – ceux d'en face supposaient que le signal était le leur puisqu'aucun ennemi doué d'une once de jugeote ne se ruerait sur la flottille comme un bleu –, s'approcha d'un destroyer classe Farragut sans être détecté et de si près – à quelques mètres à peine – que, quand il lâcha sa torpille, il fit un trou dans la coque du navire flambant neuf. Résultat, il fut réprimandé et félicité par le même commandant – dont les prunelles brillèrent visiblement pendant qu'il passait un savon à l'élève officier.

Hank, qui adorait réfléchir aux différents types de personnalité, se demandait parfois si cet esprit peu orthodoxe habitué aux situations inextricables avait pu influencer Céline quand elle était petite. Il repensa à cette scène où ils s'étaient promenés ensemble dans le Vermont en pleine saison bourbeuse, la fillette paniquée tenant la main du vieil amiral, le vent froid soufflant à travers les arbres dénudés et repoussant ses cheveux sur son visage mouillé de larmes, le vieux marin à ses côtés le remarquant à peine, son esprit vagabond ne revenant qu'avec retard à l'enfant dont il avait la charge, sa mission du moment : consoler et protéger. Éduquer. Aimer. Ce qu'il fit. Il adorait Céline – c'était Baboo qui le disait. Peut-être voyait-il dans cette gamine maigrichonne – dans son courage et sa force de

caractère, son imagination – un peu de lui-même. Ce qu’il lui avait peut-être dit cet après-midi-là : c’est dans les moments les plus terrifiants que nous devons nous concentrer le plus afin d’avancer au lieu de reculer.

De toutes les histoires de Céline, l’une des préférées de Hank se passait des années après la mort de l’amiral Bill. Céline avait la quarantaine. L’un de ses cousins, le frère cadet de Rodney, le bibliothécaire conservateur, mourait d’un cancer du pancréas à l’hôpital Saint Luke de Harlem. Elle alla lui dire au revoir. Ils avaient grandi ensemble, passé bien des étés sur Fishers Island et comme il vivait sans doute sa dernière journée sur terre, elle resta tard et s’interdit de pleurer devant lui. Elle perdit la notion du temps. Il était deux heures du matin quand elle l’embrassa finalement sur la joue et dit : “À bientôt, Billy”, avant de sortir dans la nuit de novembre. Il y avait du vent, il faisait froid, exactement comme cette fois avec l’amiral Bill des années plus tôt. Elle descendit Amsterdam Avenue déserte, absorbée par des souvenirs d’enfance. À l’époque, cette partie de la ville était beaucoup plus dangereuse qu’elle ne l’est aujourd’hui. L’idée la traversa vaguement de prendre un taxi sur la 110^e Rue. Des déchets voletaient au-dessus la chaussée. Les talons de ses chaussures claquaient sur le trottoir et ses bracelets cliquetaient. Soudain, deux grands gaillards dissimulés dans une entrée surgirent devant elle. Ils avaient l’air de gros durs. Sans réfléchir, Céline s’exclama : “Oh ! Vous devez mourir de froid !” Et en se tournant vers le plus imposant des deux, elle ajouta : “Vous allez attraper la mort comme ça. Votre chemise est toute déchirée. Laissez-moi voir si je n’ai pas une épingle à nourrice sur moi.” Sur ce, elle ouvrit son *sac à main* pour fouiller dedans.

Les deux hommes la dévisagèrent. Ils en étaient comme deux ronds de flan. “Ah, voilà, j’en ai trouvé une !” dit-elle en brandissant l’épingle. Elle s’avança et, avec dextérité, plia les deux bords de la déchirure en les lissant avec soin pour que ce soit proprement fait et que l’épingle tienne bien, et toujours incroyablement concentrée, elle passa l’épingle dans le tissu. Elle acheva sa tâche par une petite tape pour s’assurer que rien ne bougeait. “C’est bon ! dit-elle. Vous aurez bien plus chaud.” Les deux types ne la quittaient pas des yeux. Quand ils purent ouvrir la bouche, ils lui dirent que, euh, ce quartier était vraiment très dangereux, qu’est-ce qu’elle faisait là toute seule ?

“Je sors de l’hôpital où je suis allée dire au revoir à quelqu’un qui compte beaucoup pour moi.”

Ils insistèrent pour l'accompagner jusqu'au coin de la rue et attendre un taxi avec elle. Hank imaginait très bien les silhouettes de ces grands types en haillons, et, à côté, la petite Céline avec son long manteau en laine, son béret et ses boucles d'oreilles en or. Bien sûr, aucun taxi ne s'arrêtait, les deux hommes faisaient trop peur à voir. Alors elle se tourna vers eux et dit : "Vous devriez retourner vaquer à vos occupations, je vais me débrouiller. Mais je vous remercie infiniment de votre aide." Et dès qu'ils furent partis, elle put hélér un taxi.

Cette nuit-là, elle n'avait pas été aux commandes d'une frégate, et son but n'était pas de vaincre qui que ce soit, mais l'instinct qui lui dictait d'aller droit dans la gueule du loup où personne n'oserait s'aventurer semblait en accord avec ce qu'aurait fait son père de substitution.

À cet instant, elle posa le téléphone sur ses genoux une seconde et allait dire quelque chose à Pete quand elle le porta de nouveau à son oreille : "Je vous rappelle dans une minute. Je vous le promets. Pete est à côté de moi et j'ai besoin de discuter de ça avec lui", et elle raccrocha.

DIX

La conversation dura, quoi, cinq minutes ?

Le raisonnement coulait de source. Si quelqu'un avait volé le dossier de Gabriela compilé vingt-trois ans plus tôt sur la disparition de son père, alors 1) le timing suggérerait qu'on voulait empêcher Pete et Céline de l'avoir et 2) cette personne ne pouvait pas savoir qu'ils se lançaient dans l'enquête à moins que Gabriela n'en ait parlé à quelqu'un ou que son téléphone n'ait été mis sur écoute. Ils vérifieraient ça dans une minute.

Sur le banc d'à côté, en plein soleil, se trouvait une famille de quatre touristes qui jetaient du popcorn à des bernaches du Canada. Le petit garçon lançait les grains comme si c'était une balle de baseball et qu'il voulait atteindre la tête des animaux avec, et, dans son autre main, il tenait un cône de glace au chocolat qui lui dégoulinait sur le poignet.

“C'est très difficile d'être un garçon, commenta Céline sèchement. Entre aimer quelque chose et le tuer, comment choisir ?” Pete suivit son regard. “Mais voilà une ville qui se respecte vraiment, Pete. Ici, les pigeons sont des oies sauvages.”

“Hmm.”

“Rappelle-moi de te raconter l'histoire des oiseaux plombés de chevrotine.”

“Hmmm.”

“Et si tu arrêtes de m'interrompre toutes les deux secondes, on pourra avancer dans nos réflexions. C'est très compliqué de se concentrer quand tu es trop volubile.”

Il lui tint la main dont il caressa le dessus avec le pouce.

“Supposons donc que ce dossier ne s’est pas servi de ses petites pattes pour quitter de lui-même l’appartement de Gabriela. Et qu’elle ne l’a pas oublié au café. D’ailleurs, ça m’étonnerait qu’elle l’ait emmené au café tout court. Elle y faisait très attention, à ce dossier.”

“Il a été volé, dit platement Pete. Et à mon avis, elle n’a parlé de nous à personne. Je n’ai pas eu l’impression qu’elle avait beaucoup de confidents.”

“C’est vrai. On va lui poser la question.”

“Ce qui veut donc dire que son téléphone est sur écoute...”

Pete fut interrompu par un cri de terreur et un klaxon. Le gamin, incapable de se faire aimer des bernaches ou de les tuer en leur jetant du popcorn – qu’elles engloutissaient joyeusement –, avait fait tomber sa glace avant de charger, tête la première, le petit groupe d’oiseaux. Sauf qu’il se prit le pied dans une racine et, transformé en enfant missile, il fut projeté sur les volatiles au moins aussi gros que lui. Début des ennuis.

En une fraction de seconde, la bernache dominante, si une telle chose existe, sauta sur le gamin en battant des ailes, et siffla en même temps qu’elle lui donnait des coups de bec dans le cou. Manifestement, la bernache avait craqué. Psychologiquement. Elle en avait ras la casquette des mômes infernaux et de la malbouffe ; cette bernache pétait les plombs. Ça suffisait comme ça. Suite des ennuis. La maman du garçon se mit à hurler, le papa se précipita d’un bond ; tout à son honneur, la bernache ne fit pas de quartier et visa le visage de l’homme. Le père paraissait s’autoflageller. L’oie sauvage atterrit sur la pelouse, partit sur le côté, se redressa, étira son énorme cou, effectua deux pas et, synchrone avec ses congénères, déploya ses grandes ailes, cette fois pour s’envoler puis, très digne, elle décolla dans une lenteur improbable. La volée s’éleva au-dessus des arbres en grommelant, vira vers le nord et disparut.

Dans le silence hébété qui vient souvent après un combat mortel, Céline et Pete se regardèrent.

“Bernache deux, Smith zéro”, dit doucement Pete.

“J’ignorais totalement que leurs ailes grinçaient comme des gonds mal huilés. Tu ne trouves pas que ça faisait exactement ce bruit-là ?

Les garçons n'ont pas l'air trop mal en point", ajouta-t-elle très sèchement en référence au gamin et à son père qui s'accusaient mutuellement de ce moment d'humiliation.

"Ils s'en souviendront la prochaine fois qu'on leur dira de Ne Pas Nourrir les Animaux. Le genre de leçon qui peut sauver une vie au pays des ours."

"Et il se trouve que nous y allons, au pays des ours, pas vrai, Pete ?"

"Effectivement. J'ai hâte. J'en ai un peu assez d'être au sommet de la chaîne alimentaire."

"Tu me fais penser à ce poème de Neruda que j'aime tant : *Il arrive que je me lasse d'être homme...* Il y a un passage où il assomme une nonne avec un lys. Pardon, tu disais ?"

Pete lui serra la main. "Son téléphone est sur écoute."

"Mmm. Et sans doute depuis un moment, Dieu sait pourquoi. Il ne s'était rien passé jusqu'à ce qu'elle nous embauche pour retrouver son père, aucun déclencheur."

"C'est ça. Lamont a disparu il y a vingt-trois ans. À mon avis, il y a de fortes chances pour que quelqu'un surveille sa fille depuis tout ce temps."

"Wow."

"Wow", répéta Pete, théâtral.

"Ils attendent qu'il appelle. Parce qu'eux non plus ne pensent pas qu'il soit mort."

"Voilà. Et il reste des comptes à régler."

"Ou du moins à rééquilibrer."

"Hmmm."

Ils écoutèrent la grande sœur du gamin vaincu le gronder parce qu'un oiseau lui avait mis la pâtée et parce qu'il avait laissé tomber une très bonne glace au chocolat, puis ils regardèrent la famille Smith retourner lourdement vers son véhicule, en route vers de nouvelles

aventures à la rencontre de la réalité.

Céline dit : “Sauf que c’est *nous* qui avons déclenché le processus. Alors pourquoi...” Céline portait de grandes lunettes de soleil en écaille. Un peu comme celles de Jackie Onassis, mais en plus grandes, plus impressionnantes. Céline ne cherchait pas à se faire remarquer, elle était même rebutée par tout ce qui était un peu trop ostentatoire, mais elle avait un sens du style aussi inné qu’incontestable. Elle retira ses lunettes, les examina d’un œil critique comme si elles étaient sales, ce qui n’était pas le cas, et les chaussa de nouveau sur son petit nez aquilin. “Pourquoi voudraient-ils nous interdire l’accès à ce dossier ?”

“Tu veux dire dans l’éventualité où eux aussi voudraient retrouver la trace de Paul Lamont ?” Céline et son mari commençaient à prononcer ce *ils* avec un vague dégoût.

“Oui, dit-elle. Ils pourraient se contenter de nous laisser les conduire jusqu’à lui. Après tout, notre taux de réussite est plus élevé que celui du FBI.” Ce qui était vrai.

“Mais sommes-nous meilleurs que la CIA ?”

Ils se regardèrent. “Peut-être bien, répliqua Céline. C’est ça. Ils ne le trouvent pas. Qui que soient ces gens. Et ils ont vu le dossier. On peut parier qu’ils sont déjà entrés par effraction chez Gabriela et en ont fait une copie. Elle l’ignorait jusque-là mais le sait à présent parce qu’ils *ont voulu* qu’elle le sache. Ils ont voulu que *nous* nous le sachions. La photo renversée, etc., c’est un avertissement.” Céline sortit un miroir de poche de son sac et vérifia son rouge à lèvres. “Non, ils ont épuisé toutes les pistes. Le dossier n’est plus pour eux qu’un accessoire. Et voilà qu’on débarque avec notre passé d’enquêteurs hors pair. Ils ne veulent pas qu’on le trouve, sinon ils nous auraient laissés voir le dossier. Le risque est trop grand, même si on ignore de quelle nature est ce risque.”

“Quel est-il, ce risque ?” demanda Pete.

“Je n’en sais trop rien.” Elle replia brusquement son miroir et sourit à son mari. “Je me suis dit que le fait d’avoir déplacé la ménagère était un détail intéressant, pas toi ? Les ruses d’espions ne changent pas, j’imagine.”

Ils travaillaient ensemble depuis si longtemps, avaient si souvent joué ce duo où les questions répondaient à d’autres questions qu’ils

savaient quand arrivait le point d'orgue. Pareils à des musiciens échangeant un coup d'œil complice avant les dernières mesures, Céline et Pete échangèrent un long regard qui voulait dire : *C'est tout pour le moment. La suite finira par être révélée.* Céline reprit son téléphone et rappela Gabriela.

ONZE

Jackson Hole était un lieu plaisant. Sans plus. Céline fit remarquer qu'une ville entièrement dédiée au loisir et à l'amusement, c'était épuisant.

“Je retire ce que je viens de dire, rectifia-t-elle pendant qu'ils se rendaient au Cowboy Bar pour le déjeuner. La *poursuite* de l'amusement est épuisante. S'amuser est juste amusant. Travailler est plus relaxant, tu ne crois pas ? Enfin, si ton travail te plaît.”

“Oui oui”, dit Pete. Il lui prit la main et lui fit traverser la rue. Il avait l'air un peu décalé dans cette ville, mais seulement parce qu'il s'habillait toujours comme s'il allait construire un bateau. Dans le Maine. L'accoutrement ne changeait pas pour les grandes occasions, sauf certaines fois où il endossait une vieille veste en tweed. Autrement, été comme hiver, qu'il sculpte dans son atelier, qu'il dîne avec une des chics amies d'enfance de Céline, il portait un pantalon kaki trop grand, souvent éclaboussé d'un peu de vernis ou de peinture, de vieux mocassins en cuir, souvent sans chaussettes, et une chemise épaisse bleue, verte ou canneberge de chez L. L. Bean. C'est tout. Un peu comme Fidel Castro et son uniforme. Pete se retenait de citer Thoreau, mais un jour, il expliqua à Hank que ses habitudes vestimentaires lui faisaient gagner beaucoup de temps, d'énergie et d'argent.

À présent, il dit à Céline : “C'est pour ça que j'ai toujours trouvé le retour aux États-Unis un peu stressant après un voyage. Il semblerait que notre boulot de citoyens soit la poursuite du bonheur. Et ça, ça me demande toujours de la préparation. Je préférerais me contenter d'être heureux, ou pas.”

Comme pour venir appuyer l'argument de Céline concernant la poursuite de l'amusement, ils durent faire la queue au restaurant derrière un groupe de bikers en bottes de bikers massives et shorts moulants de bikers qui, eux, ne révélaient rien de bien massif. De

l'avis de Céline. "Impossible d'être un jour vraiment heureux en portant ce genre de short, dit-elle. Avec un short pareil, tu dis à ta virilité que tu préférerais qu'elle soit un organe interne." Un des hommes éclata de rire en l'entendant et insista pour que Pete et elle passent devant.

Ils s'installèrent dans un box en bois balaféré de partout et commandèrent des hamburgers, après quoi le jeune serveur leur dit que Céline ressemblait à une star d'antan. *Est-ce qu'elle avait fait du cinéma ?* Non.

"La vache, vous auriez pu. Et je dis ça comme un compliment. On a quelques célébrités en ville."

"J'ai cru comprendre."

"Harrison Ford était ici l'autre jour."

"Vous m'en direz tant."

"C'est un mec normal. Il a même fait partie des secouristes à ski."

Céline aurait bien aimé avoir un thé glacé. Mais le petit jeune était pris dans son histoire. Il leur raconta qu'un skieur du Texas ou d'ailleurs, il ne savait plus, avait été salement amoché après s'être mangé un arbre, et quand il avait repris connaissance, il avait vu Harrison Ford se pencher sur lui pour l'attacher à une luge. Et le type avait fondu en larmes parce qu'il croyait qu'il était mort. Le petit serveur trouvait cette histoire tellement drôle.

Les burgers étaient excellents. Le bar au centre du restaurant était envahi de locaux qui descendaient leurs bières comme si c'était leur job, et Randy Travis chantait que son amour était plus puissant qu'un hurlement. Le vacarme était tel que Pete aurait pu devenir officiellement sourd. Parfait.

Céline se pencha en avant et cria presque dans son oreille appareillée : "Pete, on est suivis. J'en suis sûre. Pour ton information." Elle tourna la tête vers un jeune homme en casquette de baseball et à barbe noire d'une semaine qui était accoudé au bar. Pete acquiesça. Elle seule aurait pu deviner que l'infime tressaillement de lèvres était un sourire : il était arrivé à la même conclusion qu'elle.

Céline voulait voir les portraits de Lamont. Pete avait apporté son ordinateur portable et une fois avalée la moitié de son hamburger, il vint se glisser à côté d'elle dans le box, et se connecta au wifi gratuit du bar pour aller chercher les archives des photos que Lamont avait prises d'Amana.

Le premier portrait noir et blanc occupait tout l'écran. Céline fut immédiatement frappée par le calme qui en émanait. Un condensé de sérénité qui irradiait de la femme et formait une étendue de calme dans la clameur qui les entourait. C'était un portrait de profil, épaules dénudées et cou mince, tête inclinée, cheveux noirs attachés.

Où était la beauté, d'où partait-elle ? Céline, qui comprenait la nécessité et le pouvoir du mystère, n'aurait su par où commencer.

Cela aurait pu être dans l'inclinaison de sa tête, l'angle, la légère tension que cela entraînait au niveau de son cou pour qu'elle ait l'air à la fois posée et détendue, à la manière d'un violon – ou d'un oiseau. Céline pensait au grand héron bleu au milieu des massettes chez Baboo, en contrebas de la véranda. Cette façon qu'avait l'oiseau de rester debout pendant des heures, semblait-il, le cou tendu au-dessus de l'eau peu profonde dans un équilibre naturel entre attaque et immobilité. Parce qu'inévitablement, l'attaque aurait lieu. Céline se disait souvent que si l'éternité était quelque part, alors, d'une certaine manière, elle était contenue dans cette prestance. Même chose pour Amana. En penchant la tête de la sorte, elle se pliait au temps – avec lui, pas de pitié, c'était évident – tout en se recueillant, se concentrant pour atteindre un lieu qui dépassait la simple acceptation : elle avait agi, elle agirait et il y aurait de l'amour dans ces actions, de l'imagination. Dans tout ce qu'elle ferait. Là aussi, c'était évident.

Si bien que dans un monde qui nous agressait à des degrés quasi insupportables, il y aurait quelque chose de neuf et de charmant. Sa tête ainsi penchée suggérerait une promesse.

Ensuite, il y avait le dessin de sa joue, et là où elle s'adoucissait et redescendait à la rencontre de son œil, sa tempe. La pommette était haute, mais pas trop sévère. Prononcée mais pas trop insensible à la peau fine qui l'entourait. Elle suggérerait l'autodiscipline et la soumission à ses responsabilités – s'il fallait être guerrière, elle serait guerrière –, mais aussi la compassion et la tolérance. Est-ce que j'interprète trop ? se demanda Céline. Non. C'est mon travail. Je n'ai pas toujours raison mais la plupart du temps, si.

Sa bouche, la moitié qu'en voyait Céline, était détendue, fermée. Céline aurait pu s'arrêter là. Poser sa tente, pour ainsi dire, et ne plus se consacrer qu'à cet aspect de cette femme sublime. Partant de la commissure légèrement incurvée, sa lèvre supérieure formait un arc double étiré dont la partie la plus charnue était sensuelle avec une pointe d'humour. Cette bouche avait goûté bien des plaisirs graves, mais son préféré était sans doute le rire. La lèvre inférieure ressemblait à une petite sœur sérieuse – résolue à suivre le mouvement et à s'amuser, mais désireuse de rester un peu en retrait, d'être mordue. On avait envie d'embrasser cette bouche. Se pencher et embrasser ne serait-ce que le bord. Mais c'était l'œil d'Amana qui attirait sans cesse l'attention du regardeur : son intelligence et son immobilité. La concentration sereine. L'impression que quoi qu'elle voie et décide, elle agirait dans la foulée. Les photos étaient en noir et blanc, mais Céline imaginait que ses yeux étaient d'un vert cendré.

Céline n'avait même pas encore bien regardé son nez fin, ses épaules lisses, n'avait encore jamais songé qu'une mâchoire puisse à ce point évoquer la pureté. La tempe d'Amana la renversait. Sa vulnérabilité, les cheveux raides juste avant l'oreille en forme de nautile parfaite et curieuse. Après tout, Céline avait été peintre. Elle avait dessiné et peint des silhouettes dès qu'elle avait su marcher. Avait-elle déjà croisé un visage capable de retenir son attention de la sorte ?

Elle n'avait pas envie de quitter l'image des yeux mais adressa un petit mouvement de tête à Pete qui fit défiler les photos suivantes. Des portraits d'Amana qui regardait droit dans l'objectif – toujours ce concentré de sérénité, mais de face, sa beauté était à son paroxysme, ses yeux très écartés, deux canons fixant le regardeur qui retenait son souffle –, Amana contemplant quelque chose de drôle ou d'un peu triste, quelque chose d'intime et de distant, des images presque difficiles à regarder, non pas parce qu'elles exigeaient un recalibrage de la part de l'observateur, ou de l'obéissance, de l'envie, ou quoi que ce soit, mais simplement parce que la beauté pure peut être dure à supporter. Il y avait des nus, Amana allongée sur le dos, le photographe posté derrière sa tête, voyant presque tout ce qu'elle-même voyait. Ou sur le côté, un genou quasiment remonté sur la poitrine, ou comme une femme qui se penche pour évaluer la température de l'eau dans la baignoire, comme chez Degas. Mais ces images n'étaient pas de Degas, le cadrage n'était pas censé flatter. Ces images affirmaient clairement la fascination et le respect de leur auteur. Céline aurait dû se souvenir de respirer de temps en temps.

Elle se surprit à pardonner Paul Lamont, un peu. Bon sang. Quoi que cet homme ait fait après la mort de sa femme, elle le comprenait plus que bien. Un homme plus faible se serait tout bonnement suicidé. Et encore, ces moments photographiés captaient Amana dans une certaine immobilité. Que devait-on ressentir au moment de faire l'amour à une telle femme ? De recevoir ses baisers ? De goûter sa peau ? De la faire rire ? De l'écouter raconter des histoires à l'enfant que vous lui aviez donné ? De lui prendre cet enfant des bras ? De partager un repas avec elle ? De se tenir par la main et de se promener dans son quartier par une nuit d'août, le léger claquement de ses sandales comme bruit le plus proche ? De la regarder se déshabiller et plonger dans un lac, nager avec régularité, toujours plus loin – c'était une nageuse robuste bien entraînée, cela ressortait des nombreux clichés d'elle à la piscine, dans un étang –, laissant derrière elle un sillon évasé de toutes petites vaguelettes qui mettaient longtemps à atteindre les pilotis ou le rivage ? Céline ne pouvait pas le concevoir. Lamont, qui était manifestement sensible à la beauté et toujours bien en vie, avait dû faire l'expérience d'une sorte de vie après la mort. Ça n'avait pas dû être facile.

Il s'était sûrement souvent demandé s'il rêvait. Et si le rêve s'arrêterait un jour.

Céline referma l'ordinateur portable. Ça suffisait.

*

Dans le "Monde selon Céline et Pete", l'endroit le plus intéressant d'une ville était la bibliothèque. Et ensuite, le musée d'histoire locale, s'il y en avait un. À moins bien sûr qu'il n'y ait une armurerie qui vende des armes d'occasion (Céline), ou un magasin spécialisé dans le travail du bois qui vende de beaux rabots et des burins (Pete). La bibliothèque de Jackson Hole était à moins de deux kilomètres sur la route. Ils étaient passés devant à l'aller et Céline avait remarqué le tableau sur lequel on avait écrit à la main : AUJOURD'HUI VENTE DE LIVRES ! MAGAZINES !

Alors qu'ils regagnaient leur pick-up, Céline sortit un chewing-gum Juicy Fruit, et lança : "Pete, j'aimerais voir d'autres photos du jeune Paul Lamont. Je me disais que – oh, attends une seconde." Assise sur un banc devant une galerie d'art se trouvait une jeune femme athlétique en leggings et débardeur de course. Céline se doutait qu'elle était jolie mais ne pouvait pas en être sûre parce que cette dernière avait le visage dans les mains et que ses épaules très rouges tressaillaient. Céline se posta près d'elle et lui toucha le dos qui était

parcouru de tremblements. La jeune femme leva la tête d'un coup. Ses yeux brouillés de larmes étaient en colère et essayaient d'y voir un peu mieux.

“Rupture ?” demanda Céline. Elle avait vécu assez longtemps pour deviner que les sanglots de cette jeune femme ne pouvaient correspondre qu'à une seule chose.

La jeune femme vacilla. Plus elle observait cette belle vieille dame, moins elle était en colère. Elle acquiesça.

“Je peux ?” dit Céline.

La jeune femme hésita, acquiesça de nouveau et Céline s'assit.

“Vous possédez le genre de beauté qui vient de l'intérieur”, dit Céline. La jeune femme sourit presque. “Cet homme est donc un imbécile, vous n'êtes pas d'accord ?”

Le sourire apparut, bien que tremblant. C'était dingue, était-elle en train de rêver ?

Céline prit la main humide de la jeune femme dans la sienne. “Vous savez, j'ai perdu trois grands amours. De ces amours capables de modifier l'axe de la Terre. Vraiment. Chaque fois j'ai cru en avoir fini avec la vie.” La jeune femme ne bougeait pas d'un iota, elle écoutait. “J'ai fini par trouver celui qui m'était destiné et qui va m'accompagner jusqu'à ma mort. Notre amour est si profond qu'il est insondable. J'aurais aimé le dire à celle que j'étais plus jeune. Que tout finirait par s'arranger, et même mieux que ça, que ce serait formidable. Alors je vous le dis à vous, maintenant. Un jour, vous serez heureuse d'avoir tourné cette page.”

La jeune femme écoutait. Sa main reposait dans celle de Céline comme un oiseau qui ne voudrait être nulle part ailleurs. “Voilà !” dit Céline. Elle fouilla dans son sac de sa main libre et trouva un petit tube d'écran solaire SPF 50. “En revanche, vous voudriez bien mettre de cette crème histoire d'arriver en bon état au troisième âge ? Vous ressemblez à un très joli homard.” Elle lui serra la main et rejoignit Pete. Elle ne le vit pas, contrairement à Pete, mais la jeune femme semblait avoir été assommée par un lys – ou touchée par un ange. Un Jour dans la Vie de Céline, pensa Pete. Il savait depuis longtemps que parcourir le monde avec elle était, eh bien, beaucoup plus drôle, voilà tout. Un concept vertigineux pour un homme dont la famille vivait

dans le Maine depuis sept générations.

“Où en étions-nous ? demanda Céline. Ah oui, j’avais pensé à quelque chose. On est passés devant la bibliothèque à un kilomètre et des poussières. Ils ont l’air de faire un grand nettoyage de printemps. Ils auront sûrement de vieux numéros de *National Geographic*, tu ne crois pas ? Peut-être même qu’on pourra en acheter certains.”

*

La bibliothèque du comté de Teton était un long bâtiment bas dont les murs en rondins rappelaient un peu ceux d’un ranch. Ne pas s’y fier, se dit Céline. Pete et elle se trouvaient dans un des comtés les plus riches du pays et l’intérieur ne les déçut pas : il y avait des postes informatiques, un coin réservé aux enfants et le mobile de Calder installé dans l’entrée aurait rendu jaloux n’importe quelle commune. Cela leur rappela les lycées très privilégiés de Fishers et de North Haven : quand un endroit est peuplé de riches “venus d’ailleurs”, il faut bien que leurs taxes foncières aillent quelque part. Dans le jardin du fond, à l’ombre mouchetée d’un bosquet de trembles, se trouvaient des tables à n’en plus finir couvertes de vieux livres et de petits cartons qui disaient TOUT À 2 \$ Ils passèrent devant sans un regard. Un peu à l’écart, sous un vénérable épicéa bleu et non loin du gargouillis d’un petit ruisseau, des tables pliantes proposaient des piles de magazines qui avaient été donnés pour la vente.

Beaucoup étaient si vieux que leur couverture était marbrée par l’usure. Sans surprise, les piles comprenaient des magazines comme *Popular Mechanics* et *Better Homes and Gardens*. Des exemplaires de *Modern Architectures* et *Flyfish Journals*. Céline passa devant sans un frisson de regret, mais dut s’obliger à ignorer l’édifice surprenant des *Soldier of Fortune*. Elle n’y parvint pas. Elle s’arrêta et observa l’exemplaire du dessus qui arborait la photo d’un membre de commando en bob militaire et le visage peint, émergeant d’une rivière crépusculaire, armé d’un fusil camouflé surmonté d’une lunette de visée double. Le titre annonçait : UNE QUALITÉ DE VISION NOCTURNE INÉDITE. Pete lui donna un léger coup de coude. “Le camping-car est très petit.” “Mais Pete, juste un ?” Le sourcil de Pete bougea à peine, ce qui était sa version d’un haussement d’épaules, et elle prit le magazine. Ce qu’ils cherchaient était entreposé sur la pelouse. Il y en avait de pleins cartons. Manifestement, les grands bourgeois de la côte est qui venaient ici se noyaient sous les *National Geographic*.

Il leur fallut dix minutes pour localiser la douzaine d’années où Paul

Lamont avait été en activité, pour étudier les tables des matières et repérer les numéros dans lesquels se trouvaient ses reportages. Céline pensa qu'il serait judicieux de noter les dates des numéros qu'ils ne prendraient pas. Pour faire bonne mesure, ils en embarquèrent quelques-uns un peu plus récents et repartirent avec une brassée de trente et un magazines à cinquante cents chacun. L'enseignante qui tenait la caisse près des portes vitrées portait presque autant de bracelets dorés que Céline. Elle regarda par-dessus ses lunettes en demi-lune et, reconnaissant une âme sœur, se détendit visiblement, sourit et dit : "Il y a de quoi les adorer, vous ne trouvez pas ? On s'est servi de vieilles couvertures pour en tapisser l'abri à skis. Cinq dollars suffiront, prenez-en autant que vous voulez." Elle passa en revue les magazines distraitemment et s'arrêta net sur le *Soldier of Fortune*. "Oh ! pépia-t-elle. Comment est-il arrivé là, celui-là ? Je suis terriblement confuse, je vais le remettre, si vous voulez..."

"On va le prendre, dit Céline avec un grand sourire. On ne sait jamais quand on peut avoir besoin d'une lunette à visée nocturne." Elle ramassa les magazines et ils s'en allèrent.

*

Ils roulèrent vers le nord en longeant Jackson Lake à travers le parc national. Les arbres abattus par le vent martyrisaient les rives, un embrouillamini de bois flotté prenait des accents argentés au soleil. Les épilobes rosissaient les prairies et les montagnes se dressaient au-dessus de leur reflet dans l'eau sombre du lac. Céline songea de nouveau à cet effet particulier de la beauté, et à son rapport avec l'amour. Elle était sans doute aussi sensible que Lamont à l'ivresse qu'elle provoquait. Les artistes, leur tribu au sens large, ont tendance à partager cette dangereuse prédisposition. Elle ne pouvait que compatir. Elle aussi serait devenue folle. L'homme avait voyagé aux quatre coins du globe pour se faire le témoin de la beauté par le biais de son appareil photo, et Amana était sans doute ce qu'il avait vu de plus exquis. Plus encore que ces deux chevaux qui ruaient dans un ciel d'aube. Elle était plus sublime aussi que l'image célèbre qu'il avait faite de ce navire sur la crête de ce qui ressemblait à un tsunami. Qu'il était aisé d'aimer quelqu'un de si beau. Jusqu'à l'obsession.

Et quand Amana avait été entraînée vers le large par le courant, il lui avait tourné le dos, avait pris leur fille dans ses bras et remonté le sentier en courant.

Pour Céline, c'était l'acte le plus courageux qui soit et la preuve

d'un amour véritable. Bien sûr, on pouvait toujours penser le contraire. Elle aurait pu raconter cette histoire à quelqu'un et lui poser la question. *Non, je ne trouve pas, moi*, répondrait la personne. Parce qu'il était devenu une extension de la volonté de sa femme. Allant à rebours d'un instinct primaire, il a fait ce qu'elle aurait voulu qu'il fasse, aurait exigé qu'il fasse. Et il s'est exécuté dans une fraction de seconde entièrement dépourvue d'égoïsme, sans hésitation. Céline n'imaginait pas d'acte plus profondément héroïque.

Ce qu'il fit après : se noyer dans la boisson, exiler sa petite fille sur une autre planète, l'abandonner définitivement douze ans plus tard, peut-être. Elle pouvait presque lui pardonner. Après avoir vu les photos d'Amana et le degré d'attention qu'il lui avait accordé, elle comprenait.

Avait-il fini par abandonner Gabriela pour de bon à la frontière du Wyoming et du Montana ? Ou avait-il été tué par un ours ? Ils étaient venus le découvrir. Quelle fin était la pire ? Laquelle serait la plus blessante pour la jeune femme ? Les révélations concernant le dossier disparu indiquaient qu'ils avaient affaire à une histoire un peu plus compliquée qu'une attaque perpétrée par un ours. Et Céline savait que, parfois, la mort est la forme d'absence la moins douloureuse.

DOUZE

Lors de ce premier été, quand les sœurs comprirent pour de bon que leur père n'effectuerait pas le trajet de trois heures en train de New York ni la traversée de trois quarts d'heure en ferry de New London pour leur rendre visite sur l'île, elles se mirent, pour parler comme les adultes, à faire leurs intéressantes. Bobby fut la première à atterrir à l'hôpital. Las Armas, la maison de Gaga, était une villa espagnole rapportée de la mère patrie brique par brique par grand-père Charles. Elle possédait une cour qui s'ouvrait sur le bras de mer ainsi qu'une galerie supérieure enveloppant l'étage qui donnait sur la fontaine centrale et les parterres de fleurs. Les chambres du premier étaient desservies par deux escaliers intérieurs – un partant de la cuisine dans les quartiers des domestiques, l'autre dans l'entrée principale – et par deux volées de marches en extérieur dont les lourdes rambardes étaient vernies.

L'été, Las Armas comptait moins d'employés. C'était plus une question d'esthétique que d'économie. Gaga arriva sur Fishers accompagnée d'un majordome qui faisait également office de secrétaire et de valet ; un cuisinier, une servante en charge du ménage ; une blanchisseuse, un chauffeur et un jardinier. Le gros du jardinage et de l'aménagement paysager était pris en charge quand la famille était à Manchester par une entreprise locale qui s'occupait d'un certain nombre d'autres propriétés. Dans la maison du Connecticut, ce personnel squelettique se trouvait considérablement remplumé et incluait deux palefreniers ; même si la famille ne se déplaçait qu'en Rolls, personne n'aurait pu imaginer une maison sans chevaux.

Bobby étant la plus âgée des sœurs, elle avait sa propre chambre à l'étage avec vue sur les pelouses qui descendaient jusqu'à la plage. Céline et Mimi partageaient une chambre au bout du couloir qui, elle, donnait sur l'allée en coquillages écrasés et les jardins du devant.

La règle voulait que les deux sœurs cadettes soient les premières

levées. Elles avaient deux ans d'écart, mais, comme des jumelles, elles avaient tendance à se réveiller au même moment, leurs pieds nus heurtaient le sol en érablé dans un battement à quatre temps, les chemises de nuit volaient, shorts et t-shirts étaient enfilés à toute vitesse, dans la salle de bains adjacente, l'eau du lavabo coulait pendant vingt-huit secondes, la chasse des toilettes était tirée deux fois et voilà, elles étaient prêtes. Qu'allait apporter cette nouvelle matinée ? Non pas qu'elles attendent qu'on leur "apporte" quoi que ce soit. Les filles n'étaient pas des créatures passives. Leur première mission de la journée était d'entraîner leur sœur aînée à leur suite.

Bobby avait onze ans, presque douze. Elle se montrait protectrice avec ses sœurs, toutes trois se serrant les coudes dès qu'elles sortaient du cercle familial, mais c'était aussi une jeune fille au bord de l'adolescence et, en tant que telle, qui vivait par intermittence dans un royaume inaccessible à ses deux sœurs, un royaume mystérieux, un peu majestueux, et plutôt fascinant ; il lui arrivait aussi parfois de perdre patience face à certains enthousiasmes puérils. Céline et Mimi sentaient que leur sœur disparaîtrait très bientôt dans les brumes de la féminité et elles étaient déterminées à la garder dans le monde des pieds nus et des garçons manqués aussi longtemps que possible. Avant le petit-déjeuner, leur sport préféré consistait à se faufiler dans sa chambre pendant qu'elle dormait, approchant leur proie comme deux léopards, pour se jeter sur elle.

La bataille qui s'ensuivait finissait souvent dans les larmes. L'une d'elles pouvait tomber du lit après un vol plané, ou manquer faire pipi dans sa culotte à force de chatouilles, la tête de l'une pouvait heurter le coude de l'autre, l'une pouvait pousser un cri à vous glacer les sangs, aussitôt étouffé par les mains des deux autres ou par un oreiller – parce que la pire des issues était d'attirer l'attention d'un adulte.

De sorte que quand Céline et Mimi ouvrirent la porte de Bobby – elle avait tenté de se barricader à l'aide d'une chaise, mais ses sœurs étaient parvenues à la faire bouger – et trouvèrent le lit vide et la moustiquaire de la fenêtre appuyée contre le mur, elles éprouvèrent un choc en tant que sœurs, et de l'excitation en tant que chasseresses. Elles se penchèrent par la fenêtre, découvrirent que le poirier en palmette formait une parfaite échelle feuillue, et, ne pouvant résister, elles le descendirent sans encombre – Mimi grimpait aux arbres comme un singe. Imitant des prisonniers en cavale, elles s'élancèrent sur les pelouses vers la plage où le brouillard se déplaçait encore comme un nuage doué de vie. Elles pensaient qu'elles tomberaient sur Bobby occupée à ramasser des bouts de verre polis par la mer, mais ne

la virent nulle part. Elles parcoururent la plage en long et en large à toute vitesse. Encore en chasse, elles n'alertèrent aucun adulte et, au final, n'en eurent pas besoin : entre deux plaintes de la corne de brume, elles entendirent un faible gémissement.

Le ponton de Grayson était situé à l'extrémité sud de la plage et formait une frontière. À marée basse, il émergeait à deux mètres et demi trois mètres au-dessus de l'eau. Leur père avait toujours aimé plonger depuis ce ponton, et même s'ils n'avaient jamais été ensemble sur l'île, il promettait toujours dans ses lettres de le faire en les portant sur son dos. Il leur disait que ce serait comme un saut en parachute sans parachute, une perspective qui, pour une raison ou une autre, les mettait dans tous leurs états. Mimi et Céline suivirent le bruit des sanglots et trouvèrent Bobby échouée sur la plage comme un navire, le visage couvert de sang.

Elle avait plongé en imaginant les mouvements de son père. Elle s'était élancée en oubliant que Harry ne plongeait qu'à marée haute et connaissait suffisamment bien le fond pour éviter les plus gros rochers.

De toute façon, ça lui était plus ou moins égal de mourir. Son père avait effectué le long voyage qui l'avait ramené de France et au lieu de foncer droit sur Fishers pour célébrer leurs retrouvailles comme elle s'y attendait, il se dérobait. Semblait éviter sa propre famille. Mais enfin, pourquoi toutes ces manœuvres pour les esquiver ? Cela dépassait l'entendement. Peut-être qu'il était en colère après elle, ou blessé qu'elle n'ait pas répondu à ses lettres plus rapidement ou plus souvent. Était-ce cela, la raison ? Peut-être qu'à Paris, pris dans des événements aussi graves qu'une guerre mondiale, il avait perdu le goût de la paternité. Ses petites filles étaient peut-être devenues insignifiantes à ses yeux.

Plus elle s'efforçait de faire le lien entre ce comportement et le père qu'elle adorait et qui lui manquait tant, moins elle était sûre que les choses et les gens continueraient de fonctionner normalement – sa mère, par exemple, ou la mer, les étoiles, le soleil. Ce qui la mettait en colère. Donc bon. Puisqu'il ne reviendrait pas pour plonger du ponton de Grayson en la portant sur son dos, elle plongerait toute seule.

Ce matin-là, elle s'était réveillée plus tôt que d'habitude. Il faisait à peine jour et l'engoulement bois-pourri s'en prenait encore violemment au brouillard par des cris incessants. Bobby avait pleuré. Elle s'en aperçut parce que son oreiller était humide. Elle enfila son maillot de

bain à la place de son short et sortit par la fenêtre pour ne pas croiser la femme de ménage, Anna, qui se levait elle aussi très tôt. Elle courut jusqu'à la plage et effectua un impressionnant saut de l'ange après avoir remonté le grand ponton à fond de train. Elle s'écorcha le bras sur un gros caillou à un mètre vingt sous la surface et se cogna le côté de la tête. Fort heureusement, le rocher était couvert d'un épais matelas d'algues glissantes. Mais le choc envoya une décharge à travers son cerveau et, en un éclair, elle se rappela avoir pensé : "*Ne pas s'évanouir ! ou tu vas te noyer !*"

Bobby était une fille très pragmatique, calme en toutes circonstances tant que celles-ci n'avaient aucun lien avec son père, et elle avait beau être folle de chagrin et de colère, elle n'avait jamais voulu se tuer. Elle heurta le rocher, la décharge la parcourut, tout devint noir, et puis, elle griffa l'eau pour remonter à la surface où le brouillard était plus lumineux que l'obscurité des fonds marins, but la tasse, s'étouffa et toussa, et ne cessa de nager jusqu'à ce que ses pieds heurtent quelque chose et se coupent sur les anatifes, jusqu'à pouvoir ramper sur le sable de la plage. Elle étouffait et sanglotait. Essayait de se mettre à genoux, vomit et s'allongea. Elle se recroquevilla. Pleura. Son père ne l'aimait plus. Elle avait voulu prouver que c'était sans importance, qu'elle pouvait survivre sans lui, mais de toute évidence, c'était impossible. Elle avait échoué lamentablement. Elle sanglota. Elle n'arrivait même pas à pleurer parce qu'elle avait encore de l'eau dans les poumons. Et de toute façon, où était-elle ? Elle détestait les États-Unis.

Céline surgit du brouillard en courant et trouva sa sœur repliée sur elle-même et en sang. Grâce à l'intuition qui la guiderait toute sa vie, elle comprit ce qui s'était passé. Elle était également précoce quand il s'agissait de prendre soin des oisillons tombés du nid, des chats égarés et savait appuyer sur une blessure qui saignait. Elle ne paniqua pas. Dès qu'elle vit la tête de sa sœur, elle retira son t-shirt et le pressa contre la coupure qui gonflait au-dessus de la tempe gauche de Bobby. "*Fais pareil !*" dit-elle brusquement à Mimi qui voulait tout faire comme sa grande sœur et qui retira donc elle aussi son haut. Céline prit le t-shirt rayé et sans relâcher la pression sur la plaie, elle le plia trois fois dans le sens de la longueur et l'enroula autour de la tête de Bobby en serrant aussi fort que possible.

"OK, dit-elle à Mimi. Maintenant, cours ! *Vite !* Va chercher maman !" Mimi remonta la plage au pas de course et disparut dans le brouillard.

Céline s'assit à côté de sa sœur et, très doucement, lui mit la tête sur ses genoux et caressa son épaule nue. Le brouillard se déplaçait lentement et de toutes petites vagues vinrent lécher le sable. Des rainettes coassaient tranquillement dans le marais, et la corne de brume mugissait. Sa sœur pleurait doucement et tremblait sous sa main. Céline baissa la tête autant que possible pour que ses cheveux tombent sur le visage humide de Bobby et lui murmura à l'oreille : "Il nous aime encore. Je te promets."

*

La deuxième personne qu'on emmena à l'hôpital fut Alfonso le jardinier. Personne ne l'aimait. Les filles ne comprenaient pas pourquoi Gaga le gardait. Il portait une salopette kaki tachée de terre et d'huile, il toussait et crachait, et il était méchant. Elles le saluaient le matin, disaient "bonjour" et lui ne faisait que grommeler en retour. Elles l'espionnaient parfois depuis l'ombre d'un bosquet de pins. Elles avançaient tapies dans les hautes herbes au bout de la pelouse comme des fauves. Filtrée par les branches hérissées d'aiguilles, la lumière leur balayait le dos et elles faisaient semblant d'être tachetées. Elles observaient Alfonso qui arrachait les mauvaises herbes. Il tirait dessus comme s'il leur en voulait. La rumeur courait qu'autrefois, il avait été marié et père d'un enfant, mais que femme et enfant étaient partis, ou morts. Les filles comprenaient qu'on veuille le fuir. Parfois, pendant qu'elles l'espionnaient, il levait la tête et braquait son regard sur elles, les yeux plissés. Oups. Assis seul à l'ombre de son apprentis l'après-midi, il lui arrivait aussi de fumer la pipe. Son tabac puait. Il fumait et toussait et crachait.

Quelques jours après l'accident de Bobby, les sœurs décidèrent d'aller pêcher. Encore une activité attrayante dont leur avait parlé leur père. Elles avaient des hameçons, des plombs et avaient besoin de vers. Les filles allèrent dans l'apprentis d'Alfonse chercher des truelles pour en déterrer. Elles plissèrent le nez. L'apprentis sentait la terre et la mousse et peut-être le tabac à la vanille. Elles venaient de trouver une truelle rouillée quand l'ombre massive d'Alfonse prit tout l'espace de la porte. "Sacrenom ! Vous devriez me demander d'abord." Elles ne demandèrent pas, se faulèrent et bondirent comme des chevreuils effrayés et ajoutèrent ses injures à leur liste de griefs. Le lendemain, Bobby dit : "Et si on lui faisait une blague – *une farce** – à cet imbécile ?" Elle était dans le coin téléphone, à côté du cellier sous les escaliers. Un panneau en liège avait été accroché sur le mur du réduit et on y avait punaisé les numéros importants. Un petit carton de punaises brillantes reposait sur l'étagère. Bobby s'en saisit. "Venez !

Vite !*” Elle inspirait encore l’allégeance malgré la plaque de chair rasée sur le côté de sa tête et les vingt-trois points de suture.

Alfonse avait un petit tracteur Harvester International qu’il utilisait pour tondre les gigantesques pelouses et transporter le compost et la paille. Il le garait dans un abri de fortune près d’un bosquet d’érables au bas de la propriété. Les filles s’engagèrent sur le sentier comme si elles allaient à la plage, mais bifurquèrent très vite et se mirent à courir jusqu’à l’abri. Bobby tendit les punaises – deux chacune – telle une résistante tendant des balles à ses compagnons de lutte. Elle demanda à Mimi si la voie était libre. Libre ! Elle disposa ses punaises sur le siège, pointe vers le haut, puis poussa Céline du coude. Céline ne prit aucune décision, mais imita sa sœur aînée. Mimi fit de même. Des décennies plus tard, Céline raconta à Hank qu’en posant les punaises sur le tracteur, elle avait su, ou vu – elle expliqua que c’était comme d’apercevoir un paysage à la lumière d’un éclair – que le monde était divisé en deux. “D’un côté il y a ce qui est bon et juste, de l’autre, ce qui est mauvais et cruel. C’est aussi simple que ça. J’ai senti le souffle de la méchanceté me passer dans le cou, mais j’ai continué. C’était une décharge, un frisson électrisant pareil à un shoot d’héroïne. Je l’imagine comme ça. Je ne comprenais rien à l’addiction, mais je comprenais qu’on veuille revivre cette sensation. Ce fut un moment de grand échec moral.”

Le lendemain, le cuisinier trouva Alfonse pendu à une poutre à côté de son tracteur.

*

La troisième à finir à l’hôpital fut Céline. Au moins, elle en revint. Au contraire d’Alfonse. Un matin, la cuisinière, Aggie, raconta aux trois sœurs qu’Alfonse avait eu une femme et une fille, toutes les deux mortes de la tuberculose. Lui aussi avait contracté la maladie mais avait survécu, même si ses poumons étaient affaiblis, ce qui expliquait pourquoi il ne fumait qu’une pipe le soir et n’était pas parti se battre pendant la guerre. Par quatre fois il avait tenté de s’enrôler dans l’armée, mais ses problèmes de santé avaient toujours été détectés.

Harry Watkins, le père de Céline, avait frôlé la guerre. Il avait fui juste avant que les Allemands n’entrent dans Paris, avait échangé son Hispano Suiza contre un vélo sur les routes encombrées, avait pédalé sur le bas-côté en transportant une grosse sacoche en cuir contenant les papiers les plus importants de la banque Morgan, et, une fois hors de Paris, une Bentley s’était arrêtée à son niveau. “Harry Watkins,

c'est bien vous ? Montez ! Montez !" L'ambassadeur d'Espagne en France fit s'accroupir Harry à l'arrière et le cacha sous une couverture de voyage pour qu'il puisse passer clandestinement en Espagne.

Le chapitre français se refermait donc de manière parfaite, glamour et pétulante pour cette star du hockey de Williams, pour ce danseur de renom. Harry était un homme d'action, pas de mots. Il traversa l'Atlantique pour rejoindre New York à la mi-juillet. Il se rendit au Yale Club qui était ouvert aux anciens étudiants de Williams, et appela ses filles. Pas sa femme. Ce que Baboo et Harry avaient eu à se dire était contenu dans six lettres, chacun en ayant rédigé trois. Mimi décrocha le téléphone. Elle était tout près de l'appareil, occupée à fouiller dans le porte-parapluie, cherchant quelque chose qu'elle pourrait transformer en parachute. Qui savait quelle méthode elle était en train d'inventer pour faire à son tour un séjour aux urgences.

"Papa ! hurla-t-elle. *Papa ! Tu viens ? Quand est-ce que tu viens* ?*" Harry n'était pas démonstratif, mais aimait ses filles plus que tout au monde. Cela se sentait dans les lettres à Baboo que Céline finit par lire après la mort de sa mère. Baboo et lui avaient rapidement conclu un arrangement. Par leur éducation autant que par tempérament, ils auraient préféré mourir plutôt que de faire une scène. Quelles qu'aient été les objections de chacun quant à l'accord final – rédigé en quelques lignes informelles dans leurs dernières lettres – ils les ravalèrent. L'ultime encouragement de Baboo fut de lui rappeler ses devoirs de père : *J'imagine que tu pourrais venir. Pour la dernière fois, nous formerions une famille unie. Bien sûr, les filles en seraient folles de joie. Elles t'adorent ; tu es l'étoile la plus brillante de leur firmament et je ne peux que t'engager à faire tout ton possible pour conserver leur affection et renforcer leur amour. Je refuse de les voir manquer dans ce domaine. Mais franchement, je ne suis pas sûre d'avoir la force, ni l'élan nécessaire pour jouer ce rôle. J'ai peur que cela se termine très mal et d'une façon qui nous laisserait à tous des cicatrices pour longtemps. Et puis il y aurait la question de savoir où tu dormirais.*

Au téléphone, Harry demanda à Mimi si elle avait nagé, à quoi elle répondit oh, oui, et elle avait appris le crawl et savait respirer des deux côtés et avait gagné la course au Hay Harbor Club. "*J'ai gagné une médaille* !*" croassa-t-elle. Il lui dit qu'il était très fier d'elle et qu'il l'aimait énormément. "S'il te plaît, n'oublie pas ça", dit-il.

"Tes sœurs sont dans les parages ?" demanda-t-il.

"*Une seconde*...*" Il l'entendit hurler le nom de Bobby. Un cri

étouffé lui parvint en retour – il imaginait son aînée dégingandée en haut des escaliers. “*C’est papa* !*” cria Mimi en réponse. Une pause, un cri, plus grave, puis Mimi : “Papa...” Une hésitation. “Elle m’a dit de te dire qu’elle ne se sentait pas bien.” Leur code pour expliquer qu’elle était aux toilettes.

“Et Céline ?” réussit-il à demander.

“Elle apprend à faire de la voile avec Gustav.”

“Oh, c’est bien. Bon. Est-ce que tu pourras leur dire à toutes les deux combien je les aime. Il va falloir que je raccroche. Je t’aime très très fort. Et souviens-toi de garder la tête baissée quand tu nages le crawl. Tourne-la juste sur le côté comme si elle était sur un pivot.”

“Oui d’accord ! D’accord !” dit-elle en espérant le retenir au bout du fil un peu plus longtemps. La ligne fut coupée, et elle entendit la note continue de la tonalité.

Plus tard, il lui vint à l’esprit que cette tonalité et celle de l’encéphalogramme plat faisaient presque le même bruit.

*

Il ne rappela pas. Il ne leur parla pas pendant des mois, puis il finit par téléphoner pour des occasions formelles, il y eut des visites pour les anniversaires, pour Noël. Seule Baboo aurait pu comprendre que cette distance masquait la profondeur de sa perte. Dans la vie, il ne faisait jamais rien à moitié à part peut-être quand il s’agissait de respecter ses vœux de mariage, ce dont il était incapable. Par ailleurs, c’était un homme en mouvement, une personne physique dont les modes d’expression ne passaient pas par les mots ou la conversation. Il avait montré son amour à ses filles en *faisant* des choses avec elles, et au cours de ses visites occasionnelles le week-end, il ne parvint jamais à mettre en place la bonne dynamique pour que les choses se déroulent bien et en douceur. Une fois en novembre, il voulut les emmener au zoo de Central Park, mais la sortie s’acheva dans un silence gêné après que Bobby eut tenté de donner son bras en pâture aux lions. Il abdiqua face à Baboo. Il sentit que ce serait sans doute moins déroutant pour les filles, moins douloureux sur le long terme si elles prenaient petit à petit leur indépendance vis-à-vis de leur père, et le plus tôt serait le mieux. Il avait sans doute tort.

Le matin de l’appel, Céline surgit des buissons de chèvrefeuille et de

myrica sur le sentier de la plage et apprit d'une Mimi pour le moins embrouillée que leur père venait d'appeler de New York. Sa sœur cadette était sur la pelouse de derrière et fronçait les sourcils en regardant un parapluie cassé. Son visage affichait tour à tour l'excitation, la perplexité et une tristesse passagère. Céline raconta qu'elle ressemblait comme deux gouttes d'eau à un flanc de colline par grand vent, où alternaient le soleil et l'ombre des nuages. Connaissant sa sœur mieux que son propre reflet, elle paniqua aussitôt.

“Quoi ? Quoi ? insista-t-elle. *Dis-moi ! Qu'est-ce qui s'est passé* ?*”

“Je ne sais pas, dit Mimi. Papa a appelé. Il voulait te parler. Je ne sais pas.” Mimi leva les yeux du parapluie mal en point, croisa le regard de sa sœur et fondit en larmes.

Céline n'en revenait pas d'avoir raté l'appel. Elle fonça dans la maison. Baboo était à l'étage dans sa chambre en train d'enrouler ses magnifiques cheveux bruns en chignon devant un miroir à trois faces. Cette chevelure lui venait de Gaga. Bien sûr, elle n'était pas au courant de l'appel. Une ligne rose était déjà en train de se dessiner : ses filles commençaient à chercher un ou une responsable à l'absence de plus en plus criante de leur père. Mais quand Céline dit à sa mère qu'elle venait de rater le coup de fil de Harry, l'expression de Baboo fut suffisamment éloquente. La colère et le chagrin – pire : la confusion. Une autre enfant de sept ans n'aurait sans doute pas compris, mais pour Céline tout était très clair.

Elle dévala les escaliers, claqua la porte moustiquaire et fila à la plage. Le vent s'intensifiait. Gustav, son prof de voile, était rentré à Hay Harbor. Le minuscule misainier qu'ils avaient manœuvré était remonté sur le sable et attaché à une très grosse branche de bois flotté à l'aide d'une corde en coton. Céline défit le nœud et poussa la proue sur le côté de toutes ses forces, les pieds plantés au sol comme un joueur de rugby dans la mêlée, et, quand elle fut pointée vers l'eau, Céline alla prendre la corde pour la passer sur son épaule et tirer l'embarcation sur le sable mouillé. Le vent d'ouest soufflait fort et de face. L'eau verte des bas-fonds céda rapidement le pas à l'eau plus profonde d'un bleu sombre sur le bras de mer, plus agitée, et où moutonnait la houle en se heurtant au vent. Céline attendit une grosse vague pour lancer l'esquif dépourvu de quille ; à la suivante, il flottait pour de bon.

Elle avait de l'eau jusqu'à la taille, se tenait dos aux petits brisants qui la bousculaient pendant qu'elle défaisait les liens qui maintenaient

la voile enroulée autour de la bôme, puis elle donna une dernière poussée comme Gustav le lui avait appris et sauta à bord. Elle saisit la dérive vernie à deux mains et la glissa adroitement dans sa rainure. Le misainier était dangereusement ballotté par l'arrivée d'une légère déferlante et tanguait. Il fallait absolument avancer, alors elle vérifia que l'écoute était libre avant de hisser la voile à l'aide de la drisse et poussa sur la barre d'un mouvement de hanche, ce qui suffit à diriger la proue vers la houle. Avec Gustav à bord, elle n'avait pas réalisé le nombre de manœuvres à effectuer en même temps pour que son petit bateau puisse voguer. Elle avait toujours hissé la voile en compagnie du grand Hollandais et le poids la surprit, autant que le battement soudain et vivant de la toile tandis qu'elle s'élevait dans la brise. Le navire s'était transformé en un animal puissant, et il lui faisait peur.

Mais Céline étant Céline... Elle s'était donné du mal durant ces cours de navigation, pas seulement parce que le large ou ce monde sauvage l'attirait ou parce qu'elle avait toujours adoré les histoires de marins, mais parce que son père lui avait promis de sortir en mer avec elle et qu'elle désirait ardemment lui montrer qu'elle pouvait manœuvrer seule une embarcation. La voile se mit à battre et à claquer violemment, papillonna en pleine ascension, se gonfla un instant avec le balancement de la bôme, puis se tendit. Céline en profita pour tourner rapidement le cordage autour du taquet, se dit *Écoute et barre !* et commença à tirer sur le bout qui donnait du mou tout en tenant la poignée en teck de la barre éloignée avec son genou, alors la voile s'ouvrit, se remplit d'air, la bôme partit en heurtant durement l'écoute, et le bateau, gîtant à tribord, s'élança comme un étalon sauvage relâché d'un enclos.

Par réflexe, elle recula dans le petit cockpit pour se mettre à l'abri, tourna rapidement l'écoute autour du taquet et, à l'aveugle, tendit la main vers la barre. Elle l'attrapa et fut une fois de plus surprise par la pression animale contre sa paume tandis qu'elle forçait la proue à affronter les vagues, puis elle fit un pas en arrière. Le claquement assourdissant de la coque qui bondissait sur la mer agitée l'étonna, comme le fracas et les gerbes d'embruns chaque fois qu'elle prenait une déferlante. Elle était trempée et s'en moquait. Elle maintenait le petit bateau près du vent. Elle tira sur l'écoute qu'elle garda dans la main gauche. Le misainier s'envola pour aller fendre la houle. Elle n'avait jamais été aussi terrifiée et excitée de sa vie, et poursuivit sa route vers les vastes eaux noires du bras de mer.

Céline était assez loin dans le chenal pour apercevoir Las Armas et le ponton de Grayson ainsi que la rangée de demeures sur la petite

crête défrichée, Simmons Point et, au-delà, l'Atlantique. Elle savait quoi faire pour amorcer un demi-tour, tirer des bords, ralentir et rentrer, mais elle ne parvint pas à se forcer. Elle s'était accrochée à la crinière d'un cheval emballé à Blois et elle retrouvait cette même sensation. Sauf que, cette fois, elle le voulait. Une partie d'elle le voulait. Voguer loin de tous les indices indiquant que son père les quittait. Quand une bourrasque arriva et envoya le plat-bord contre le vent, elle lui brûla la peau en lui arrachant l'écoute de la main et l'éjecta du cockpit. Alors Céline appela Harry.

*

Bref, elle savait ce que c'était d'être abandonnée par son père. Elle savait tout ce dont une fille – et même une fille devenue adulte – était capable pour qu'il revienne. Après avoir dévolu ses vastes réserves d'empathie à Harry Watkins, elle pouvait aussi comprendre le désespoir de ces pères qui avaient fait le choix de partir.

TREIZE

Au nord de Jackson Hole, le pick-up Toyota cahota sur une racine et s'arrêta. Le site qu'ils choisirent pour installer leur campement était pile sur la rive du Jackson Lake. Le crépuscule s'avavançait sur l'eau avec un calme qui vitrifiait la moitié du monde. La chaîne de montagnes avait été engloutie dans l'ombre, de même que le reflet à ses pieds. Dans cette immobilité, des ronds produits par des truites remontant à la surface faisaient comme des gouttes d'eau. Lentement, dans le silence, l'eau noire s'éloigna des dernières lueurs. Céline descendit du camping-car et s'étira, marcha jusqu'au bord du lac, respira sa froideur, mais aussi l'odeur d'un feu de camp. Elle vit un homme plus âgé lancer un flotteur à proximité et un homme plus jeune secouer un sac pour en faire sortir une tente, à trois places de parking de là. Elle songea que la paix régnait dans le monde – pourrait régner. Mais uniquement là où l'amour n'était pas féroce. Là où se trouvait l'amour entre mères, pères et enfants, la paix était impossible.

Pete arriva derrière elle, posa les mains sur ses épaules et eut la grande sagesse de ne rien dire. Peut-être n'était-ce pas de la sagesse : l'idée de dire quoi que ce soit en se posant après une longue route ne lui avait sans doute même pas traversé l'esprit.

Au bout d'un moment, Céline dit : "Ça me rappelle le lac de Côme."

"Cette fois où le comte t'a demandée en mariage ? Pendant ton année universitaire en France ?"

"C'était un duc."

"Hmmm."

"Tu ne crois pas que ça serait bien d'être simplement à la retraite ? demanda-t-elle. Comme ce couple, là ? Et ceux-là, plus loin ? On se poserait au bord de l'eau demain matin, on lancerait un flotteur et un Chamallow au bout de l'hameçon et on irait s'asseoir sur une chaise de

plage.”

“Hmmm. Je ne suis pas sûre qu’ils utilisent des Chamallow.”

“On pourrait dire au jeune homme qui nous suit que la partie est terminée, qu’on ne joue plus, qu’il peut rentrer chez lui, retrouver la petite fille à qui il doit terriblement manquer.”

“Tu parles de cet homme-là ?”

“Oui, celui-là même. Celui à côté du pick-up, qui met beaucoup d’application à monter sa tente sous le grand pin.”

*

La deuxième nuit dans le camping-car fut plus paisible que la première. Ils préparèrent une théière de Lapsang souchong qu’ils burent à la petite table en feuilletant les *National Geographic* sous la lumière imparfaite de la faible ampoule fixée à la cloison. Céline tourna les pages d’un grand reportage sur le Chili qu’avait réalisé Lamont, et fut à son tour frappée par la sensibilité qui avait déjà impressionné Pete. De toute évidence, cette capacité à l’émerveillement ne se limitait pas à sa femme. Il y avait la photo d’un *huaso* chilien en jambières de peau de chèvre poilue et chapeau à bords plats, monté sur une rouanne grisée sous la pluie. Il traversait une forêt verdoyante le long d’une rivière, une tronçonneuse pendait à sa selle derrière lui et il tenait un bébé d’un bras. Quelque chose dans le naturel de la scène, sa moralité, le vert des feuillus, le courant de la rivière, l’homme et son cheval, parlait à Céline comme un poème. Peut-être était-ce simplement l’attitude de l’homme : son maintien adapté à l’allure du cheval ; le chapeau penché vers le sentier, vers tout le travail à accomplir. Mais c’était plus que ça : sa posture était entièrement protectrice. Quoi qu’il arrive, à cet instant ou à l’avenir, jamais il ne lâcherait son enfant. C’était on ne peut plus clair. Céline poussa un soupir, tourna la page.

La suivante affichait une grande photo du palais présidentiel et du musée national à laquelle elle prêta peu d’attention, mais au bas de la page, un autre cliché l’arrêta. Il s’agissait d’un tableau : on aurait dit un rideau de pluie sur des montagnes. Un orage de fin de printemps, peut-être, la végétation verte et le ciel noir fendu par un éclair. S’il s’agissait bien d’un ciel. Elle n’en était pas sûre, mais dans cette image aussi, elle sentait un rythme, une musique, un compagnonnage avec les éléments, et s’aperçut que la sensibilité qui avait aimé le cow-boy

aimait tout autant l'abstraction. Le tableau lui rappelait les toiles de Clyfford Still, cette même surprise, ce même mystère. L'artiste s'appelait Fernanda de Santos Muños et, d'après la légende, cette femme était un des trésors nationaux du Chili. Céline comprenait pourquoi.

“Pete”, dit Céline.

“Oui, mon amour.”

“Regarde ce tableau. Ça a dû être étrange de partir faire des photos dans le Chili des années 1970. Le Chili, l'Argentine, le Pérou. Des temps sombres. J'avais un cousin attaché économique à l'ambassade des États-Unis de Buenos Aires et il m'en a parlé. Lui qui n'était pas du genre réactionnaire, il m'a dit que c'était atroce.”

“Mmm”, dit Pete.

“Une époque pas très reluisante pour nous, n'est-ce pas ?”

“Non.”

“Toutes ces dictatures absolument abominables que nous avons soutenues. Tous ces gens assassinés, torturés, enlevés. Ward m'a dit que plusieurs de ses amis argentins avaient disparu. Hop, d'un coup !” Elle retira ses lunettes de lecture qu'elle nettoya avec un pan de chemise et jeta un coup d'œil à son mari qui était particulièrement pensif et sérieux. Pete ouvrit la bouche pour parler, puis se ravisa. Parfois, quand il était très agité ou en colère, il faisait ça – il pinçait les lèvres très fort. Comme si la furie de ce qu'il allait relâcher dans le monde risquait de faire trop de dégâts. Il retourna à sa lecture. Lui aussi regardait les photos de Lamont, mais il fut vite attiré par un autre article intitulé : “Les ours attaquent !” C'était un des magazines qui ne comprenaient pas de reportage de Lamont. Il lut que plus d'une personne avait été blessée pour avoir laissé de la nourriture dans son camping-car qu'un grizzly énervé avait ensuite ouvert comme une boîte de sardines. “*Nota bene*, murmura-t-il. Ne pas laisser les boîtes de thon vides dans le camping-car.”

Céline regarda par-dessus ses lunettes de lecture. “Qu'est-ce que tu dis, Pete ?”

“Rien rien.” Il ne voulait pas lui donner des idées. “Écoute ça. Je paraphrase : durant l'été 1974, une touriste de Caroline du Nord était

à Denali avec ses deux jeunes enfants. Ils se sont garés quand ils ont vu un grizzly avec deux oursons au bord d'une prairie et, bien sûr, ils se sont approchés. En confrontation directe. Naturellement, l'ours n'a pas trouvé ça drôle et a fait semblant de charger à plusieurs reprises et c'est là que le véritable accident est arrivé. Ni une ni deux, la femme a sorti son tout nouveau spray au poivre censé repousser les ours et en a aspergé ses enfants. Elle croyait que ça marchait comme de l'anti-moustiques. Ils ont fini aux urgences."

"Qu'est-ce qu'a fait la maman ours ?"

"Elle a pris la fuite. Qui voudrait manger un humain aussi bête ?"

Ils burent leur thé. Céline dit : "Je note que nous avons un catalogue détaillé des années où il était photographe. Peut-être qu'on devrait faire une liste et voir quels mois il nous manque."

"Bonne idée", dit Pete. Il ne savait pas trop si c'en était une ou pas, mais cela ne pouvait pas faire de mal de voir tous les reportages de Lamont, et il y avait un bon bout de temps que Pete ne remettait plus en doute les intuitions de Céline. Il sortit son carnet et inscrivit les mois et les années de ceux qu'ils avaient, ajouta ceux des magazines qu'ils avaient déjà feuilletés à la bibliothèque et ceux qu'ils n'avaient pas pris parce qu'ils ne contenaient pas de photos de Lamont. Ils découvrirent qu'il ne leur manquait que cinq numéros. "J'aimerais bien les trouver", dit Céline.

Ils finirent leur thé, grimpèrent dans la couchette surélevée et, cette fois, ce ne fut pas la pluie mais le discret mouvement de l'eau du lac sur les berges ainsi que le vent dans les grands pins qui les bercèrent. Ils gardèrent la porte de la caravane ouverte, ne fermant que la moustiquaire, les fenêtres en toile légère traversées par la brise. Céline ne se leva qu'une fois pour faire pipi et, enveloppée de son peignoir, elle resta un long moment dans l'obscurité froide – il y aurait du gel au réveil, se dit-elle –, s'émerveillant de l'intensité et de la texture des étoiles. Une sorte de tissu infini. Voilà à quoi il faisait penser. La Voie lactée s'y déroulait comme l'idée folle d'un tisserand. Le calme planait sur tout. Elle effectua une courte promenade, une espèce de petite mission, et finit par retourner se coucher, les orteils engourdis. Aucun pick-up ne les réveilla en pleine nuit puisque ledit pick-up était garé à quarante mètres de là. Céline garda le Glock 26 sous son oreiller.

Pete se leva avant elle et Céline fut réveillée par l'odeur du café fort et les premières lueurs du jour qui transformaient le ciel en bol où

brillaient trois étoiles, puis deux. Il faisait froid, un froid de début d'automne, et elle adorait ça. Elle respira – ce jour-là, ses poumons lui donnaient l'impression d'être dégagés, et ce malgré l'altitude. Elle était presque contente. J'ai de la chance, pensa-t-elle. Beaucoup de chance. Je pourrais mourir maintenant, sous ces draps de flanelle chaude avec l'odeur du café torréfié, le bruit de deux canards marmonnant sur le lac et de mon mari qui grommelle en bas. Je mourrais contente.

Peut-être. Mais il y avait une affaire à résoudre et quelque chose la titillait dans sa théorie actuelle concernant Paul Lamont. Il y avait deux possibilités : 1) Lamont avait été dévoré par un ours ; 2) il voulait fuir – son mariage, ou l'échec de sa paternité, et peut-être même fuir le Grand Jeu de l'espionnage sous couverture aux Amériques –, il voulait tellement fuir qu'il avait organisé sa propre mort et était passé à la clandestinité.

Mais allongée dans sa couchette à écouter le jour se lever, une autre possibilité lui apparut : Lamont n'avait peut-être pas abandonné Gabriela, après tout. Il avait peut-être été pris. Elle se redressa.

*

Pete était content de la voir debout si tôt. Elle s'accrocha à la poignée au bord du lit, son pied trouva la marche-placard et son mari lui prit la main pour l'aider à descendre. Il fredonna et lui versa une tasse de café noir, puis ouvrit le petit frigo électrique sous l'évier dont il sortit une pinte de lait et versa un nuage généreux dans la tasse de sa femme.

“Merci, Pete, dit-elle. À ton avis, pourquoi tous les campeurs ont des tasses en émail bleu ?”

“Tradition.”

“Hmm.” Elle s'installa sur la chaise de la dinette. L'exigüité des lieux et la petite table lui rappelaient les bureaux d'écoliers, de ceux qu'ont les enfants en CP et CE1. “J'ai pensé à quelque chose”, dit-elle. Elle se pencha en avant et regarda par la fenêtre ouverte. Le plaisant jeune homme était déjà debout. Il tirait sur la fermeture éclair entre les piquets de la tente. Il portait sa casquette de baseball et un manteau Carhartt en toile verte. “Cet homme m'embête. Il commence à ressembler à la mouche du coche, là.” Elle laissa sa tasse sur la table et se leva. “Pete, où est-ce que tu as mis le harnais d'épaule pour mon

Céline se harnacha avec l'aisance que confère l'habitude, glissa le Glock dans le holster et enfila son peignoir en tissu écossais. Il représentait le tartan des Belle, le motif de sa famille côté écossais. Elle portait des chaussons en peau de mouton. Elle lissa ses cheveux blancs puis les souleva pour leur donner un semblant de volume et reprit sa tasse en émail. Non, ça n'allait pas. Elle reposa la tasse et saisit son sac à main accroché à une patère. Elle en extirpa de la poudre compacte et du rouge à lèvres, se maquilla avec soin, pressa les lèvres et observa son profil des deux côtés dans le petit miroir. Puis elle s'appliqua de l'eye-liner. Elle prit... tout le temps nécessaire. Quelle chose exquise que de se maquiller le matin : le temps s'évanouissait ; c'était une forme de méditation. Pete l'observait sans faire de commentaires. Que pouvait-il dire ? Tu es belle en Glock, ma chérie ?

“Je reviens dans une minute”, dit-elle finalement.

Elle remonta le sentier de terre dans son peignoir, café à la main, à l'aise dans son corps et dans le monde, marchant d'un pas exubérant, comme une personne pas tout à fait réveillée se dirigeant vers la maison d'un voisin et ami. En route, elle s'arrêta pour ramasser une plume d'un bleu luisant. Elle n'avait jamais rien vu de tel – elle était petite, délicate et chatoyait en passant du gris au bleu au vert. Parfaite. Elle l'utiliserait pour orner le sommet d'un masque en écaille de tortue qu'elle fabriquait à la maison. Elle la remisa dans sa poche de peignoir.

Le jeune homme se concentrait pour plier dans la longueur sa tente en nylon orange étalée sur le sol dur, mais il avait conscience de sa présence, elle le voyait. Il possédait une formidable vision périphérique. Comme un joueur de baseball, songea-t-elle.

“Bonjour”, dit-elle.

L'homme se leva. Il était grand, un mètre quatre-vingt-cinq environ, mince mais large d'épaules. Sa courte barbe noire était bien taillée mais pas parfaitement.

“M'dame.” Il ne sourit pas. Pour la première fois, elle vit qu'il avait les yeux gris, presque bleus mais pas tout à fait. Pareils à de l'ardoise.

Un regard éloquent dans le sens où il exprimait une intelligence vive mais sans aucune chaleur. Comme un husky. Non, comme un loup. Céline l'étudia un long moment, sans flancher.

“Vous voulez du café ? On vient d'en faire. Il est très bon, torréfaction à la française, bien meilleur que ce qu'on a pu boire dans tous ces *diners*.”

Ses yeux ne brillèrent pas. “Non merci, m'dame. Je suis presque paré.” Il jeta un coup d'œil vers l'arrière de son pick-up. Elle remarqua le sifflement produit par le réchaud et la cafetière à piston Pyrex à côté. Un sachet de grains moulus Peet's. Ça alors ! Il avait dû être posté dans une ville cosmopolite où il avait attrapé des goûts de luxe. Mais il avait un léger accent du Sud de la Pennsylvanie. Et il avait dit “paré”. Et il y avait ce “m'dame” intrigant qui suggérait un passé militaire.

“Pas de problème. J'imagine que vous avez aussi tout ce qu'il vous faut en matière de céréales, d'œufs, etc. ?”

“Oui, m'dame.”

“Ah oui, j'aperçois la boîte et son insipide vieux quaker. Je suis sûre que vous faites du très bon porridge, mais que vous préférez les œufs au bacon. Comme le pauvre homme dans cette nouvelle de Hemingway. Je ne me souviens pas du titre.”

“*Le Champion*.”

Céline leva un sourcil. “Vous n'avez pas dit m'dame.”

“Non, m'dame.”

Il tenait un petit sac rempli de ce qui devait être des piquets de tente. Il portait une alliance, un anneau tout simple, éraflé et terni couleur laiton. Il y avait ça. Elle essaya d'imaginer ces yeux plongés dans ceux de sa bien-aimée. Elle n'arrivait pas à imaginer que ce gris minéral puisse exprimer la moindre chaleur véritable, mais, bien sûr, ses yeux changeaient peut-être de couleur quand sa femme le prenait dans ses bras. Céline était sincèrement curieuse. Non seulement cet homme était savant, mais, en plus, il avait de l'esprit, si ce n'est de l'humour. Ou peut-être les deux. Ces gens, qui qu'ils soient, étaient manifestement pleins de talents.

“J’imagine que vous savez que je ne suis pas venue qu’avec une tasse de café”, dit-elle.

“Oui, m’dame.”

“Et que si vous continuez de m’appeler m’dame, je pourrais avoir envie de dégainer. Ça me rend complètement dingue.” Elle toussa. Sa poitrine se souleva et des spasmes lui obstruèrent la trachée. Elle leva la main pour se couvrir la gorge, mais la crise s’intensifia et la secoua si violemment qu’elle en renversa le café de sa tasse à moitié pleine. Bon sang. Ses poumons s’étaient faits si discrets depuis leur arrivée à Denver. L’air sec lui avait été bénéfique. Après la convulsion, elle se ressaisit et reprit son souffle, lèvres pincées. Elle se comporta avec beaucoup de classe : elle ne s’excusa pas et, même, fit comme si l’homme n’était pas là. C’était une affaire privée. Elle se reprit et se donna le temps de retrouver son élégance naturelle. Puis elle avala une gorgée de ce qui lui restait de café.

Dieu merci, se dit-elle, il a eu le tact de se taire. Il tenait toujours le sac de piquets.

“Vous voulez de l’aide pour plier la tente ?”

“Je crois que ça va aller.”

“Votre équipement de cuisine est presque complet, dit-elle. Sauf pour une chose. Une seconde, je viens d’avoir une idée...” Elle plissa le nez, tourna les talons, vida sa tasse par terre et s’éloigna. Il cligna des yeux. Elle n’en eut pas pour longtemps. Quatre minutes plus tard, elle était de retour.

“Vous avez besoin de ça, dit-elle. Il y en avait déjà un dans le camping-car de mon fils, alors celui-ci fait doublon. Allez-y, prenez-le. Avec ça, le café est encore meilleur.” Elle lui tendit l’objet. Il hésita, le prit et le fit tourner entre ses paumes rêches. C’était un moulin à café électrique qui fonctionnait à piles.

“Putain, c’est clair”, murmura-t-il.

“On va dire que je n’ai rien entendu”, claironna-t-elle.

Il leva d’un coup les yeux, une lueur soudaine – amusement, gratitude ou méfiance, elle n’était pas sûre. Les trois, peut-être. Il acquiesça une fois pour dire merci, supposa-t-elle, ses yeux

retrouvèrent leur ancienne couleur, comme du granit. Après tout, elle avait des années d'expérience avec les hommes taciturnes.

“Si vous savez où nous allons, pourquoi ne pas nous attendre directement là-bas ?” demanda-t-elle.

Il ne répondit pas. Son expression ne changea pas. Il la regardait de la même manière sans ciller. Elle devina que cet homme était capable de ralentir les battements de son cœur et qu'observer de grandes distances à travers le viseur d'un fusil ne le fatiguait pas.

“Si vous ne cherchez pas à nous intimider, j'entends. Manifestement, vous voulez qu'on sache que vous êtes là, mais vous n'avez pas l'air si intimidant.” Céline lui sourit. “Dans ma bouche, c'est un compliment.” Elle soupira. “Enfin, je crois. Je devrais me montrer polie et vous demander si vous préférez petit-déjeuner dans ce camping ou dans un café de bord de route. Mais ce serait un peu comme laisser la proie mener le chasseur par le bout du nez.” Elle lui tourna le dos pour partir mais revint en arrière.

“Qu'est-ce que c'est ?” demanda-t-elle.

“Je vous demande pardon, m'dame ?”

“Rrrrrr.” Elle afficha un autre sourire, le plus sincère et le plus étincelant, cette fois. “Ce que j'ai sur moi.”

“Un Glock 26.”

*

Céline était dans tous ses états quand ils longèrent le lac en direction du Jackson Lake Lodge. Ils prendraient le petit-déjeuner là-bas, par respect pour leur compagnon de voyage.

“Il est trop maigre, avait dit Céline. Ce n'est pas avec du porridge bouilli à l'arrière de son pick-up qu'il va pouvoir tenir la distance. Ne me regarde pas comme ça.”

Pete n'avait pas eu l'impression de la regarder d'une manière particulière. “De toute façon, il a forcément droit à des notes de frais. Il peut s'offrir le petit-déjeuner du bûcheron. Une fois là-bas, je crois que je lui en commanderai un.”

Elle n'en fit rien. Mais elle écrivit un petit mot au dos d'un ticket de pressing rose et demanda à la serveuse de le lui remettre. On y lisait : "Finalement, je ne supportais pas l'idée que vous ne mangiez que du porridge." Elle adressa un mouvement de tête à l'homme tandis qu'il s'installait à la table du coin – la table du pro de la gâchette, pensa-t-elle, celle d'où l'on embrassait la salle du regard tout en protégeant ses arrières ; ça doit être une habitude – et après avoir lu le mot, il toucha le bord de sa casquette. Pete et elle burent leur café et mangèrent leurs œufs ainsi que leurs pancakes sous une énorme tête d'élan mâle qui regardait avec envie vers les jeunes saules au bord de l'eau. Céline n'en revenait pas que l'homme ait deviné quel type d'arme, marque et modèle, elle portait sous son peignoir.

"Je n'étais pas en *négligé*, après tout", protesta-t-elle. Soit ces gens avaient mis la maison de Hank sur écoute à Denver quand elle lui avait demandé son arme, une hypothèse pour le moins capillotractée, soit il avait deviné. "Il doit savoir que j'ai un Glock à la maison et que c'est l'arme avec laquelle je me sens le plus à l'aise. Et bien sûr, s'il s'était agi d'un 19, il aurait été plus gros. Restait le 26. Il n'est donc pas médium."

"Hmm."

"En revanche, c'est un petit con prétentieux. Il connaissait *Les Aventures de Nick Adams*. Sans doute un étudiant en littérature frustré qui n'a pas trouvé d'autre boulot que taxi une fois diplômé."

Ils s'apprêtèrent à partir et se levèrent de table, Céline ayant la courtoisie d'attendre que le chaperon termine sa dernière gorgée de café et ramasse son addition avant de passer à la caisse. Céline et Pete payèrent leur note et étaient à moitié sortis quand elle attendit une fois de plus que l'homme tende son paiement à la caissière. Puis elle dit à Pete : "Pars devant, je dois faire un dernier arrêt." Euphémisme. Elle se dirigea vers la lourde porte en bois des toilettes, adressa un petit geste de la main au jeune homme, qui se dirigeait vers la sortie, et revint aussitôt sur ses pas pour parler à la caissière. Elle garda son appareil photo dans une main.

"Pardon, est-ce que je pourrais avoir le ticket de mon petit-déjeuner ?" Céline apercevait les doubles empalés à côté de la caisse.

"Je ne vous l'ai pas donné ? soupira la serveuse. Rien ne va, ce matin. Ma cadette avait mal au ventre et je n'ai pas fermé l'œil de la nuit."

“Est-ce qu’elle mange assez de fruits ?” demanda Céline. Elle observa attentivement le visage de la jeune femme. Petite quarantaine, un peu trop jeune. C’était devenu une manie d’observer toutes les femmes susceptibles d’être nées en 1948. Mais la structure du visage n’allait pas.

“Maintenant que vous me le dites... répondit la femme. Elle mange zéro fruit. En dehors des céréales au chocolat et du poulet pané, la nourriture lui sert de projectiles.”

“Eh bien voilà.”

“Attendez, je vais vous imprimer un autre ticket.”

Céline se pencha sur le comptoir et renversa une boîte de Polo menthe dont la vente servait à récolter des fonds pour une association. La boîte heurta bruyamment le sol. “Oh ! s’écria la serveuse. Oh, je suis terriblement désolée !” Céline la rassura. La femme ramassa les paquets de bonbons et Céline se pencha de nouveau, tourna la pile de tickets jusqu’à ce que celui du dessus soit lisible et prit trois photos rapides avec son appareil. Pendant que le dos large de la femme était encore plié au-dessus des friandises, Céline fit calmement défiler les photos, fronça les sourcils et finit tout simplement par prendre le ticket qu’elle glissa dans sa poche de veste.

“Voilà, dit la serveuse joyeusement en remettant la boîte à sa place. Si la journée continue comme ça, je vais avoir besoin d’une camisole de force avant l’heure du déjeuner.”

“Je l’ai trouvé, chantonna une Céline culottée qui brandit le ticket de l’homme, un pouce sur le trou. Tout est de ma faute !” Elle adressa son sourire de star de cinéma à la femme, acheta un paquet de vieux bonbons mentholés et sortit.

Pa était impressionné. “Ça n’aurait pas été plus simple de le prendre en photo ?” demanda-t-il alors qu’ils approchaient de l’entrée sud de Yellowstone. Une petite file de cinq voitures s’étirait devant eux.

Céline suçait un Polo. “C’est ce que j’ai fait, mais les couleurs étaient affreuses. Et qu’aurait-on fait si tu avais laissé tomber mon appareil dans la gamelle du chat ?” Aïe. C’était ce qui était arrivé à son mini-Canon flambant neuf – il l’avait sorti de sa poche de poitrine et hop, dans la gamelle d’eau de Gros Bob. Gros Bob pesait quatorze

kilos au bas mot. Il séjournait actuellement à l'Hôtel des Chats de Red Hook où il était une célébrité.

“William Tanner, dit Céline en lisant de nouveau l'addition de l'homme. Plus alias que ça, je meurs. Ce n'est pas son vrai nom, impossible. Les garçons de sa génération s'appellent tous Jacob. On va devoir faire une recherche. Tu crois qu'ils ont Internet, à Cooke City ?”

Pete comprenait à l'instant que la visite du matin en peignoir et tous ces commentaires maternels comme quoi l'homme qui les suivait ne mangeait pas assez n'avaient servi qu'à aller au restaurant pour obtenir son nom. Pour la dix millième fois, il fut émerveillé par l'intelligence de sa femme. En même temps, se dit-il, elle devait aussi vraiment s'inquiéter du nombre de calories qu'ingérait ce jeune homme.

QUATORZE

Son savoir-faire, Céline l'avait acquis en partant à la recherche de son enfant. Hank l'avait soupçonné toute sa vie d'adulte, mais hésitait beaucoup à reposer la question à sa mère. Et puis tante Bobby était sortie de l'hôpital pour pouvoir mourir chez elle de sa tumeur au cerveau. Avant de disparaître, elle lui raconta que Céline avait toujours fait en sorte que la famille reste unie. Ce rôle revenait souvent à l'enfant du milieu.

“Elle avait une très grande présence d'esprit”, confia Bobby. L'aînée de la famille était confortablement installée sur un lit d'hôpital dans le salon de sa maison en pierre aux abords de Lancaster, Pennsylvanie, où son mari, David, dirigeait une grande banque régionale. Céline était sortie acheter la glace préférée de Bobby, la rhum raisins, la seule chose qu'elle avait envie de manger. Hank était venu de Denver pour dire au revoir à sa tante. Ils étaient très proches. Pendant son année de première, alors que sa mère avait particulièrement de mal à affronter ses problèmes de boisson, Hank avait passé les vacances d'hiver et la moitié de l'été avec Bobby et ses cousins. Sa tante n'était pas du genre sentimental, elle avait des règles strictes qu'elle appliquait avec équité, et il avait fini par apprécier la cohérence implicite de son amour. Des trois sœurs, il pensait que c'était elle qui ressemblait le plus à Baboo – par son autodiscipline, ses rébellions automatiques contre les conventions. Elle gardait ses cheveux toujours coupés court au niveau du col ; elle avait aussi hérité de la mâchoire et du nez forts des Watkins, mais ses traits semblaient un peu plus durs que ceux de ses sœurs.

Bobby ne souffrait pas, un mal de tête tout au plus, et si elle était épuisée, elle restait tout de même lucide. Toujours raisonnable et pragmatique, elle exprimait à cet instant une douceur que Hank ne lui avait jamais vue. “J'imagine que Céline n'avait pas d'autre choix que d'être résistante, dit-elle. Je vivais la plupart du temps dans mon monde et elle devinait qu'il lui fallait prendre soin de Mimi. Elle l'a pratiquement élevée. Quand on était petites, rien ne pouvait vraiment

la faire dérailler. Mais ça lui est arrivé deux fois. Quand papa nous a quittées et quand elle a perdu cet enfant.”

Hank était sûr qu'elle n'avait pas vu le frisson qui l'avait parcouru. Elle regardait par la fenêtre la grande pelouse qui courait vers la rangée de vieux érables et de chênes le long de la rivière. Ce qu'il avait remarqué quand arrivait la fin : ce besoin de revenir sur le passé. Il l'avait vu avec Baboo et il l'avait vu avec Mimi. Au cours de cette danse ultime et lente avec la Mort, il y avait ces longs regards portés par-dessus l'épaule. Pourquoi n'y en aurait-il pas eu ? Hank n'était pas un manipulateur, mais il attendit un moment et dit : “L'enfant qu'elle a dû abandonner quand elle était à Putney ?”

“Elle t'en a parlé ? Tant mieux, je n'aurais pas dû le mentionner.” Hank ne répondit rien. Elle avait les yeux dans le vague, et toujours posés sur un objet beaucoup plus lointain que la rivière estivale. “C'était après. Encore après. Elle a pris une année sabbatique pour pouvoir accoucher. C'était un bébé de Noël. Même anniversaire que Mimi. Tu ne trouves pas ça étrange ?”

“Rien ne me paraît plus étrange.”

Elle tourna la tête, son regard croisa celui de Hank et se fixa sur lui. “Amen”, dit-elle.

*

Durant les quelques jours qui suivirent, Bobby lui raconta l'histoire : la consultation avec le médecin, Mme Hinton et Baboo et l'amiral Bill, Céline quittant l'école. Y revenant. Elle voulait raconter cette histoire, en avait besoin. Un peu comme si Bobby voulait se délester avant la grande traversée vers l'autre rive. Elle en racontait les morceaux qu'elle connaissait quand Céline n'était pas dans la pièce, ce qui arrivait assez souvent. La sœur cadette passait beaucoup de temps dans le bureau de Bobby, au téléphone avec les médecins et le service de soins palliatifs, ou sortait acheter de la glace, des médicaments. D'après Hank, Bobby n'avait pas l'impression de trahir sa sœur, mais mettait plutôt en relief la difficulté des décisions que Céline avait dû prendre et le stoïcisme presque héroïque avec lequel elle avait agi. Et à un si jeune âge. Mais en l'écoutant, Hank sut que sa mère avait été moins stoïque qu'en accord avec ses principes qui lui dictaient de protéger les plus vulnérables et de faire porter la faute ou le fardeau au moins de gens possible. Il y avait dans ce geste une grâce véritable. Bobby répéta que sa cadette n'aurait jamais trahi l'identité du père. Ce

qui poussa Hank à penser que lui aussi était peut-être vulnérable. S'il s'était agi d'un enseignant qui, disons, avait abusé d'une élève, Céline n'aurait pas fait de quartier et l'aurait forcé à prendre ses responsabilités. Hank songea que sa mère, comme sa grand-mère, avait un sens infailible de ce qui était juste et de ce qui était autorisé ou pas. Laisser un enseignant prédateur libre de persécuter une autre jeune fille entraînait forcément dans la catégorie des choses Non Autorisées.

Tandis que Hank relayait Céline auprès de Bobby dans l'élégant salon avec ses gravures de chasseurs et de chiens, sa cheminée en pierre où le bois reposait sur des chenets en laiton en forme de chiens, ses fenêtres à guillotine ouvertes sur les moustiquaires et le chant des criquets de juillet – tandis qu'assis, il regardait sa tante dormir, son imagination retourna vers cette chaîne du Vermont au début du printemps où sa mère et lui avaient tous les deux été à l'école : des plaques de neige sur de la boue, les premières pousses d'herbes cuivrées ; les maisons en bois défraîchi qui avaient besoin d'être repeintes, l'odeur de la terre humide et des feuilles pourries, les élèves sur les sentiers entre les bâtiments, un groupe s'arrêtant pour parler à un professeur en manteau de laine à carreaux, les bras chargés de cinq livres –, l'esprit de Hank à l'affût, cherchant le coupable. Qui cela pouvait-il être ? Qui était cette personne que Céline ne trahirait jamais ? Quelqu'un de vulnérable et en danger, pas forcément jeune ou vieux, mais surtout innocent, comme elle-même. S'agissait-il d'un autre élève ? Peut-être. D'un professeur. Peut-être. Mais si c'était un enseignant, cet homme porterait en lui une fragilité ou une tendresse qui ne supporterait pas d'être exposée. Pour une raison ou une autre, il aurait besoin d'être encore plus protégé qu'elle. Céline travaillait tous les matins à la ferme et revenait l'après-midi pour s'occuper d'un agneau. S'agissait-il de ce fermier plus âgé qui affichait la tristesse d'un veuf ? Le gamin du coin tout frêle qui s'occupait de la première traite ?

Qui avait-elle évité avec mille précautions quand elle était retournée à l'école ? Quel regard, croisant le sien, s'était détourné alors qu'elle remontait le sentier pavé entre la bibliothèque et le bâtiment des sciences ?

Le père de l'enfant était-il même au courant ou avait-il deviné ? S'était-il interrogé sur les raisons de cette rupture brutale ?

Au bout du compte, peut-être que la seule chose à retenir était qu'elle avait porté l'enfant, lui avait donné naissance et l'avait

abandonné. Était-ce une fille ou un garçon ? Hank avait-il un frère ou une sœur ?

*

Il avait aussi posé des questions à Bobby concernant l'accident en bateau. Le souvenir la revigora. Elle appuya sur un des boutons du lit électrique pour se redresser. Son sourire la rajeunissait. Le sang lui monta aux joues.

Elle dit : “Tu te rappelles la fois où tu vivais chez nous et où Ted et toi avez passé le barrage en canoë et que vous avez failli vous tuer ?”

Hank sourit. Ted était le troisième fils de Bobby et un bon ami d'enfance. Hank souriait, mais il avait encore les tripes nouées au souvenir des tours d'essorage interminables subis pendant la chute et de la certitude qu'il allait mourir.

“Tu te souviens dans quelle colère ça m'a mise ?”

Hank acquiesça.

“Bon allez, tu ne l'as pas volé. Je vais te raconter une autre histoire sur ta mère. Tu sais que Ted et toi vous avez détruit le canoë en toile qu'avait fabriqué votre grand-père.”

“Désolé.” Il prit sa main fragile.

“Tu connais l'histoire de la fois où j'ai plongé du ponton ?” demanda-t-elle.

“On est toujours impatient de raconter les histoires des autres.”

Une ombre passa sur son visage. “Tu sais pour le jardinier ? Alfonse ?”

Il acquiesça.

“Bon sang.”

Il attendit.

“C'était mon idée”, dit-elle. Il acquiesça. “J'en ai fait, des prières, à ce sujet. Pas juste pour le mauvais tour que j'ai joué à ce pauvre

homme mais pour avoir entraîné mes petites sœurs dans ce qui s'apparentait à un meurtre.” Elle tendit la main vers sa tasse à bec verseur et but une longue gorgée de jus de pomme. Il remarqua qu'elle tremblait en posant la tasse. “Tu sais, on nous a élevées ta mère et moi dans la croyance de l'enfer.”

“Baboo m'a dit que Gaga vous avait fait baptiser selon les rites catholiques. Ce qui a scandalisé les Cheney. Tu y crois toujours ?”

“Je crois à certains types d'enfer, oui.” Elle se tourna vers la fenêtre. Sur la pelouse se trouvaient trois cerfs qui broutaient comme s'ils étaient chez eux. Le mâle était un dague de peu plus d'un an. Quand viendrait la saison, il serait illégal de le chasser. Un sursis.

“Je ne pense pas que tu aies assassiné cet homme. Ça n'était qu'une mauvaise blague. Au point où il en était, n'importe quoi aurait pu servir de déclencheur. Il avait déjà perdu tout ce qui lui restait de bonheur.”

“Est-ce que c'est le but ? Le bonheur ?”

Hank ne dit rien parce qu'il ne savait pas. Elle tourna le visage vers lui et dit : “Aujourd'hui, il m'arrive de penser que le but est de survivre à chaque journée qui passe. On frôle le triomphe, tu ne crois pas ? Ne pas s'effondrer, tuer quelqu'un ou même simplement baisser les bras ? Si tu agis avec bienveillance, que tu apportes de l'aide ou que tu crées quelque chose de magnifique, alors tu as toutes les raisons de te vanter.”

Il lui serra la main. Bobby avait été photographe et il trouvait certaines de ses photos sublimes. Il y avait un autoportrait reflété dans l'acier brillant d'un mini-four – on la voyait qui tenait son appareil – qui, pour lui, était un des plus beaux portraits d'artiste qu'il ait jamais vu. Il y avait quelque chose dans la façon dont l'objet essayait d'étirer et de plier la silhouette – et y parvenait – sans lui enlever sa beauté ni son intensité. Cette photo offrait une métaphore de ce que l'imagination faisait au monde, et vice versa, mais il n'était pas sûr de connaître la nature de cet effet. Son rire sembla rendre Bobby perplexe. “Tu auras une médaille, dit-il. Tu es une grande artiste.”

“Je vais retrouver Alfonso, dit-elle. J'en suis persuadée. On pourra se faire griller les orteils en chiche-kebab.” Le ton était léger, mais il comprit qu'elle ne plaisantait pas.

“Tu ne crois pas que les enfants ont droit à un genre de dérogation ? demanda finalement Hank. Il y a bien les limbes, non ? Tristesse et vertes prairies.”

“Non, dit-elle. Les enfants payent toujours le prix fort.”

*

Bobby voulut du thé, du thé vert, pas trop fort, dans une vraie tasse ; à quoi se réduit la vie quand on ne désire plus que du thé vert, dit-elle avec humour. Jusqu'à ce qu'elle arrête de boire, elle avait été une grande adepte du single malt et aimait fumer un cigare à l'occasion. Pas un cigarillo, mais un robuste modèle Churchill ou Torpedo. Ce que les hommes trouvaient légèrement terrifiant, et sexy, aussi. C'est comme ça qu'elle avait rencontré David – en fumant sur le balcon, le soir d'une fête de mariage. Il n'avait pas du tout été intimidé mais l'avait abordée alors qu'elle était appuyée à la rambarde, et avait allumé son propre Partagas. Ils avaient fumé en silence pendant une ou deux minutes, profitant de ce temps en suspens et de leur tabac quand Bobby avait fini par dire : “On échange ?” Ce qu'ils avaient fait, et dix mois plus tard, ils étaient mariés.

Hank lui apporta du thé. Céline était sortie faire des courses, des provisions pour les quelques jours à venir. Elle ne serait pas de retour avant un moment.

“Tu voulais savoir pour cette histoire d'escapade maritime ?” dit Bobby en reposant sa tasse.

“Oui.”

“Ça s'est passé l'après-midi où elle a appris – ou peut-être qu'elle en avait eu l'intuition, je ne sais pas. Mais bref, c'était au moment où elle a su que le mariage de maman et papa était vraiment terminé.”

“Voilà.”

“Je ne dirais pas qu'elle était impulsive. Ou plutôt, elle l'était comme nous l'étions toutes. Plonger d'un ponton à marée basse était impulsif. Ha. Pour Céline, le mot juste serait *intraitable*. Elle se mettait une idée dans la tête et elle était sacrément têtue. Mais ses idées ne manquaient jamais d'une certaine, je ne sais pas... *rigueur*. Elle ne se contentait pas de partir en vrille. Il y avait toujours une espèce de

logique poétique dans tout ce à quoi rêvait ta mère.”

“Je vois.”

“C’était lié au fait que Harry avait promis de l’emmener faire de la voile, mais aussi à l’idée qu’il était possible de voguer vers des terres où les pères et les mères ne se séparaient jamais. Elle a couru vers la plage et a mis le misainier à l’eau. Tu sais qu’elle prenait des leçons avec ce Hollandais fabuleusement beau. On le trouvait toutes beau.”

Hank se versa une tasse de thé vert et haussa un sourcil par-dessus le bord de sa tasse.

“Il était toujours sérieux. Il ne se doutait de rien. Pourquoi est-ce que ta mère et moi regardions Gustav comme des lapins pris dans des phares quand nous étions censées border ou virer ? Il nous croyait terrifiées.” Elle rit de ce rire rauque et contraint que Hank n’avait pas entendu depuis un moment. “Nous l’étions, évidemment ! Terrifiées de rater une seule ondulation de ses muscles innombrables ! ou de ne plus voir son profil ! Et ces mains ! Mon Dieu. Il ne s’apercevait de rien. Ce qui nous rendait encore plus dingues. Il devenait très sévère quand on parlait dans nos délires. Il pensait qu’on manquait de cran. Il disait : « La voile, c’est du sérieux ! » C’était sa devise.”

Assoiffée, elle but une gorgée de thé et réussit à ne quasiment pas en renverser. “C’était la personne la plus mono-tâche que j’aie jamais rencontrée. Incroyable – une absence totale et absolue d’humour. Ce qui le rendait très sécurisant.” Elle sourit comme si elle le regrettait.

“Malgré ces distractions, Céline apprenait vite. Elle prenait la mer trois fois par semaine, et au moment de l’accident, elle était capable de manœuvrer et Gustav en était à lui montrer des points plus subtils sur la façon de tirer des bords et de refermer la voile. Fascinant qu’elle ait pu faire tout ça à sept ans, mais elle a toujours possédé une force étonnante. Elle sortait d’un cours quand elle s’est précipitée sur la plage. Elle s’est débrouillée pour mettre l’embarcation à l’eau et hisser la voile. Le bras de mer était assez venteux. C’était d’ailleurs pour cette raison que Gustav avait raccourci leur leçon. Elle a mis cap au nord-est, vers le large, a passé Simmons Point et fonçait vers le vaste Atlantique. Imagine. Je me demande si elle prévoyait de rejoindre le Groenland.” Bobby secoua la tête. “*Intraitable*, c’est le mot. Eliot l’emploie au sujet des chameaux.”

Hank se rappela combien les trois sœurs étaient savantes. Bobby

avait fait ses études à Vassar, comme leur mère, et s'était spécialisée en littérature comparée. Elle avait quitté l'université quand elle avait épousé David. Une tondeuse démarra de l'autre côté de la maison, le son étouffé, un bruit d'été rassurant.

“Bien sûr, elle avait un peu exagéré. C'était déjà incroyable qu'elle ait réussi à hisser la voile et contrôler le bateau. Elle a chaviré. Une méchante bourrasque, je crois. Elle a eu la présence d'esprit de s'accrocher à l'écoute. Elle l'a remontée pour grimper sur la coque. Elle a même essayé de retourner le bateau comme Gustav le lui avait appris, en se tenant sur les bouchains vifs contre le vent et en tirant sur la drisse – fascinant. Ce courage. Mais elle ne pesait pas assez lourd et n'avait pas la force. Par temps calme, elle aurait pu s'en sortir vu que rien ne me surprend jamais quand il est question de ta mère.”

Bobby eut soudain l'air très triste, et Hank se demanda si c'était parce qu'elle sentait combien sa sœur lui manquerait bientôt.

Elle sourit. “Si la Régate Autour de l'Île n'avait pas été organisée ce jour-là, je suis certaine que tu n'existerais pas. Ils sont apparus au moment où elle agitait les bras. La chance a voulu que le gilet de sauvetage, qu'elle était censée porter et qui était clipsé au bateau, fût orange vif. Un modèle Mae West qui datait de la guerre. Je crois que c'est pour ça que, pendant toutes ces années, l'amiral Bill n'a jamais voulu faire de voile : il n'arrivait pas à regarder ce gilet de sauvetage. Il lui rappelait tous les marins qu'il avait laissés à l'eau.

“Mais bref, même si elle était à environ un kilomètre et demi de leur trajectoire, elle a défait le gilet et s'est mise debout sur la coque ballottée par les vagues et s'est aidée de la drisse pour garder l'équilibre et faire signe au sloop en tête de course. Grand Dieu !

“Les autres bateaux ont dû se demander ce qui lui prenait quand le premier a viré et puis ils l'ont sûrement vue à leur tour. Un sauvetage était sans doute plus glamour que la victoire. J'aurais tellement aimé voir ça, cette enfilade d'une trentaine de sloops, de yawls et de ketchs qui perdent de la vitesse et virent gracieusement de bord pour aller à la rescousse de ma petite sœur. Cette course n'entraînait dans aucun classement, c'était juste pour le plaisir. Jib Rafferty était en tête. Un homme très beau, un roux comme tous ceux de son clan. Il l'a littéralement attrapée au passage. Il n'a eu besoin que d'un regard, a donné son pull en laine qui gratte à la gamine maigrichonne et tremblante et a dit : « Tu es forcément une Cheney, toi. Je sais exactement d'où tu viens. » Il avait grandi avec Baboo, après tout.

J'imagine que nous possédons certains traits distinctifs. Il a remorqué le misainier et a déposé Céline sur la plage de Las Armas. La propriété des Rafferty était à deux pontons au sud. Ils ont stoppé la course, tout le monde a jeté l'ancre et ils ont organisé une fête restée dans les mémoires qui a duré tout l'après-midi et s'est poursuivie jusque dans la nuit."

Hank adorait entendre cette histoire. Elle correspondait à tout ce qu'il connaissait de sa mère et il adorait voir Bobby changer sous ses yeux quand elle la racontait, comme transportée loin de cette pièce. Elle revivait le passé, donc Hank lui dit gentiment : "Tante Bobby, est-ce que tu sais autre chose sur le bébé de maman ?"

Elle l'observa. L'œil du photographe doit toujours s'occuper du cadre et de la netteté, et il remarqua que le regard vague avec lequel elle lui avait raconté l'histoire se resserrait à présent sur son visage, faisait le point sur ses traits, évaluait les distances, la profondeur de champ. À quel point l'arrière-plan devrait-il être révélé ?

"Elle ne t'a strictement rien raconté, c'est ça ?"

Il secoua la tête.

"Pas même que tu as une sœur."

"Une sœur ?"

"Oui. Isabel. C'est le nom qu'elle lui a donné."

"*Isabel.*" Hank bafouilla. "Est-ce qu'elle sait où elle est ? Est-ce qu'elle a gardé contact ?"

"Non. Non, aucune idée. À mon avis, c'est pour ça qu'elle est devenue détective privée au début. Elle ne pensait qu'à retrouver sa fille. Elle a essayé pendant des années."

"Aucune piste ? Je veux dire qu'elle l'a abandonnée et qu'elle n'a aucune idée d'où elle se trouve ?"

"Elle avait accepté le plan mis au point pour elle, mais sous pression, sache-le, et quand on lui a mis le bébé dans les bras pour la première et dernière fois, elle a été prise de folie. Elle se serait enfuie avec elle. Mais elle était sous sédation, ses draps étaient bordés comme pour la clouer au lit et ils lui ont juste posé le bébé sur la

poitrine pendant deux minutes avant de le lui reprendre. De l'emporter. Elle s'est mise à hurler. Maman me l'a raconté avant de mourir – on dirait que c'est une tradition de nous confesser sur notre lit de mort, hein ? –, elle m'a raconté que les cris de Céline lui ont transpercé l'âme. Maman ne se l'est jamais pardonné.”

“Mais à qui l'ont-ils donnée ? Est-ce que maman n'a pas une idée ?”

“Il y avait une piste...”

La porte de la cuisine s'ouvrit et Céline entra. Elle avait un pot d'un kilo de glace rhum raisins et trois cuillers à la main. Elle était fatiguée, Hank le voyait au contour de ses yeux, mais elle était joyeuse et apportait avec elle le parfum de l'herbe fraîchement coupée. Elle jeta un regard à sa sœur et son fils, et devina que leur bavardage n'avait pas été anodin.

“Je vous vois, les deux conspirateurs. Est-ce qu'il est trop tôt pour la glace ? Ça dit que l'alcool qu'elle contient est cuit ou je ne sais quoi, mais moi, ça me rend toujours un peu pompette, cette glace. Ou c'est parce que c'est trop bon. Tenez.” Elle tendit les cuillers et ouvrit le couvercle.

*

Bobby mourut cette nuit-là. Hank ne sut jamais quelle était la piste en question.

QUINZE

“Je me range, Pete. J’ai envie de connaître M. William Tanner. Tu crois que cette auberge a le wifi ?”

“Je ne vois pas pourquoi ils ne l’auraient pas.”

“Parce qu’on est en plein milieu de Yellowstone ? Et que j’ai failli percuter un bison à l’instant ?”

“Ah, euh, oui. Mais quand même.”

“Et puis je commence à avoir un petit creux, pas toi ? Le panneau dit le Restaurant des Pêcheurs.”

Installé en retrait de la route au milieu de grands pins se trouvait un bâtiment en rondins avec une large véranda et un panneau en bois sculpté fixé sur deux poteaux qui représentait une tasse de café fumant, une truite arc-en-ciel et une canne à pêche recourbée par la pression. Juste en dessous, un autre panneau peint en blanc : PETIT-DÉJEUNER SERVI EN CONTINU. Il faudrait être fou pour ne pas s’arrêter, non ?

Ils avaient passé la dernière heure à contourner le Yellowstone Lake, et quand il y eut une percée à travers les arbres sur la droite, ils virent l’eau bleue ridée et, au-delà, la chaîne Absaroka. Le lac était vaste, la chaîne de montagnes était vaste, ses sommets déchiquetés étaient couverts de neige, et le ciel était vaste. C’était vaste de partout. Ce qui ouvrirait l’appétit du premier venu. Céline se gara à côté d’un pick-up d’une tonne avec des réservoirs diesel montés sur le plateau et un logo sur la portière qui disait FORAGE KELLER, JACKSON HOLE. Le camion arborait un de ces autocollants sur la lunette arrière, qui représentait un petit garçon en train de faire pipi. Qui faisait pipi sur le mot “Hippies”.

“Ce n’est pas très gentil”, remarqua Céline. Et elle s’arrêta pour

fouiller dans son sac dont elle sortit un mini-flacon de colle Elmer et un autre de paillettes dorées comme celles que les petites filles se jettent dans les cheveux pour faire de la poussière de fée. Elle trouva aussi un coton-tige. Elle sourit à Pa. “Des restes de l’enquête que j’avais menée dans cette école, tu sais ?” expliqua-t-elle.

Pete était immunisé contre ce genre de comportement et l’observa avec un intérêt tout professionnel : après tout, lui aussi était un artiste. Céline échangea ses grandes lunettes ovales de tous les jours contre des lunettes de lecture encore plus rondes et grandes et, avec précaution, elle appliqua des traits de colle tout autour du jet d’urine et colla des paillettes dessus. Ainsi, le petit garçon donnait l’impression de pisser des feux d’artifice.

“Ce sont des calculs rénaux ! dit-elle fièrement. Ça finira par partir. Mais bon.”

Ils entrèrent dans le café. La salle était presque pleine et sentait le bacon et le café. La serveuse les conduisit à une table qui donnait sur la partie du lac dotée d’un ponton où une dizaine de barques à louer étaient amarrées à des bites. Pete sortit leur ordinateur portable de sa pochette en néoprène et l’ouvrit sur la table en pin verni.

“À ton avis, combien de temps avant que notre ami ne fasse son apparition ? dit-il. On prend les paris ?”

“Je ne l’ai pas vu dans le rétroviseur. Il est sans doute un peu plus détendu depuis qu’il nous a collé son traceur GPS sur le châssis.”

Pete sourit. D’un coup, surpris. “Tu sais ça, toi ?”

“Moui. Ou plutôt non. Mais pourquoi n’en aurait-il pas mis un ? J’ai déjà mis le nôtre dans la base du moulin à café que je lui ai offert. J’en ai mis un second à l’arrière de son camion. J’espère que l’aimant est assez résistant, je ne suis pas sûre qu’il soit fait pour des 4 × 4.

Le sourire de Pete s’élargit encore. “C’est pour ça que tu triturais le moulin. *Quand ?* Quand est-ce que tu as mis un traceur sur son pick-up ?”

“Quand je me suis levée pour faire pipi hier soir. J’étais très discrète en mocassins. D’ailleurs, c’est pour ça que je les ai emportés. Pas parce que j’ai besoin de mes chaussons en peau de mouton partout où je vais. Il ne s’est rendu compte de rien. Je l’ai entendu ronfler dans la

tente pendant toute l'opération.”

“Il ronfle.”

“Des ronflements de jeune homme. Plutôt comme une respiration sonore. Avec l'âge, ça va être affreux.”

Pete serra la main de Céline dans la sienne. Elle avait les articulations noueuses à cause de l'arthrite. “Sûrement”, dit Pete. Tout ça en une seule journée de travail.

“Celui du pick-up, je l'ai mis pour qu'il le trouve, dit-elle. Entraîné comme il l'est, il sera du genre à passer le détecteur une fois par jour.” Elle tourna sa main dans celle de Pete et la serra en retour.

“J'ai du réseau. Peut-être que tu pourrais demander le mot de passe du wifi à la serveuse. Est-ce qu'on commence par une recherche élargie ou est-ce qu'on tape directement dans la base fédérale ?”

*

Pour un vieux schnoque du Maine, Pete se débrouillait pas mal côté nouvelles technologies. Ils avaient relié leurs ordinateurs portables à leur PC de la maison. Tous les documents étaient chargés sur le serveur principal et on pouvait y accéder à distance. Ils se branchèrent sur Fango – le surnom de leur PC parce qu'il était ultra-rapide – et consultèrent une base de données des employés fédéraux, hors personnel militaire. Ils n'avaient jamais payé aussi cher pour pouvoir compiler une base de données, mais de temps en temps, elle se révélait très utile. William Tanner apparut aussitôt. Date de naissance 05/04/1969, Lafayette, Louisiane. Tech Vet, USAID². L'âge correspondait, trente-trois ans.

Céline creva le jaune tremblotant de son œuf avec un bout de bacon croustillant et en ramassa le plus possible. Miam. Pete lui avait demandé si elle voulait reprendre un petit-déjeuner, ce qui était une question idiote. Il arrivait même à Céline de manger des œufs au bacon pour le dîner. Depuis qu'elle avait arrêté de fumer elle considérait qu'elle avait droit à tous les excès sur le front gastronomique. “Bon sang mais qu'est-ce que ça peut bien être, un Tech Vet, à ton avis ? et USAID ?”

“Je sais exactement ce que c'est, répondit Pete. Potentiellement. Tu te souviens de cette histoire de fièvre porcine en Haïti ? Plus d'un

million de porcs euthanasiés ?”

“Ouiiii.”

“Notre ministère de l’Agriculture emploie des gens qui ne sont rien d’autre que des tireurs d’élite capables de débusquer et de se débarrasser d’animaux sauvages. Au cas où une épidémie de brucellose se déclencherait dans la population de cervidés, par exemple.”

“Je vois.”

“Parfois, ces types sont donc envoyés à l’étranger pour aider les gouvernements locaux à gérer leur programme d’éradication. Notamment sous les auspices de l’USAID. Quant au titre de « Technicien vétérinaire », je crois que c’est juste pour faire joli.”

“Moi, il me fait penser à un ancien militaire. Il n’arrêtait pas de me donner du « m’dame », ce qui m’insupporte comme tu le sais. Mmmm, et alors comme ça, il pourrait s’agir d’un tueur. D’animaux. À l’étranger.”

“Ça ou, sinon, il est détaché pour aider les pays pauvres à neutraliser leurs animaux domestiqués.”

“Il doit avoir les oreilles qui sifflent.” Elle acquiesça en direction de la porte où M. Tanner apparut, un mug de voyage en inox à la main. La même serveuse lui adressa un grand sourire et le conduisit à une table en plein milieu de la pièce. Céline remarqua que la femme laissa brièvement traîner une main sur son avant-bras avant de lui demander s’il voulait du café. “Quel charmeur, murmura-t-elle. Sans même un effort.”

“Quoi ?” demanda Pa.

“Rien. Comment vérifie-t-on s’il est vraiment militaire – vétéran ou toujours actif ?”

“On n’a pas accès à cette base de données, mais la police, si.”

Céline s’illumina. “Alors on envoie un mail à Harold ! Passe-moi l’ordinateur, tu veux bien ? Tu ne crois pas que le jeune Bill – elle fit un signe de tête vers leur poursuivant – tiquerait s’il savait ce qu’on est en train de faire à cinq mètres de lui ?”

Elle but joyeusement son café et composa un mail à son ancien filleul des Alcooliques Anonymes. Céline avait arrêté de boire vingt-cinq ans plus tôt, quand Hank était en terminale. Elle avait été très active au sein de l'association, sauf ces deux ou trois dernières années quand sa famille avait eu besoin d'elle. Selon un des principes fondamentaux, la meilleure façon de rester sobre était de se mettre au service des autres, et Céline prenait cela très au sérieux.

Les membres sevrés depuis peu la contactaient en masse pour lui demander d'être leur marraine. Avec les années, elle avait pris en charge un certain nombre de filleuls. Par miracle, la plupart d'entre eux avaient réussi à se tenir à l'écart de la bouteille, et leur loyauté envers Céline ainsi que leur amour étaient toujours touchants à voir. Pour eux, elle leur avait sauvé la vie. À part un grand chef de section, peut-être, peu de gens suscitent ce genre de dévotion.

Harold aimait particulièrement Céline. Au moment de leur rencontre, il était inspecteur à la criminelle de la 84^e circonscription de Brooklyn, et il était sur le flanc – il venait d'être suspendu pour avoir fait tomber une voiture du département dans l'East River au terme d'une course-poursuite. Au bout du quai n° 2, celui de la Columbia Line, là où les gros cargos faisaient entrer les bananes et la cocaïne sur le territoire. Il était en planque. Le seul coup de bol de cette nuit-là fut que ni lui ni son partenaire n'étaient dans le véhicule quand Harold s'était penché par la vitre pour prendre son arme et avait poussé le levier de vitesse en position "marche avant" par inadvertance, ce qui avait lancé la voiture. Il était tellement ivre qu'il avait voulu lui courir après – peut-être pour tenter de passer la marche arrière – mais son partenaire l'avait taclé. C'était une période où au NYPD le nombre d'agents tombés en service montait en flèche, et le capitaine de Harold lui laissa le choix : soit il devenait sobre une bonne fois pour toutes, soit il était viré et devrait payer pour la voiture coulée et les deux autres véhicules endommagés dans son moment de folie. Le jour où il pénétra dans le sous-sol de l'église sur Henry Street, Céline se "qualifiait" – elle racontait son histoire. Elle était d'une franchise sans faille, mais personne ne savait qu'elle racontait une sélection de moments choisis avec soin. Jamais elle ne mentionna avoir eu un enfant quand elle était adolescente, mais elle raconta être devenue détective pour aider des familles à retrouver des proches disparus. Harold dressa l'oreille en entendant cette femme élégante parler de son travail en agence, de ses premières enquêtes et de la consommation discrète d'alcool qui les accompagnait. "Imaginez ! implora-t-elle. Je faisais enfin ce que j'avais toujours voulu faire –

j'étais détective ! et j'allais tout mettre à la poubelle à force de boire. Je n'arrive même pas à vous dire la honte que ça me causait.” Harold se redressa sur sa chaise, se pencha en avant. La femme expliqua ensuite qu'elle était sobre depuis sept ans. S'il voulait apprendre de quelqu'un, c'était de cette détective privée étonnante et bizarrement accoutrée.

Depuis, Harold était passé capitaine et commandait une section de la division chargée des affaires de racket. Pour une raison ou une autre, ils ne discutaient jamais de quelle section il s'agissait précisément. Il était obèse, avait du diabète et c'était l'un des hommes les plus profondément heureux qu'elle ait jamais rencontrés. Il fallait l'être pour produire ce rire qui lui montait de la panse si naturellement.

Céline savait ce qu'il lui devait – ou plutôt combien il pensait lui devoir, parce que, bien sûr, il était le seul à tenir ce genre de comptabilité. Il était persuadé que jamais il ne pourrait lui rendre la pareille. De sorte qu'elle faisait très attention à ne pas lui demander trop de services. Mais pour cette fois. Ils avaient le wifi, mais leur téléphone portable n'avait pas de réseau et, vu le caractère sensible de la mission, elle ne pouvait pas se permettre de lui poser sa question par mail. Pas en langage clair, en tout cas, et encore moins sur son adresse gouvernementale. Elle se servit d'un compte Yahoo et écrivit : “Harold : Comment va William ? Et son père, Tanner ? Je les ai rencontrés tous les deux il y a longtemps, autour du 4 mai 1969. J'adorerais les revoir. Je crois qu'ils étaient dans l'armée, ce qui a eu un gros impact sur le reste de leur vie.”

Cela suffirait. Prénom, nom, date de naissance, et une précision sur le type de recherche souhaité. Ce langage codé n'avait rien d'orthodoxe, ils ne s'étaient pas concertés au préalable, et il était très facile à déchiffrer. C'était plus comme un jeu relativement simple pour tenir à distance les avocats et les gens des Affaires intérieures. Personne ne pourrait jamais prouver qu'elle avait vraiment demandé des informations à Harold ou qu'il lui en avait fourni parce qu'il s'arrangeait toujours pour qu'elle l'appelle à une certaine heure entre deux coups de fil.

SEIZE

Dieu avait peut-être créé le monde juste pour la dernière semaine de septembre. Céline se l'était déjà dit au sujet du Vermont quand elle était petite, et elle se faisait une fois de plus la réflexion. Ils roulèrent le long de la Yellowstone River sous un soleil mobile qui déplaçait les ombres des nuages sur les crêtes et dans le canyon. La rivière coulait à bas débit, limpide sur les bancs de gravier, les saules étaient jaune-orange, les érables *negundo* de même que les peupliers de Virginie faisaient tomber leurs feuilles sur l'eau au moindre souffle d'air.

Quand le vent se levait, les bosquets de trembles projetaient des rafales de feuilles mortes sur la route. Céline et Pete roulaient lentement. Ils aperçurent le V argenté d'un castor en train de ronger du bois sur un étang bordé d'aulnes, virent son barrage couvert de boue ainsi qu'un autre castor de la taille d'un ourson sortir de l'abri pour grimper sur la berge rocheuse et leur lancer un regard mauvais. "T'as gagné, c'est toi le roi de la rivière, murmura Céline. Mais je me demande bien comment tu arrives à faire tenir toute cette boue sur ta maison."

Elle aimait commenter tout bas les paysages en conduisant, c'était une habitude que Pete trouvait charmante. Les feuilles se collaient au pare-brise et ils roulaient vitres baissées, l'odeur de l'armoise et de l'herbe se déversant dans l'habitacle avec le froid. Ils virent un grizzly traverser une prairie à toute pompe. Il était énorme et bossu, et semblait davantage flotter au-dessus du sol que courir tandis que le soleil rasant faisait onduler sa fourrure brillante comme une série de vaguelettes et en modifiait les couleurs. Il s'arrêta à la lisière des épicéas et se mit à creuser. "Bon sang", dit Céline. Elle n'aurait jamais cru qu'un ours pouvait se déplacer aussi vite. Que ses épaules étaient si massives, ou qu'il était capable de soulever de la terre comme une pelleteuse.

Ils passèrent une côte boisée et, quand ils émergèrent des épicéas, ils virent une centaine de bisons en train de paître dans une boucle de

la rivière pendant que les cygnes trompettes barbotaient dans l'eau bleu ardoise. "Est-ce que tout le pays a ressemblé à ça à une époque, à ton avis ? Je veux dire ces montagnes ? Ou est-ce que c'est comme une espèce de parc à gibier ? Incroyable. La vie était facile." Elle imagina que les Shoshones ayant vécu sur ces terres n'avaient jamais dû manquer de nourriture.

La rivière se perdit dans le canyon et la route traversa des collines de pins tordus calcinés après un feu de forêt et descendit dans une grande vallée où un ruisseau coupait les prairies et où les bosquets d'arbres noirs formaient des îles. Quand l'odeur du soufre arriva à leurs narines, qu'ils virent les panaches de vapeur et les vastes parkings, ils poursuivirent leur route. Céline n'avait aucune envie de se joindre à la foule ; les attractions emblématiques de Yellowstone n'étaient pas pour eux. À Canyon Village ils s'arrêtèrent prendre de l'essence, faire le plein de café et de bœuf séché et achetèrent un livre sur les loups de Yellowstone. La caissière les vit étudier les cartes sur le tourniquet et s'approcha pour leur proposer son aide. Elle portait une chemise de garde forestier couleur olive, des lunettes en cul de bouteille ainsi qu'une broche qui disait : *Pro des bisons ! Posez-moi vos questions !* "Vous faites partie d'un tour-opérateur ?" demanda-t-elle. Céline se tourna vers elle en souriant : "Quelle joie ce serait."

"Ils organisent des excursions d'une journée depuis le village qui est à trois kilomètres plus bas. Le déjeuner à côté du geyser Old Faithful est inclus."

"Charmant."

La jeune femme semblait contente d'elle. "Je peux vous donner la brochure si vous voulez."

"Nous aimerions plutôt savoir qui sont les représentants de l'ordre dans le parc." Voilà quelqu'un qui leur serait utile. Il devait forcément y avoir un dossier sur Lamont, même si ce dernier avait disparu juste en dehors des limites du parc. Une ébauche d'enquête et des papiers sur les questions de juridiction, si ce n'est plus.

La jeune femme fronça les sourcils. "Il y a un problème ?"

"Non, mais nous aimerions savoir où se trouve le poste de police."

La jeune femme était perdue.

“Au cas où”, ajouta Céline pour l’aider.

“Ah, d’accord”, dit la jeune femme. Elle avait plus ou moins tout vu ; une fois, un Taisanais qui voyageait en groupe lui avait demandé dans un anglais très laborieux à quel âge un cerf devenait un élan. “En cas d’urgence, je vous recommande de composer le 911 ?” On aurait dit une question plus qu’un conseil. “Enfin, si vous avez du réseau. Il y a des bornes d’appel dans toutes les toilettes du parc.”

“Comme c’est pratique. En fait, on aimerait surtout savoir où trouver la personne qui chapeaute les forces de police.”

“Oh”, dit la jeune femme, le visage soudain illuminé. Une ampoule de deux cents watts semblait s’être allumée dans sa tête. “Il y a un ranger ici même. Je crois avoir aperçu Chad à l’espace information.”

Céline savait reconnaître quand elle était battue. Elle s’en sortit par une pirouette tactique : “On va juste prendre le livre”, dit-elle.

*

Cela n’avait pas d’importance. Ils n’étaient pas encore prêts pour cette discussion de toute façon. Céline et Pete aimaient commencer par tâter le terrain, littéralement, avant de creuser une affaire. Sans parler du fait qu’ils pouvaient trouver le poste de police et son responsable en deux minutes chrono avec une connexion wifi. Ils achetèrent des mugs à la boutique de souvenirs qui disaient MAMAN GRIZZLY et PAPA GRIZZLY, et les remplirent au petit restaurant. Comme le réseau était bon, Céline appela Gabriela. Elle ne s’inquiétait pas d’être potentiellement sur écoute car ce qu’elle avait besoin de savoir n’était pas neuf.

“Même sans le dossier sous les yeux, est-ce que vous vous souvenez du nom de ceux avec qui vous avez travaillé ? Autant dans le département du shérif que dans le parc ?”

“Oui, bien sûr. Il y a eu trois personnes. Je peux vous envoyer les noms par texto dès qu’on aura raccroché.”

“Bien, envoyez-moi tout ce qui vous revient. Le shérif que vous avez mentionné, le traqueur, le propriétaire du bar qui connaissait votre père, le nom du bar si vous l’avez. Tout ce qui vous revient en mémoire. Pete en a noté quelques-uns le jour de notre rencontre, mais j’aimerais la liste complète.”

“OK.”

“Gabriela, est-ce que vous vous souvenez du pays où votre père se rendait le plus souvent ? Est-ce qu’il vous l’a dit ? Est-ce qu’il vous rapportait des cadeaux toujours des mêmes endroits ?”

“Quand j’étais toute petite, son pays préféré était le Pérou. Il avait effectué un grand reportage sur le Machu Picchu pour *National Geographic* vers 1968. Vous avez sans doute vu les images. Plutôt classiques. Après, il s’est rendu de plus en plus souvent au Chili. Chili, Argentine, Paraguay. J’ai des ponchos de gauchos, des tasses à maté et des flamants roses d’Atacama. En plastique. Il adorait la Patagonie chilienne plus que tout, la région des fjords au sud de Puerto Montt.”

“Est-ce qu’il travaillait pour le magazine ? Durant tous ces voyages, est-ce que vous vous en souvenez ?”

“Oui. Oui. Vous voulez que je retrouve les articles ?”

“Vous pourriez faire ça ? Ça nous serait bien utile. Je pense que nous en avons une majorité, mais je ne veux passer à côté de rien. Je ne sais pas s’il est possible de faire des recherches poussées à la bibliothèque de Cooke City. S’il y a une bibliothèque.”

“Il n’y en a pas.”

“Oh et autre chose. Est-ce que vous pourriez me parler de la Montagne de Glace ?”

Il y eut un silence surpris. Cette question la prenait au dépourvu. Quand Gabriela s’exprima, les émotions se bousculaient dans sa voix. Elle dit : “Elle est située très au nord, sur les terres frontalières. Il y a aussi un lac qui a la même couleur que les yeux de son seul et unique amour, et un château qui accueille les princesses et leur famille. Papa disait qu’il m’emmènerait. Il disait que le lac semblait sortir d’une fable et que la montagne était la reine des montagnes.”

*

Ils mirent le cap sur le nord-est dans l’après-midi. Ils durent ralentir le long de la Buffalo Creek et négocier un embouteillage sur une colline pentue où quelqu’un avait dû repérer une grosse bestiole charismatique. La file de voitures étant à l’arrêt, Pa et Céline

descendirent se dégourdir les jambes et marchèrent jusqu'au bas-côté où ils se frayèrent un chemin entre une femme corpulente en habits militaires, Ben Laden entre les réticules d'un viseur dessiné dans le dos, et deux garçons arborant des t-shirts de l'université de Duke, le mot *Vaginvore* inscrit sur le porte-canette isotherme de leurs bières. Une maman ours noir mangeait des plagiobothrydes, s'avancant lentement au milieu de ces petites fleurs blanches qui ressemblaient à du popcorn, rivalisant avec deux papillons qui allaient et venaient dans un rayon de soleil filtré par les peupliers. À un moment donné, l'un d'eux se posa sur son oreille. Deux oursons la suivaient bruyamment, grimant sur un rondin et se tombant l'un sur l'autre.

Pa dit : "On dirait un dessin animé Disney."

"Ça n'aura plus l'air d'un dessin animé quand elle en aura marre et décidera de bouloter l'un de ces petits étudiants." Céline avait du mal à respirer et ses yeux brillaient. Pa se demandait si c'étaient les porte-canettes des garçons qui l'avaient mise dans cet état. Céline ne supportait pas les expressions ostentatoires de domination. Ces jeunes hommes avaient déjà le monde à leurs pieds, si ce n'est à leur botte : ils étaient blancs, de sexe masculin, de grands gaillards sportifs inscrits dans une prestigieuse université ; ils avaient des dents saines, une belle peau, ne semblaient ni aveugles ni éclopés. Ils avaient tous les privilèges. Pourquoi avaient-ils besoin d'afficher un tel mépris pour les femmes ? Pa savait que ce genre de chose enrageait Céline et se disait parfois que c'était contre elle-même que cette rage se déchaînait. Les deux gamins ignoraient à quoi ils avaient échappé : à plus basse altitude, là où l'oxygène se faisait moins rare, il était presque certain qu'elle aurait récupéré ces porte-canettes après leur avoir parlé de leur mère et de respect.

Comme ils étaient en plein soleil, Céline se protégea les yeux d'une main et plaça l'autre sur sa poitrine, le souffle de plus en plus court. Elle ferma les yeux et les écarquilla en les rouvrant comme si elle cherchait de l'air.

"Je crois qu'on est assez haut, dit Pete. Tu veux une dose d'oxygène ?"

"Peut-être." Elle était frustrée. De ne pas pouvoir rester simplement au soleil avec un groupe de touristes idiots pour regarder un ours.

"Je vais le chercher."

“Ne t’inquiète pas.” Elle donna la main à Pete et, ensemble, ils remontèrent la route étroite pour aller chercher la petite bouteille d’oxygène sur le siège arrière. Pete brancha la machine qui se mit à bourdonner et les mains de Céline tremblaient pendant qu’elle essayait de démêler le tube transparent. Pa le lui prit doucement, le lissa et lui tendit la canule qu’elle approcha de ses narines. Elle cessa de trembler presque immédiatement et plaça le tube divisé en deux autour de ses oreilles, s’appuya contre le camping-car et respira. “Bon, dit-elle finalement. Je vais juste le garder un peu sur la route.”

Ils se dirigèrent vers l’est et un panneau annonça LAMAR VALLEY – PORTE D’ARGENT. Il n’y avait plus une voiture. Céline retrouva une respiration normale. Elle retira la canule et tendit l’ensemble à Pa. “Tiens. C’est bon”, dit-elle. Ils remontèrent une rivière qui coulait sur des pierres de toutes les couleurs, rouille, vert et bleu. Juste avant la tombée de la nuit, ils passèrent un petit col et accédèrent à la Lamar Valley.

Le soleil était presque couché, mais se débattait encore au milieu des nuages sombres pour éclairer la neige fraîche sur les crêtes les plus élevées. Dans cette lumière filtrée, Céline vit la rivière bordée de saules à tiges rouges qui filait à travers une large vallée couverte d’herbes hautes. Les prairies se déployaient au loin, là où la nuit s’était déjà installée, mais des îlots de trembles aux branches flamboyantes bégayaient dans un vent de fin de journée. Les flancs de montagnes qui encerclaient la vallée étaient envahis d’épicéas et de sapins obscurs.

Et sur ce vaste paysage, dès que la forêt laissait la place à l’herbe, Céline devinait les troupeaux : qu’ils paissent ou se déplacent, les élans se comptaient par milliers, regroupés, tête baissée ; les antilopes d’Amérique par petits groupes ; les ombres de dizaines de bisons qui se mouvaient lentement de concert, les masses noires des mâles énormes et solitaires, éparpillés à travers la vallée comme de gros rochers sans qu’aucune autre créature ne puisse leur faire peur. Céline et Pete se rangèrent sur le bord de la route, enfilèrent des vestes en duvet d’oie et se tinrent dans un vent froid pour scanner les alentours avec leurs jumelles. Pete repéra un coyote à fourrure pâle qui trottait sur un sentier de gibier entre les crêtes rocailleuses. Céline débusqua deux renards près d’une rivière, rougeoyants dans les dernières lueurs du jour. Ils virent des mergules dans un étang ainsi qu’un héron dans les massettes des roselières de l’autre côté de la rivière. Le vent porta vers eux des cris d’oiseaux, très faibles, et ils s’aperçurent que c’étaient les élans les plus proches, les mères appelant leurs petits.

“Bon sang, murmura Céline. Tous ces animaux. On se croirait dans un diorama du Muséum d’histoire naturelle. Quand j’étais petite, je voulais toujours y entrer.”

Cette nuit-là, Pete écrivait dans son journal de bord que quand ils avaient passé le petit col pour pénétrer dans cette vallée, il avait eu l’impression d’entrer dans une autre ère. À croire que si la terre devait subir des éternités de glace et de feu, cette vallée survivrait : le crépuscule s’y concentrerait comme il l’avait toujours fait les soirs d’automne, les élans brameraient et pousseraient leur cri, un busard effleurerait les herbes de ses ailes. Et les loups, qui vivaient désormais là en toute aisance, les surveilleraient depuis les arbres tombés en lisière de la forêt.

Céline dit : “J’ai regardé la carte. Cette vallée va quasiment jusqu’à Cooke City. Un affluent fait la même chose. Si Paul Lamont est bien mort, il a pu disparaître dans ce bassin hydrographique. Ça fait bizarre.”

“Il y a de pires endroits où aller, j’imagine, dit Pete. C’est juste que je n’ai pas l’impression qu’il soit là. Ou même qu’il y soit resté très longtemps.”

Céline prit la main de Pete. La sienne était glacée et, en comparaison, celle de son mari paraissait chaude. Il les avait gardées dans ses poches. “Je n’en ai pas l’impression non plus. S’il était mort ici, alors pourquoi notre jeune et bel ami s’y intéresserait-il tant ?”

“En parlant du loup, où est-il ? On dirait qu’il lambine.”

“Je te répondrai quand on reviendra au camping-car.”

*

Ils décidèrent d’attendre d’être à Cooke City pour traquer M. Tanner. Ils voulaient faire les quarante derniers kilomètres avant la tombée de la nuit. Ils déplièrent la carte et remontèrent la Lamar Valley. La route et la rivière contournaient la base du Druid Peak, un dôme de forêt, de clairières et de corniches où une partie des premiers loups canadiens furent réintroduits dans les années 1990. Un affluent bifurquait sur leur gauche et continuait vers le nord-nord-est et ils le suivirent. La Soda Butte Creek était plus petite, la vallée plus étroite, les arbres au bois sombre dévalaient les crêtes pentues quasiment

jusqu'aux berges. Les montagnes se dressaient menaçantes au-dessus de la rivière et leurs parois étaient de hautes falaises inégales. Des écoulements d'eau rayaient la roche et formaient de petites cascades. Plus haut encore, on apercevait des points blancs dont Pete dit qu'il devait s'agir de chamois. Bon sang – les parois étaient pourtant verticales. Peut-être était-ce l'obscurité grandissante ou les premières gouttes de pluie, mais cette profonde vallée paraissait de mauvais augure. Pete, son carnet de notes sous les yeux et le GPS à la main, annonça que la voiture de Lamont avait été retrouvée à environ treize kilomètres au nord. Ils atteindraient cet endroit à peu près à la même heure que Lamont à l'époque. Même la météo semblait similaire.

Ils aperçurent devant eux deux vans blancs garés sur le bas-côté et un groupe de gens qui agitaient les bras. Curieux, ils se garèrent et descendirent de leur camping-car. C'était un safari, un groupe en train de remballer ses téléobjectifs après avoir observé la faune locale. Ils devaient être huit en tenue de randonnée coûteuse.

Une jeune femme guide en polaire noire remisa le dernier tripode à l'arrière d'un des vans, se tourna et dit : "Voilà. Rafaella m'a interrogée sur Tala, la louve légendaire. Rapprochez-vous et je vous raconterai." Les huit personnes firent cercle autour d'elle. Elle portait un bonnet en laine tricoté et ses cheveux blond foncé rassemblés en queue de cheval dépassaient en dessous. Elle avait un visage rond et une dent de devant ébréchée. "Je vous ai déjà parlé de la meute de Soda Butte. L'une des premières dans la vallée. Tala vient de là. À l'époque, il y avait trois meutes florissantes établies dans la région. Mais très vite, Tala a montré un caractère indépendant. Elle était imposante, véloce et, surtout, elle était très très intelligente. Rusée, maligne, joueuse. Elle s'est mise à chasser de son côté. Les biologistes étaient fascinés. Quand la meute se prélassait, elle se levait, s'étirait, et c'était comme si elle disait : « À plus, je vais nous chercher un élan. » Incroyable. D'après les études, c'est un des rares loups capables de tuer seul un élan adulte. Et régulièrement. C'est très dangereux, mais, pour elle, c'était facile." La guide éleva la voix dans le vent froid.

"Elle les a quittés. Elle est partie créer sa propre meute. Une femelle dominante comme on n'en avait jamais vu. Bien sûr, tous les mâles dominants de la région ont voulu s'accoupler avec elle. Elle a eu l'embarras du choix. Et vous savez ce qu'elle a fait ?" La guide était très douée. Les touristes lui auraient mangé dans la main qu'elle avait emmitouflée dans une mitaine en laine. Elle remarqua Céline et Pete qui se tenaient en lisière du groupe et leur adressa un signe de tête.

“Elle a choisi deux frères adolescents, empotés et dégingandés. Qui n’y connaissaient que dalle, si vous me permettez l’expression. Elle aurait pu avoir mieux ! Elle avait le choix. Et elle s’est décidée pour ces jeunots sans talent. Mais elle s’est accouplée avec eux et leur a appris à chasser. Une grande histoire. Ils sont devenus d’excellents chasseurs. Et la meute a gagné en puissance. Ça a marqué les débuts de la fameuse meute de Cache Creek.”

“Que leur est-il arrivé ?” demanda un homme avec un chapeau de safari australien.

La guide fronça les sourcils. “Un automne, elle a mené la meute dans le Wyoming, hors des frontières du parc, et un chasseur qui avait un permis de chasse au loup l’a tuée. Après ça, la meute s’est dispersée, elle était désintégrée.”

Tout le groupe tressaillit. La guide prit une seconde pour se remettre aussi. Finalement, elle dit : “Cette grosse femelle que vous avez aperçue en train de trotter vers les arbres avec sa famille pour se mettre à l’abri, c’est la petite-fille de Tala.”

“Wow”, dit une femme exactement comme l’aurait fait Céline si elle n’avait pas été sans voix.

Elle se tourna vers Pete. “On vient de rater des loups. Wow.” Pete lui serra la main et ils reprirent la route vers le nord-ouest. Céline ne pouvait pas s’empêcher de penser à Tala et à sa meute. Au fait que des parents puissent disparaître d’un claquement de doigts et des familles être ainsi brisées.

*

La vallée se referma avec la fin du jour. Ils pénétrèrent dans une forêt sombre et la route tourna plein est. À un moment donné, ils entrèrent dans le Montana. Ils passèrent un poste d’entrée du parc qui n’était pas supervisé. La route se fit plus étroite. Les grands sapins se penchaient vers eux et obstruaient le ciel.

“Regarde”, dit Pa. Devant eux, les rambardes en bois peint d’un petit pont s’illuminèrent dans leurs phares. Céline ralentit. Au même instant, deux puis trois ombres traversèrent la route comme des fantômes.

“Des coyotes !” dit-elle.

“Des loups. Beaucoup plus gros que des coyotes. Et ils n’ont pas cette démarche bondissante.”

“Je me sens un peu comme le Petit Chaperon Rouge, pas toi ?”

Elle se gara sur le bas-côté. C’était là, le pont où les biologistes avaient trouvé le pick-up de Lamont. Avec sa parka encore à l’intérieur, son portefeuille, son couteau. Quelque part sur leur droite, de l’autre côté de la rivière, les autorités avaient découvert des traces laissées par un corps qu’on avait traîné, des lambeaux de tissu, du sang sur un arbre. Elle éteignit le moteur et ils descendirent du camping-car. Le vent filait à travers la cime des arbres. Le courant clapotait et glougloutait. La nuit était tout à fait tombée et, avec elle, un froid quasi glacial. Ils restèrent là un moment.

“Cet endroit paraît tout à fait mortel”, dit finalement Céline.

“Sauvage ou mortel ?” demanda Pete.

“Mortel.” Ils tendirent l’oreille. “Bon, dit Céline en frissonnant. C’est bien que nous soyons ici par une nuit similaire à celle qu’a connue Lamont. Maintenant je sais que si Lamont a bien eu cette idée, alors c’est qu’il était sacrément couillu, si tu me permets. Imagine partir comme ça par une nuit pareille.”

“Imagine être marié à Danette”, dit Pete.

“Un point pour toi. Allons en ville. C’est hors du parc. On est où, là ? Dans une commune non incorporée du comté du parc ? Il nous faut le rapport du shérif.”

*

Ils décidèrent de s’installer au Gîte de Yellowstone à Cooke City. Ça n’était pas à Yellowstone, ça n’était pas un gîte et la ville la plus proche était très loin. Le motel se composait d’un ensemble de cottages en rondins disséminés le long d’une allée en terre creusée d’ornières. Ils auraient pu rester dans le camping-car et se connecter au wifi de quelqu’un, mais franchement, Cooke City semblait vraiment avoir besoin qu’on fasse un peu tourner le commerce de proximité. Bref, le motel avait Internet et ça pouvait être pratique de rayonner à partir de ce quartier général. Ils demandèrent une chambre avec deux lits doubles pour pouvoir en utiliser un comme table à cartes.

Il était facile de trouver un endroit où dîner. Cooke City possédait une courte rue principale taillée dans l'épaisse forêt et ils avaient deux choix : une pizzeria avec une table de billard qui empestait tellement la vieille bière qu'ils firent demi-tour à peine passé la porte d'entrée, et le Poli's Polish. Il y avait aussi un bar où un néon publicitaire pour les bières Pabst clignotait à la fenêtre. Au moins, il y avait du réseau. Ils s'assirent à une des six tables en skaï du Poli's et dès que Céline eut rallumé son téléphone, il sonna pour indiquer la réception d'un texto et d'un message sur la boîte vocale. La serveuse leur apporta des bols de laitue iceberg saupoudrée de carottes râpées. "C'est offert avec le repas", dit-elle avec un fort accent. Elle s'appelait Nastasia et venait de Lettonie. Elle avait un visage rond et cet air poupin autour de la bouche, des yeux violets et sceptiques, le tout empêchant de lui donner un âge. "Je croyais que le restaurant était polonais", dit Céline.

"En fait, la plupart de nos clients croient que la Lettonie est en Pologne, expliqua Nastasia en posant des bols qui s'entrechoquèrent remplis d'un bortsch blanc où flottaient des morceaux de saucisse. C'est aussi offert avec le repas."

Le texto était de Gabriela.

Cal Travers, shérif. Toujours là, j'ai vérifié. Je crois que l'administration du comté du parc ne change pas beaucoup, donc il ne va pas bouger. Il m'a beaucoup aidée. Faites-lui confiance.

Timothy Farney, garde forestier du Yellowstone Lamar District. A lancé les recherches et a signé le certificat de décès. M'a sauvé la mise. Il a eu pitié, je crois. Savait que je ne pouvais pas hériter et serais bloquée pendant sept ans de plus sans certificat de décès, il a signé aussi. Très reconnaissante envers cet homme.

L. B. "Elbie" Chicksaw, traqueur professionnel. Vit à Red Lodge. Sans doute en désaccord avec les conclusions du rapport rédigé par les services du parc. Semblait hésiter au sujet des traces, d'après moi. Demandez-lui. Il est assez dingo.

Lonnie et Stika Fuzile, propriétaires du Beartooth Bar. Vous avez déjà dû passer devant. Le patronyme fait italien, mais c'est de l'afrikaner. Ne vont pas bouger non plus, je crois que ce sont des réfugiés déguisés en vieux hippies. Ils connaissaient très bien papa comme vous pouvez l'imaginer.

Ed Pence, chef biologiste ès ours, l'homme dont papa faisait le portrait

quand il a disparu. Vit à Helena.

C'est tout pour le moment. J'ai retrouvé de vieux reportages de papa. Le plus célèbre est celui sur le pays des chevaux autour du río Manso en Patagonie chilienne. Les fermes qui longent le fleuve sont uniquement connectées par des sentiers équestres. C'est un reportage sublime. Il est sorti dans le numéro de janvier 1974 de National Geographic. Voilà. Dites-moi si vous avez besoin d'autre chose. J'aimerais être avec vous.

Le message vocal venait de Harold et se limitait à : “Vingt-deux heures quinze.” Elle regarda sa montre. C'était dans six minutes. En tenant compte du décalage avec New York, c'était l'heure à laquelle elle devait appeler le numéro décidé par avance. C'était leur mode de fonctionnement. Elle fit signe à Nastasia et lui demanda si elle pouvait utiliser le téléphone du restaurant pour appeler New York, c'était très urgent, ne durerait pas plus d'une minute et elle était prête à payer. “Bien sûr, dit Nastasia en la conduisant au comptoir. C'est offert avec le repas.” Elle sourit. Le téléphone était sur un bureau étroit derrière le comptoir et la caisse. Céline attendit deux minutes et composa le numéro.

“Salut poupée”, dit la voix bourrue. Harold se croyait toujours dans un film de gangsters des années 1960. Pourquoi ne pas vivre son métier jusqu'au bout ?

Il dit : “Major, équipe trois des SEAL, basé à Coronado, Californie. Spécialité : tireur d'élite. Enrôlé en 1987. Ses déploiements sont inaccessibles. J'espère que ça va t'aider. Bisous.”

“Des bisous à toi aussi.”

Il raccrocha.

Céline laissa un billet de cinq dollars sur le comptoir et retourna à la table. Elle répéta les informations à Pete et observa ses sourcils osciller légèrement. “Rien de très surprenant, dit-il pendant qu'il terminait de prendre des notes en sténo dans son petit carnet. Je me demande bien où il est passé. Tu allais ajouter quelque chose.”

Céline ouvrit l'ordinateur portable et se glissa à côté de Pete. Elle se connecta à un réseau wifi gratuit appelé “Kielbasa”. Le traceur GPS qu'elle avait mis sur le pick-up de Tanner était d'un modèle identique à celui utilisé récemment pour suivre un requin blanc depuis l'Afrique du Sud jusqu'en Australie. Le requin avait surpris les chercheurs en

parcourant les plus de onze mille kilomètres en quatre-vingt-dix-neuf jours. Céline s'était dit que ce traceur était donc approprié. En revanche, elle aurait pu parier que le requin n'énervait pas ceux qui le suivaient en les appelant "m'dame".

La technologie est une chose merveilleuse, décidément. Le service coûtait cher, mais le traceur marchait avec Internet et quand ils étaient sur la route ils n'avaient qu'à consulter une petite carte reliée à un satellite pour qu'il apparaisse sur leur écran. Elle entra le code du premier traceur, cliqua sur une icône et, une carte se dessina peu à peu. Les frontières du Yellowstone National Park apparurent, la Yellowstone River, la route 89, et, au sud du Grand Teton, de Jackson Lake, Jackson Hole – la pulsation d'un point bleu. Dans Jackson Hole.

Elle cligna des yeux. Impossible. L'homme avait fait demi-tour.

Peut-être qu'il en avait eu assez de prendre ses repas dans des *diners*. Peut-être qu'elle lui avait fait peur avec son peignoir ! Pourquoi sa première émotion était-elle la déception ?

"Mince alors ! dit-elle. Pete, je me sens abandonnée ! Tu ne trouves pas ça bizarre ? Le syndrome du nid vide fait son grand retour dans ma vie."

Pete gloussa. "Pas si vite. Tu as déjà oublié quel était le gagne-pain de cet homme ?"

"Ah oui. La faim, marmonna-t-elle en prenant une cuillerée de bortsch. Mmmm, wow. Et alors ?"

"C'est un chasseur professionnel. Tu as peut-être enfin trouvé à qui parler. Un vrai James Bond."

"Pffffff."

"S'il est aussi doué que ça, alors il sait qu'on lui a collé le traceur. On lui a sûrement appris à passer un détecteur sous son véhicule tous les jours, tu l'as dit toi-même. Tu te souviens du type qui pissait sur les hippies ?"

"Bien sûr."

"Est-ce que ce n'est pas là qu'on a vu le jeune William pour la dernière fois ?"

“Moui.”

“Est-ce qu’il n’y avait pas écrit Jackson Hole sur la portière du foreur ?”

Céline dévisagea son mari. Incroyable ! Pete avait l’air tout vieux et distrait comme ça, mais, en fait, il avait toujours une longueur d’avance, pas vrai ? Tanner avait simplement dû aimer son traceur sur le camion du gros plouc. Bon sang. Enfin, ça n’était qu’une hypothèse.

“C’est peut-être ça, dit Pete. Il en a fini avec la course à découvert, avec l’intimidation. Peut-être qu’il passe à la clandestinité. Ou essaye.”

Elle souffla sur une autre cuillerée et l’avalait. Pete reprit : “Peut-être qu’il nous chasse, maintenant.”

Céline trempa un bout de petit pain de boulanger dans la soupe. Pete dit : “Tu ne veux pas qu’on regarde ce que dit l’autre traceur, celui que sa mère de substitution a mis dans le moulin à café ? Histoire de voir s’il est vraiment doué.”

Céline tordit les lèvres et loucha encore sur le bortsch. “Cette soupe est vraiment délicieuse. Tu devrais manger quelque chose.” Pete sourit. Sa femme, il le voyait, retardait le moment de vérité. “D’accord, d’accord”, dit-elle. Elle se tapota les lèvres avec sa serviette et entra le code du second traceur. La carte disparut, se reforma et un point clignotant apparut au milieu, sa pulsation pareille à une migraine. “Il est dans le bar d’à côté ! dit Céline sur un ton triomphant. Soit ça, soit il est en train de se préparer un café sur son réchaud à une rue d’ici.”

“Tu voulais l’inviter à dîner avec nous ?” demanda Pete sèchement.

“Il a gardé mon cadeau ! dit-elle. Oh Pete, tu es jaloux !”

Pete ne daigna pas répondre. Mais il dit : “Peut-être qu’il savait simplement où nous allions. Où est-ce qu’on pourrait aller d’autre ? Mais peut-être qu’il nous faudra nous aussi inspecter notre véhicule demain matin.”

Céline repoussa son bol de salade de quelques centimètres vers Pete. “Je ne crois pas. Ou plutôt oui, pour voir s’il y a bien un traceur. Mais

si c'est le cas, il se peut que ça nous serve plus tard.”

“Hmm”, dit Pete. Et elle devina au timbre de sa voix qu'elle n'aurait pas besoin de s'expliquer.

“Mais comment peut-on savoir, poursuivit-il, à partir de quel moment il nous a pris en chasse ? À quel moment le jeu est devenu sérieux ?”

“On ne peut pas”, dit-elle.

DIX-SEPT

Il était trop tard pour appeler qui que ce soit. Céline aurait voulu parler au shérif Travers en premier, mais cela devrait attendre le lendemain matin. Avant même qu'ils aient le temps de demander quoi que ce soit, Nastasia leur apporta deux assiettes de steaks hachés tout aplatis et noyés sous la choucroute, deux petits plats d'épinards à la crème et un saladier avec de la purée.

“C'est aussi compris dans le repas ?” demanda Céline. Ils n'avaient rien commandé.

“Oui.” La serveuse leva ses yeux violets et las du monde vers Céline. “En fait, c'est le menu. Il n'y a pas de carte.” Son regard était neutre, se préparant à ce qu'on lui demande des explications.

“Formidable.”

“Bon. Tant mieux.” Nastasia se détendit un peu et ramassa les bols de salade. “Au fait, j'ai vu que vous étiez arrivés à pied. Faites attention en rentrant au motel. On a un Ours Problématique.”

Elle avait dû passer son temps à la fenêtre à attendre le chaland. Soudain, Cooke City parut encore plus triste.

“Un Ours Problématique, c'est-à-dire ?”

“Un gros grizzly. Il va se nourrir dans les poubelles et il a chargé Sitka dans la rue, ça fait trois nuits.” Il n'y avait qu'une seule rue.

*

Ils rentrèrent lentement. Se tenant par la main, ils marchèrent au milieu de la sombre route de comté qui servait de rue principale. Il n'y avait pas de lampadaires, seulement le néon du bar, les lumières du panneau indiquant le motel et les fenêtres éclairées des deux

restaurants, de quelques maisons. Il ne pleuvait plus, mais les étoiles restaient invisibles et les nuages épais empêchaient l'air de geler. Il sentait le feu de bois. Pete et Céline voyaient les panaches qui s'élevaient des cheminées dans l'immobilité générale. L'hiver arrivait vite et les gens alimentaient leurs poêles, saturant l'atmosphère de fumée. Les poumons de Céline sifflèrent un peu pendant qu'elle marchait, cette note comme sortie d'une flûte de roseau qui ressemblait presque à un miaulement. Tout paraissait triste. Ils entendirent un choc métallique contre une poubelle quelque part derrière eux, mais ils ne craignaient pas l'ours parce que Céline était armée, même si elle savait qu'en toute vraisemblance, une balle de 9 mm servirait moins à arrêter le grizzly qu'à l'énervé.

Pendant qu'ils marchaient, Céline songea qu'ils cherchaient un père disparu deux décennies plus tôt, mais qui avait abandonné son enfant bien avant encore et que cette enfant avait pratiquement toujours vécu sans lui. Comme elle-même. Que le retrouver à présent allégerait sans doute le cœur de la jeune femme, mais ne la soulagerait jamais de la tristesse qu'elle avait au fond d'elle. Voilà dans quoi Céline travaillait. Elle s'y était résolue depuis longtemps : son travail était de permettre de telles retrouvailles. Même si elles ne pouvaient rien changer à l'enfance d'une personne... ses clients avaient un vif désir de connaître leurs parents et de les retrouver. Cette détermination était essentielle. Pour l'enfant, mais souvent aussi pour le parent. Elle était bien placée pour le savoir. Et parfois, les liens se renouaient entre l'enfant et les parents. Cela fonctionnait rarement, mais parfois si. Alors l'enfant aurait une mère et la mère, une fille.

Le plus triste était que les parents continueraient de se volatiliser, et les enfants continueraient de se bercer de sanglots nuit après nuit, pendant des mois, des années. Ces mères seraient séparées de leurs bébés avant d'avoir eu la chance de sentir les mèches de leurs cheveux soyeux, leurs oreilles, avant d'avoir eu la chance de dire : "Je t'aime tellement ! Je t'aimerai jusqu'à la fin des temps." Seraient séparées avant d'avoir eu la chance de les embrasser et de les prendre comme il fallait dans leurs bras.

Pete lui fit contourner un gros nid-de-poule en partie bouché par du gravier et elle lui serra la main plus fort. Dans la faible lumière projetée par l'enseigne du motel, elle apercevait leur camping-car, le seul véhicule dans l'allée. Les seuls clients. Au bout de la rue elle discernait la masse noire du Barronette Peak qui s'élevait contre le ciel nocturne. Oui, triste. C'était son impression. Elle se dit qu'il était peut-être impossible d'entamer la Grande Tristesse, mais qu'on pouvait

aider les autres à reconstituer leur puzzle.

*

Cette nuit-là dans la chambre surchauffée du motel, Céline rêva de Las Armas, la villa sur la colline. Elle y retournait après une longue absence, ce n'était plus une petite fille mais pas encore une femme non plus. Elle courait sur l'allée en coquillages à la recherche de Bobby et Mimi. Elle avait une annonce importante à leur faire et elle avait très envie de courir avec elles jusqu'à la petite plage pour leur parler loin de Baboo. Elle voulait faire du sur-place sous le ponton de Grayson et tout leur dire.

Elle arrivait à la maison, ouvrait la porte et voyait une femme dans l'entrée soulever le lourd combiné d'un téléphone noir. La femme se tournait dans un sursaut. Elle était blonde, belle, un bracelet en or brillait à son poignet, elle semblait avoir tout ce qu'elle désirait au monde, mais Céline ne la reconnaissait pas. Elle voulait appeler Gaga, mais avait peur de déranger la femme qui, manifestement, vivait dans la maison, et elle avait peur que Gaga ne réponde pas. Céline jetait alors un coup d'œil vers le salon derrière la femme et apercevait les échafaudages, et les draps et le bois. Les éclats de plâtre.

“Je... Je...” bégayait-elle. Elle se mettait alors à se griffer la gorge, se griffer pour pouvoir respirer. Les *Je* ne voulaient pas sortir et ils ne voulaient plus rentrer. Ils montaient de ses poumons et se heurtaient à la boule morte qui gonflait comme une bulle, s'agglutinaient et reculaient dans son œsophage, dans ses sinus et sa tête. “Je... Je...”

Elle avait dû s'agiter parce que Pete se réveilla d'un coup, tendit le bras et la sentit qui tremblait, son corps mince comme une corde raide et vibrante, la poitrine qui se soulevait. Mon Dieu.

Il alluma la lumière et vit que son visage avait revêtu le masque de la terreur, les yeux à moitié fermés, ne laissant que les blancs visibles, la peau bleue. Il fit la seule chose qui lui vint à l'esprit : il roula sur le coude, s'obligea à se soulever et pencha le visage vers sa femme qui étouffait pour lui faire un bouche-à-bouche. Il souffla fort. Il sentit la résistance, nom de Dieu, tourna la tête sur le côté, colla de nouveau ses lèvres aux siennes, souffla plus fort et, cette fois, il sentit quelque chose céder et quand il tourna la tête sur le côté, un souffle d'air chaud vint lui caresser la joue et Céline cria. Le cri le plus faible et déchirant qu'il ait jamais entendu.

Il la fit asseoir. Elle avait les yeux voilés mais le bleu avait presque disparu de ses joues. Elle respirait. Un peu. Mais elle respirait. Courtes et fluctuantes, inspiration, expiration. Ses mains puissantes nouées par l'arthrite s'accrochaient au dessus-de-lit froissé comme au rebord d'une falaise. Pete posa une paume sur sa poitrine le temps d'une fraction de seconde, elle acquiesça de manière quasi imperceptible et il se leva pour aller chercher la bouteille d'oxygène sur l'autre lit, essaya de ne pas trembler pendant qu'il déroulait le tube, le branchait, revenait. Il plaça les tubes derrière ses oreilles, approcha la canule de ses narines. Elle ne bougea pas la tête, son cou était raide comme si le moindre mouvement risquait d'obstruer le passage de l'air, mais elle suivait Pete du regard. "Oh, dit-il. L'inhalateur." L'inhalateur rouge d'abord, et il la vit fermer les yeux une seconde, ce qui voulait dire Non.

"D'accord, d'accord."

Elle respira. À peine. Sa poitrine se soulevait rapidement comme le ferait celle d'un oiseau. Elle paraissait apeurée. Terrifiée. C'était ce qui l'angoissait le plus, parce qu'il ne se souvenait pas de l'avoir vue aussi terrifiée. Puis sa respiration faiblit encore d'un cran et elle écarquilla les yeux. Mon Dieu. Pete sentit le monde vaciller sur son axe. Mais elle expira encore une fois dans un sifflement.

Pete paniquait rarement, mais là, si. Il la toucha de nouveau, se releva et fouilla frénétiquement sur la commode basse à la recherche de son téléphone qu'il finit par trouver. Pas de réseau. Bon sang. Pas de réseau, évidemment. Et le Gîte de Yellowstone était sans doute le seul motel de la planète sans téléphone dans la chambre. Pete ne se laissait pas facilement aller, mais pendant une seconde il poussa un juron. Mais putain qu'est-ce qu'on fout dans ce bled ? Cooke City était à deux mille trois cents mètres d'altitude, il faisait froid, l'air était rare et tous les poêles du village le polluaient de particules et de fumée, le pire cocktail imaginable ou presque – il se calma. Ça ne servait à rien. Ils avaient plutôt besoin d'un médecin.

*

Pete trouva son pantalon sur le bras du fauteuil rayé, l'enfila, ainsi que sa veste Carhartt doublée de laine sans se donner la peine de mettre une chemise et dit : "Je reviens tout de suite, trois minutes", et elle acquiesça, un infime mouvement du menton, et il sortit, trotta comme il put sur le gravier grossier du parking. La réception du motel. Quelqu'un l'aiderait, ils auraient un téléphone. Une unique ampoule

était allumée à la porte. Il frappa. Tourna la poignée, fermée. Bon sang. Frappa plus fort. Rien, pas de lumière. Peut-être que, contrairement à tous les autres gérants de motels et leur famille, les propriétaires ne vivaient même pas là. Il alla sur la route, la rue principale, en prenant garde de ne pas trébucher sur la chaussée déformée par le gel. Pour la première fois, il remarqua que le brouillard était tombé sur la nuit, enveloppée dans un nuage bas, l'humidité lui picota les joues, peut-être était-ce de la glace. De l'autre côté de la rue il vit une lumière à un étage. C'était le restaurant polonais, qui sait qui vivait là – un refuge dans la tempête. Il se déplaça aussi vite que ses genoux raidis le lui permettaient, ne supportait pas d'imaginer Céline en train de chercher son air dans la chambre, seule. Il frappa du poing à la porte. Aussi fort et vite que possible. Il ne s'arrêta pas.

Une lampe s'alluma dans le restaurant au-dessus du comptoir. Il vit à travers les petits carreaux de la porte Nastasia qui enfilait un peignoir en tissu éponge et nouait sa ceinture. Ses cheveux noirs en bataille, des traces de mascara encore sous les yeux, elle avait l'air inquiète et soudain beaucoup plus âgée. Bon. Elle s'approcha de la porte de biais, comme un policier armé, la tête penchée et le regard aiguisé pour essayer de reconnaître le visiteur – ou l'intrus. Elle trouva un interrupteur sur le mur, une cascade de lumière blanche déferla soudain sur Pete et elle se détendit visiblement. Elle réussit même à faire tressaillir un coin de sa bouche pour esquisser un sourire. Elle ouvrit la porte.

“Qu'est-ce...”

“C'est ma femme, Céline. Elle fait une crise... elle étouffe...”

“Ja, ja”, elle savait, elle se souvenait, elle avait remarqué.

“J'ai besoin d'un téléphone. Ou mieux, est-ce qu'il y a un médecin, un médecin ici ?”

Elle acquiesça de la tête avec empathie. “Il chasse les oiseaux. À environ cinq kilomètres il a une cabane, pas de téléphone, il vient de Bozeman.”

“Bon sang, je ne conduis pas. Vous si ?” Pour la première fois, il vit derrière son masque : elle avait les sourcils haussés, très haut, sa bouche formait un O, ses joues larges étaient plates, les yeux à la fois résignés, apeurés et excités, elle ressemblait à un enfant à qui on a

demandé de faire un plongeon de haut vol et qui sait qu'il le fera. "Le pick-up de Jimmy, c'est le propriétaire, on va essayer. Il m'a montré."

Pete fit le calcul et s'aperçut que Lamont avait dû faire le même le matin de la noyade. S'ils retournaient à la chambre voir comment Céline allait, cela ferait perdre cinq ou dix minutes de plus. Mais elle pouvait aussi faire une autre crise et, sans aide, elle mourrait. Cette idée s'abattit sur lui comme une tempête de grêle. Il ne s'était jamais vraiment autorisé à prononcer de tels mots, pas même dans sa tête, et cela ouvrit un précipice beaucoup trop grand et profond. Il vacilla, recula. Le pick-up était garé dehors, un vieux Nissan, et Nastasia tira sur la portière coincée comme si elle aiguillonnait un bœuf tête. Elle ne s'était pas habillée, toujours nue sous son peignoir, et n'alla même pas chercher un manteau à l'intérieur. Elle devait être morte de froid et Pete éprouva de la gratitude pour tous les gens de cette planète qui fondaient bille en tête sans faire de chichis, ces gens qui savent qu'il faut agir et se disent qu'ils prendront leur satané manteau plus tard. Elle s'acharna un peu trop sur le starter, le fit hurler une seconde fois, mais le moteur démarra et le pick-up heurta le poteau qui soutenait les escaliers. Pete la voyait secouer la tête, entendit la boîte de vitesses grincer pendant qu'elle trouvait la marche arrière et le pick-up fit deux saccades avant de caler. Puis il entendit Nastasia aboyer un juron balte avant qu'elle n'ouvre sa portière à la volée. Elle était exaspérée, presque fumante d'indignation. Pete se sentait paralysé. Il fallait qu'il retourne à la chambre. Les yeux violets de la femme, à présent noirs dans la lumière faible, se levèrent rapidement vers lui et comprirent tout. Elle dit : "Allez-y ! Retournez là-bas ! J'ai une idée ! Je vais chercher Stumpy pour conduire ! Allez !" Et aussitôt, elle remonta la rue à fond de train pour trouver un conducteur – une volute de frustration exaspérée et de tissu éponge pareille à un fantôme de Halloween.

Céline n'était pas morte quand il revint à la chambre. Elle respirait toujours très mal, mais elle avait la tête posée sur l'oreiller, les yeux fermés, et la bouteille d'oxygène émettait des bouffées d'air en rythme pour aider chacune de ses inspirations. Ses doigts s'agrippaient toujours au dessus-de-lit. Pete s'assit à côté d'elle, posa une main froide sur son front et murmura qu'un médecin arrivait. Il n'en était pas sûr – il n'était sûr de rien : est-ce que Nastasia trouverait Stumpy, qui que soit cette personne, est-ce qu'ils trouveraient le médecin, serait-il chez lui – mais se contenta de dire que le médecin arrivait. Et avec ces mots, il eut l'impression d'entendre le tempo de l'oxygène ralentir et de voir le front de Céline se déplier. La peur est l'ennemie de la respiration, songea-t-il.

Qui savait combien de temps s'était écoulé, pas tant que ça, semblait-il. Personne ne se donna la peine de frapper à la porte. Il entendit plusieurs paires de pieds tambouriner sur les marches, le bois qui craquait sur la cursive et la porte s'ouvrit. Un homme barbu et solidement charpenté en parka militaire s'avança à grands pas jusqu'au lit, un petit sac à dos bleu canard dans une main. Il portait des chaussures de montagne L.L.Bean et un braque de Weimar couleur bronze lui emboîtait le pas. Pete cligna des yeux. Le chien et l'homme avaient l'air sur le point d'inspecter une colline en quête de grouses. "Dr Arnold, dit l'homme. *Assis. Pas bouger.* Andy. Interniste hospitalier, mais j'ai une certaine expérience des urgences. Hum." Derrière lui se trouvait un épouvantail au visage fatigué et grêlé orné d'une moustache hirsute et à qui il manquait un bras : ce devait être le conducteur, Stumpy. Et derrière eux, Nastasia, les bras croisés sur son peignoir et qui commençait à trembler. Encore derrière elle, il y avait une femme ronde en poncho de laine amérindien que Pete pensait avoir aperçue jouant au billard dans le bar/pizzéria. Pete n'avait aucune idée de ce que la femme faisait là, mais dans les petites villes, le moindre événement attirait les foules. Nastasia souffla, passa derrière la femme et claqua la porte.

*

Parfois, il suffit d'être rassuré pour contrer l'asphyxie. De l'avis de Pete. Une dose de prednisone. Et deux inspirations avec l'inhalateur rouge, puis avec le blanc. Enfin, un grand docteur costaud aux faux airs de Hemingway pour poser la main sur son bras et répéter plusieurs fois : "Ça n'est qu'une réaction à l'altitude, et peut-être à la combinaison de brume et de fumée de cheminée qu'on a eue ce soir. Vous allez vous en sortir, ça va aller. Voilà." Et peut-être aussi une Lettone en peignoir – mon Dieu ! Pete remarqua d'un coup qu'elle était pieds nus ! Elle n'avait même pas pris la peine d'enfiler des chaussures –, une Lettone pieds nus, donc, pour s'exclamer : "Tellement belle, vous ressemblez vraiment à un ange", et un héros moitié manchot qui pue les cigarettes et l'herbe pour répéter joyeusement : "Putain, ouais, regarde, regarde ça, elle respire bien maintenant, putain ouais."

*

Le médecin emmena Pete sur la petite cursive en voie de pourrissement et lui dit qu'il devrait descendre à une altitude plus basse le lendemain et emmener Céline directement aux urgences si elle avait toujours du mal à respirer. Il n'accepta aucune forme de

rétribution. Avec l'oxygène, Céline dormit sur ses deux oreilles et se réveilla déstabilisée, éreintée, mais étrangement revigorée. La matinée venteuse et dégagée avait éloigné les nuages ainsi que la fumée et elle insista pour rester. Ils n'avaient pas besoin de redescendre si vite. Elle sentit qu'elle irait bien. Pete n'opposa pas de résistance ; il était prédisposé à laisser les gens exercer leur droit à l'autodétermination, y compris ceux à qui il tenait le plus et même quand il ne comprenait pas bien leurs décisions. Surtout dans ces moments-là.

Ils prirent leur petit-déjeuner tôt au Poli's et Céline offrit son écharpe en soie préférée à Nastasia, celle avec les petits triangles dorés qui font comme des pins ou des montagnes sur une étendue de cobalt, et la jeune femme en fut si émue qu'elle dut se précipiter dans la cuisine. Ils utilisèrent le téléphone du restaurant pour appeler le shérif à Livingston. Ils passèrent ensuite la matinée à se reposer dans leur chambre, à échanger leurs notes, à énoncer des hypothèses et à faire la sieste. Ces derniers jours avaient été aussi intenses en travail qu'en émotions et ils avaient besoin d'une pause.

Ils se levèrent dans l'après-midi, composèrent le numéro général de l'administration du parc et demandèrent à parler à Timothy Farney du département de la police. "Au fait, demanda Céline à la réceptionniste, quel est son titre officiel, maintenant ?"

"Oh il est chef ranger, répondit l'opératrice joyeusement. Il est toujours là. C'est un carriériste."

"De quoi, exactement ?" demanda Céline.

"De quoi ?" répéta l'opératrice, perplexe.

"De quelle circonscription, je veux dire, ou quel que soit le bon terme ?"

"Oh ! Eh bien de Yellowstone, bien sûr ! Du parc !" La femme était tellement enthousiaste. Alors comme ça, chef Farney avait atteint le sommet de la hiérarchie ! Après avoir traîné ses guêtres dans toutes les circonscriptions ! De toute évidence, cette femme avait vécu trop longtemps à Mammoth Hot Springs. Céline avait vu des photos : des élans couchés partout sur les pelouses comme des vacanciers sur une plage. De quoi faire perdre la boule au premier venu.

"D'accord. Merci. Si vous pouviez me mettre en relation..."

“Bien sûr !”

Bon sang. La voix qui lui répondit ensuite était beaucoup moins excitable. “Réception”, dit-elle. Blasée, à croire qu’on lui cassait les pieds. “Timothy Far...” Avant d’avoir pu entendre le nom entier, la ligne fut coupée et Céline connectée. Apparemment, il y avait une secrétaire. Celle-ci devait avoir un bureau avec vue ; peut-être sur un troupeau d’antilopes en haut d’une colline. Céline imagina une table de travail avec un bocal plein de vieux caramels sur un napperon. Elle était beaucoup plus détendue. “Qui est à l’appareil ?” demanda-t-elle, prête à être surprise.

“Céline Watkins. Je suis détective privée à New York.” Aucune raison d’être cachottière.

“Oh, comme c’est intéressant. Et quelle est la raison de votre appel ?”

“La disparition d’un homme appelé Paul Lamont qui se serait volatilisé dans le parc ou à sa lisière.”

“Un instant je vous prie.” Elle le chanta presque.

En revenant en ligne, elle semblait changée.

“Je suis désolée”, dit-elle non sans hostilité. Wow. “Chef Farney est en vacances.”

“Je vois. Et quand sera-t-il de retour ?”

“Je suis désolée. Je ne peux pas divulguer cette information.”

“Vous ne pouvez pas me dire quand le chef de la police sera de retour à son poste ?”

“Pour des raisons de sécurité.”

“Je vois, répondit Céline sèchement. Vous ne pouvez pas non plus me dire où il est allé, j’imagine.” Silence. “Les Caraïbes sont très plaisantes à cette période de l’année, mais, bien sûr, c’est aussi la saison des ouragans.” Silence. Suivi d’un déclic. La secrétaire versatile avait raccroché.

DIX-HUIT

Le shérif Cam Travers les retrouva le lendemain matin au pont qui enjambait la Soda Butte Creek, de l'autre côté de la frontière du parc. Il descendit de son pick-up, s'étira le dos et se pencha sur le siège avant pour attraper un chapeau de cow-boy couleur fauve plein de taches. Il avait endossé la parka de shérif du département et portait un jean Wrangler. Il grimaça en s'étirant et revint au pick-up pour prendre un mug de café sur lequel on lisait LE MEILLEUR DES PAPIS.

“OK, je suis prêt à bosser, maintenant”, dit-il et il leur serra la main. Quand il vit leurs mugs à eux – MAMAN GRIZZLY et PAPA GRIZZLY –, il sourit. “Une petite seconde.” Il sortit une thermos du pick-up et les servit. Il était courtois et curieux, et Céline aimait la façon dont il examinait leurs vêtements, leur façon de parler, les évaluait, et gardait pour lui ses impressions. Il avait conduit deux heures et demie depuis son bureau dans le comté de Livingston. Quand il avait appris dans la matinée qu'ils étaient près de l'entrée nord-est et que l'affaire Paul Lamont les intéressait, il leur avait dit qu'il devait passer à Cooke City de toute façon pour gérer Bouclettes, le nom que les gens du coin avaient attribué au grizzly. Il les rejoindrait au pont, et organiserait les recherches pour retrouver l'ours avec les responsables de la faune du parc après le déjeuner. Au téléphone, il avait demandé son numéro de licence de détective privée à Céline. Respect des procédures.

Travers remonta le col de sa veste. Le vent était vif et donnait l'impression d'annoncer l'arrivée de la neige. “Vous vivez de l'autre côté du fleuve, dit-il. Avec vue sur les tours jumelles. J'ai vérifié sur la carte.”

Céline frissonna, pas à cause du froid.

“Pardon, dit-il. Quelle histoire. Le monde a changé depuis l'année dernière. Et ça n'est pas fini. Je le sens comme je sens venir une tempête de neige. Ça me rend profondément triste.” Il se reprit, sirota une gorgée de café. “Mais ce n'est pas pour ça que nous nous

retrouvons au milieu des forêts du Montana.” Il attendit.

“Shérif, vous vous souvenez de Gabriela Lamont ?” demanda Céline.

“Bien sûr. Une jeune femme intelligente et des plus tenaces. Très jolie aussi.”

“C’est bien elle. Elle nous a dit que vous l’aviez beaucoup aidée.”

“Si on veut.” Il prit une autre gorgée, les observa attentivement, jeta un coup d’œil au camping-car. Ça ne rigolait pas.

“Elle est revenue ici un certain nombre de fois sur une période de deux ans ?”

“Les conclusions tirées par les gens du parc ne la satisfaisaient pas, précisa Travers. Et moi non plus, pour tout vous dire.”

“Comment cela ?”

Travers regarda le pont, la rivière. “Eh bien. Les forces de l’ordre sont toujours un peu chatouilleuses dès qu’il est question de territoire, c’est connu. Comme le parc est fédéral, bien sûr, ils ont considéré que l’enquête leur revenait. Non sans raison. Le pick-up de Lamont était garé – il se tourna et pointa l’autre côté de la route, une aire en gravier permettant de faire demi-tour à l’est du pont – ici. Le pont sert de frontière au parc. L’entrée est à deux kilomètres et demi au sud, mais la vraie frontière est ici. D’après Chicksaw, le traqueur, Lamont avait été traîné – ou entraîné – dans le parc. Donc.”

“Il y avait des marques indiquant que son corps avait été traîné ?”

“Pas impossible. Je vais vous montrer dans une minute.”

Céline contempla le pont. “Dans quelle direction était garé le pick-up quand vous l’avez trouvé ?”

“Ouest.”

“Hein ?”

Le shérif Travers la regarda avec une admiration nouvelle. Elle était finaude, pas de doute.

Céline dit : “Il revenait en ville après avoir pris des photos avec les biologistes au pied du Druid Peak. C’est ce que nous a dit Gabriela. Le rapport a conclu qu’un animal avait sûrement attiré son attention, sans doute le fameux ours, et qu’il était parti avec son appareil – ils ont trouvé les débris de deux appareils et d’un flash déporté entre les arbres quelque part par ici, c’est bien ça ?” Travers acquiesça. “Donc son pick-up aurait dû être garé vers l’est, vers la ville, vous ne croyez pas ? Je veux dire, je roule de ce côté-ci, vers Cooke City, j’ai faim après une longue journée, j’ai peut-être assez soif, aussi, j’aperçois un ours sur la route, il est superbe, je n’ai pas d’images d’ours en pleine nuit, je me range, j’attrape mes appareils, et je cours.” Elle se tourna vers le shérif. “Non ?”

Le shérif leva un doigt pour cocher une case en l’air. “Problème no 1.”

“Il n’y a pas de photo d’ours sur les pellicules récupérées, n’est-ce pas ? De M. l’Ours Nocturne, notre suspect, je veux dire ? S’il y en avait, vous ne seriez pas si mal à l’aise avec les conclusions de l’enquête.”

Travers cocha une autre case.

“Vous ne pouvez pas nous remettre le rapport, n’est-ce pas ?”

Autre geste. “Je perdrais mon job. Même si je vais perdre mon job en décembre quoi qu’il arrive. Ça s’appelle la retraite.” Il sourit. “Le nombre de mandats est limité. À six.”

“Wow.”

“Ce que je crains, surtout, c’est la suspension de mon allocation retraite. C’est pour ça que je ne peux pas vous donner le rapport.”

Céline acquiesça. “À votre avis, c’est son vrai nom, Chicksaw ?”

Le shérif rit, un rire décontracté qui venait des tripes et qui incita Céline à lui faire encore plus confiance. “Absolument pas. Je crois que les traqueurs prennent des noms de traqueurs, des *noms de guerre**, comme les écrivains ont un nom de plume.”

Céline sourit en entendant les quelques mots en français.

“Je crois qu’il vient du New Jersey. L’un des premiers disciples de

ce type appelé Pine Barrens.”

“Il a donné à Gabriela l'impression que les traces n'étaient pas cohérentes.”

“Quatrième problème. C'est assez technique, vous devriez lui parler directement. Je crois qu'il est à Red Lodge en ce moment. Avec les années, on a fait appel à lui pour pas mal d'enquêtes. Pas du genre à yoyotter. C'est un scientifique.”

“Il a plu cette nuit-là ?”

“L'après-midi, et puis il a neigé.”

“Il y avait du sang ?”

“Sur un arbre. Un gros épicéa. En assez grande quantité. Le sang avait éclaboussé l'écorce. Sous de grosses branches, le seul endroit qui serait protégé des éléments pendant un petit moment. Dans la forêt, quand il pleut, c'est là que vous allez pour trouver du bois sec, des brindilles mortes sous un épicéa de ce type. Alors comment le sang s'est retrouvé sur l'arbre ? Est-ce que l'ours l'a frotté contre le tronc ?”

“Quoi d'autre ?”

“On a trouvé une chemise, très déchirée, elle aussi pleine de sang. Et puis une botte, avec des trous de dents et du sang. Des marques indiquant qu'un corps avait été traîné.”

Céline tressaillit.

“Je ne peux pas vous donner le rapport, mais je peux vous donner ceci.”

Il lui tendit une chemise cartonnée. Elle tourna le dos au vent de plus en plus frais et l'ouvrit. Pete s'approcha pour la protéger de l'air et regarda par-dessus son épaule. C'était la photocopie d'un article du *National Geographic* datant de juillet 1977. Le titre était “Attaque d'ours !” Sans blague. Céline et Pete vacillèrent, ce que remarqua Travers. Aux deux tiers de la deuxième page, un paragraphe avait été entouré au stylo : *Les secouristes n'ont retrouvé que la botte droite de Leichmuller et un morceau déchiré de sa chemise en laine. La botte portait des trous faits par les canines et la chemise était gorgée de sang.*

Derrière Céline, le shérif dit : “Il était photographe pour le magazine, non ? Durant cette période ? Il devait avoir des exemplaires chez lui.”

Pete et Céline échangèrent un coup d’œil.

“Pourquoi un célèbre photographe de *National Geographic* au sommet de sa carrière mettrait-il en scène sa propre mort ?” Elle posait la question autant pour jauger ce que Travers savait du contexte général que pour avoir son opinion. Il ne la lui donnerait pas, bien sûr, mais sa réaction lui en apprendrait beaucoup.

“À vous de me le dire”, rétorqua-t-il. Complètement neutre. Impossible à déchiffrer. Il l’observait de près. Elle eut la forte impression qu’il essayait de lire son expression tout comme elle essayait de le faire avec lui. Il était loin d’être bête. Il avait probablement déjà fait une grande partie de ces recherches vingt-trois ans auparavant. S’était-il penché sur les voyages de Lamont ? Ses connexions internationales ? Peut-être.

“Combien de temps ont duré les recherches ?”

“Dix jours. Ce qui n’est ni long ni court. Les autorités du parc les ont suspendues à cause de la météo.”

“Et ce type – Céline prit son téléphone et l’alluma –, Farney. Le ranger. Il a signé le certificat de décès.”

“Il a conclu au décès. Le juge de Livingston a aussi signé le certificat. Plusieurs facteurs l’expliquent. Un front chaud est arrivé et il a plu violemment dans l’après-midi juste avant la disparition de Lamont. Ce soir-là les températures ont chuté en dessous de zéro et il a neigé. Si Lamont n’était pas mort, il était salement amoché, c’était évident. Je vous parle dans les termes du rapport. Il a été conclu qu’il avait survécu à l’attaque initiale et avait réussi à échapper à l’ours, mais qu’il n’avait pas survécu à la neige et aux températures frigorifiques des nuits suivantes. Une conclusion raisonnable quand vous arrivez en fin d’année et que votre budget diminue comme peau de chagrin. Les opérations de recherches et de sauvetage coûtent cher.”

Céline détecta une certaine sécheresse dans le ton du shérif, de l’ironie, même. “Gabriela nous a dit que le ranger avait été très gentil. Qu’il l’avait prise en pitié. Ce sont ses mots. Qu’il avait signé le

certificat de décès pour qu'elle puisse passer à autre chose.”

“Sept ans, ça fait long à attendre, je crois.” Le shérif se détourna et cracha. Sous le vent. “Le juge de Livingston a suivi. L’audience a duré vingt minutes.”

“J’imagine, shérif Travers, que pour vous il n’a pas fait ça par gentillesse.”

“Et pour vous ?”

*

Travers leur donna sa carte avec son numéro de portable inscrit au dos et se rendit en ville pour son rendez-vous avec le responsable de la faune. Céline et Pete remontèrent dans la cabine de leur camping-car et restèrent là un moment, moteur et chauffage allumés, puis regardèrent les premiers flocons éparés qui s’écrasaient en douceur sur le pare-brise, de minuscules étoiles qui se transformaient en gouttes d’eau et roulaient.

“J’ai eu l’impression qu’il était soulagé, dit Pete. D’en parler à quelqu’un. À quelqu’un qui ne croit manifestement pas à la ligne suivie par le Parti. Qu’est-ce que tu lui as dit quand tu l’as raccompagné à son véhicule ? Quand il a baissé sa vitre.”

“Je lui ai demandé s’il avait eu l’impression qu’en dehors du processus normal d’enquête et des considérations budgétaires, autre chose avait pu entraîner l’arrêt des recherches et la signature du certificat de décès. Les deux mains sur le volant, il a regardé droit devant lui pendant une bonne demi-minute avant de me répondre.”

“J’ai vu ça”, dit Pete. Bien sûr il avait tout vu.

“Il a fini par dire : « Je connais Tim Farney depuis qu’il est tout gamin ou presque. Il était demi pour Shields Valley quand j’étais défenseur pour Gardiner. Je passais mon temps à le mettre à terre. Et il se relevait toujours, enlevait l’herbe de son cou et lançait : « Joli coup, Cam. Pour un gros. » Quelque chose dans ce goût-là. Et il affichait son sourire Ultra Brite. C’était mon ami. Quand je lui ai demandé pourquoi il avait signé le certificat si vite alors qu’il y avait tellement d’anomalies, il a eu un regard que je connaissais. Dur et nerveux. « C’est comme ça, c’est tout », et je n’ai rien pu en tirer d’autre. Point barre. Dossier clos. Il ne m’avait jamais parlé sur ce

ton.”

*

Elbie Chicksaw n'était pas à l'adresse que le shérif leur avait donnée à Red Lodge. Personne ne s'y trouvait. Apparemment, cela faisait un bail que personne ne s'y trouvait. La bicoque en bois s'élevait le long d'une rue transversale du nord de la ville, qu'elle partageait avec une caravane double et une carrosserie abandonnée. Le petit jardin de devant était envahi par l'armoise, les herbes jaunies qui arrivaient aux genoux et une amarante se pressait contre la porte d'entrée comme un chien errant espérant pouvoir entrer. Les fenêtres étaient condamnées par des planches de contreplaqué salies par la météo et, au portail, un panneau également en contreplaqué disait en lettres peintes à la bombe : MISE EN VENTE PAR LE PROPRIÉTAIRE. Pas de téléphone, pas d'adresse. Intéressant, comme tactique marketing, pensa Céline. Pour être digne d'acheter cette maison, il fallait traquer le traqueur. Bon, on peut faire ça, se dit-elle. Elle arrêta le camping-car à cinquante mètres de là dans la rue creusée d'ornières, à proximité de la caravane, et descendit. Une rampe pour fauteuil roulant menait à la porte d'entrée. Elle tapota. La petite fille qui ouvrit portait un chiot qui se tortillait dans ses bras, et son visage ainsi que la gueule du chiot étaient couverts de chocolat.

Elle avança les lèvres, pencha la tête sur le côté et examina Céline de la tête aux pieds tout en essayant d'empêcher le chiot de lui arracher les yeux à force de la lécher. Elle donna une tape sur la tête du chien ; il se débattit joyeusement et elle hurla : “Non, Dodo, non !” en soufflant sans trop de succès sur une mèche qui lui barrait le visage trop poisseux de chocolat. “On fait de la mouche”, annonça-t-elle.

“De la mouche ?”

“Oui, de la mouche au chocolat, avec les ailes et les pattes. Vous voulez voir ?”

“Évidemment. Tes parents sont à la maison ?”

La fillette tourna la tête, hurla “*Mamaaaaaan !*” et se retourna. “On l'appelle Dodo paskeu personne il peut se reposer quand il fait pas dodo.”

“Je vois.”

Un fauteuil électrique apparut derrière elle. La femme installée dedans avait la vingtaine, épaules larges, une épaisse tresse blonde lui tombant sur la poitrine. Des cernes noirs sous les yeux mais de grandes joues pleines de taches de rousseur, mignonne dans le sens franche et raisonnable. Elle regardait Céline comme l'aurait peut-être fait une jeune fermière qui se serait entraînée avec l'équipe de *pom-pom girls* avant de rentrer chez elle effectuer ses corvées. Sa fille s'écarta d'un bond pour la laisser passer telle une piétonne sur le passage clouté. Céline avait pensé dire qu'elle était la mère d'Elbie, mais en voyant la femme, elle sut que ça ne marcherait pas. Parmi les gens qu'elle rencontrait, certains s'attendaient simplement à ce qu'on leur dise la vérité et il était presque impossible, voire immoral, de leur mentir.

“Vous cherchez Elbie ?” dit la femme.

“Comment le savez-vous ?”

“Tous les gens qui ont votre look et qui viennent chez nous cherchent Elbie. On paye nos impôts et je vois que vous n'êtes pas mormone.”

“Comment le savez-vous ?”

“Vous savez, le regard qui plane à quatre mille qu'ont les anciens détenus ? Les mormons l'ont aussi, sauf qu'eux, ils regardent vers l'au-delà. Ils essayent bien de le cacher, mais ça se voit quand même.”

“D'accord, rit Céline. J'avoue avoir été catholique à mes débuts. Plus tard je me suis dit que ça n'était pas rendre service à une petite fille que de lui apprendre que l'enfer existe.”

“Ha !” aboya la femme. Cela les prit par surprise. “L'enfer existe bel et bien. Et pour ça, pas besoin de mourir.”

“Amen.”

“Elbie est en vacances.”

“C'est une épidémie, décidément.”

“Sera de retour au printemps, je pense. Vous pouvez me laisser votre numéro. J'imagine que la maison vous intéresse pas, par contre.”

Céline secoua la tête.

“Qu’est-ce qui vous intéresse, alors, si vous me permettez la question ?”

“Aider une jeune femme à retrouver son père.” Céline ne souriait pas. Elle y mit tant de pathos que l’entrée sembla s’obscurcir. Les mots se posèrent sur la jeune mère comme une volée d’oiseaux chanteurs épuisés.

“On connaît le problème par ici aussi”, murmura-t-elle. Céline remarqua l’alliance éraflée.

“Votre mari ?”

“On va plutôt dire le père de mon enfant. C’est comme ça que je le vois, ces derniers temps. Jay bosse sur les champs pétrolifères depuis cinq mois et il en a pas encore fini. S’il ne revient pas pour la saison de l’élan, je saurai qu’on est fichues.”

Céline siffla sans s’en rendre compte. Un sifflement long et bas.

“Vous voulez entrer un instant ?” proposa la femme.

Céline voulait parler à Elbie avant la fin de la matinée. Mais elle avait plusieurs credo, et l’un d’eux disait que si quelqu’un faisait l’effort de l’inviter, alors elle devait faire l’effort d’entrer. “Merci, répondit-elle, avec grand plaisir.”

*

En quittant la caravane, ils avaient le cœur au bord des lèvres tellement ils avaient avalé de mousse au chocolat. Ils aidèrent Lydie et Raine à mélanger le chocolat et les œufs battus en neige, puis à verser le mélange dans d’étranges récipients en forme d’insectes. Dodo ne se gêna pas non plus pour leur faire un peu pipi dessus. En descendant la rampe d’accès dans le matin vif et venteux, ils emportaient avec eux une carte détaillée des routes de bûcherons qui menaient au camp d’Elbie.

Ils avaient roulé moins d’un kilomètre quand Pete demanda : “Tu peux t’arrêter, s’il te plaît ?”

“Pete ?”

“Quelque chose me tarabuste.”

Céline se rangea à moitié sur le bas-côté et ils sortirent du véhicule. Pete alla à l'arrière du camping-car.

Non sans difficulté, il s'agenouilla, s'allongea sur les herbes sèches et se glissa plus ou moins sous le cadre comme pour vérifier une fuite d'huile. Puis il s'en extirpa, épousseta sa veste et son pantalon pour en retirer les graviers et les saletés, et brandit une petite boîte noire de la taille d'un Zippo avec une petite antenne câblée qui sortait à un bout. À la façon dont ils se regardèrent, un passant aurait pu croire qu'il lui offrait une rose ou un pendentif en argent.

Céline dit : “Bingo ! Gardons-le pour le moment”, et ils reprirent la route.

DIX-NEUF

Hank avait tout juste vingt et un ans quand il prit l'Interstate 91 qui longeait la Connecticut River entre le New Hampshire et le Vermont, pour retourner à l'école qu'il avait tant aimée, Putney. Il était en troisième année à Dartmouth, avait effectué une bonne part du chemin conduisant à un diplôme de lettres qui l'enthousiasmait, mais dont il savait pertinemment qu'il ne le préparait pas du tout au marché du travail comme l'aurait fait, par exemple, une année préparatoire de médecine. Cela lui était égal. Il lisait Faulkner et Stein, Borges et Calvino. Bishop et Stevens. Il s'enveloppait dans la musique de la langue et tant qu'il pouvait l'entendre et l'écrire, tant qu'elle continuait de battre dans ses veines, peu lui importait de vivre pour le restant de ses jours à l'arrière d'un pick-up ou dans un logement miteux loué à la semaine. Peut-être même que plus la vie serait difficile, mieux ce serait parce qu'il devinait que la faim aiguësait la mélodie et faisait disparaître le bruit de fond. Il ne savait pas trop pourquoi, mais il voyait que les écrivains les plus confortablement installés – les plus nantis, même – étaient souvent les plus sourds. Ah, la jeunesse.

Mais ce n'était pas par amour qu'il revenait à son ancien lycée. Ou pas que par amour. Il voulait retrouver ce frère ou cette sœur inconnu(e). Il savait que sa mère et lui avaient eu deux enseignants en commun. Il commencerait par là.

Hank hésitait à débarquer sur le campus car les élèves de dernière année le connaissaient bien, aussi évita-t-il le groupe de bâtiments en bois juchés sur la colline et se rendit-il directement chez Bob et Libby Mills, sur Lower Farm Road. C'était une journée orageuse de fin octobre, le froid était mordant et il traversa une petite cour de ferme jonchée de feuilles d'érable détrempées. Il grimpa les marches en ardoise qui menaient à une maisonnette rouge en bois et frappa. Bob faisait un suspect peu crédible car, comme Pete, il était originaire de la côte du Maine et passait trop de temps à couper du bois ou dans un canoë pour s'embêter avec les maigres plaisirs qu'offrait le péché. Du

reste, il semblait très heureux en ménage. Sa femme et lui avaient l'air d'être les meilleurs amis du monde. Il se souvint d'avoir coupé du bois cordé avec son professeur de biologie qui lui avait raconté que Libby et lui avaient passé leur lune de miel sur l'Allagash. Ils avaient effectué un trajet en canoë qui avait duré des semaines à travers les forêts du Maine et, à l'époque, ceux qui voulaient parcourir ces rivières devaient être accompagnés par un guide du Maine certifié. Leur homme s'appelait Calvin C. Beal. Une nuit, ils avaient campé en haut d'un petit rapide et avaient gravi la crête qui les surplombait. Belle vue sur le nord et l'est. "Hey, Calvin, avait demandé Bob, qu'est-ce que c'est que cette montagne juste là, avec le sommet très rocailleux ?" "Owl Peak", avait répondu Calvin. "Et cette chaîne, là-bas ?" Calvin avait réfléchi une seconde et murmuré : "Je sais pas." Quelques secondes plus tard, il avait ajouté : "Personne ne sait."

Bob raconta que Libby et lui avaient fait semblant d'être pris d'une quinte de toux pour ne pas embarrasser davantage le vieux guide. Voilà quel genre d'homme était Bob Mills, du genre à toujours se donner du mal pour ne pas entamer la dignité des autres, de sorte que Hank ne l'imaginait pas être le père, mais se disait qu'il savait peut-être quelque chose. Il frappa à la porte verte et attendit sur les marches jusqu'à ce qu'apparaisse une grande et belle femme d'environ trente ans, portant un tablier plein de farine, des baguettes plantées dans son épaisse chevelure pour la maintenir en place. Hank faillit tomber à la renverse. Il y avait quelque chose dans l'intelligence et la curiosité de ces yeux sombres, quelque chose dans la forte arête de son nez, dans la gentillesse palpable, qui lui rappela aussitôt sa mère. Et elle devait plus ou moins avoir l'âge adéquat. Mais non, l'idée d'une sœur devait trop l'obséder parce que c'était impossible, pas crédible, et au mieux, ridicule, alors il bégaya : "Je... je cherchais Bob et Libby."

Grand sourire. "Encore un acolyte ? Un ancien étudiant ? Vous êtes une flopée, on dirait."

Même la cadence de sa voix. Pas possible. Elle vit sa confusion, l'interpréta de travers. "Pardon ! dit-elle. Quelle impertinence. Mon Dieu. Vous venez sans doute pour autre chose." Elle tendit une main rendue calleuse par le travail, remarqua-t-il, sur laquelle étaient collés des restes d'un mélange farineux. Il remarqua aussi qu'il était amoureux. Ce qui n'augurait rien de bon. "Leah. Bob et Libby sont en congé sabbatique en Suède. Vous voulez entrer ? J'étais juste en train de faire du pain." Évidemment, elle faisait du pain. Il bégaya un remerciement et s'apprêta à prendre ses jambes à son cou. Puis une

idée lui vint : il se retourna.

“Est-ce que vous êtes... une amie ?”

“Nièce, dit-elle joyeusement. Je viens de Blue Hill, je suis de passage.” Elle sourit. “Vous n’êtes pas obligé de vous enfuir. Je suis désolée d’avoir joué les donneuses de leçons.”

Oh mais si – il devait fuir. Même sa façon de parler... Il fuit donc. En dérapant à moitié sur les feuilles mouillées pendant qu’il faisait demi-tour en voiture pour remonter la route.

Ces premières recherches étaient-elles de bon ou de mauvais augure ? Difficile à dire. Hank était déconcerté. Cela lui rappelait ces vers extraits du *Voyage des mages*. Les Rois mages cheminent longtemps pour assister à la naissance divine et le narrateur dit : *Qu’il y ait eu / Naissance la chose est sûre [...] J’avais vu la naissance / Et j’avais vu la mort ; mais je les avais crues / Toutes deux différentes...*

Arrêt suivant : le jeune professeur d’arts plastiques que Hank n’avait jamais trop aimé. Jeune à l’époque où Céline était à l’école, vingt-cinq ans pour lui contre quinze pour elle. Quasi soixante ans à ce jour. Mais il était de ces hommes qui ne se remettent jamais d’avoir eu vingt ans. Peau ferme, visage bronzé, portant une écharpe en soie comme un Français – ce qui paraissait ridicule dans le Vermont – et un béret ! Pas comme celui de Céline qui semblait être née avec, mais comme un poseur de premier ordre – et qui se rêvait en néo-impressionniste de Nouvelle-Angleterre, sans qu’on sache trop à quoi cela correspondait. Hank trouva l’homme dans son atelier au pied de la Putney Mountain. Quand il ouvrit la porte, le visage de Hank lui revint peu à peu en mémoire et il posa sur lui un regard de prédateur, un regard qui le jaugea en un instant et qui disait : En quoi m’es-tu utile ? Que peux-tu m’apporter ? Hank espéra s’en aller très vite. Il n’avait pas le courage d’un véritable enquêteur. Il expliqua qu’il n’était là que pour l’après-midi, qu’il étudiait à Dartmouth et rédigeait des Mémoires familiaux concernant Putney, et peut-être M. Surrey se souvenait-il de sa mère qui avait elle aussi été élève ici – au tout début de la carrière de Surrey, se la rappelait-il, aurait-il quoi que ce soit à raconter à Hank ? Si une lueur sombre passa dans le regard de l’homme, Hank ne put la distinguer parmi les autres secrets qui s’y cachaient.

Surrey installa Hank à la table couverte d’éclaboussures de peinture et lui fit du thé. Les prédateurs, pensa Hank, sont généralement seuls. La solitude du chasseur. “Bien sûr que je me souviens d’elle, dit-il.

C'était une des élèves les plus talentueuses que j'aie jamais eues. Est-elle..." L'homme glissa le sucrier vers lui et Hank observa les bracelets en cuivre et en cuir, les deux bagues en argent. La chemise ouverte d'un bouton de trop. Mais après tout, la vanité n'est pas un crime.

"Oui, elle est en vie, elle va bien."

"Elle peint ?"

Hank se hérissa. Il s'aperçut qu'il ne voulait pas parler de sa mère avec cet homme. Réflexe protecteur. Bon. "Elle est sculptrice. Très douée." Hank eut l'impression que l'homme se raidissait. Peut-être parce que le monde comptait une concurrente de plus.

"Merveilleux. Et que vouliez-vous donc savoir ?"

"J'imagine que c'était une élève très passionnée dans le domaine des arts plastiques. Ce qu'elle a souvent attribué au fait que vous avez été un grand mentor." L'homme cligna des yeux, le souffle visiblement coupé. Hank avait hérité des antennes de sa mère et savait comment toucher une corde sensible.

"Eh bien..." marmonna Surrey.

"Elle n'a jamais eu de professeur plus brillant, c'est ce qu'elle a dit. Toutes matières confondues. C'était une élève sérieuse ? Est-ce qu'elle restait après les cours ? Ou est-ce qu'elle participait aux activités du soir ?"

"Oh, souvent elle faisait les deux." L'enseignant avait totalement baissé la garde, et il n'avait suffi que d'une petite salve de flatteries. "Elle restait même souvent après les activités du soir et je devais lui rappeler l'heure de l'extinction des feux. Parce que si elle ne regagnait pas son dortoir à dix heures, elle risquait d'avoir des ennuis avec la surveillante."

"Je me souviens", dit Hank.

"Bien sûr. Mais il lui arrivait de revenir. Tellement elle était investie dans son travail. Fascinant, vraiment. Elle rentrait au dortoir pour en ressortir discrètement. Il y avait une toile qui l'occupait beaucoup. Je l'ai surprise plus d'une fois dans l'atelier après l'extinction des feux, à travailler jusqu'à pas d'heure. Je n'ai jamais rien dit, bien sûr. La muse est parfois tyrannique et seul un autre artiste peut le comprendre. Oui,

c'était une élève à part." Les yeux de l'homme se voilèrent presque et Hank fut pris de nausée. Peut-être le thé sur un estomac vide.

"Est-ce que vous l'avez aidée pendant ces nuits de travail ? D'artiste à artiste, j'entends, et puisque vous étiez la seule personne sur le campus capable de vraiment comprendre les rouages d'une créativité bouillonnante ?"

"Nous nous comprenions, c'est vrai. Nous avions ce lien. Je l'aidais de temps en temps, bien sûr. Une ou deux fois j'ai travaillé avec elle en pleine nuit à mes propres toiles. Vous savez, pour l'inspirer."

Tu parles, pensa Hank. L'inspirer ou l'inséminer. Bon sang. Hank espéra en dépit de tout.

"Est-ce qu'elle... je veux dire, pensez-vous – vous représentiez une telle force, une intelligence supérieure, un véritable artiste de génie –, pensez-vous qu'elle ait pu tomber amoureuse de vous ?"

L'homme se toucha les cheveux sans s'en apercevoir, oui, ils étaient toujours coiffés comme il fallait, avec cet air nonchalant, un peu en bataille, un peu bohémiens. Il semblait troublé, écartelé entre la discrétion et la fanfaronnade, sans doute. Quel imbécile. "Qui sait. Oui, peut-être. Probablement. Elle était probablement..." Surrey semblait perdu dans ses souvenirs et Hank dut lutter pour ne pas déguerpir par l'une des nombreuses fenêtres.

"Est-ce qu'elle... est-ce qu'elle a essayé de vous embrasser ?"

Surrey sortit de sa rêverie, et ses yeux de félin se concentrèrent sur Hank. À cet instant, il sembla comprendre le piège dans lequel il avait failli tomber, et se rappeler qui était le garçon en face de lui. Il réinstilla d'un coup la tension qui avait prévalu au début de la conversation.

"Enfin, c'est ridicule, dit-il brusquement. C'était mon élève. Vous avez d'autres questions ?"

Hank savait que la porte qui aurait ouvert sur d'autres questions venait de se fermer et il était heureux de sortir. "Non ça ira, merci, dit Hank. Votre aide m'est très précieuse. Je vous appellerai s'il y a quoi que ce soit d'autre."

"Faites donc", dit sèchement Surrey en lui indiquant la sortie.

Le troisième arrêt était le plus inattendu et peut-être le plus utile. Hank et son pick-up Toyota vieux de dix ans empruntèrent la petite route qui menait à Dummerston et il se délecta du soleil venteux et des rafales de feuilles mortes qui surgissaient de la forêt pour se coller à son capot. Il s'arrêta à la ferme qui précédait celle d'Aiken, une petite maison en bois autrefois blanche et aujourd'hui grise à force d'être assaillie par la météo, dont les pâturages étaient autrefois entretenus et désormais envahis d'herbe à ouate et de mûriers. Les rideaux étaient tirés à toutes les fenêtres, mais comme il y avait une de ces vieilles Lincoln longues et basses dans la cour, il toqua. Un homme très âgé avec une barbe de trois jours ouvrit la porte. Une chemise en flanelle propre était rentrée dans un jean kaki qui remontait haut sur ses hanches. Des yeux bleus chassieux.

“Monsieur Grey ? Ed Grey ?”

“Euh, oui.”

“Je m'appelle Hank. J'ai été élève à Putney comme ma mère. Je réalise un projet. On m'a dit que vous aviez été fermier entre 1942 et 1971...”

“1972.”

“Ah pardon...”

“Une patte folle, c'est pour ça que je suis pas allé à la guerre. J'ai pourtant essayé neuf fois.”

“Je vois... Est-ce que vous vous souvenez de ma mère, Céline Watkins ?”

L'homme pencha la tête sur le côté. Hank pouvait presque voir le nom se déplacer à travers un nid de tubes en cuivre pareils à ceux d'un vieil alambic. “Oui”, dit l'homme. Hank fut surpris. Combien d'élèves avaient travaillé à la ferme au cours de ces décennies ? Mais Hank découvrait que peu de gens oubliaient Céline Watkins, y compris du temps où elle n'était qu'une enfant. “Genre pouliche, je dirais. Les jambes qui lui remontaient au cou et pas grand-chose entre les deux. Elle avait un agneau si je me souviens bien.”

“Oui ! Effectivement !” Étonnante, cette mémoire d'éléphant qu'ont

les gens très âgés.

“Elle avait le béguin pour le môme de la laiterie.”

“Le môme de la laiterie ?”

“Celui qui s’occupait du lait à l’époque. Pas beaucoup plus vieux qu’elle. Un petit môme. Bon travailleur. Très silencieux.”

“Comment s’appelait-il ?”

“Silas Cooper-Ellis. Le gamin le plus timide que j’aie jamais rencontré.”

Bouche bée, Hank chercha ses mots. “Que lui est-il arrivé ? finit-il par dire. Vous le savez ?”

“Tué en Corée. La deuxième semaine. Très triste. Je suis allé à l’enterrement à Sandwich.”

“New Hampshire ?”

“*Yeap*. C’est là qu’il est enterré. Dans un joli cimetière qui donne sur le mont Chocorua. Vous connaissez ?”

“Non, non. Merci beaucoup.”

“Avec plaisir.” D’instinct, le fermier à la retraite cligna des yeux vers le ciel au-dessus de la forêt de l’autre côté de la route. “Neige, murmura-t-il. J’en ai déjà le goût dans la bouche.” Il se frotta les yeux avec sa paume, comme pour tenter d’effacer tout le travail qui restait encore à effectuer avant que n’arrive la neige pour de bon.

VINGT

Le camping-car grinça sur ses amortisseurs et leur tapa la tête contre le toit de l'habitable. Céline poussa le Toyota sur une route de bûcheron non entretenue. Chicksaw vivait dans un endroit de merde. Au départ, la "maison" avait peut-être été une caravane simple, mais elle avait été transformée plus d'une fois. Il lui avait ajouté des rondins, une structure en acier et du contreplaqué. Un pare-brise avait été installé pour faire office de fenêtre panoramique. Quant à la porte d'entrée, elle avait dû être récupérée dans une école – elle avait une barre antipanique en guise de poignée. Ils se garèrent sur l'espace prévu pour faire demi-tour, baissèrent leurs vitres, et entendirent des glapissements et des cris bruyants. La porte s'ouvrit d'un coup et Chicksaw s'avança sur la véranda en palette, armé d'un fusil. Un petit beagle fonça par l'ouverture, s'élança sur le sol en terre et donna de la voix. L'homme lui adressa un ordre brusque et, d'un bond, le chien retourna à ses côtés et s'assit, la queue battant le bois.

Chicksaw n'était pas bien grand, environ un mètre soixante, avec une longue barbe grise comme celle d'un elfe. Tout maigre. C'était l'homme le plus elfique que Céline ait jamais vu. Ils n'avaient pas cherché à le surprendre : ils avaient klaxonné une demi-douzaine de fois avant d'arriver sur place. Il tenait le fusil d'une main et se protégeait les yeux de l'autre. Quand Céline descendit du camping-car, vêtue de sa veste autrichienne en feutre et de son béret, ses bracelets dorés et une bague quasiment à chaque doigt, il baissa la main et son expression trahissait le plus grand scepticisme – comme s'il pouvait s'agir d'une blague. Ou d'une arnaque de VRP. Céline contourna avec précaution les flaques de boue séchée dans ses bottes italiennes en cuir de veau et lui fit signe de la main comme à un vieil ami repéré sur la véranda d'un club en bord de plage. Pete descendit du camping-car, les articulations raidies, remonta la fermeture éclair de son manteau d'écurie et enfonça sa casquette de livreur de journaux en tweed sur sa tignasse. Il afficha un sourire *made in Maine* tout de travers.

Elbie Chicksaw avait vu pas mal de choses étranges s'aventurer dans

sa clairière du Montana – dont un élan mâle avec un autour perché sur le dos qui semblait se servir du cervidé comme d’une plateforme de chasse mobile – mais, ces deux-là remportaient la palme. Il posa le fusil contre l’encadrement de la porte et sortit une paire de lunettes de grand-père à verre épais et à monture métallique de sa poche de poitrine, passa une branche puis l’autre derrière ses oreilles et plissa les yeux. Pour un traqueur, il était complètement miro. Il croisa les bras tel le génie de la lampe et attendit.

Céline et Pete s’arrêtèrent à un peu moins de cinq mètres de l’homme. “Bonjouour !” lança Céline en adoptant son plus beau registre de salut aux indigènes. C’en était trop pour Elbie. Il éclata de rire. Ce fut une véritable éruption et sa petite carrure en fut secouée comme une feuille de tremble en bordure de cette même clairière. “Bordel, réussit-il à lâcher d’une voix qui ressemblait à une benne déversant du gravier. Putain, vous êtes qui ?”

Céline cligna des yeux. Cet homme n’avait manifestement jamais mis les pieds à l’école de la courtoisie, s’il avait jamais mis les pieds dans une école tout court. Il prenait sûrement sa fourchette à l’envers pour manger, s’il utilisait une fourchette. “Cette question me paraît un tantinet vulgaire, dit-elle. Mais peut-être voudriez-vous revoir votre formule de bienvenue.” Elbie retira ses lunettes et les nettoya avec un pan de sa chemise en flanelle. Il cligna des yeux à son tour.

“Toutes mes confuses. Je voulais dire : putain, d’où c’est que vous déboulez ? Vous allez pas commencer à me les briser pour une histoire d’inversion verbe-sujet ?”

Ah, pensa Céline, un diamant brut. Le Wyoming et le Montana semblent en avoir d’importants gisements. Elle pencha la tête et étudia le traqueur de son regard perçant d’oiseau. “Et où est la bibliothèque, connard ?” murmura-t-elle.

Ce qui provoqua un rire hystérique chez Elbie. “OK ! OK ! souffla-t-il. L’étudiant de Harvard en chaussettes à losanges ! Putain de bordel de merde !”

Céline sortit son portefeuille de la poche de son jean et l’ouvrit pour en extirper sa licence de détective. “Céline Watkins, détective privée. Ceci – elle se tourna vers Pete –, ou plutôt cette personne, est Pete, mon Dr Watson et mon mari. À moins que je ne sois son Dr Watson à lui, mais on ne risque pas de le savoir parce qu’il n’ouvre quasiment jamais la bouche.”

Face à cette nouvelle information, Elbie écarquilla les yeux et laissa un autre éclat de rire le parcourir. “Bon sang”, souffla-t-il. Il replaça ses lunettes et déplia trois vieilles chaises de jardin en aluminium appuyées contre un revêtement indéterminé. “Asseyez-vous, dit-il. Manifestement, vous arrivez de sacrément loin. Je vous inviterais bien à l’intérieur, mais on est mardi et les dames du ménage ont foutu le bordel.”

Ils s’assirent. Elbie cassa du petit bois qu’il retira d’un tas à un bout de sa véranda de fortune et entassa sur des brochures publicitaires du *Red Lodge Advertiser* roulées en boule dans un enjoliveur de semi-remorque et alluma le feu. Tandis que les flammes en léchaient les bords et s’élevaient, il approcha les mains et se les frotta. Sympa, pensa Céline. On est sur la véranda et on peut faire semblant de ne pas avoir de maison. Un peu comme de planter une tente dans le jardin.

Elbie fit tomber une Camel sans filtre d’un paquet et la proposa à ses convives avant de se la coincer entre les lèvres et de l’allumer avec un brandon. Il toussa une fois, se racla la gorge, cracha et dit : “Qu’est-ce que je peux faire pour vous ?”

*

Céline dut reconnaître qu’il était agréable de s’asseoir autour du feu à l’abri, sur la véranda de cet homme, quelques flocons secs atterrissant sur les planches. Comme sa cabane, Chicksaw semblait fait de bric et de broc, ce qui plaisait de plus en plus à Céline. L’endroit paraissait désordonné, mais après une meilleure inspection tout avait une fonction. Le baril de presque deux cents litres au coin est, par exemple, recueillait l’eau d’une gouttière. Le cadre en bois récupéré de l’autre côté de la véranda, dont elle avait d’abord pensé qu’il servait peut-être de treillage pour des plantes grimpantes, était en fait utilisé pour tendre des peaux. Celle d’un castor séchait justement sous la gouttière. Elle reconnut la fourrure qu’elle avait vue sur l’une des étoles de Baboo.

Même chose pour l’homme : s’il avait été un patchwork, il aurait été très rudimentaire au premier abord, ses motifs incohérents. Mais en l’étudiant d’un peu plus près, on s’apercevait que les coutures étaient fines et certains morceaux très curieux. Céline révisa très rapidement sa première impression quant à l’éducation du traqueur. De toute évidence, il avait été à l’école. Plus elle l’écoutait s’emporter, plus elle pensait : université. Oui, aucun doute. Puis : littérature anglaise. Puis :

dans le Nord-Est, par là. Puis : Ivy League, sans doute. À la fin d'un bref discours sur l'inévitabilité d'une justice corrompue, il dit en français dans le texte : *"Plus ça change, plus c'est la même chose*."* À un autre moment, il affirma que l'hiver à Red Lodge était "plus froid que ce satané carnaval d'hiver". Céline étant Céline, elle finit par l'interrompre et lui demanda de but en blanc, et en français, s'il avait étudié la littérature comparée avec le professeur John Rassias à Dartmouth. La cigarette de Chicksaw lui tomba des lèvres pour atterrir dans le feu. Ça l'arrêta net. C'était soit la précision de la question soit le français parfait, merveilleux, même.

"Exact, ouais"*, répondit-il, comme un vrai Français, en inspirant. Il sourit, fit la moue et afficha un tout nouveau masque. Pete raconta que c'était comme de voir un poulpe marron passer sur un banc de corail vert et se fondre dedans. *"Ça a été un maître, ce professeur. Un vrai don du ciel qui a éclairé pour nous la littérature française classique, Molière, Racine, Voltaire. Vraiment*."* Profond soupir. *"Requiescat in pace"*, ajouta-t-il, passant sans heurts au latin. Céline fut surprise qu'il ne se signe pas. Bon sang. Quel monde étrange. Magnifique, à vrai dire.

"Qu'est-ce qui vous a gêné dans la disparition de Paul Lamont ?"* demanda-t-elle abruptement, toujours en français.

"Les traces, répondit-il sans hésitation en anglais. Les putains d'empreintes n'allaient pas du tout."

*

"Une seconde", dit-il.

Chicksaw se leva de sa chaise de jardin et alla dans la maison, ressortit une minute plus tard avec un sachet de Chamallow et trois longues fourchettes à barbecue qu'il distribua à ses invités. "Pas de biscuits Graham ni de chocolat. Mais quand même." Il se fit rôtir à la perfection une petite friandise et enchaîna avec un cours sur les empreintes de grizzlys. Il expliqua que les grizzlys ont un pas "chevauchant" de sorte que, sur un même côté, l'empreinte postérieure se retrouve avant l'empreinte antérieure. "Les empreintes seront décalées et de biais, à un angle d'environ douze degrés et l'empreinte postérieure sera un petit peu plus profonde parce que l'ours est plus lourd à l'arrière. Quand il transporte quelque chose, souvent une carcasse, l'empreinte postérieure sera encore plus profonde alors que l'empreinte antérieure sera moins régulière dans

son décalage et bavera un peu. Mettez-vous à quatre pattes, essayez de traîner cette branche sur quelques mètres avec les dents et vous comprendrez tout de suite.”

“Je crois qu’on va faire sans”, dit Céline avec un sourire doux.

“C’est vous qui voyez. Mais l’ours de Lamont – c’est comme ça que tout le monde l’appelle –, il avait un décalage d’empreintes qui variait. Alors même que la profondeur ne changeait pas.”

“Hmmm.”

“Hmmm. J’ai dit pareil. Et il y avait aussi l’empreinte des orteils. Sur un sol inégal et surtout avec une cargaison, si vous me permettez l’expression, les orteils se contractent et l’espace entre eux varie. Seuls les spécialistes peuvent le voir.”

“Et là, l’espace n’a pas varié.”

“Exactement. L’espacement était le même au millimètre près.”

“Mais vu le peu d’empreintes, c’était difficile de faire un comparatif, non ?” dit Céline en retirant la peau noire de son Chamallow calciné.

Chicksaw leva les yeux brusquement. “Comment ça ?”

“Eh bien, il a neigé la nuit où il a croisé l’ours, non ?”

Il la dévisagea. “C’est vrai. J’avais celles sous le gros épicéa près de la route, l’arbre qui portait aussi du sang, et c’est tout. Cinq empreintes. Des traces indiquant qu’on avait traîné quelque chose. Le reste avait été recouvert de neige durant la nuit.”

“Donc si vous deviez organiser votre disparition, vous choisiriez une nuit comme celle-ci, non ?”

Il l’étudia un long moment. Il avait des morceaux de Chamallow brûlés collés à sa barbe. “C’est un peu ce que je me suis dit.”

“À quoi correspondent vos initiales, L. B. ?” demanda Céline.

“Lawrence Burton.”

“Lawrence Burton Chicksaw ?”

“Chillingsworth.” Il retira les bouts visqueux de sa moustache. “Dans le Montana, faut choisir ses combats.” Il arracha ensuite un Chamallow aux flammes, souffla dessus et le donna au chien.

*

Elbie expliqua qu’une empreinte crédible pouvait être sculptée. “Je connaissais un peintre excentrique dans le Colorado qui avait sculpté une paire de pattes d’ours énormes avec de la fourrure collée entre les griffes et qu’il avait fixées à des chaussures de sport. Jim Wagner était un sacré personnage. Il parcourait les berges boueuses de son coin de pêche préféré et ça marchait. Ça foutait une trouille bleue à tout le monde et, comme ça, il avait les lieux pour lui tout seul. Les gens le trouvaient dingue d’aller pêcher là-bas le soir. Le garde forestier a fait venir un spécialiste du gibier qui s’est bien creusé le crâne. Ils n’avaient jamais rien vu de pareil.” Il produisit son rire caillouteux.

“Est-ce qu’il n’y avait pas d’empreintes humaines sur le côté ? Autour de celles de l’ours ?”

“Il y en avait plein sous la neige. C’est la première rivière et le premier endroit où se garer après le parc. C’est plutôt joli. Apparemment, les gens viennent y pique-niquer et pisser.”

“Vous avez fait part de vos interrogations ?”

Elbie la regarda en plissant les yeux. “Je suis pas du genre timide.”

“Et ?”

“C’est Travers qui m’a embauché. Le shérif. Avant qu’il se fasse doubler par les gens du parc. Je lui ai remis mon rapport.”

“Est-ce que vous avez parlé à Farney ?”

“Farney est un ancien marine. Le type de mentalité où c’est tous les jours le débarquement de Normandie. Je ne dis pas qu’il ne peut pas être subtil parce que c’est faux. Mais disons que son réflexe, c’est de foncer tête la première. Chercher l’explication la plus simple et la plus plausible. *Lex parsimoniae*. Plus il y a d’hypothèses, plus il patauge. C’est un type bien, et j’imagine que sur le long terme, toutes choses étant égales, il a plus souvent raison que tort. Peut-être qu’en allant au plus évident, il est plus futé que nous autres.”

“Le rasoir d’Occam, le principe de simplicité.”

“C’est ça. Les empreintes d’ours, des marques de déplacement, la botte ensanglantée, affaire close. Et puis il avait vraiment l’air embêté chaque fois que débarquait la jeune femme.”

“Gabriela ?”

“C’est ça. C’est comme ça qu’elle s’appelait. On s’est réunis tous les quatre.”

“Ah bon ? Avec qui ?”

“Travers, Farney, Gabriela et moi. Sur les lieux de la disparition. Elle n’arrêtait pas d’insister et alors Farney s’est dit que c’était le minimum qu’on puisse faire. Lui montrer ce qu’on avait trouvé. Lui donner de quoi faire son deuil.”

“Ça alors, le shérif ne nous a pas raconté ça.”

“Ça n’a pas été le moment le plus glorieux de notre carrière, je crois.”

Une rafale balaya la véranda en palette et envoya une gerbe d’étincelles vers les jambes de Pete et Céline. Ils reçurent également quelques flocons dans le visage. Le traqueur se leva pour aller chercher du bois supplémentaire.

“Que voulez-vous dire ?” demanda Céline.

“Eh bien. Farney a tout organisé. Je n’étais pas invité mais Travers m’a fait venir. Comme s’il savait ce que Farney allait dire et qu’il voulait que je sois là. Un peu comme la conscience du groupe, j’imagine. Elle était si jeune et tout à coup j’ai réalisé qu’elle était orpheline. Ça faisait mal au cœur. Mais elle était futée comme tout.

“Le shérif n’avait pas le droit de lui donner son rapport et il ne lui a jamais fait part de ses doutes concernant les conclusions des gens du parc. Il a dû se montrer solidaire pendant tellement longtemps – surtout face aux médias. Imaginez un peu. S’il était sorti du rang et s’était mis à poser des questions. Ça aurait bien foutu la merde dans la communication. Et qu’est-ce que ça aurait entraîné ? Encore plus de douleur et de doutes pour cette jeune femme. De la souffrance, voilà

quoi. On savait tous qu'on ne retrouverait jamais ce type. Mort ou vif. Peu importe ce qui était arrivé cette nuit-là, c'était foutu pour toujours. Des fois, il y a des choses que vous sentez au plus profond de vous, comme vous sentez que le temps va changer.”

Il frissonna. Céline voyait qu'il lui ressemblait, que lui aussi prenait son travail à cœur.

“Bref, on s'est réunis. Elle est venue en voiture, une petite compacte qu'elle avait dû prendre à Bozeman. On s'est garés au pont et on a effectué les quelques mètres jusqu'aux arbres. Il faisait froid, on était mi-novembre, l'automne avait été sec – sauf cette semaine-là –, très peu de neige, le sol apparaissait entre les plaques. Elle portait une parka à capuche trop grande pour elle, avec un écusson qui disait “Smithsonian-Arctic Institute Antarctica Expedition 1975”. J'imagine qu'elle appartenait à son père. Elle portait aussi des mitaines, je me souviens, et avait une petite photo encadrée. Je lui ai demandé ce que c'était et elle m'a montré : sa mère et son père en gros plan, enlacés serrés et très souriants. On voyait une rambarde sur la photo, comme s'ils étaient sur un bateau, leurs cheveux soulevés par le vent. Un sacré beau couple.”

“Donc vous vous êtes retrouvés tous les quatre sous l'arbre.”

“C'est ça. Elle faisait si maigre dans sa grande parka. Enfin, j peux parler. Farney et Travers sont tous les deux imposants, d'anciens joueurs de football, et à côté d'eux, on aurait dit une gamine. Elle a repoussé sa capuche pour entendre mieux, mais ça n'a rien changé. Elle avait l'air si jeune, avec ses mitaines et accrochée comme ça à sa photo. Ça m'a brisé le cœur. Et pourtant. Je ne suis pas du genre sentimental.”

“Ne parlez pas trop vite”, rétorqua Céline.

“Si vous le dites. Son état, ça avait peut-être à voir avec ce qui s'était passé. Farney s'est raclé la gorge et a poursuivi le plus rapidement possible, à croire qu'il avait une arme braquée sur la tempe. Il a donné tous les détails, la botte ici, le sang là, les empreintes, les appareils, les traces de déplacement, le tout sans la regarder, incapable de le faire jusqu'à ce qu'il lui jette un coup d'œil sur la fin, se morde la lèvre et se racle encore une fois la gorge.

“« La conclusion – blablabla –, c'est qu'il n'a pas survécu à l'attaque. On a des données concernant ce type d'attaques, blablabla. Au-delà

d'un affrontement très bref, c'est presque toujours mortel. Surtout quand l'équipement ou des vêtements sont retrouvés un peu plus loin de... eh bien, euh. » Il a fermé sa gueule. Il était rouge tomate. Et ça n'était pas à cause du froid. « Je suis désolé », il a dit ensuite. On voyait qu'il voulait poser une main réconfortante sur elle, mais il s'est ravisé. Elle avait les yeux écarquillés et brillants. Ça se sentait qu'elle s'escrimait à rester forte. Farney s'est encore éclairci la voix et en regardant Travers, il a dit : « Shérif ? » Je vous ai raconté la situation. Imaginez la scène. Si vous croyez que Travers ou moi on allait ouvrir notre clapet pour dire : « Bon ben jeune fille, vous venez tout juste de perdre votre papa, le dernier parent qui vous restait, mais faut quand même que vous sachiez qu'il y a au moins dix trucs pas nets dans cette disparition de merde... » C'était juste inenvisageable. On a cédé. J'avoue. Pas vraiment mon moment le plus glorieux. Elle méritait de connaître la vérité. C'est ce que je me suis dit sur le coup et ce que je me dis encore souvent. Du temps passe et après... c'est l'histoire du chien qui dort." Il se tourna et cracha depuis la véranda.

On ne réveille pas un chien qui dort. Céline jeta un coup d'œil au beagle pelotonné aux pieds de l'homme, un bout de Chamallow collé à son museau.

*

Ils roulèrent en silence pendant qu'ils remontaient la piste forestière. Quand ils retrouvèrent la route du comté, Pete demanda : "C'était quoi cette histoire de chaussettes à losanges ?"

"Oh, tu ne la connais vraiment pas, celle-là ? Ça vient de ton université."

Pete secoua la tête.

"Eh bien, un gamin de l'Arkansas débarque à Harvard, essaye de se repérer et voit un étudiant de troisième année s'avancer sur la pelouse – il fume la pipe et porte des chaussettes à losanges. « Pardon, dit le gamin sur un ton très respectueux, elle est où, la bibliothèque ? » L'aîné le regarde du haut de son mépris et répond : « Jeune homme, à Harvard, on tient beaucoup à l'inversion verbe-sujet quand on pose une question. » « Ah, rétorque, le gamin tout honteux, je vais reformuler : où est la bibliothèque, *connard* ? »"

Le gloussement discret de Pete fut le meilleur moment de la journée. "Je m'en souviens à présent, dit-il. J'imagine que je voulais juste te

l'entendre raconter. En parlant de bibliothèque, je crois que nous devrions nous y arrêter.”

“Une fois de plus, tu lis dans mes pensées.” Elle se lécha deux doigts encore un peu poisseux. “Il nous faut nous remettre dans le contexte historique et trouver les *National Geographic* qui nous manquent. Lamont a passé beaucoup de temps en Amérique latine et, de toute évidence, il y était pendant la pire des périodes.”

VINGT ET UN

De retour à Red Lodge, ils voulurent prendre des forces pour leur séance de recherches et se dirent que les Chamallow ne suffisaient pas. Pete savait que s'il y avait eu de la barbe à papa, Céline aurait été comblée. Au lieu de quoi ils furent attirés par quatorze Harley garées le long d'une glissière devant un bâtiment en rondins appelé La Cabane aux Crabes de Billy. Les crabes étaient très loin de leur habitat naturel, mais les motos paraissaient tout à fait chez elles. La plupart étaient noires, trois étaient personnalisées, et quatre avaient des squelettes peints sur le réservoir : deux faucheuses prises en flagrant délit avec des nanas dénudées à forte poitrine, un squelette qui tirait à vue et un dernier qui semblait observer les oiseaux avec des jumelles. Ils se rangèrent près des motos.

Céline était tout excitée. Pete s'en aperçut parce qu'elle sortit une tablette de Juicy Fruit. "Regarde Pete, dit-elle entre deux mâchonnements. Les boy-scouts ont débarqué." En tant qu'artiste fortement influencée par l'iconographie de la mort utilisant souvent des crânes et des os dans ses œuvres, elle porta un œil critique d'aficionado sur ces dessins rutilants faits à l'aérographe. "Anatomiquement faux", remarqua-t-elle.

"Les squelettes ou les filles ?"

"Les deux, d'après moi. Tu crois vraiment qu'ils ont du crabe au menu ?"

"Je n'espère pas", dit-il simplement.

Ils descendirent du camping-car. Les nuages filaient dans le ciel, les températures se réchauffaient et, le temps d'un instant, ils furent en plein soleil. Céline s'arrêta sur le trottoir, laissa les rayons la baigner et puis ils poussèrent les portes battantes. Ça n'était pas comme dans les films où toutes les têtes se tournent d'un coup. Les bikers étaient trop accaparés par ce qu'ils faisaient. Six étaient coude à coude le long

du grand bar sans doute plutôt prévu pour accueillir quinze humains de taille normale, trois jouaient aux fléchettes sous une nasse à homard suspendue au plafond, deux à la table de billard du fond en compagnie de deux bikeuses toutes minces, pendant que trois autres soulevaient l'une des leurs sur une petite table où elle se mit à danser sur *Free Bird* qui passait au jukebox. Tous portaient les couleurs des Sons of Silence au dos de leur gilet en cuir. Un gars du cru à visage fin et queue de cheval grise tirait de la bière au bar et une jolie jeune fille servait des paniers de *fish and chips* aux joueurs de fléchettes. Elle était vêtue d'un tablier sur une courte robe à carreaux bleus avec des volants aux manches, baskets blanches aux pieds, et se déplaçait avec la grâce légère et hésitante d'un springbok dans l'enclos des lions.

Tout le monde ne se tourna pas, mais tous lancèrent un coup d'œil aux touristes BCBG du troisième âge qui venaient d'entrer ; ces regards n'y virent ni menace ni profit et retournèrent à la fête. En une fraction de seconde, Céline les compta et compara ce chiffre au nombre de motos garées à l'extérieur. Aucun mâle ne manquait, personne n'était aux toilettes. C'était une habitude qu'elle avait. Elle constata également que Pete et elle laissaient autant de souvenirs que deux mouches. Bien. Mais. Il faudrait quand même qu'elle demande à l'un de ces hommes ce que fabriquait ce squelette avec ses jumelles.

L'endroit était un mélange étrange de restaurant familial et de bar. Les tables rondes avaient des nappes en toile cirée à carreaux rouges avec bouteilles de sauce piquante et de ketchup, des filets de pêche, des flotteurs et des ancres de bateaux étaient accrochés aux murs, et des néons Foster's Ale et Budweiser clignotaient en vitrine. Céline plissa le nez. L'endroit ne sentait pas la vieille bière comme un sous-sol d'étudiants, c'était déjà ça, mais elle trouvait que plusieurs de ces bikers n'auraient rien perdu à prendre un bain.

D'un geste de la main, le barman leur indiqua de se choisir une table. Céline prit celle qui était la plus proche des joueurs de fléchettes. Heureusement, la musique n'était pas assez forte pour empêcher la possibilité d'une conversation. Deux Sons of Silence à barbe avec une chope de bière à la main regardaient leur troisième frère tirer. L'un disait à l'autre : "Ouais, je suis allé à l'enterrement de J. R. à Denver. L'aumônier se tenait devant deux mille bozos du club 1 %³, et sans déconner, il a dit : « Chaque matin je remercie Dieu de n'avoir encore tué, mutilé ni volé personne – et ensuite je me lève ! »"

Rires. Céline fit un geste en direction de leur blason – un aigle aux ailes déployées au-dessus d'un phylactère où se lisait une expression

latine en lettres cursives.

“*Donec Mors Non Separat*, Pete. Quasiment comme les vœux de mariage, *Donec mors nos separaverit*. Jusqu’à ce que la mort nous sépare. C’est sûr qu’à côté, le *semper fi* des marines fait moins... conjugal, tu n’es pas d’accord ?”

“Mieux vaut garder ça pour toi, sans doute.”

“Humpf.”

Ils regardèrent la serveuse déposer trois paniers sur la table à côté de la cible. Elle adressa un signe à Céline. Les bikers barbus sourirent et la remercièrent. Elle prit la fuite. Pas assez vite. Le plus grand, rasé de près avec une longue queue de cheval, les coudes couverts d’un tatouage en toile d’araignée, tendit le bras qui tenait une fléchette et attrapa la jeune fille par l’ourlet de sa robe. Il était rapide comme l’éclair et elle fut stoppée net. Elle effectua un autre pas malgré la tension comme si elle n’acceptait pas ce piège et Céline vit le coton se plaquer contre sa cuisse et son ventre.

“Pas si vite, ma jolie. J’ai demandé s’il y avait de la *salsa*.”

La jeune fille se tourna. Elle était rouge sous ses taches de rousseur. “Je ne vous ai pas entendu, pardon. Vous avez de la sauce piquante sur la table, monsieur.”

Toile d’araignée afficha un sourire. Deux dents en or brillèrent. Il la regarda des pieds à la tête, entortillée dans sa robe. Il pinçait l’ourlet entre ses doigts comme s’il tenait un papillon. Elle avait à ce moment-là la jambe exposée jusqu’en haut de la cuisse. Céline voyait le motif à fleurs de sa culotte. “*Monsieur*, grogna-t-il. Un peu plus et je me sentirais vieux. La sauce piquante c’est pas comme la *salsa*.” Il ne lâcha pas et la jeune fille paniqua. Céline le voyait dans son regard. Elle murmura : “Pardon. Je crois qu’on en a en cuisine.” Céline lisait sur ses lèvres, et la jeune fille passait nerveusement les mains sur ses hanches pour tenter de lisser sa robe tire-bouchonnée et la tirer vers le bas.

Pete remarqua que Céline commençait à avoir du mal à respirer. Elle pinçait les lèvres. Il avait emporté la bouteille d’oxygène au cas où, alors il la brancha et tendit la canule à Céline. Elle était énervée mais avait les yeux écarquillés comme quand elle cherchait son air, si bien qu’elle prit le tube à contrecœur et le passa derrière ses oreilles.

Elle inspira deux fois, enleva le tube et se leva. Pete ne lui conseilla pas de se rasseoir. Ça ne faisait pas partie de ses attributions. Il se contenta de fermer l'oxygène.

Toile d'araignée tenait l'ourlet en boule dans son poing et la jeune fille s'efforçait de se dégager. La main libre du type alla au col déboutonné de la robe d'un mouvement efficace et fluide. Il se servit de deux doigts comme d'un crochet, couvrit le petit crucifix sur une chaîne fine qui pendait entre ses seins, et il tira juste assez pour qu'elle fasse un demi-pas chancelant vers lui. Elle avait l'air affolée, comme un cheval dans une étable en flammes.

“Où tu vas, là ? Y a pas le feu. On va parler condiments. Les sauces, tout ça. Toi, je parie que t'es bien juteuse. Et piquante comme il faut.”

Céline prit une dernière inspiration profonde et se faufila entre deux chaises en bois. Elle tendit la main et tapota Toile d'araignée sur l'épaule. Il sursauta. “*Putain !*” Il lâcha la fille et fit volte-face, les poings levés, mais ne vit personne jusqu'à ce qu'il baisse les yeux.

“*Qu'est-ce que tu veux, bordel ?*” dit-il. Il avait les mots VA CHIER tatoués en grosses lettres bleues sur les articulations de ses deux mains.

“Pas bête, remarqua Céline. Les doigts qui forment des mots. Rappelez-moi de vous raconter la blague du pénis tatoué.”

Il fallut une seconde à la serveuse pour comprendre qu'elle était libre, elle resta bouchée bée face à Céline et fila par les portes battantes de la cuisine. Cette fois, Pete vit des têtes se tourner. Les Sons of Silence au bar avaient pivoté sur leur tabouret. La fille qui dansait sur la table fronçait les sourcils. Elle avait déboutonné son gilet, sous lequel elle ne portait rien.

Sans quitter l'homme du regard, Céline tendit la main vers une bouteille en plastique posée sur la table et la brandit. “*Salsa*, dit-elle. Je crois que personne ne l'a remarquée.” Toile d'araignée contracta un poing et saisit la bouteille. Il cligna des yeux. Il ne savait pas quoi penser de cette petite vieille. Céline voyait qu'il essayait de convoquer sa rage de guerrier, mais la confusion l'avait fait fuir. Pas de souci, Céline pouvait la faire revenir.

“Ça n'était pas très poli, fit-elle remarquer. Vous attrapez toujours les jeunes filles par leur robe ? Ou par les cheveux, peut-être ? C'est

peut-être votre seul moyen d'attirer leur attention ?”

L'homme ferma la bouche et son expression se durcit. Ses yeux noirs étaient opaques. Exactement comme des volets qu'on referme, pensa-t-elle. Pas commode, le garçon. Un de ses petits copains débrancha le jukebox.

“Toi mémé, je te conseille vraiment de retourner poser ton cul sur ta chaise. Et je suis sympa, là. Crois-moi.” Céline recula de trois pas. Elle portait le Glock sous sa veste. Si elle devait le braquer sur ce type, autant être hors de sa portée. Elle évalua la distance. Elle parcourut du regard cette étrange cabane à crabes du Montana. La moitié des motards souriaient.

“Bien, dit Toile d'araignée. Recule. Tout doux, mémé.” Il sourit à son tour, dévoilant ses affreuses dents en or.

“Je crois que vous devriez vous excuser, reprit-elle. Auprès de la jeune fille. Ou de moi. On dira que je représente la gent féminine.” Céline se redressa. Elle regardait droit dans les yeux de l'homme, très sérieusement, sans une once de peur. Elle était majestueuse.

L'atmosphère des lieux était très tendue. Pete entendit qu'on fermait un robinet derrière le bar, entendit une goutte tomber dans l'évier en inox. Le remugle de sueur, de vêtements sales, de bière et de cigare lui chatouilla les narines.

Toile d'araignée se passa la langue sur les lèvres. Lentement, comme en transe, il extirpa un objet de son gilet – un cran d'arrêt de douze centimètres – et il fit surgir la lame d'un mouvement du pouce. Pas d'empressement, il savourait presque ce geste expert. Céline comprit que l'homme était très dangereux.

“T'es pressée de mourir, mémé ? Parce que je peux t'aider.”

Le visage de ses comparses se pétrifia. Finis les grands sourires. C'était l'attente d'un potentiel bain de sang, ou le fait que dans trois minutes, ils seraient peut-être obligés de fuir une scène de crime dans le Montana. Quelques manœuvres tactiques seraient nécessaires. Ils observaient et écoutaient avec une intensité aussi farouche que leurs têtes de mort.

Céline ne détourna pas le regard. À son tour, elle lécha ses lèvres sèches. Dans le bar, tout le monde le vit, essaya de donner du sens à

son geste. “Jeune homme, finit-elle par articuler très clairement, je suis déjà morte.”

Ces mots firent l'effet d'une bourrasque sur l'assemblée. C'était le credo du samouraï. Du légionnaire. Le leur. Ils furent frappés par la familiarité de ces mots : ils étaient prononcés avec conviction, simplicité et sans une ombre de peur. En son for intérieur, chaque guerrier éprouve le plus profond respect pour le courage pur, et ces Sons of Silence le virent chez cette femme, ce qui mit aussitôt fin à la transe de Toile d'araignée. Le couteau avait soudain l'air déplacé dans sa main. Céline se dit que les choses pouvaient basculer dans un sens comme dans l'autre.

“Une minute”, dit-elle. Ses hautes pommettes s'étaient creusées et ses yeux brillaient. Elle se tenait au dossier de la chaise pour respirer. Personne ne bougea. Elle adressa un signe de tête à Pete. Il ouvrit la bouteille et lui tendit le tuyau qu'elle pressa contre son nez. Elle respira pendant tout une minute, lui rendit la canule.

Elle parcourut la pièce du regard. “Les garçons, je vous conseille vivement d'arrêter de fumer tant que le meilleur de ce que vous avez à vivre est encore devant vous.”

Ce fut comme d'expulser l'air d'un pneu trop gonflé. Les bikers de la pièce poussèrent un soupir, secouèrent leur tête échevelée, et murmurèrent : “*Putain, c'était quoi ce bordel ?*” Un ou deux rirent, gênés, mais personne ne s'amusait plus. Le plus vieux des barbus posa une main sur l'épaule de Toile d'araignée qui replia la lame et secoua lui aussi la tête comme pour sortir d'un rêve. Pete entendit quelqu'un dire qu'ils feraient mieux de remonter en selle s'ils voulaient arriver à Big Timber à temps pour l'*happy hour*. Un géant avec un écusson en chevron, le sergent en armes, paya la note. Les Sons of Silence sortirent en file indienne. Le jukebox était muet. Dans l'immobilité en suspens laissée par leur départ, Céline et Pa entendirent le moteur de quatorze Harley prendre vie dans un rugissement.

VINGT-DEUX

La bibliothèque publique de Red Lodge était un bâtiment neuf doté d'une grande véranda qui donnait sur la rivière et d'un grizzly en bronze qui donnait sur le parking. Où un jeune couple de hippies était ouvertement en train de fumer de l'herbe. Les voitures garées là offraient un mélange à parts égales de Subaru déglinguées et de pick-up avec rack à fusils – hippies et péquenots, une démographie d'huile et d'eau très courante dans les petites villes de l'Ouest.

Pete posa leur ordinateur portable sur la table d'un petit box et Céline demanda à la bibliothécaire de l'accueil où elle pourrait trouver des *National Geographic* vieux de trente ans. La femme portait un col roulé, des boucles d'oreilles turquoise et des lunettes hexagonales sans monture. Ses longs cheveux gris étaient attachés en queue de cheval. Ses yeux bleus se posèrent sur Céline avec un air de reconnaissance, à la manière dont un héron bleu regarderait un congénère dans un marais. Elle avait sans doute été élevée dans le Connecticut. "Vous savez, dit-elle, je suis assez vieille pour me souvenir de l'époque où les jeunes hommes posaient la même question. Et je peux vous dire que les plaques tectoniques ou les peintures rupestres ne les intéressaient pas du tout."

"Pour ma part, ces deux sujets m'intéressent énormément. Comment avez-vous deviné ?" l'interrogea Céline. La femme contourna le comptoir – elle était chaussée de sabots danois – et Céline sut qu'elle venait de se faire une alliée. "Quelle année ?" demanda la bibliothécaire par-dessus son épaule. "En fait, je cherche cinq numéros. Mars 1973, janvier 1974, février 1975, et ceux de septembre et octobre 1977."

*

Voilà le reportage. Lamont n'apparaissait pas dans les autres numéros, mais il avait un très long article dans celui de janvier 1974. Ça, il était doué. Très doué. Il s'agissait d'un de ses sujets tardifs sur le

Chili, mais cette fois, entièrement centré sur la vallée du río Manso en Patagonie. Gabriela en avait parlé. Les lieux avaient dû lui faire forte impression la première fois. L'article montrait d'autres photos de *huasos* à cheval affublés de leur chapeau plat caractéristique, des fermes le long de la rivière reliées par des sentiers équestres et enveloppées dans des nuages bas, des femmes partageant une tasse de maté autour d'un feu de camp, un cow-boy qui faisait gravir un col déboisé à des chevaux avec un ciel d'orage noir pour seule toile de fond. Fascinant. Et Paul Lamont était là, en photo sur la page des contributeurs, tête nue sous le soleil, beau et solidement charpenté dans son t-shirt noir. Un petit paragraphe indiquait qu'il avait passé tout l'hiver chilien à photographier la vallée du río Manso. Pas que, pensa Céline. Ma main à couper. Aucune mention des événements qui avaient secoué le pays à la fin du mois de septembre.

*

Elle montra le magazine à Pete qui lança des recherches sur le Chili à l'hiver et au printemps (hémisphère sud) 1973. Il eut tôt fait de sélectionner et sauvegarder une vingtaine d'articles. Le matin du 11 septembre, le général Augusto Pinochet ordonna un assaut par l'infanterie et les blindés sur La Moneda, le palais présidentiel situé à Santiago. Pinochet allait déloger une bonne fois pour toutes le gouvernement socialiste et Salvador Allende, son président élu démocratiquement. Dans l'après-midi, quand les défenseurs du palais finirent par rendre les armes, Allende, alors âgé de soixante-cinq ans, fut retrouvé mort dans le salon de l'Indépendance – la version officielle raconte qu'il s'était suicidé avec un AK-47 que lui avait donné Fidel Castro. Le coup d'État porta les militaires au pouvoir, Pinochet seul à leur tête, et son arrivée marqua le début d'une des périodes les plus sombres qu'ait connues une nation moderne : un régime où la torture, les disparitions et les assassinats politiques firent des dizaines de milliers de morts.

Le gouvernement américain avait été impliqué dans l'organisation du renversement d'Allende et un rapport rédigé par le National Intelligence Council en 2000 conclut que si la CIA n'avait pas "aidé Pinochet à devenir président", elle "partageait depuis longtemps des informations classées secrètes avec certains des acteurs du coup d'État et – parce que la CIA n'avait rien fait pour décourager ce coup d'État et avait même pensé en provoquer un en 1970 – donnait donc sans doute l'impression de le tolérer".

“Donnait l'impression de le tolérer”, répéta Céline sèchement. Elle survola le reste des articles. “Lamont a vu quelque chose qu’il n’aurait pas dû voir. Ou l’a pris en photo. Gabriela. Je vais l’appeler. On a besoin de savoir si son père a été à La Moneda. S’il ne l’a ne serait-ce que mentionnée. Bon sang.” Elle toussa, fort et longtemps, en se couvrant le visage d’un bras. Quelques gamins et leurs parents installés sur des poufs dans le coin des enfants la regardèrent.

“Pardon, dit-elle dans un souffle. Pete, tu pourrais l’appeler ?”

“Et au sujet du mic...”

Céline acquiesça, la main toujours devant la bouche. Elle reprit son souffle, juste assez, et réussit à dire : “Demande-lui peut-être de te rappeler d’un café près de chez elle. Qu’elle rappelle la bibliothèque. Donne-leur vingt dollars. Ils ne pourront pas écouter – quoique si. Mmm...” Elle chercha de nouveau son air, toussa. “Bon, dit-elle. Le Chili est la clé de voûte de toute cette histoire. Il était là-bas. Il y a les rumeurs sur ses autres missions. Ça fait sens. Ça expliquerait aussi la présence de notre ami, le jeune M. Tanner. Wow, Pete. Une histoire pareille, ça ne s’invente pas.”

Pete sourit. Elle disait toujours *Wow* quand elle était vraiment impressionnée. C’était le cas cette fois. Pete l’était aussi. Il lui posa délicatement une main dans le dos et laissa passer les convulsions. Il avait l’habitude. Quand elle put de nouveau respirer normalement, il lui frotta le dos et dit : “Peut-être qu’il n’est pas nécessaire de l’appeler et de la mettre davantage en danger en les faisant s’intéresser encore plus à elle. Qu’est-ce qu’elle pourrait nous dire de plus ?”

Céline inspira. Elle se leva avec difficulté et contempla le reste de la bibliothèque. Les gamins et leur mère étaient retournés à leur lecture à voix haute. Un type genre homme des bois se faisait tamponner un livre au comptoir des emprunts, et le couple de hippies défoncés du parking était à présent installé à un poste informatique à l’avant de la grande salle. Rien de plus.

“Je ne comprends pas, dit-elle. Il n’y a pas de secrets. Plus maintenant, plus aujourd’hui. Qui ça intéresse, tout ça ? Les gens sont plus ou moins au courant des exactions de la CIA là-bas.”

“Peut-être pas de toutes.”

Elle haussa un sourcil. Elle réagissait vite. Pete entendait presque les

rouages finement ajustés – des rouages d’horloge suisse – cliqueter. Elle dit : “Toutes ces histoires pointent vers la déstabilisation des socialistes, l’aide aux instigateurs du coup d’État, les services secrets. Et s’il y avait autre chose ? D’encore plus... honteux ?”

“De plus direct, dit Pete. Tu penses que Lamont a pu être impliqué ?”

“C’est vers ça qu’on semble se diriger. Ou il a dû être sur place. Il était *photographe*. Il devait avoir une *photo*. Je te fiche mon billet. Oh, Pete.” Elle inspira encore quelques bouffées d’air. Elle était trop excitée.

“Mais ce ne sont que des suppositions, ajouta-t-elle. Des oui-dire, des temporalités qui coïncident. Il a dû y avoir des milliers d’Américains présents au Chili durant l’hiver 1973, dont un grand nombre qui nourrissaient des tendances politiques réactionnaires.”

“C’est sûr, murmura Pete. Mais le jeune William Tanner est bien réel. Et on dirait qu’il a décidé de se faire discret.”

*

Ils cherchèrent le traceur de Tanner sur leur écran, mais aucun point ne clignotait, rien. Bon. Il était peut-être garé dans un canyon resserré, ou ailleurs, sous terre. Rien de plus simple que de perdre un signal temporairement. Ils se mirent en route. Quelque chose dans la bibliothèque, un produit d’entretien, peut-être, aggravait la respiration de Céline et vu où ils en étaient de leur discussion, il n’était pas inutile de changer d’air. De perspective. Il fallait mettre au point un plan d’action et, pour l’instant, ils n’en avaient aucun.

Ils avaient toujours trouvé les promenades très stimulantes. Quand ils étaient chez eux, il leur arrivait souvent de marcher le long de l’East River, de contourner le River Café en direction des vieux entrepôts en brique qui avaient autrefois abrité des épices, et de traverser les rues pavées de Dumbo. Ils longeaient la petite plage de galets, le chantier naval et revenaient. Parfois, ils s’arrêtaient prendre un épais chocolat chaud chez le chocolatier de Water Street. Plus d’une fois, ces petites balades leur avaient fait voir une affaire sous un jour nouveau.

Ils remontèrent la rue principale de Red Lodge, lentement, passèrent devant le barbier, le Butte Diner, Faye’s Taxidermy, et Ben’s Sporting

Goods avant de tourner dans Elk Street pour s'approcher de la Rock Creek. Les peupliers et les aulnes offraient un camaïeu d'orange, vif, couleur citrouille ou butternut. Le ciel se dégageait, du bleu apparaissait, les rayons du soleil balayaient les arbres de l'autre rive comme un courant d'air, et le vent était chargé de l'odeur suave des feuilles mortes. Céline se dit qu'il y avait des moments où la vie était pure merveille. Que pouvait-il y avoir de plus que cela ?

Eh bien... Il existait aussi de grands mystères. Ne serait-ce pas bien d'en résoudre au moins un ?

Lors de ces conversations, le grand sujet était l'efficacité du passage à l'étape suivante. Dorénavant, il leur faudrait marcher sur des œufs. Plusieurs points s'étaient éclaircis : 1) le téléphone de Gabriela avait été mis sur écoute. 2) Quelque chose dans leurs premiers échanges téléphoniques avait entraîné un cambriolage. 3) Le dossier qu'elle avait compilé sur la disparition de son père avait été volé. 4) Un homme du nom de William Tanner, tireur d'élite chez les SEAL, les suivait, alors qu'*a priori*, il n'était ni fan de Céline ni désireux d'écrire sa biographie autorisée. 5) L'enquête officielle effectuée sur place après la disparition de Paul Lamont était bancal et, pour une raison ou une autre, avait été faussée afin qu'il soit conclu à une Mort par Attaque d'Ours alors que les preuves semblaient laisser entrevoir une autre explication possible. 6) L'homme chargé de cette enquête, le ranger Tim Farney, avait agi avec une brusquerie peu caractéristique pour arriver plus vite à la conclusion susmentionnée, montrant des signes de possibles pressions extérieures. 7) *National Geographic* avait envoyé Paul Lamont en reportage au Chili durant l'hiver 1973. 8) À la fin de cet hiver, un coup d'État soutenu par les États-Unis et aidé par la CIA renversait un gouvernement élu démocratiquement et mettait un dictateur au pouvoir.

“Essayons de trouver deux autres éléments, Pete, on doit bien pouvoir en trouver deux de plus. Tu ne penses pas que ça serait élégant d'avoir une réflexion résumée en dix points tout rond ?” Le murmure de Pete. Ils marchaient lentement.

“Qu'est-ce que c'est que cet oiseau qu'on n'arrête pas de voir partout ? demanda Céline. Qui va et vient le long de la rive, avec ce chant mélodieux ? Il est très joli.”

“C'est un martin-pêcheur.”

“Très beau.”

Donc : 9) Quelque chose sur Tanner. Cet homme est vraiment inquiétant. Bien sûr : ils l'avaient quasiment eu sous le nez quand il les suivait, et à la seconde où ils s'étaient renseignés sur *lui*, il était devenu invisible. S'était tout bonnement volatilisé.

“Ça me met mal à l'aise.”

“Moi aussi.”

10) La somme de tous ces petits faits et hypothèses suggère que quelqu'un doté de ressources importantes et d'influence voulait que Paul Lamont reste mort.

*

Arrivés sur Cooper, ils s'offrirent des cônes de crème glacée au Big Dipper. Pete choisit une boule chocolat et Céline apprit aux jeunes employés à faire un Dusty Miller et les incita à s'en offrir un aussi : “Mais faites attention, c'est très très très addictif. Je ne vous en dis pas plus !” Le Dusty Miller était la glace que ses sœurs et elle réclamaient à cor et à cri tous les week-ends à la plage du club de Fishers, et qui portait le même nom que la petite plante verte poussiéreuse qui poussait au pied des dunes. Baboo, qui adorait elle aussi cette glace, s'autorisait à en manger une par semaine et en prenait toujours une autre pour Gaga qui feignait l'indifférence. Glace au café, crème de Chamallow, sirop au chocolat Hershey, le tout généreusement saupoudré d'extrait de malt. La recette parle d'elle-même.

Ils s'installèrent à une table de pique-nique à l'ombre d'un grand peuplier devant la boutique et attaquèrent leur glace. Il faisait presque chaud. Ce que Céline aimait avec l'automne : la seule certitude était qu'il était violemment imprévisible. Enfin elle s'amusait, et pas qu'un peu.

La plupart des mères et des grands-mères de son âge n'aimaient sans doute pas trop le changement, les embardées soudaines ou avoir un assassin barbu à leurs trousses. Céline adorait ça. Elle faisait comme si Tanner la rendait nerveuse, mais Pete savait qu'elle était surtout excitée. C'était son moteur. Il représentait un défi immédiat et lui permettait d'affûter sa concentration. Il n'avait pas simplement disparu du radar, n'avait pas laissé tomber sa traque pour rentrer chez lui. Elle sentait sa présence comme elle était souvent capable de reconnaître la bonté, l'arrivée de la pluie ou du danger.

“Pas mal du tout, dit Céline en prenant une autre cuillère de paradis saupoudré de malt. Je parie que si on revient dans un an, le Dusty Miller aura été mis à la carte. Et que tous ces gamins seront devenus gros.”

Pete était sérieux. Il dit : “Je crois que pour le moment on ferait surtout mieux de s’assurer d’être encore là dans un an. Je crois qu’on s’approche d’événements et de sensibilités qui dépassent Gabriela et la disparition de son père.”

Céline fronça les sourcils. Le promeneur ordinaire – comme ce couple d’ados qui marchait sur le sentier longeant la rivière – aurait pu croire que Céline était en colère. Une vieille dame très glamour peut-être en rogne à cause de la piètre qualité du service chez ce marchand de glace perdu dans la cambrousse. Elle avait les lèvres serrées, les yeux écarquillés et la peau des joues tendue. Elle respirait mal. N’était pas en colère. Mais elle s’armait de courage pour le combat à venir, ainsi qu’elle avait dû le faire toute sa vie. Elle n’allait certainement pas laisser passer ça. Quand elle avait accepté l’affaire, elle n’avait rien eu à perdre. La morphine de Mimi lui avait fait les yeux doux depuis le coffre-fort où elle rangeait aussi son arme.

À présent, elle devait penser à la sécurité de la jeune femme, et à celle de Pete, aussi. Son mari n’en avait pas encore fini avec la vie, loin de là ; elle savait qu’il pourrait encore passer deux décennies à rédiger des Mémoires, sa jeunesse sur une île du Maine, sa vie d’adulte à enquêter sur les personnes disparues. En fait, elle était bien en colère, une partie d’elle l’était, en pensant qu’on avait laissé pourrir la situation au point qu’un père s’était senti obligé d’abandonner sa fille. Danette et le comportement autodestructeur de Lamont n’étaient sans doute pas étrangers à cette situation, mais les fortes pressions extérieures et les circonstances non plus – Céline en était certaine. Lamont, soupçonnait-elle, était trop impliqué dans ce borborygme dont il voulait se sortir, et la seule façon d’y parvenir était de mourir.

Mais il n’était pas mort. Un parfum dans le vent le lui disait. Vraiment. Son flair de chien de chasse le lui disait.

“Il faut qu’on le trouve, dit-elle. Pour l’instant, je veux appeler Gabriela.”

“Et Tanner ?”

“Tanner sera toujours Tanner. C’est notre seule certitude...”

Le lampadaire au-dessus de leur table explosa. L’air se raréfia et éclata – ça ne pouvait être qu’un deuxième tir. Il produisit un bang sonore contre le poteau en fer. Fut suivi d’une pluie de verre. Les éclats rebondirent sur la table comme une mauvaise grêle. Ils tombèrent sur leurs couvre-chefs, se collèrent sur leur sauce au chocolat comme des paillettes scintillantes. Céline était à mi-cuillerée. Elle leva la tête d’un coup, sa cuiller tomba sur le bois dur – et dans sa main, apparu comme par magie, le Glock noir. Ce n’était pas le genre de réaction qu’on attendrait d’une vieille femme, ou de quiconque, à vrai dire. Les jeunes employés du marchand de glace s’accroupirent, bouche bée face à la cliente armée.

“Oups, murmura Pa. À croire qu’il nous a entendus.”

“C’est peut-être le cas. Il faudra qu’on passe le détecteur.” Son visage était dur. “Déjà que je déteste qu’on mette du vert dans mon assiette, si maintenant, on fait tomber du verre sur mon Dusty Miller, alors rien ne va plus.”

“Yeap.”

“Enfin bon, je me sens plus en sécurité. S’il avait voulu nous tuer, il l’aurait fait.”

“Oh, pas si sûr. Ça va peut-être venir.”

“On emmerde Tanner. Et j’espère qu’il m’entend. On ferait mieux de filer avant que la police n’arrive avec toute sa paperasse. La vie est vraiment trop courte.”

Pete laissa à son cœur battant la chamade le temps de ralentir, se mordit l’intérieur de la joue et jaugea calmement sa femme, elle pas du tout intimidée. Jusque-là, elle leur avait évité de se faire tuer. Elle lui serra le bras. “À mon avis, ils n’ont aucun intérêt à faire du mal à deux petits vieux, tu ne crois pas ? C’est la tactique de la peur.”

“Hmmm.”

“J’ai une idée, dit-elle alors qu’elle rangeait son arme. Se faire tirer dessus permet d’avoir l’esprit plus clair.”

“Pour ma part, ce genre d’événement a surtout un impact sur ma

vessie.”

“Tu te souviens de cette artiste, Pete, celle du musée national de Santiago, dont Lamont a fait le portrait dans un de ses grands reportages sur le Chili ? Tu te souviens ? Celle qu’ils qualifiaient de trésor national ? Elle était là. Il la connaissait peut-être. Elle devait faire partie de l’élite. Je me demande si elle est encore de ce monde, Pete. Mais si c’est le cas, il faut qu’on la contacte. C’est un peu tiré par les cheveux, je sais, mais on a besoin de remettre Lamont dans le contexte.”

Ils firent tomber les morceaux de verre de leurs vêtements et retournèrent directement à Cooke City. Ils pourraient tenter de joindre l’artiste en question depuis le téléphone du Poli’s. Et il leur faudrait aussi aller parler à un certain couple de réfugiés afrikaners.

VINGT-TROIS

Il y avait des trous dans la vie de Céline qui avaient donné beaucoup de grain à moudre à Pete sans qu'il soit jamais parvenu à les combler. Elle avait certaines aptitudes qui sortaient de l'ordinaire, des réactions anormales dans les instants critiques, et, manifestement, elle avait dû suivre une préparation intensive à un moment ou un autre. Il avait posé la question une ou deux fois et elle l'avait envoyé sur les roses. Il se demandait alors si ça le regardait et décidait que oui. Et puis plus tard, que non. En tant que généalogiste et historien de sa famille, son amour pour la rigueur en matière de recherches et d'enquête entraînait en conflit avec sa modestie congénitale et son respect pour la vie privée des autres. Il avait conclu bien des années plus tôt que certains pans d'une vie restaient intimes justement parce que la personne voulait que ces frontières soient respectées. Une biographie, quand elle était bien faite, possédait ce même tact. L'histoire avec un grand H, en revanche, était le récit de tout ce qui avait été montré. Et une épouse... eh bien. Le mystère d'une épouse devait être préservé à tout prix. Sans doute.

Il y réfléchissait une fois de plus tandis que Céline les ramenait vers Cooke City. C'était la première fois qu'on leur tirait dessus, et il se demandait où on lui avait appris à dégainer aussi vite, mais plus impressionnant encore, à rester si calme face à un tir sans sommation. Et plus encore : l'incident l'avait revigorée. Lui avait rendu force et rapidité. Il avait vu à quelle vitesse elle avait réagi, s'était levée au lieu de se recroqueviller, scrutant et cherchant, repérant les angles de tir protégés. Il remarqua aussi que sa respiration était plus calme, plus ample. Il était bien obligé d'en conclure que *ce* genre d'instant critique la rendait *heureuse*. De quoi être émerveillé. Enfin, peut-être.

Un jour, Hank lui avait raconté la deuxième fois qu'il l'avait vue tirer. Céline était à Sun Valley pour accompagner Mimi dans ces derniers moments, et Hank était venu de Denver pour dire au revoir à sa tante. Ils traversaient Hailey en voiture par un après-midi venteux de printemps quand Céline avait remarqué une armurerie installée

dans un bâtiment en ciment près de la rivière et avait demandé à Hank de se garer. Le vendeur derrière le comptoir portait un chapeau de cow-boy et une salopette, comme un paysan qui venait de travailler sur son tracteur, sauf qu'il n'avait pas bidouillé de moteur, mais nettoyé un Walther. Il avait étalé les pièces sur un bout de tissu. Il parut de plus en plus intrigué en observant la gentille petite dame de la ville passer en revue les pistolets et s'arrêter au-dessus d'une très grosse arme de poing dans la vitrine du comptoir.

“Est-ce que je pourrais voir celui-ci ?” avait demandé Céline en pointant l'arme du doigt, son bracelet doré heurtant le verre.

“Celui-ci ? Le M1911 ? C'est un Colt, m'dame, un calibre 45. C'est pour offrir ?”

Céline leva les yeux, sourit d'un air interrogateur. “C'est pour moi, bien sûr.”

Il sourit à son tour. “Il est un peu gros. Je vous recommande... vous pourriez commencer avec un 22, plutôt.”

Hank savait imiter les voix, et c'était hilarant, à tel point que Pete avait même réussi à émettre un rire audible. “Oui, mais j'aimerais juste voir celui-ci, dit Céline. Je n'en ai jamais eu entre les mains.” Ce qui était peut-être vrai.

L'homme haussa les épaules, attrapa l'arme d'une main qui ressemblait à une grosse patte et, canon vers le sol, relâcha le chargeur qu'il posa sur le comptoir, tira la glissière en arrière pour vérifier que le pistolet n'était pas chambré et le lui tendit à plat sur ses deux paumes ouvertes à la manière des marchands d'armes, comme un sacrement. Il recula et l'observa non sans indulgence ; il était prêt pour le spectacle et avait la courtoisie de ne pas croiser les bras. Céline saisit le semi-automatique, leva un sourcil vers l'homme, replaça le chargeur en le glissant à la base de la crosse avant de l'enfoncer avec le talon de la main. Puis elle referma les doigts autour de la carcasse, la gauche sur la droite, légère pression de la gauche sur le bras droit à peine plié, et braqua la porte. Hank vit la bouche de l'homme partir d'un côté comme s'il sondait une dent douloureuse avec sa langue. Hank pouvait lire ses pensées comme une bulle dans une bande dessinée : *Moui, pas mal, la posture. Elle doit regarder des tas de séries policières.*

Un mètre à ruban aurait confirmé que Céline était vraiment petite.

Dans ses mains, l'arme semblait énorme. Elle la reposa. "Lourd", dit-elle.

"Ça aide pour le recul", expliqua-t-il. Elle acquiesça. Il ajouta : "Et je vois que la crosse est beaucoup trop grosse. On pourrait vous modifier les plaquettes."

"Vraiment ?"

Il paraissait franchement perplexe. Et curieux. Qui était cette bonne femme ? Elle pouvait à peine soulever le foutu flingue. Il releva la manche effilochée de son bleu de travail et jeta un coup d'œil à sa montre. "Bon sang, déjà cinq heures. J'allais fermer dans une demi-heure. Ça vous dirait d'aller tirer ce bijou ?"

C'est ainsi qu'ils se retrouvèrent dans la Bronco de Dick Roop Jr, tressautant sur une route des services forestiers en direction d'un *arroyo* au-dessus de Hailey. C'était une étroite ravine à l'ombre de pins ponderosa. Un vieux tronc était couché près de la berge. Les traces d'un feu de camp et des cadavres de bouteilles éparpillés, un coin très prisé pour faire la fête. Dick ramassa quatre canettes, trois bouteilles et les aligna sur le tronc sans ordre particulier. Il recula de presque huit mètres et tendit l'arme en disant : "Madame Watkins ? Je vous montre comment on l'arme. Vous le pointez vers le sol un peu sur le côté, comme ça. C'est qu'il faudrait pas vous exploser ces jolis petits pieds." Céline acquiesça, très attentive et polie. Il sourit, tira sur la glissière. "Ça, c'est la sûreté, vous l'actionnez avec votre pouce, comme ça. Vous ne l'enlevez que quand vous êtes prête à faire feu. Vous croyez que vous allez vous souvenir de tout ça ?"

"Je vais essayer, en tout cas, monsieur Roop."

"Bon, donc ça va vous envoyer comme un gros coup de sabot alors faites en sorte que votre bras droit soit bien en position comme je vous ai déjà vue faire." Il lui tendit le pistolet et se recula d'un pas. "Essayez de viser la première canette sur la gauche."

Céline recula le pied droit d'un demi-pas et pivota le haut du corps, brandit l'arme, la serra dans ses poings et lança un sourire à M. Roop. Puis elle l'abaissa. Elle pinça les lèvres et inspira. Les entrailles de Hank se nouèrent. Il savait qu'à cette altitude, elle avait besoin d'oxygène. Mais bon, c'était une tête de mule.

"N'ayez pas peur", la rassura Dick.

Elle lui jeta un regard et seul Hank aurait pu y repérer un soupçon d'agacement. "Je vais faire de mon mieux", rétorqua-t-elle.

Puis elle releva les bras rapidement et tira, enchaînement d'échos, blizzard de coups de feu, deux puis trois, puis un, puis encore un, quasiment sans pause, comme si elle tirait en cadence, et les canettes volèrent dans les airs, les bouteilles volèrent en éclats, une gerbe de bris de verre, un roulement d'échos dans la ravine. Le dernier coup projeta une canette contre la paroi rocheuse. Elle se tourna pour sourire à Dick Roop le Jeune et son expression était impayable. Impossible d'exagérer ou de caricaturer l'incrédulité. Le choc. L'absolue subjugation. Il retira son chapeau de cow-boy et se passa la main sur son début de calvitie, et Hank eut l'impression qu'il tremblait un peu. Il cracha.

Céline laissa ses poumons se remplir comme ils pouvaient d'air frais montagnard, s'avança vers l'homme et lui tendit l'arme en disant : "Il me plaît. La puissance d'arrêt, c'est ça que je cherche." Grand sourire. "Et s'il vous plaît, je veux bien que vous modifiez les plaquettes, vous serez gentil. J'aimerais le récupérer la semaine prochaine si possible. Je pense que la vérification des antécédents ne devrait pas prendre plus d'une journée."

Il lui fallut un moment pour retrouver sa voix. Ils cahotèrent de nouveau pour redescendre la piste dans la Bronco et, sur le chemin, il cessa de l'appeler Mme Watkins pour adopter Céline.

L'anecdote ne surprit pas Pete, bien sûr, puisque Céline allait régulièrement s'entraîner au stand de tir sur DeKalb Avenue et partait régulièrement faire un stage de remise à niveau au Lethal Force Institute du New Hampshire. Mais avoir les bonnes réactions dans le feu de l'action était une autre paire de manches. Humpf. Pendant qu'elle conduisait, il remarqua qu'elle jetait souvent des coups d'œil dans les rétroviseurs latéraux.

*

C'était la fête à Cooke City, des pick-up et des 4×4 rouillés étaient garés à tous les coins de la rue principale. Ils décidèrent de faire un arrêt au bar avant de passer leur coup de fil. Ils laissèrent le camping-car au motel et traversèrent lentement la rue. La soirée blues du Beartooth était l'événement le plus populaire de la ville. Les Choke Setters faisaient fureur dans la vallée, et ce jusqu'à Livingston. Céline

réalisa que, ce jour-là, ils allaient de bar en bar, et que l'ambiance était très différente par rapport à la dernière fois. Les lieux n'étaient pas pleins à craquer, mais il y avait au moins vingt-trois clients postés le long du bar et répartis autour des tables. Un groupe qui joue du blues peut-il être un trio ? Céline n'en savait rien, mais ceux-là étaient trois : un homme obèse au visage de bébé à la basse, en jean extra-large et t-shirt Surgelés Sara Lee ; un ado maigrelet qui jouait de la guitare, cheveux jusqu'aux épaules et barbe blonde clairsemée ; et une femme qui aurait pu être sa mère à la batterie – entre deux âges, jupe de tailleur noire en polyester, collants et chemisier ivoire imitation soie. Des perles de plastique en guise de boutons. Nuque dégagée et cheveux bouclés. Tous les détails que Céline s'était entraînée à remarquer. C'était sans doute la formation musicale la plus curieuse qu'elle ait jamais vue.

Et ils envoyaient du bois. *Wow*. Il fallut à Pa et Céline un moment avant de refaire surface après la déferlante de son et d'odeurs puissantes. *Puissantes* est un euphémisme. Debout à l'entrée, ils clignèrent des yeux, se ressaisirent, et la serveuse, si c'était bien son statut, leur indiqua une table disponible. Elle portait une jupe très courte, d'énormes créoles aux oreilles, des chaussures de chantier aux pieds, un haut très court lui aussi et elle devait avoir au moins soixante ans. En même temps, pensa Céline, elle est très maigre.

Céline et Pete s'assirent à la table du coin sous une fenêtre ouverte où la fumée de cigarette n'était pas trop épaisse. Le gamin était en plein solo, Dieu sait depuis combien de temps. Le gros se mordait la lèvre inférieure en fixant le sol du regard et semblait laisser la basse entre ses mains vivre sa vie. Vivante, gigotante, coassante et tambourinante, comme une grenouille géante et géniale qui serait venue se jeter dans ses bras. La maman à la batterie – qui semblait sortir du bureau, chez un expert en assurances, peut-être – suivait un rythme de battement artériel, et le gamin... bon. Le gamin était déchaîné. Sa musique faisait décoller ses baskets de la scène. Les notes se déversaient de la guitare et heurtaient ses pieds, ses tibias et ses chevilles en un courant impétueux qui le faisait basculer en arrière. Il aurait chuté si le placage d'une quinte sans résolution ne l'avait maintenu à flot. Extraordinaire. Pete se demandait si trois personnes avaient déjà produit du blues avec autant de conviction ailleurs sur cette triste planète. Et il fallait que cela arrive dans le Montana. Allez comprendre.

Ils en oublièrent presque la raison de leur venue. Ils scrutèrent la salle à la recherche d'un beau jeune homme à la barbe soignée. Céline

en compta quatre, mais M. Tanner n'était pas parmi eux. Quand la serveuse, qui était musclée et côtelée comme une lamelle de bœuf séché, vint finalement prendre leur commande, ils étaient de nouveau concentrés sur la mission du jour. Ils demandèrent deux eaux gazeuses avec du citron et Céline lança : "Vous êtes Sitka ?" La femme était en train de tourner les talons, un plateau de bouteilles vides en équilibre, mais freina et revint en arrière sans rien renverser. Pas mal. Une lueur d'inquiétude passa dans ses yeux marron et elle s'approcha pour examiner Céline et Pete de plus près – exactement comme le projecteur d'un mirador dans une prison. Apparemment, ce qu'elle voyait ne la rassurait pas parce qu'elle se prépara à bondir et dit : "Ça intéresse qui ?"

Céline fit signe à la femme de se baisser et lui dit, la bouche collée à son oreille et à sa grande créole : "Nous ne sommes pas là pour vous. Rien à voir. Pourriez-vous faire une pause de dix minutes ?" C'était bien le style de Céline de poser ce genre de question en pleine nuit du blues, mais elle n'avait pas du tout envie d'attendre le lendemain. Elle sentait que la course-poursuite passait à la vitesse supérieure et si son travail d'enquêtrice lui avait appris quelque chose, c'était à battre le fer tant qu'il était chaud. Elle avait fini par croire que l'univers se composait de courants, comme une rivière ou un océan. Quand on voulait aller quelque part et que le cosmos vous entraînait dans une direction, autant suivre le mouvement. Surtout si on vous prenait en chasse.

Quant à Sitka, la vue de cette vieille dame élégante dans sa sublime veste en feutre, avec ses boucles d'oreilles en or en forme de coquilles Saint-Jacques, lui inspirait trop de curiosité pour lui refuser quoi que ce soit. "Une seconde", dit Sitka. Le groupe jouait *Stormy Monday* : "*Lord, and Wednesday's worse, and Thursday's all so bad...*" La copropriétaire soucieuse du Beartooth posa brusquement son plateau sur le bar et retira d'un geste son tablier taché. Elle tapota l'épaule d'une jeune femme affublée de dreads blondes, qui buvait de la bière à une table avec quatre gros durs, et lui tendit le tablier. Aussi simple que ça. La fille secoua la tête et se leva, fit tomber sa cigarette en cours dans une bouteille de bière presque vide et mit le tablier. Puis Sitka adressa un signe de tête à Pete et Céline avant de se diriger à grands pas vers la porte d'entrée où elle attrapa une parka sur une patère.

La nuit s'était éclaircie. On voyait les étoiles, il faisait froid, un froid tonifiant et agréable après l'atmosphère étouffante et enfumée du bar. Personne d'autre qu'eux ne se trouvait sur la véranda. Sitka appuya les

fesses contre la rambarde à l'autre bout et croisa les bras, prête à tout. Elle contractait la mâchoire et écarquillait ses yeux aux cils alourdis de mascara. "OK, dit-elle. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?" Une fois de plus, elle étudia la femme raffinée des pieds à la tête.

"Nous voudrions vous interroger au sujet de Paul Lamont."

À ces mots, son expression changea. L'espace d'un instant. Comme si l'ombre d'une grosse bête avait filé à travers la forêt juste derrière ses yeux.

"Qui ça ?"

Céline dit : "Vous le savez très bien. Nous essayons de le retrouver. Pour le compte de sa fille, Gabriela. Dont vous vous souvenez aussi, j'en suis sûre. Elle nous a dit que son père venait souvent boire ici, avec vous et votre mari, avant de disparaître. Son père lui manque terriblement. Elle n'a jamais cru à la thèse de l'ours meurtrier."

"Et vous êtes qui ?" Heureusement, elle omit le *bordel* en fin de phrase. Céline tendit l'oreille pour déceler un reste d'accent afrikaner et reconnut un très léger aplatissement des voyelles. Infime.

"Nous retrouvons des personnes disparues. En indépendants. En général, nous réunissons les familles biologiques. Nous n'acceptons que les enquêtes qui nous semblent avoir du sens, et nous travaillons gracieusement, pour rien. Ce qui veut dire que nous travaillons souvent pour des gens qui n'ont pas les moyens de se payer un détective."

"Je sais ce que veut dire gracieusement."

Céline acquiesça. "Gabriela a étudié dans la même université que moi et a découvert notre travail d'investigation dans le magazine des anciens élèves. Elle nous a contactés pour savoir si nous pouvions l'aider. Elle est orpheline, comme vous le savez, et depuis toutes ces années, elle se fait mal à l'idée que son père meure avant de l'avoir revue. Avant d'avoir rencontré son petit-fils. Vous imaginez bien que c'est une situation très difficile."

La défiance lisible sur le visage de Sitka se radoucit d'un cran. À cet instant, personne sur terre n'aurait pu mettre en doute la sincérité de Céline. Même avec une demi-antenne en état de marche, n'importe qui aurait su qu'elle disait la vérité. Pete les observait avec une

approbation bienveillante, comme il regarderait un berger allemand lécher un chaton.

“Nous savons qu’au cours des semaines qu’il a passées ici, Lamont venait souvent à votre bar. Ça remonte à loin. En fait, nous aimerions simplement savoir de quoi il parlait quand il était chez vous. Je sais qu’il était sociable et parfois volubile.”

Stika sortit un paquet de cigarettes mou de la poche de sa parka et tourna la tête pour s’en allumer une, soufflant la fumée vers le coin de la véranda.

“Il parlait beaucoup des ours. Ceux qu’il photographiait. Du fait qu’ils étaient beaucoup plus malins que ce que les gens disaient, qu’ils faisaient presque penser à des humains, des fois. Leur façon de prendre soin de leurs petits, d’appréhender la menace...” Elle se tourna pour recracher de la fumée. “Il racontait qu’Ed Pence était un con, c’était le spécialiste des ours sur qui il réalisait le reportage. Qu’il était toujours à tirer la couverture à lui. Qu’il était ambitieux. Il voulait présenter une émission télé. Il devait croire qu’il serait le prochain David Attenborough. Ha !” Elle toussa. Céline tressaillit. Sa sécheresse lui était familière, ses poumons abîmés faisant de Sitka une sœur.

Céline jeta un rapide coup d’œil à Pete. “Autre chose. Vous a-t-il parlé de l’endroit où il irait après ? Ou de vacances ? D’un lieu particulier qui l’attirait ?”

Sitka fit tomber son mégot, ressortit le paquet à moitié froissé et s’alluma une autre cigarette. Céline avait la forte impression que Lamont et elle étaient davantage l’un pour l’autre qu’un client et une gérante de bar. En même temps, il avait un charisme fou et c’était un homme à femmes. Sitka se tourna à moitié contre la rambarde et regarda vers la rue, les vastes forêts, Yellowstone et le mont Barronette qui se découpait sur le ciel étoilé. “Quand il s’énervait – le voilà, l’accent d’Afrique du Sud –, il disait parfois qu’il aimerait aller à la Montagne de Glace. Celle du conte de fées. Je captais rien. Il racontait qu’il existait un lac de la même couleur que les yeux de son seul et unique amour. Et une cabane où un homme pourrait retrouver qui il était.” Elle se tourna vers Céline et leurs regards se croisèrent ; elle avait les yeux humides. “Les miens sont marron. Donc je savais que ce foutu lac, où qu’il soit, avait peu de chance d’être de cette couleur, vous croyez pas ?” Elle laissa tomber la cigarette à moitié fumée et força un sourire. “Autre chose ?”

“A-t-il dit que le nom du lac faisait penser à une fable et que la montagne était la reine des montagnes ?” demanda Céline.

Sitka tressauta comme si elle s’était brûlée et leva les yeux d’un coup. “Oui, dit-elle. C’étaient ses mots. Ses mots précis.” Céline douta qu’il lui en ait parlé au-dessus du bar en bois poncé. Sur un oreiller, c’était plus probable. Ou la tête posée sur son ventre chaud.

“Il a dit qu’il m’y emmènerait. Que c’était à un jour de route. Eh bon, il ne l’a jamais fait. C’est tout ? dit-elle. Je dois m’y remettre.”

“Oui, merci.” Céline toucha l’avant-bras de la femme. “Merci.” Elle allait la supplier d’arrêter de fumer, mais changea d’avis.

“Pas de quoi. L’eau gazeuse est offerte par la maison.” Elle inspira une dernière longue bouffée d’air nocturne, ouvrit la porte et retourna à l’intérieur.

VINGT-QUATRE

Ils regagnèrent le motel à pied. Ils tenteraient de localiser l'artiste Fernanda Muños, puis appelleraient Gabriela à San Francisco puisqu'il était une heure plus tôt pour elle. Personne ne leur tira dessus et Céline avait le sentiment que ça n'arriverait plus. C'était un avertissement aussi austère que la note métallique d'une balise dans un bras de mer.

La balise. Elle avait sonné le glas chaque nuit à travers la moustiquaire de sa fenêtre ouverte à Las Armas. Elle avait chanté l'humeur de la mer. Repenser à cette cloche implacable et belle faisait aussitôt naître la douleur en elle. La nostalgie et le chagrin aussi. Pendant combien de nuits avait-elle été bercée par cet angélus ? Avec la sensation qu'un grand vide la déchirait ? Une fois de plus, elle éprouva ce que c'était que d'avoir un père qui vous manque. Et si quelqu'un avait agité sa baguette magique pour *elle* ? Pour qu'elle et son père puissent à nouveau être ensemble, et à jamais ?

Céline vit rarement son père durant ses années à Brearley. Les trois sœurs allaient passer l'après-midi de Noël chez lui sur la 74^e Rue Est. Il envoyait un chauffeur en berline noire les prendre en bas de leur immeuble derrière Lexington et les sœurs s'entassaient à l'intérieur avec leurs sacs de cadeaux. Personne ne les forçait, elles mouraient d'envie de passer Noël avec leur père, faisaient les boutiques pendant des mois pour trouver le cadeau idoine. Avec les années, il reçut de quoi remplir des tiroirs entiers de cravates et d'épingles, de marqueurs de balles en argent pour le golf, d'écharpes en cachemire et de pulls en laine. Ses filles voulaient qu'il ait chaud et qu'il joue magnifiquement au golf et elles voulaient qu'il les aime, ce qui était déjà le cas. Mais il ne savait pas bien le montrer.

C'était un homme de principes et les gens le sentaient dès la première poignée de main, ce qui était une des raisons pour lesquelles il avait eu tant de succès dans le milieu bancaire. C'était aussi un athlète-né, un grand joueur de golf et un pêcheur illustre à Montauk.

À tout point de vue, c'était un homme à l'aise avec les hommes. Beaucoup moins avec les petites filles. Avec elles, il se montrait maladroit et elles voyaient son soulagement quand il leur disait au revoir devant la voiture qui les ramenait chez elles. Mais parce qu'elles étaient qui elles étaient, elles devinaient aussi que sa maladresse découlait d'un amour profond, et de la honte profonde de les avoir abandonnées durant leur tendre enfance. Il ne parvint jamais à accepter cette demi-présence – qui était même moins que ça –, se punissait de n'être pas un père à temps plein et, ce faisant, les punissait elles aussi.

Il les voyait à Noël. Et offrait une sortie à chacune pour son anniversaire – il quittait le travail dans l'après-midi et les emmenait au parc, au Metropolitan, au cirque ou faire du patin à glace, et la journée se terminait toujours par un spectacle à Broadway suivi d'un dîner tardif chez Sardi. Les filles s'endormaient invariablement à table. Il y avait quelques week-ends ici et là, un séjour occasionnel à Montauk pour aller pêcher, ce que Céline adorait. Et malgré cet apprentissage limité, Bobby et elle devinrent plutôt bonnes en surfcasting.

Céline regrettait son père. Ce manque résonnait jusque dans ses os en pleine croissance. Elle savait, elle *savait* combien il l'aimait, savait que dans un univers parallèle il était chez lui chaque soir et la prenait dans ses bras à l'instant où il passait la porte, se postait dans le parc pour lui montrer le lancer à la mouche, lui enseignait la voile à Fishers – elle aurait préféré mille fois avoir Harry comme instructeur plutôt que le beau Gustav – et dans cette vie parallèle, elle le voyait même l'aider avec ses devoirs de maths et lui apprendre comment devenir banquière. Elle pestait contre les circonstances qui empêchaient tout cela d'arriver et pleurait parfois sur son oreiller, mais elle finit par ne plus en vouloir à Baboo. En son for intérieur, elle savait, comme elle savait d'autres choses, que Baboo n'était pas responsable de cette enfance délaissée.

L'année de ses quatorze ans, juste avant qu'elle ne parte en pension, Harry l'emmena déjeuner chez Mortimer, sur Lexington. C'était la première semaine de septembre, il faisait encore chaud et il régnait une atmosphère estivale si ce n'est que ces journées encore longues donnaient une teinte nostalgique aux caroubiers et aux érables qu'ils n'avaient pas en juillet ; quelques jours plus tard, elle prendrait l'Amtrak qui la conduirait dans le Vermont pour son premier trimestre à Putney. Ils étaient assis l'un en face de l'autre à la petite table près de la devanture, parlaient peu et regardaient les passants. Elle

dégustait un Dusty Miller tandis que son père l'observait avec un plaisir sincère, et Céline était tout bonnement heureuse d'avoir son approbation autant que son attention. Il était extrêmement beau. Elle remarqua l'effet qu'il faisait à l'élégante maître d'hôtel et aux serveuses plus jeunes. Il avait l'allure d'un athlète, la fameuse mâchoire des Watkins dont Céline avait hérité, et ce nez en bec d'oiseau que beaucoup de sangs bleus arboraient. Et dont elle avait également hérité. Tout en dévorant joyeusement sa glace, elle n'avait pas manqué de relever qu'ensemble, ils passaient effectivement pour un père et sa fille. Ce qui lui procurait une énorme fierté. Ils jouaient au jeu du "Qui est cette personne ?" L'un d'eux pointait sa cuiller en direction d'un piéton et il fallait deviner : 1) ce que faisait la personne dans la vie, 2) s'il ou elle était marié(e), et 3) une excentricité, un attribut ou une réussite. Ils avaient mis au point ce jeu avec le temps et Céline se disait que c'était la preuve à la fois de l'intégrité de Harry, mais aussi de son rejet farouche d'emprunter la voie la plus simple, car il ne semblait pas jouer aux mêmes jeux avec ses sœurs.

À grand bruit, elle avala une quantité prodigieuse de glace fondue, de chocolat et de Chamallow et, à l'aide de sa cuiller, elle désigna une femme qui descendait du trottoir. Cette femme avait la taille haute – encore allongée par des nu-pieds à lanières voyantes montés sur de très hauts talons –, ses hanches se balançaient à un rythme de métronome, et sa robe d'été en nylon ou en soie tombait parfaitement sur son ventre plat. Elle était jolie, avec cette merveilleuse chevelure auburn dont les boucles lui arrivaient aux épaules, et cette grande bouche sensuelle. "Elle !" dit Céline. Elle avait bien une idée de sa profession, pensait qu'elle devait être actrice, peut-être même star de cinéma. "Qu'est-ce que tu penses de cette dame-là ?"

Harry pivota sur sa chaise et, au même moment, la femme jeta un coup d'œil vers la vitre, leurs regards se croisèrent et le visage de son père se contracta comme Céline ne l'avait jamais vu se contracter – soudain vigilant, les oreilles pointées vers l'avant et les yeux étrécis exactement comme un loup quand il sent la présence d'une proie –, elle crut percevoir un souffle de chaleur dans l'air, vit la bouche de la femme former un O et ses yeux s'écarter avant qu'elle ne se dirige vers l'entrée du restaurant. Une seconde plus tard, elle noyait la maître d'hôtel sous son charme, et une seconde encore après, l'hôtesse strictement habillée conduisait la femme fatale à leur table. Céline songea joyeusement qu'on aurait dit un beau merle leur apportant une sublime tanagra. Elle se tourna vers son père qui, lui, n'était pas amusé. Elle ne l'avait jamais vu aussi confus. Le loup en chasse s'était à moitié accroupi en posture défensive. Seule sa fille aurait pu

remarquer le changement tant il était capable de se contrôler, son port de tête n'avait pas bougé, son dos toujours aussi droit sur sa chaise, son expression très dessinée exprimant la réserve, une lueur de reconnaissance dans ses yeux bleu-gris. Mais il se passait bien quelque chose. La femme remercia la maîtresse d'hôtel, lança un grand "Bonjour !" et se pencha pour embrasser la joue de Harry, lui couvrant le visage de ses boucles généreuses et inondant la table de son parfum capiteux, partit dans des effusions pour dire combien cela faisait plaisir de le voir et "Oh, ce doit être ta fille ? Laquelle est-ce ? Barbara ? Est-ce que je devrais dire *Bobby* ? Elle est tellement adorable ! Elle va avoir de ces jambes, *wow*, une future beauté ! Et toi, grand idiot, pourquoi tu ne m'appelles pas ? Ça fait quoi ? Au moins une semaine. Mon spectacle entame son deuxième mois, et c'est a-bom-nable, je suis morte. J'aurais bien le droit de me divertir moi aussi !"

Le père et la fille la dévisagèrent, leur belle mâchoire relâchée, bouche ouverte. Ce n'était pas tant le fait que Harry ait des maîtresses, ça Céline l'avait deviné, ou s'en était doutée grâce à son flair infailible, mais plutôt d'être confrontée à une femme en chair et en os qui non seulement absorbait, mais aussi exigeait l'attention de son père, et qui occupait manifestement un espace dans sa vie qu'il aurait pu consacrer à sa fille. Céline ne le voyait qu'une fois tous les quelques mois et voilà qu'une starlette faisait un scandale parce qu'elle ne l'avait pas vu depuis une semaine.

Les larmes montèrent sans crier gare, irrépressibles, roulèrent sur ses joues, Céline s'excusa avant de se lever rapidement de table, se cognant dans la femme qui vacilla sur ses talons, et elle murmura : "Je vais me repoudrer le nez" avant de s'enfuir. Elle sentait que son père se levait à sa suite. Personne n'avait jamais mis autant de temps à se repoudrer le nez qu'elle et quand elle eut passé son visage sous l'eau et finit par émerger, Harry avait payé l'addition et l'attendait près de l'entrée, chapeau à la main. Il affichait de nouveau son masque indéchiffrable, celui qu'il utilisait pour cacher sa gêne, mais aussi son amour. Ils n'échangèrent pas un mot tandis qu'il la raccompagnait chez elle, et plus tard, elle se dit que le fait de ne pas avoir besoin de se parler témoignait de leur étrange proximité.

*

Céline et Pete remontaient lentement vers le Gîte de Yellowstone. Leur allure représentait mal leur degré d'excitation. Pour la première fois depuis le début de cette chasse, tous deux sentaient qu'ils étaient

sur la bonne piste. Très bientôt, ils retrouveraient leur homme. Enfin, s'il était en vie. Et si eux-mêmes restaient en vie.

Combien de montagnes de glace pouvait-il y avoir ? Comme celle dont il avait vanté les mérites si souvent à Gabriela quand elle était petite, celle qui était "près du Canada, sur les terres frontalières". Poétique et sans doute précis. Combien y avait-il de montagnes de glace près de la frontière canadienne ? Eh bien. Le Glacier National Park était sans doute un bon point de départ. Où qu'elle soit, elle était forcément couverte d'un glacier car Lamont avait raconté à Gabriela que, dans le conte, la glace tenait même durant les étés les plus chauds. Où y avait-il des glaciers ? Dans ce parc. Cela facilitait les choses. Sauf que. S'il y avait vraiment une petite maison où il pensait vivre avec sa famille, alors elle ne pouvait pas être sur un terrain public, et encore moins dans un parc national. Peut-être sur un terrain géré par les services forestiers, si elle était là depuis longtemps.

Soudain, ils n'étaient plus fatigués, plus du tout. Ils étaient très réveillés. Pete alla chercher l'ordinateur portable dans le camping-car. Il le posa sur le bureau/meuble de télévision et tira l'unique chaise pour Céline. Qui avait branché sa bouteille d'oxygène et laissait l'air lui rafraîchir les sinus pendant qu'elle nettoyait son Glock assise sur le lit. Superstitieuse, elle croyait que ce surplus d'oxygène lui musclerait le cerveau. Q1 à l'O2. Pete l'observa une minute, échafaudant hypothèse sur hypothèse, et dit : "À mon avis, ça ne va pas aider. Vu notre genre d'ours."

Elle leva les yeux et sourit. La bouteille émit un grognement comme un petit générateur. "Soutien moral." Elle ne démontra pas le pistolet mais se contenta de passer une brosse à solvant dans le calibre. Ce qu'elle avait déjà fait après la dernière fois où elle avait tiré avec. Mais. Ça la calmait.

"Tu crois qu'on va bientôt avoir besoin de ces gilets de chasse ?"

"Aucun doute", dit-elle.

"Veux-tu qu'on se penche sur le cas de Fernanda de Santos Muños ?"

"Juste une seconde." Elle finit de nettoyer le canon, mit deux gouttes d'huile de fabrication militaire sur le mécanisme et tira sur la glissière. Un de ses bruits préférés au monde. Il lui rappelait la seule chose à laquelle elle soit vraiment bonne. Tout le monde devrait en

avoir un, se dit-elle. Elle décrocha le tube de ses oreilles et éteignit la machine.

En tout, il fallut à Pete quatre minutes pour se connecter, trouver la galerie new-yorkaise de la grande artiste chilienne Fernanda Muñoz, pour apprendre que, de fait, elle était toujours en vie, qu'elle avait dû fuir le régime de Pinochet et que, désormais, elle partageait son temps entre New York et Valparaíso. C'était la mi-saison, donc impossible de deviner où elle pouvait être. Cinq minutes de recherches supplémentaires dans leurs bases de données et ils avaient dégoté ses coordonnées sur liste rouge – un appartement à SoHo et un cottage sur la côte chilienne. Pete tendit le téléphone à sa femme. “Je ne vois pas pourquoi nous ne pourrions pas passer cet appel d'ici. Je ne sais pas par quel miracle j'ai une barre de réseau. Quel lieu de résidence aura les honneurs ? New York ? Il est presque onze heures là-bas. Trop tard ?”

“C'est peut-être mieux si elle est sur le point de s'endormir.” Céline prit le téléphone et composa le numéro.

VINGT-CINQ

Hank rentra de Putney sous des bancs de nuages noirs alourdis par la neige à venir. Les murs d'arbres le long de la route avaient perdu toutes leurs feuilles et paraissaient mornes. Il pria pour que l'orage attende qu'il soit arrivé à Hanover pour se déchaîner, mais à Bellows Falls, le vent envoya les premières bourrasques se fracasser contre son pare-brise. Il se sentait aussi perdu qu'avant, plus encore, même. Parce que chacun de ses entretiens avait multiplié les suppositions au lieu de les réduire. Une enquête n'était pas censée fonctionner de cette manière. Autant qu'il le sache, la femme qui lui avait fait si forte impression – simplement en ouvrant la porte, un tablier plein de farine autour de la taille – pouvait aussi bien être sa sœur. Céline adorait Bob Mills, elle l'avait souvent dit, donc difficile d'exclure cette possibilité. Peut-être qu'ils l'avaient élevée comme leur nièce pour sauvegarder les apparences. Quant à ce sale type d'artiste : la relation pédante et ambiguë avec sa mère était à la limite du cliché. Une parfaite machination. Pouah. Restait le jeune vacher, le gamin qui s'occupait de l'étable et du lai. Hank fut parcouru de fourmillements quasiment comme s'il pouvait se souvenir de Silas Cooper-Ellis, qu'il sentait presque, par-delà les décennies, la chaleur entre les deux adolescents, la jeune fille empotée et pleine d'empathie, le garçon timide et maladroit – et devinait un lien à la façon dont sa mère avait dû le deviner aussi. Mais. Bien sûr, le jeune Cooper-Ellis était mort.

Aucune réponse consolatrice en vue, nulle part. Là où il manquait un père, voilà qu'il y en avait désormais trop. Des tas de pères qui piétinaient son paysage filial, et pas un seul qui soit disposé à parler. Il arriva à Hanover en pleine tempête, et ce soir-là, il appela les renseignements à Blue Hill, Maine, et demanda à parler à Mills. Il ne connaissait pas le nom de jeune fille de Libby, et si la femme qui faisait du pain à Lower Farm était vraiment une nièce, alors il y avait cinquante pour cent de chances qu'elle soit de la famille de Bob. Et s'appelle donc Mills. L'opérateur demanda : "Frank ou Harrieta ?" Suivant son intuition, il dit : "Frank" et on le connecta. La voix qui lança un "Allôôô" retentissant aurait pu appartenir à son vieux

professeur, et Hank demanda dans la foulée s'il était le frère de Bob Mills, à quoi l'autre répondit : "Y a des fois où je préférerais pas, mais pas souvent." Même gloussement bourru et sonore, même accent de l'Est à couper au couteau, et Hank lâcha : "Est-ce que vous avez une fille ? Leah ?" "Seulement depuis quarante et un ans. Qui la demande ?" Hank ne sut quoi répondre. Dans la panique et avec un soulagement presque aussi grand, il raccrocha. Il imagina ce vieil homme du Maine regardant le combiné en secouant la tête.

Deux semaines plus tard, il se rendit à Sandwich. Le cimetière était situé sur une haute crête, la forêt laissait place à de vastes cultures et offrait une vue sur la vallée et le mont Chocorua. C'était joli, comme le paysan le lui avait dit, et solitaire, et froid sous le mètre vingt de poudreuse. Hank se promena entre les tombes, certaines si abîmées et couvertes de lichen que leurs inscriptions ne seraient plus jamais reconnaissables, tandis que d'autres remontant au XIX^e siècle étaient tout juste lisibles. Il trouva la famille Cooper-Ellis au bout de quelques minutes, trois stèles en granit toutes simples, la plus petite pour Silas Henry. 5 DÉCEMBRE 1931 – 29 JANVIER 1951. L'ACTION DES HOMMES EST PETITE QUAND LA GLOIRE DE DIEU EST GRANDE.

Dix-neuf ans. Il était mort pendant l'année de terminale de Céline. Étaient-ils restés proches ? Le vieux paysan avait dit que le garçon timide n'avait passé que deux semaines en Corée. Pourquoi le choc était-il si brutal pour Hank ? Par ailleurs, l'épithète était implicitement éloquente : aucun "Tu resteras dans nos cœurs" ni "À notre fils bien-aimé". Hank enleva ses gants pour épousseter à mains nues la neige qui était tombée sur la pierre durant la nuit et puis il se surprit lui-même. À croire que le chagrin venait de lui donner une petite tape sur l'épaule ; il fondit en larmes.

Une heure plus tard, il entra dans un minuscule bureau de poste sur la minuscule place du village et demanda au préposé s'il connaissait des Cooper-Ellis encore vivants. Le jeune homme secoua la tête. Il n'était pas beaucoup plus vieux que Hank. Alors Hank lui demanda qui était l'habitante la plus âgée du village. Dottie Caulkins, et elle devait avoir plus de quatre-vingt-dix ans. Il suivit les directions qu'on lui avait données, et à moins de deux kilomètres de là, dans une forêt de pins sombres, près d'un ruisseau dont l'eau noire n'avait pas encore gelé, il toqua à la porte d'une ferme délabrée avec un vieux débusqueur rouillé garé sur le côté. La maison avait dû être blanche et le débusqueur jaune, mais les intempéries leur avaient donné une teinte uniforme d'un marron indéterminé. Au cinquième coup, la femme ouvrit. Elle tenait une canne à poignée recourbée et ne le fit

pas entrer.

“Les Cooper-Ellis ? dit-elle d’une voix forte et abîmée. J’les ai tous connus.” Rien dans son ton ne trahissait quoi que ce soit de bien ou de mal.

“Est-ce que des membres de la famille sont encore...”

“Vivants ?” En fait, elle rit. “Les gens s’intéressent toujours qu’à la vie. Mais c’est surfait, si on me demande.” Nouveau rire. Hank se dit qu’elle était peut-être folle – avec les années, à force de voir tant de choses disparaître.

Elle sortit un mouchoir de la poche de sa robe de chambre et s’essuya le coin des yeux. “Non, il ne reste plus personne. À ma connaissance. Le gamin est mort – pendant la guerre – et puis ça a été au tour de ses parents. Un problème avec leur poêle, apparemment.”

“La maison ?”

“Partie. Partie en fumée. Elle était là où le Dr Dixon vit aujourd’hui avec sa jolie femme.”

“Est-ce que le garçon, est-ce que Silas...”

“Il est mort à la guerre.”

“Oui. Est-ce qu’il a eu un enfant ?”

“Un *enfant* ? Il est mort à la guerre. Comment il aurait pu avoir un *enfant* ? Vous vous souvenez de rien ? Quand il apercevait une fille à un kilomètre il parlait dans l’autre sens en courant. Ce gamin n’a jamais ouvert la bouche. Pas une fois.”

Hank la remercia et elle claqua la porte.

Au cours des deux années qui suivirent, alors qu’il étudiait toujours dans le New Hampshire, il se rendit au cimetière de Sandwich environ une demi-douzaine de fois. Il ne découvrit jamais rien qui permît de faire le lien entre Silas et sa mère, mais il aimait remonter le sentier le long du mur de pierre qui surplombait les champs, et pour une raison ou une autre il aimait aller voir la tombe de Silas. Il s’asseyait, parlait de tout ce qui lui passait par la tête et, en été, il restait souvent regarder les hirondelles chasser dans la lumière étirée de la fin

d'après-midi.

*

Fernanda Muños n'était pas à New York. Ou du moins, elle ne décrocha pas. Elle ne décrocha pas non plus au numéro qu'ils avaient à Valparaíso. Impasse momentanée. Céline était assise sur le lit. Elle n'avait pas l'air frustrée. Elle plissa les lèvres et recomposa le numéro de New York. Cette fois, il y eut une voix à l'autre bout du fil.

Une voix endormie : “*Bueno ?*”

“Bonjour, *señora* Muños ? Je m'appelle Céline Watkins, je suis artiste, j'ai à peu près votre âge et je suis aussi détective privée...”

On peut affirmer sans trop s'avancer qu'au cours de sa vie pourtant haute en couleur, Fernanda de Santos n'avait jamais entendu quelqu'un se présenter de la sorte. Néanmoins, elle ne fut pas déstabilisée. Même au téléphone, on sentait immédiatement qu'avec Céline Watkins, c'était du lourd : elle n'allait pas vous faire perdre votre temps. Les deux femmes discutèrent pendant près d'un quart d'heure. La conversation aurait pu se terminer plus vite si Fernanda n'avait pas eu recours à l'espagnol par moments. Elle dit : “Oui, je me souviens de Paul Lamont. Qui pourrait l'oublier ? Le célèbre photographe du *National Geographic*. Il était extraordinaire. Mais même, même s'il n'avait pas été si doué... *Pues, aun nos hubiera encantado*4. Y compris Allende.”

“Vous voulez dire qu'il est venu au palais ? Au palais présidentiel.”

“Oui, il est venu à certaines soirées. Ce n'était pas inhabituel. Beaucoup de visiteurs illustres y assistaient. Les ambassades invitaient tous ceux qui se trouvaient en ville.”

“Mon Dieu”, murmura Céline. Elle toussa une fois, se racla la gorge. “Pardonnez-moi. Vous m'avez dit que vous avez fui le pays *avant* le coup d'État, c'est ça ?”

“Même un fourmilier aurait pu voir ce qui se tramait. Vous savez, j'ai réalisé un grand tableau qui a connu un certain succès et qui se voulait être une espèce de *Guernica* chilien. En écho au dégoût provoqué par Franco, par tous les fascistes. Mes affinités étaient bien connues. Je n'étais donc pas en odeur de sainteté avec les généraux.”

“Wow”, murmura Céline pour elle-même. Et à la *señora* Muños : “Vous êtes très obligeante. Mille mercis.”

*

Pete avait appris que plus ils se rapprochaient du but, plus les choses se clarifiaient dans l'esprit de sa femme, comme du beurre en train de fondre. À cet instant, elle paraissait hébétée. “Il était là-bas”, dit-elle. Elle avait la voix rauque. “Lamont. C'était un grand charmeur, encore plus grand qu'on ne l'imaginait. Il a joué de son charme pour accéder au palais présidentiel.” Pete songea que cette affaire était devenue personnelle. Elles l'étaient toutes d'une certaine façon. Mais celle-ci plus encore ; elle avait un poids particulier depuis le début et notre Américain bien tranquille venait de comprendre que Lamont avait sans doute été aussi charmant et prodigue que Harry Watkins.

Elle toussa. Elle se tapota les lèvres avec un Kleenex et se redressa. “Il y a une photo, Pete. C'est de ça qu'il s'agit. Je le sens. Il faut qu'on appelle Gabriela. On utilisera le téléphone de la réception du motel.”

*

Le propriétaire du Gîte de Yellowstone était chez lui. Il avait une barbe grise qui lui descendait au sternum et rivalisait de volubilité avec Pete. Il n'était pas facilement impressionnable, d'ailleurs, rien ne l'impressionnait. Céline eut la sensation que quand la grande faucheuse se pointerait avec sa faux, il la conduirait à l'une des chambres avec des élans imprimés sur le papier peint et lui dirait qu'elle n'avait pas intérêt à faire de vieux os dans le coin. Il indiqua le téléphone d'un geste de la main.

Céline avait un fort pressentiment et avait hâte de le mettre à l'épreuve. À cause de ce qu'elle apprenait sur Lamont, de la façon dont son esprit fonctionnait, elle était certaine qu'il avait placé les deux photos les plus importantes de sa vie dans le même cadre. Celle de l'événement le plus sombre dont il ait été témoin ; l'autre du seul et unique amour qu'il avait fini par perdre. Il y avait dans tout cela une logique étrange et terrible que Céline, qui associait mort et beauté dans ses propres œuvres d'art, pouvait comprendre. Elle aurait pu parier une somme folle sur son intuition. Gabriela décrocha d'une voix brusque. “C'est au sujet des photos d'Amana que votre papa vous donnait. Cette habitude qu'il avait d'en glisser une seconde derrière la première. J'aimerais que vous regardiez derrière celle du ferry, votre préférée. Défaites le cadre. Et rappelez-moi dans cinq minutes au Poli's.” Elle raccrocha. Ils traversèrent la rue. Céline marchait vite et

respirait sans problème. Le téléphone sonna à la seconde où ils arrivaient au comptoir.

“Je... Je l’ai.” La voix de Gabriela chevrotait. “Bon sang.”

“Écoutez-moi Gabriela, nous n’avons pas beaucoup de temps. C’est un cadavre ?”

“Oui.”

“Un homme se tient à côté ?”

“Deux... deux hommes.” La jeune femme encaissait, mais tout juste. Bon.

“L’un d’eux paraît familier”, dit Céline.

“Oui. Oh mon Dieu. En plus jeune, mais. Le vice-prési...”

“Logique. L’autre ?”

“Je ne sais pas. Un Latino-Américain. Un soldat. Attendez... il y a quelque chose là...”

“Quoi ? Quoi donc ?”

“Au dos, il est écrit quelque chose. C’est de la main de papa. Attendez.” Lentement, elle déchiffra. “Il est écrit, Francisco Peña de la Cruz, La Moneda.”

“La Moneda est le palais présidentiel. Ça devait être le jour du coup d’État.”

“Qui est-ce ?”

“Je ne sais pas, mais nous allons trouver. Bon Sang. OK. Très bien. Maintenant, vous allez emmener votre fils avec vous. Tout de suite. Est-ce qu’il est...”

“Il est là, il est là.” La voix de Gabriela était à nouveau forte et sûre. Un peu effrayée, mais aussi excitée. Voilà une fille courageuse, pensa Céline. En voilà une avec qui descendre des rapides.

“Bon, ne faites pas de valise. Ça ne prendra qu’un jour ou deux, je

vous le promets. Je veux que vous montiez tout de suite dans votre voiture et que vous partiez. N'allez pas chez un ami ou de la famille. Emportez-la... l'Objet avec vous. Garez-vous près d'un arrêt de bus, prenez un bus de ville, puis un autre, changez à nouveau. Laissez l'Objet chez un commerçant en lui demandant de vous le garder pour quelques jours. Dites-lui que c'est le quarantième anniversaire de votre mari et que vous voulez lui faire une surprise, payez-le. Allez en banlieue et..."

"J'ai compris le principe."

"Très bien, allez-y. Rappelez-moi dans trois jours."

*

Si Céline ou Pete avaient pensé à se chronométrer, ils auraient vu que chercher des informations sur Francisco Peña de la Cruz et trouver (ou presque) la planque de Lamont tout droit sortie d'un conte de fées leur avait pris exactement sept minutes. Le *New York Times* avait rapporté que, dans le chaos du coup d'État, Peña de la Cruz, le ministre des Finances, avait été porté disparu. La première victime d'importance dans la longue et monstrueuse liste des Disparus. Manifestement, on l'avait débusqué et assassiné avec la complicité d'une personne très connue de tous les Américains. Quant à la planque de Lamont – combien pouvait-il y avoir de montagnes de glace ?

Le site d'observation satellite Eagle View mis en place par l'administration du parc national leur fournit une réponse. Il en existait une poignée. Pas des montagnes mais des glaciers, des glaciers accrochés à des montagnes, dont seuls une douzaine étaient visibles depuis l'extérieur du parc, et à peine quelques-uns depuis l'est. Il devait être à l'est car à l'ouest s'étendaient les lacs et les forêts reculés de la Flathead National Forest, dont une grande part était inaccessible par la route. Ils étudièrent l'est du glacier, au-dessus de Babb, Montana, et virent une constellation de lacs noirs. Or le leur devait être vert, comme les yeux d'Amana. Beaucoup de lacs de glaciers en altitude avaient des teintes bleues et vertes, mais ils étaient tous à l'intérieur du parc. Pauvre Sitka. Il fallait chercher à l'extérieur, à l'est, et de ce côté-ci, les lacs et étangs n'étaient pas bien nombreux, mais là, il y en avait un appelé le Lièvre, un autre Tortue et ils étaient *verts*. Enfin, verdâtres. *Ils font penser à une fable*. Et quand ils zoomèrent, quel était le sommet le plus haut ? La Chief Mountain. Un formidable inselberg pareil à un porte-avions, une mesa accidentée qui se dressait là, isolée dans la plaine. Tous ces éléments jusqu'au plus infime

semblaient trahir la présence de Lamont. Et l'ensemble touchait presque la frontière du Canada.

Céline fit la moue. Ça semblait trop facile, mais peut-être qu'elle cherchait la petite bête. Les pièces du puzzle ne pouvaient s'emboîter aussi bien. Pourtant : Sitka avait bien dit que la maisonnette était à une journée de route. Au nord, cela faisait sens. Les lieux correspondaient. Il restait quelques accrocs dans la trame : dont le premier était que cette montagne n'était pas de glace. Elle devait être enneigée dès la fin de l'automne jusqu'au début du printemps, mais elle ne possédait pas de glacier. Tout de même. Les antennes de Céline crépitaient, ses narines la chatouillaient et ses entrailles étaient légèrement nouées. De grands glaciers étaient sans doute visibles depuis les lacs, et la Chief Mountain se dressait près de la frontière. Elle observa le pic pareil à un loup solitaire, le tas de caillasses sur les terres frontalières, et ses doutes s'envolèrent. Ils zoomèrent sur le lac du Lièvre et virent une série de minuscules clairières, une dizaine de constructions sur les rives est et sud ainsi que quatre sentiers qui serpentaient depuis la route du comté. Le lac de la Tortue comptait une poignée supplémentaire de cabanes et trois autres routes. Problème n° 2 : si l'un de ces lacs était le leur – et cela ressemblait bien à Lamont d'obliger ses poursuivants à courir deux lièvres à la fois –, même si c'était le bon endroit, ou les bons endroits, ils pouvaient en avoir pour une journée à passer d'une maison à l'autre, ce qui laisserait aux amis de Lamont le temps de le prévenir. Tous les grands fugitifs de l'histoire récente ont reçu de l'aide localement, tous sans exception. Il leur fallait savoir de quelle cabane il s'agissait pour pouvoir s'y rendre directement, sans hésitation.

“Pete ? demanda Céline. Comment savoir ? Si ça se trouve, nous n'avons peut-être même pas le bon comté.”

Pete émit un de ses hmmm. Il aimait bien les problèmes tactiques.

“Nous avons besoin d'un chien”, dit-il.

“Un chien ?”

“Comment chasses-tu la grouse ?”

“J'ignore tout de la chasse à la grouse. Tu as déjà chassé la grouse, toi ? Dans le Maine ? Durant tes jeunes années sorties d'un tableau de Norman Rockwell ?”

“Yeap.”

“J’aurais dû m’en douter. Et donc ?”

“Le mieux est d’avoir un chien d’arrêt, mais certains chassent avec un leveur de gibier. Tu fais partir le chien dans la bonne direction. Tu sais déjà plus ou moins quelle est la meilleure prairie, la meilleure crête, tu as passé tout l’automne à les observer. Bref, tu fais partir le chien, tu appuies sur le starter, en quelque sorte, tu le pousse vers la clairière et là il te conduit directement vers Mme la Grouse. Il la débusque ou la déloge.”

“Tanner ! Ouaf ! J’avais eu la même idée, tu sais.”

Il savait. La mâchoire inférieure de Pete se contracta. C’était à peine visible. Il leva un peu le menton.

*

Aucun d’eux n’avait sommeil. Ils étaient au taquet. Ils avaient payé pour la nuit mais comme ils voyageaient avec leur maison, ils chargèrent leurs affaires dans le camping-car, découvrirent quelques centimètres de café bouilli au fond de la cafetière électrique du motel, les versèrent dans leurs tasses de voyage MAMAN et PAPA GRIZZLY et se mirent en route. Ils s’étaient trompés dès le début : Tanner savait où se trouvait Lamont, dès le commencement, ça ne faisait plus aucun doute. Les supérieurs de leur poursuivant ne pouvaient que le savoir. Après tout, ces gens n’étaient pas des imbéciles et le croire pourrait leur coûter cher. Tant que Lamont ne faisait pas de vague et restait mort, eh bien... il n’y avait pas mort d’homme, selon leur logique tordue. Ils n’allaient pas le rayer de la carte et risquer la publication de la (ou des) photo(s). Parce que Lamont avait sans doute été assez malin pour avoir organisé quelque chose dans ce goût. Tout devenait clair. Sauf que s’ils se lançaient, si Pete et Céline fonçaient vers les bois de Lamont, alors ça changerait la donne. Les hommes de l’ombre n’auraient de choix que d’arriver avant eux et de faire le ménage d’une façon ou d’une autre. En bref. Donc. Lancer le chien, le suivre jusqu’à la volaille. Facile. *A priori.*

Ils roulèrent. Céline au volant et Pete avec l’écran du traceur GPS branché à l’allume-cigare sur les genoux. Le traceur de Tanner lui-même fixé à leur camping-car. Pete remarqua que Céline était tout à fait alerte, plus alerte qu’il ne l’avait vue ces deux dernières années. Elle respirait sans problème et conduisait vite, avec cette

concentration assurée du pilote de rallye. C'était beau à voir. Ils traversèrent Bozeman sans un regard et se garèrent sur le parking de l'aéroport municipal d'Helena. Soudain, le point bleu clignotant de leur poursuivant apparut. Le chien s'était élancé. Ils savaient très bien que, d'un bond, il les dépasserait. Mais juste au cas où, ils dormiraient chacun leur tour, Céline avec le Glock dans la main droite, Pete avec le fusil de chasse accroché au-dessus de la banquette. Le timing devait être parfait pour éviter que quelqu'un, Lamont par exemple, ne meure.

Tanner les doubla sur l'Interstate 15 à 5 h 14. Céline, qui était de garde, sortit Pete de son sommeil ronflant. Ils crachèrent des panaches de vapeur pendant que Pete abaissait le toit, et que de la poudreuse recouvrait les montagnes ainsi que les cols d'altitude au-dessus de la ville. Ils voulaient le suivre de près, mais pas trop. S'ils tombaient sur lui trop tôt, cela l'obligerait à s'arrêter et les confronter. Or ce combat-là ne les conduirait pas à Lamont. Mais s'ils restaient trop en retrait, Tanner aurait le temps d'arriver à Lamont et de le supprimer, d'une façon ou d'une autre. C'était serré.

Après avoir abaissé le toit et avant de remonter dans le véhicule, Pete demanda : "Son traceur est toujours fixé à notre châssis. Pas besoin de le larguer ?"

"Mieux vaut pas. Il faut l'inciter à avancer."

"Yeap", dit Pete.

Ils s'offrirent des œufs au bacon au No Sweat Café en ville, en compagnie d'ouvriers du bâtiment et de bûcherons qui prenaient le premier service de la journée, Céline mangea avec délectation et ils se parlèrent à peine. Pete se mâchonna la lèvre et dit : "Est-ce que tu as pensé que si on s'approche trop, c'est *nous* que Tanner pourrait éliminer ?"

"Quel tire-larmes tu fais, Pete."

"Je suis sérieux. Il semble très porté sur l'embuscade, en matière de mode opératoire."

"J'y ai pensé. Je ne me sens pas trop menacée. Je te l'ai déjà dit : la CIA, ou qui que ce soit, ne risquerait pas le meurtre de deux vieux enquêteurs. Mon Dieu, tu imagines ? Ça ferait sûrement trop de détails inexpliqués. Il va encore tenter de nous repousser et il se reconcentrera sur Lamont."

Pete acquiesça, mais il n'avait pas l'air convaincu.

Il releva l'écran sur ses genoux où clignotait le traceur et ils mirent cap au nord, à travers Wolf Creek et Choteau. Ils passèrent la Sun River, la Teton et longèrent le côté est du Bob Marshall Wilderness. La saison avait changé : les rangées de trembles sur les contreforts étaient jaunes et, aux heures immobiles du matin, des feuilles mortes solitaires tombaient au sol. Ils conduisirent vitres à moitié baissées, se délectant des parfums de l'automne. Ils entrèrent dans la réserve des Blackfeet, bifurquèrent vers l'ouest à Browning et remontèrent l'affluent sud de la Cut Bank Creek. Les sommets acérés du Glacier National Park se profilaient à l'ouest, leurs flancs couverts de neige fraîche. Les premiers indices de l'arrivée de l'hiver : les hautes saillies dessinées par la glace, les ravines soulignées, les glaciers suspendus, éblouissants. Les récifs de nuages se tenaient en retrait à l'ouest derrière ces sommets, mais le ciel au-dessus de leur tête était limpide comme du cristal. Céline conduisait pied au plancher et ils arrivèrent à Babb en fin de matinée, vingt minutes après Tanner.

À Babb, Montana, on compte un café, une station-service, et une demi-douzaine de maisons basses le long de la route 89. Ils passèrent devant l'aéroport, qui se résumait à une langue herbeuse où paissait du bétail, ainsi que devant un magasin de vin et spiritueux et quelques pick-up de chasseurs avec des quads montés sur le plateau. Ils ne s'arrêtèrent pas. Pete faisait le copilote et vérifiait tout sur les cartes topographiques de leur index. À la sortie du bourg, Tanner emprunta une piste qui virait vers l'est, ils longèrent un lac d'un vert trouble sur leur droite, ils l'apercevaient entre les arbres – le lac de la Tortue –, et ils continuèrent. Ils roulèrent encore un kilomètre et demi. Ils arrivèrent à un embranchement et à un autre lac plus petit – le lac du Lièvre. Tanner suivit la rive est puis – bifurqua une fois de plus sur la droite. Il passa juste devant.

“Alors ça, c'est trop fort !” dit Pete.

Maintenant, ne restait plus qu'un seul chemin, une route de trois kilomètres vers une cabane sur la rive sud d'un lac encore plus petit. Ils ne parlaient pas. La route était mauvaise, puis se transforma en piste pour quad, à peine quelques vieilles ornières laissées par des pneus à travers les herbes folles. Elle traversait une forêt de pins, de grands épicéas. Une piste encore moins praticable, étouffée de broussailles et juste assez large pour un pick-up, partait vers le nord et Tanner avait tourné là, suivi un bassin hydrographique sur quatre

cents mètres et s'était arrêté. Bon. C'était prévisible. La piste était obstruée par trois énormes rochers sept cents mètres plus loin. La personne qui vivait là n'avait pas besoin d'un panneau "Interdiction d'entrer", il n'y avait pas d'entrée.

"D'après mes calculs, c'est à un peu plus de deux kilomètres", dit Pete en regardant la carte. Céline se mordit la lèvre.

"Je crois qu'il est temps qu'on utilise ces gilets de chasse. On ne voudrait pas que M. Lamont nous tire dessus. Si c'est bien lui." Elle fit un signe de tête en direction des rochers. "Vu l'allure que prennent les choses, je me dis qu'on y est."

"Je crois que la saison de la chasse ne commence pas avant quelques semaines. Celle du gros gibier, j'entends. Est-ce qu'on prend le fusil ?"

"Toi oui, dit Céline. Moi je suis toujours plus à l'aise avec un gros calibre."

"Est-ce qu'on les charge ?"

Céline dévisagea son mari avec l'incrédulité qu'elle éprouvait parfois à partager sa vie avec un homme qui avait grandi dans le Maine. Il n'était pas simplet, non – ou plutôt, si. Très intelligent *et* simplet.

"À quoi sert un fusil si tu ne le charges pas, Pete ? Mon Dieu."

Ils se changèrent rapidement – gilets de chasse orange fluo et chapeaux. Pete mit la casquette de baseball elle aussi fluo ; Céline insista pour porter l'espèce de galurin ridicule à la Elmer Fudd avec des oreillettes. "Plus j'aurai l'air ridicule, mieux ce sera", dit-elle en s'admirant dans son miroir de poche. Elle s'entoura la taille d'une petite ceinture banane contenant une bouteille d'eau de cinquante centilitres et en tendit une autre à Pete qui secoua la tête. Ils sortirent les armes de leur étui en Cordura, Céline actionna le levier et glissa les balles dans le chargeur rotatif du Savage 99. Elle pressa la balle du dessus dans le chargeur et en chambra une dernière. Personne n'utilisait plus de carabine à levier sous garde, mais elle les aimait bien – pour les sensations procurées et en hommage au passé. Elle réenclencha le cran de sûreté. Verrouillée et chargée. Pete, qui avait grandi avec des fusils, enfonça par le côté cinq cartouches de chevrotine 00 dans le chargeur de la Winchester Marine, activa le

mécanisme d'un mouvement de va-et-vient, en glissa une de plus, et repoussa la sûreté sur le pontet. Prêt. Les températures s'étaient assez adoucies pour qu'ils n'aient pas besoin de gants. Ils tirèrent la porte du camping-car sans la fermer à clé. Ils se lancèrent un unique coup d'œil, à la façon dont seul un vieux couple sur le point de s'embarquer dans une aventure risquée mais d'importance peut le faire.

“Tu te sens bien ?” demanda Pete.

Céline leva un pouce. “Je me sens vraiment très bien, aujourd'hui. Tu me rappelleras sur le retour de ramasser le petit crâne juste à côté du pneu, là ? Ce doit être un lapin ou quelque chose comme ça, j'aimerais m'en servir pour une sculpture.”

Pete acquiesça et, lentement, ils se mirent à remonter la piste.

*

Ils avancèrent dans le soleil et l'ombre. Dans cette alternance. À pas comptés. Les rais de lumière étaient presque chauds, la pénombre froide. Les aiguilles de pin crissaient sous leurs chaussures et ils ne voyaient plus les panaches de leur respiration. Cela faisait du bien de marcher. Le viseur alourdissait l'arme de Céline, mais elle insista pour la porter. Le chemin avait davantage à voir avec la piste d'un gibier qu'avec un chemin, surtout à travers ces pins, mais au moins il était assez plat.

Ils marchaient depuis environ un quart d'heure quand ils entendirent un bruit sur leur droite. Ils se tournèrent et un élan mâle fonça sur le chemin à six mètres à peine. Des bois énormes. Ils sursautèrent. Tous les trois. Pete recula, Céline se tourna sur le côté et quelque chose fendit l'air. Un coup sec et une détonation en simultané, le tronc du gros sapin près d'elle déchiqueté. Elle s'accroupit. Tendit sa main libre pour tirer Pete dans l'herbe brune et l'armoise. Bon sang. Ils se couchèrent à terre. Ceci n'était pas un tir de sommation, mais bien un tir mortel. Ou qui aurait voulu l'être. Elle avait du mal à respirer. “*Ne bouge pas*”, ordonna-t-elle.

Elle posa un genou au sol, remonta le fusil vers elle, son avant-bras gauche se glissa instinctivement sous la bandoulière en cuir jusqu'à la tendre ; sa main gauche attrapa le fût et son pouce droit tira sur le cran de sûreté pendant qu'elle approchait un œil du viseur. La silhouette se déplaçait vite, s'approchait en courant pour finir le travail ; le tireur était seul. L'œil gauche grand ouvert, elle le trouva et

visa. Il avait sous-estimé la vieille dame en galurin d'Elmer Fudd. Il n'aurait pas dû. Avec un calme absolu, Céline suivit la tache verte et floue comme si c'était un daim cabriolant et tira. Il s'effondra. Par réflexe, elle arma de nouveau, ce qui éjecta la douille par terre, et elle se leva.

“Reste là !” ordonna Pete. Elle n'en fit rien. Quand il le fallait, elle pouvait se déplacer assez vite. Cela était mauvais pour ses poumons, mais elle pouvait le faire. Peut-être que l'adrénaline lui dégagait les voies respiratoires. Elle désengagea son bras gauche de la bandoulière et s'avança. Rapidement, dans l'obscurité des bois où il n'y avait pas de chemin, et elle n'en eut pas pour longtemps. Il se trouvait à trente mètres environ. Il était étendu sur un matelas d'aiguilles de pin, affalé, sa main qui cherchait son fusil à l'aveugle, une fleur de sang à l'épaule droite.

“Stop !” commanda-t-elle simplement. Un mot. Il s'arrêta. “Où est votre arme de secours ?” Il secoua la tête.

Tanner n'avait plus la même tête. La peur se lisait dans ses yeux gris glace.

“Pas d'arme de secours ?” Il secoua la tête, l'observa, pris au piège, en sang.

“Vous me sous-estimez.” Pas de réponse, visage immobile qui la regardait. “Grosse erreur.”

Elle s'avança pour être au-dessus de lui, mais pas assez pour être à portée de main. Elle pointait sa carabine sur son ventre. Le doigt sur la détente. “J'ai enlevé le cran de sûreté, dit-elle. Si vous mentez, que vous avez une autre arme et que vous essayez de vous en servir, vous êtes un homme mort.” Il acquiesça. Entre les pins à l'est, elle discernait une clairière marécageuse, un endroit parfait pour un élan. L'animal s'était sans doute trouvé là quand Tanner lui avait fait peur. “Où est le téléphone satellite ?” Il cligna des yeux.

“Vous n'avez pas besoin d'oxygène”, grogna-t-il, les yeux toujours fixés sur elle.

“Ça m'arrive d'en avoir besoin.”

“Où est-ce que vous...”

“Où est-ce que j’ai appris à tirer comme ça ? Manifestement, vous n’avez pas bien fait vos devoirs.”

“Nom de Dieu.” Sa voix était pareille au vent dans des brindilles desséchées.

“Le téléphone ?” répéta-t-elle. Il fit un mouvement du menton pour désigner sa hanche. Le regard toujours méfiant et apeuré.

“OK, dit-elle. Première chose, vous attrapez ce chapeau ridicule et vous l’appliquez sur votre blessure. Ensuite, vous prenez ma magnifique écharpe en soie et là...” Sans cesser de le braquer, elle retira habilement son écharpe rouge d’une main, la plia en deux et la lui lança. “Vous l’entourez autour de votre bras, oui, et vous serrez fort. Un demi-nœud. Voilà.” Il s’exécuta.

“Quelle tristesse. C’est une Armani.”

Il la dévisagea, toujours soupçonneux, ses yeux vastes comme les terres de l’Arctique, mais quelque chose s’y passait. Une question.

“Non, je ne vais pas vous achever. Je le voulais. Mais je vous ai raté, Dieu merci. Vous avez un enfant, non ?”

Il acquiesça, à peine. “Unique, je parie. Je parie aussi que c’est une petite fille.” Acquiescement plein de suspicion. “Eh bien vous feriez mieux d’aller la retrouver. Il n’est peut-être pas nécessaire qu’une autre gamine grandisse sans son père.”

Il ne la quittait pas des yeux.

“Bill ?” Ses paupières papillotèrent. “Maintenant, vous allez appeler vos renforts. Il y a une clairière un peu plus loin, j’imagine que vous l’avez vue et que c’est là que vous avez garé votre pick-up. Elle est assez grande pour un hélicoptère. Appelez-le. Ils vous transporteront plus vite à l’hôpital que si on appelle les pompiers. Vu les infrastructures de Babb, ça pourrait prendre un bout de temps.”

Il hésita, acquiesça une fois.

“Vous avez la force de rejoindre la clairière ?”

Il acquiesça.

“Donc voilà ce que vous allez dire à vos supérieurs.” Il la regardait toujours. “Vous allez leur dire que c’est terminé. Que Lamont est toujours mort. Et pour ce qui concerne le secret chilien – il cligna des yeux – dites-leur : le secret au sujet du coup d’État reste secret. Mais – et je vous prierai de faire passer le message très clairement – s’il arrive quoi que ce soit à Lamont, à sa fille Gabriela, à son fils, à moi, à Pete, ou à mon Hank, les photos seront envoyées à la presse. *New York Times*, *Washington Post*, etc. On a tout prévu, il n’y a qu’à presser la détente. Dans le cas contraire, rien ne change et tout le monde reprend le cours de sa vie. Vous avez compris ?”

Il acquiesça.

“Vous avez d’autres chats à fouetter, j’imagine. Et espérons que tout ce petit monde mourra de sa belle mort après une longue et belle vie. Asseyez-vous. Je n’ai plus peur de vous. Ils vous tueront sûrement si un faux pas de votre part entraîne la divulgation des photos.” Elle posa son arme contre un pin, s’agenouilla à côté de l’homme blessé et l’aïda à se redresser. Elle se posta derrière lui, défit l’écharpe, la replia pour en doubler l’épaisseur et l’enroula savamment plusieurs fois autour du chapeau orange qu’il avait appliqué sur son épaule. Elle la passa sous son aisselle et tira pour que ça tienne bien. Il frémit et vacilla, mais ne cria pas. “Voilà. C’est mieux”, dit-elle. Elle sortit la petite bouteille d’eau de son sac banane. “Tenez.” Il la prit. Elle remarqua qu’il avait des mains très puissantes et cicatrisées. Qui sait à quoi elles avaient servi. Il inclina la bouteille et en vida la moitié. Il opina du chef une fois.

“Vous avez besoin d’aide pour rejoindre la clairière ?” Il secoua la tête. Lentement, il se mit à genoux. Elle s’avança vers l’arbre et prit son arme. Il se pencha pour prendre la sienne tombée sur les aiguilles de pin. “Tut tut tut, Tanner”, dit Céline en braquant le canon sur lui. Il leva rapidement la tête, que ça soit en entendant son nom ou à cause de l’avertissement brusque. “Vous feriez mieux de le laisser. Il reste avec moi. J’ai toujours voulu en avoir un. C’est un M24, non ? Calibre 308.” Toujours à genoux, il la regarda. Il ressemblait à un homme qui n’était pas sûr de bientôt se réveiller de ce mauvais rêve.

“Dorénavant, faites bien attention quand vous appelez quelqu’un « m’dame », dit-elle. Allez.”

Elle mit son fusil en bandoulière et le trouva étonnamment léger. Plaquette en Kevlar. Merveilleux. Et elle regarda William Tanner marcher lentement entre les arbres, le regarda prendre son téléphone

satellite et le porter à son oreille.

4. “Eh bien, on aurait quand même été sous son charme.”

VINGT-SIX

Céline revint sur le sentier. Pete était là, tapi dans l'ombre, et il avait l'air secoué. Elle ne pensait jamais à lui comme à un vieil homme. Après tout, il avait à peine quelques années de plus, il était courageux, avait l'esprit vif et, physiquement, il possédait encore le tempérament et le souvenir de l'athlète du lycée et du garçon de ferme qu'il avait été. Mais en émergeant des arbres, elle songea qu'il avait l'air vieux. Un soupçon de peur et d'hésitation flottait au-dessus de lui, debout, là, affublé de sa casquette orange fluo. En même temps. N'importe quelle personne de cet âge serait terrifiée de se faire tirer dessus – encore plus par un sniper des SEAL. Ils devaient leur peau uniquement à l'apparition inopinée d'un élan. Tu vois ? se dit-elle. Bondir de peur peut avoir ses avantages.

Pa la regardait approcher et paraissait particulièrement pensif, tenant le fusil relevé en diagonale. “Je n'arrive pas à croire ce qui vient de se passer”, dit-il tandis qu'elle se délestait du M24. Quel beau fusil, vraiment.

“Ah bon ?” dit-elle en reprenant son souffle.

“Tu as utilisé ton écharpe Armani préférée pour faire un bandage.”

Elle tourna la tête. Il n'avait plus l'air vieux. Il souriait.

“Tu m'as vue ? Tu regardais ?”

“Et l'emphysème, tu fais semblant pour produire un effet ? Ou c'est par compassion ?” Les expressions de Pete n'appartenaient à aucune catégorie communément admise. “Et une fois de plus, j'ai l'impression que tu as reçu un entraînement spécial à une période de ta vie dont je ne sais strictement rien. Pour l'instant en tout cas.” Oui, il affichait un demi-sourire, oui, il semblait très amusé, un amusement très teinté d'ironie, et, oui, son regard débordait d'amour et de tolérance, mais aussi de fascination et d'inquiétude. De perplexité également, peut-

être. Bon, il fallait laisser Pete être Pete.

“Tu m’as couverte. Tu étais là. Et tu as été si discret que la professionnelle très entraînée n’a rien vu. Wow.” Elle se hissa sur la pointe des pieds et releva sa casquette. “Allons rendre visite à Paul Lamont. Rien n’est gagné, je sais, mais je suis de plus en plus rassurée.” Elle coinça une mèche derrière l’oreille de son mari. “Mince, le beau chapeau de Hank. Je viens de le donner. Une seconde, je vais chercher mon béret sur le siège avant.” Elle lui serra le bras et prit la vieille carabine à levier sous garde.

*

Ils suivirent la piste pendant vingt-cinq minutes et arrivèrent à l’orée d’une autre clairière. L’herbe à blé et la bigelovie puante y poussaient haut. Un petit vent faisait onduler la végétation et, dans l’air qui se réchauffait en ce début d’après-midi, ils sentirent l’odeur de l’armoise. Et d’un feu de cheminée. Aucun bruit si ce n’est la brise et le chant pulsé des criquets. Un taillis d’épicéas bleus et de pins tordus protégeait une cabane et au-delà s’étendait un petit lac vert. Vert comme les yeux de son seul et unique amour. Et encore au-delà, à l’ouest, s’élevait la crête de pierre et de glace du Many Glacier au-dessus des arbres. Et au nord-ouest, l’inselberg avec un sommet en mesa, la Chief Mountain. Elle dominait l’horizon. D’après la carte, ils savaient également que la frontière canadienne s’étirait juste là. Le meilleur endroit imaginable pour un fugitif – en bonne forme, il suffisait de suivre les sentiers de gibier à petite foulée pour passer la frontière en quelques heures, et ce à l’abri d’une épaisse forêt. Il y avait forcément quelqu’un – un filament de fumée pâle montait de la cheminée sur le toit.

Céline murmura : “Le lac du Lièvre. Comme dans la fable. Mais à une encablure de là. Il est doué, le salaud.” Pete acquiesça. “Bonne chasse !” dit-elle. Et ils sortirent de l’ombre offerte par les arbres.

*

Ils se séparèrent et s’avancèrent à découvert exactement ainsi que le feraient deux vieux chasseurs : ils marchaient lentement, attentifs à ne pas se tordre une cheville, s’arrêtant tous les quelques pas comme pour humer l’air à la recherche d’un élan ou d’un chevreuil. Puis ils repartaient. Entre leurs fusils, leurs gilets orange et leur âge, ils ne pouvaient pas passer pour autre chose. Ils avaient parcouru presque la moitié des deux cents mètres de prairie quand ils virent la porte de la cabane s’ouvrir et un homme s’avancer sur la véranda en les observant

à travers de grosses jumelles militaires. Ils s'arrêtèrent pour le regarder eux aussi. Puis Céline leva un bras comme un chef d'escadron et Pete et elle reprirent doucement leur marche. L'homme se recula dans l'entrée obscure et ressortit armé d'un fusil. Chaque étape de cette séquence se déroula sans hâte et en silence. Sans hâte non plus, l'homme leva son fusil doté d'un viseur et le braqua dans leur direction. Bon. Apparemment, c'était un jour à se faire tirer dessus. Les élans et les chevreuils se diraient sans doute la même chose dans un mois.

Ils firent une pause, échangèrent un coup d'œil, Céline fronça les sourcils, acquiesça et ils reprirent leur chemin. Céline agita la main vers l'homme : une vieille dame chasseresse venue de loin essayait de se montrer polie en allant à la rencontre d'un autochtone récalcitrant. Comme il ne tirait pas, ils firent un pas supplémentaire. Continuèrent de marcher. Manifestement l'homme allait les laisser vivre et s'approcher jusqu'à ce qu'ils soient à portée de voix.

Et – à cet instant, Céline entendit le bruit mat d'un lointain hélicoptère. Ou plutôt comme le bégaiement d'une onde transmise à travers l'air quasi immobile. Une pulsation dans les oreilles suivie du véritable battement de tambour des pales. Ils virent l'homme braquer son fusil vers le ciel au-dessus d'eux alors qu'il observait cette nouvelle menace, et eux-mêmes se tournèrent pour voir le Robinson 66 noir s'approcher rapidement en frôlant la cime des arbres. À moins de trois kilomètres d'eux, ou encore moins, il vira brusquement dans le sens des aiguilles d'une montre avant de rester en vol stationnaire. Juste au-dessus de la prairie marécageuse. Très bruyant, même à cette distance. L'oiseau se balançait sur l'air juste au-dessus des arbres, puis il se posa hors de vue et la pulsation baissa d'une octave ; quelques secondes plus tard, ils entendirent un autre rugissement, un décollage et l'hélicoptère s'élevait au-dessus des arbres. William Tanner prenait peu de temps à charger. L'hélicoptère avait à peine dépassé l'épicéa le plus haut qu'il pointait déjà le nez vers le bas pour virer, la queue de l'appareil monta et il accéléra d'un coup en direction de la crête et sans doute d'Helena. Céline l'espérait. Helena n'était pas un site militaire clandestin, Tanner avait besoin qu'on prenne soin de lui. Elle espérait qu'il ne serait pas rétrogradé parce qu'une dame aux cheveux blancs avait été plus rapide que lui.

Ils se tournèrent de nouveau vers la cabane. Le canon du fusil et le viseur étaient directement braqués sur Céline. Il faut dire qu'elle tenait le 308 à la main.

Ils marchèrent. Que pouvaient-ils faire d'autre ? À moins de trente mètres, l'homme retira la main gauche du fût et la leva : "*N'avancez pas plus.*" Il regarda dans son viseur, le visage à moitié caché, mais Céline apercevait une joue à la peau tendue et brûlée par le soleil, une barbe de trois jours, un sourcil sombre, des cheveux en bataille – brun clair qui virait au gris. Une chemise Oxford grise, défraîchie, rapiécée, tachée. Un pantalon trop grand, lui aussi taché par de la sève et de l'huile, les ourlets et les poches effilochés. Pas de casquette.

"*C'est bon*, lança l'homme. Là." Sa voix était sonore, mais cassée, la voix d'un homme qui devait savoir chanter – un ténor des montagnes, peut-être – mais n'avait pas parlé depuis longtemps.

"Posez vos fusils par terre", dit-il.

"Je vous demande pardon ?" objecta Céline.

Au son de sa voix, l'homme frémit. Il leva l'œil de son viseur, cligna des paupières et elle vit qu'il avait les yeux marron foncé. Ni noisette ni noirs. Grands, encore brillants, impressionnables. Les yeux d'un homme qui regardait le monde comme si c'était une image – image qui se suffisait à elle-même, mystérieuse et en perpétuelle composition.

"La saison de la chasse ne commence pas avant quelques semaines, d'après mes informations." Encore cette voix. Éraillée et même charmante, à présent, cette tonalité un peu abîmée qu'ont souvent les hommes charismatiques. "C'était quoi tout ce raffut ?" Il pointa le canon du fusil vers l'horizon où l'hélicoptère avait disparu.

Céline posa le sien et s'épousseta les mains. "Nous sommes de New York, déclara-t-elle comme si cela expliquait tout. Et nous sommes venus voir l'endroit où la Princesse de la Montagne de Glace pourrait avoir envie de s'installer avec son père, le Roi."

Paul Lamont recula d'un pas chancelant. Il baissa le fusil, le laissa tomber contre le mur en rondins et il se prit la tête entre les mains. Ses pieds étaient cloués à la véranda.

"Céline Watkins, lança-t-elle. Mon mari, Pete. C'est votre fille Gabriela qui nous envoie."

VINGT-SEPT

Lamont fit du café. Il n'avait pas reçu de visite depuis vingt-trois ans, de sorte que son sens de l'hospitalité était un peu rouillé : à la table rustique, il tira une chaise en pin pour Céline. L'unique chaise, remarqua-t-elle. La cabane était en rondins, une seule pièce, propre, un sol de planches balayé et deux vestes – une Carhartt en toile à fermeture éclair et un imperméable en Gore-Tex – accrochées à des patères près de la porte. Chemises, pantalons et pulls de laine, tous vieux, rapiécés et délavés étaient rangés dans une cagette contre un mur. Un lit une place le long du mur opposé, sous une fenêtre à croisillons qui s'ouvrait d'un côté. Sur l'appui de la fenêtre, deux livres. Elle pouvait lire leur dos : *Poems of the Masters*, traduit par Red Pine, *The Great Fires* de Jack Gilbert.

Elle compta deux lampes d'Aladin au kérosène, des bougies plantées sur des soucoupes sur le rebord des autres fenêtres. Un antique poêle en tôle dans le coin nord-ouest. Deux poêles à frire en fonte accrochées à des clous au mur juste au-dessus, et deux marmites en inox. Une tronçonneuse Stihl orange par terre près de la porte. Lamont donna un coup à la poignée du poêle pour l'ouvrir. Il jeta quelques petites bûches et referma l'engin, prit de l'eau à la louche dans une bassine en plastique de presque vingt litres qu'il versa dans la marmite la moins volumineuse, rajouta des cuillerées de café prises dans une boîte en fer rouge Folgers et mit le tout à chauffer. Du café de cowboy. Il ne les regardait pas. "Une seconde", dit-il sans croiser leur regard, et il sortit. Il rapporta une souche de pin assez grande pour s'y asseoir ; la posa par terre dans un bruit mat. Retourna en chercher une autre. "Voilà. Je vous en prie." Il fit un geste vers Pete.

Il se concentra sur le café et ne dit plus un mot. Céline l'observa. À cet instant, toute sa vie était portée à ébullition, dans sa tête et son cœur, comme le café – à bonne température, la croûte de café se craquellerait et l'eau brûlante passerait à travers.

Quand elle se mit à bouillir pour de bon, il tapota la marmite deux

fois avec une cuiller et saupoudra des coquilles d'œuf qu'il prit dans un bol. Il devait y avoir un poulailler à l'arrière. Il laissa les grains de café retomber. Un évier en acier était fixé contre le mur du fond. Une tasse ébréchée représentant un château Disney rose était posée à l'envers sur le rebord. Ce détail fit grimacer Céline. Paul retourna la tasse. Sur une planche qui servait d'étagère, il y avait trois pots à confiture. Il en prit deux. Versa le café et tendit la tasse avec le château à Céline. "Je vous la laisse, dit-elle. Le bocal m'ira bien." Il acquiesça. Prit un sucrier en verre sur la même étagère. Une cuiller.

Il s'assit sur la souche d'arbre. Céline le dévisagea. Ses joues à la peau si tendue étaient ascétiques. Il mangeait chichement, vivait chichement, s'efforçait manifestement de n'avoir que des pensées chiches. Une repentance pour les erreurs passées. Ses lèvres gercées par le soleil tremblaient à peine pendant qu'il remuait une grosse cuillerée de sucre dans son café. Le seul petit plaisir qu'il s'accordait, devina-t-elle. Il était encore très beau. Il avait de longs cils, des yeux clairs bien qu'un peu injectés de sang, des cheveux blond-roux tirant sur le gris qui tombaient sur son col ouvert où la zébrure d'une cicatrice courait de son oreille à sa clavicule. Elle se rappela qu'elle n'aimait pas cet homme. Il était faible, et il avait abandonné sa fille unique dans des conditions horribles – par deux fois. Elle repensa à la toute petite fille debout sur l'escabeau censé aider les enfants à se brosser les dents au-dessus du lavabo – se préparant à dîner, seule dans l'appartement.

Céline sirota le café noir bien chaud et demanda : "Comment êtes-vous mort ?"

*

Il leur raconta. Mais d'abord il les regarda droit dans les yeux, Pete en premier, puis Céline, et dit : "L'hélicoptère est reparti. J'imagine que vous avez passé une sorte d'accord."

"En effet, répondit Céline. Je leur ai promis que vous resteriez mort. J'ai ajouté que les photos que vous aviez prises de Peña de la Cruz resteraient cachées."

Lamont la dévisagea, vacilla si violemment qu'il renversa son café. Il posa la tasse, la dévisagea encore.

"Sinon, comment expliquez-vous que nous soyons ici avec vous et pas enterrés près du lac ?"

Il acquiesça lentement.

“Vous avez pris des photos au palais présidentiel cet après-midi-là, du corps.”

Il continuait de la regarder, acquiesça.

“Et à côté du corps, se trouvait un Américain, un représentant du gouvernement. Assez important à l’époque, mais aujourd’hui haut placé. Très haut placé.”

“Nous avons bien...” Elle s’arrêta. “Bon. Nous avons une *longue* vie derrière nous. Bien remplie. Ce qui ne me déplaît pas, au contraire. Mais je pensais à Gabriela.” Il acquiesça. “Et à son fils.” Un autre frisson. Pauvre homme. Il voulut parler et elle leva une main. “Nous allons y venir. Bien, dit-elle avant de boire une nouvelle gorgée. Délicieux, ce café.” Elle inspira profondément. “Salvador Allende ne s’est pas suicidé, n’est-ce pas ?” Encore une gorgée. “Et Peña de la Cruz non plus. Sinon ils ne s’inquiéteraient pas d’un photographe à moitié fêlé abusant de la vodka et du maté – pardon – qui déraillerait en racontant que la CIA avait tué un ministre des Finances. Qui le croirait ? Pas moi. Et puis franchement, qui est-ce que ça intéresserait de nos jours ? De l’eau sous les ponts. C’est triste. Mais. Ces photos, c’est une autre histoire. Une photo, ainsi que les autres en votre possession, j’imagine, représentant un Américain en costume, un Américain très important, armé, penché sur le cadavre d’un membre du gouvernement chilien, ça, c’est une autre histoire. Ça ébranlerait le monde et forcerait à revenir sur le passé à un moment peu opportun. Ce moment-ci, ce moment critique où les États-Unis reçoivent du soutien des quatre coins de la planète et où ils essayent visiblement de mettre en place une coalition. Très mauvais timing. Bref, je leur ai dit que s’il arrivait la moindre chose à l’un de nous trois, à Gabriela, à votre petit-fils ou à ma famille, cela déclencherait la publication des photos dans la presse. J’ai mentionné le *New York Times* et le *Washington Post*.”

Lamont la dévisageait toujours.

“Je suis une vieille joueuse de poker, sourit Céline. On a trouvé une des photos et, où que soient les autres, vous feriez mieux de vous organiser. On peut vous aider.”

Ils burent donc du café. Tout l'après-midi jusqu'au crépuscule. Personne n'était pressé. Paul Lamont alluma les lampes et prépara des œufs brouillés avec de l'huile d'olive – de fait, il avait un poulailler – qu'ils mangèrent accompagnés de tranches fines d'élan séché, la meilleure viande séchée que Céline ait jamais goûtée. Il refit du café qu'ils burent après le dîner. Céline lui raconta tout ce qu'elle savait de la vie de Gabriela et de son fils à présent âgé de huit ans. Lamont l'écouta comme un homme à moitié mort, mort de soif, et qui à cet instant se désaltérerait à une source d'eau fraîche. C'était comme d'arroser un géranium sec et jaunissant ; ils virent la force revenir dans ses membres, la couleur. Il parla peu. Que pouvait-il dire, songea Céline. Après tout. Il avait fait des choix. Des choix difficiles.

Il leur raconta comment il était mort, comment il avait étudié et sculpté des empreintes d'ours dans du bois, choisi une nuit qui annonçait de l'orage, comment il s'était coupé aux poignets pour avoir du sang. Il savait que ça n'avait pas besoin d'être parfait, parce que la CIA le voulant mort, elle se donnerait du mal pour que ça arrive, du moins officiellement. Il ne parla pas des décisions plus importantes et se limita à : “Il fallait que Gabriela puisse avoir une vie. Il fallait l'éloigner de cette Femme. Il fallait qu'elle hérite. Il fallait que j'arrête ce boulot. Avec eux. Ils savaient que j'avais les photos et ils connaissaient ma personnalité – impulsive, franche et peut-être euh...”

“Autodestructrice ?” proposa Céline pour l'aider.

Il acquiesça. “C'est ça. Que si jamais ils essayaient de me menacer en utilisant, disons, Gabriela, je révélerais tout. Alors s'ils n'ont pas pu me trouver après ma disparition, c'est peut-être qu'ils ne s'en sont pas trop donné la peine. Ils étaient sans doute soulagés que toute cette affaire retombe. Mais du coup...”

“On a remué les cendres du passé. Et tout le monde a éternué.”

Il faillit sourire. Son visage a été ciselé par le chagrin, se dit Céline. Il souriait presque. Elle se demanda si ses muscles savaient encore comment s'y prendre.

Céline posa sa fourchette et dit : “Vous aviez une très belle famille, mais vous avez tout foutu en l'air et causé une peine immense.” Il cligna des paupières et regarda son assiette. “Surtout à votre fille. Vous avez fait de mauvais choix et vous avez été faible. Vous avez souffert le martyr quand Amana est morte.” Il se toucha la joue, un réflexe, comme pour s'assurer qu'il était toujours vivant. “Je

comprends ça. Mais il y a un nombre incalculable de gens qui souffrent le martyre et qui pourtant continuent de vivre avec grâce. Vous savez, j'aime énormément Gabriela. C'est une jeune femme extraordinaire. Elle s'est construit une belle vie malgré le décès de sa mère, malgré le boulet de démolition qui lui servait de père. Je pense qu'elle va vouloir vous rendre visite. Bientôt. Vous devriez vous dégoter une autre chaise et une autre tasse à café."

L'homme pivota sur sa souche d'arbre pour faire face à la petite fenêtre. Il se pencha en avant. Il avait les coudes sur les genoux et il porta ses mains à son visage. Céline le laissa tranquille. Finalement, elle dit : "Est-ce que vous voudriez bien nous raccompagner à notre camping-car ? Nous sommes épuisés et il commence à faire vraiment sombre. On aurait bien besoin d'un guide."

Elle le voyait acquiescer. "Bien sûr, dit-il d'une voix rauque. Bien sûr."

ÉPILOGUE

Céline et Pete rechignèrent à quitter leur nouvelle maison en forme de bernard-l'hermite et décidèrent de camper une semaine à Polson, à l'extrémité sud du lac Flathead, et puis de redescendre en longeant la Swan River. C'était la meilleure période de l'année. Gel la nuit, chaleur et soleil le jour, les trembles et les peupliers de Virginie parés de jaunes et d'orange qui faisaient quelque chose au bleu du ciel derrière, un effet qu'aucun artiste ne pourrait jamais reproduire. Ils se promenèrent au bord du lac, de la rivière, ils lurent, se préparèrent du thé le soir dans le coin dînette, les bruits de l'eau leur parvenant à travers la moustiquaire.

Le 7 octobre, Hank vint en avion à Helena et ils allèrent à sa rencontre. Il était entre deux reportages et voulait savourer quelques jours dans les montagnes début octobre. Il les aiderait à redescendre le camping-car. Il proposa même de les mettre dans un avion et de s'occuper seul du trajet de retour, mais ils n'avaient pas l'air pressés de se séparer du véhicule qu'ils appelaient Bennie, ce qui l'amusa. Hank se dit que, de toute façon, il avait bien besoin de passer un peu de temps loin de chez lui. Ils allèrent le chercher au petit aéroport tard un jeudi matin, et Céline trouva incroyable de le voir aussi joyeux malgré un mariage qui battait de l'aile et un avenir incertain comme pigiste. C'était un grand gamin qui ne manquait pas de force, un passionné de pêche et de canoë, et Céline remarqua que sous sa chemise en flanelle qu'il n'avait pas rentrée dans son pantalon il avait pris du poids, sans doute à cause de la bière. Bon.

Gabriela arriva par avion quelques heures plus tard. Ils se retrouvèrent dans le hall doté d'un gigantesque grizzly dressé sur ses pattes arrière en train de grogner. Maintenant qu'ils avaient retrouvé Lamont, l'ours était un peu moins impressionnant, Dieu merci. Gabriela arborait une queue de cheval comme le soir de leur première rencontre, portait une veste cintrée et avait les joues rouges. En les voyant, elle afficha un sourire instantané et éclatant. Céline fut une fois de plus frappée par l'énergie pleine de réserve et de fraîcheur de

la jeune femme. Et de la facilité avec laquelle, après une présentation qui sembla les intimider, Hank et elle se mirent à parler – à la fois excités et décontractés –, quasiment comme de vieux amis. Après tout, tous les deux vivaient dans la précarité de leur vocation, ils aimaient ce qu'ils faisaient et adoraient les grands espaces. Il l'interrogea sur son fils et elle dit : "Mon Dieu, Nick veut devenir écrivain ! C'est un conteur-né. Vous croyez que vous pourriez l'en dissuader ? Lui raconter tous les petits boulots affreux que vous avez été obligé de faire ? Votre mère m'a tout raconté."

Céline se dit qu'elle n'avait pas entendu Hank rire autant depuis très longtemps. "Je ne sais pas, répondit-il. Au fond de moi, je crois que jouer les livreurs de pizza quand on écrit est une bonne solution. Allez comprendre." Il lui prit son bagage des mains exactement comme Bruce Willis avait pris celui de Céline cette fameuse fois. Hmmm. Céline se dit que la vie n'en finissait pas d'être surprenante et surtout étrange. Qui pouvait affirmer savoir quoi que ce soit ?

Ils décidèrent de faire une petite promenade le long de la Missouri qui traversait un canyon en aval, des prairies d'herbes hautes auburn et des berges creusées où s'attardaient les dernières lueurs du jour. Ils marchèrent lentement sur le large sentier. La soirée n'était pas froide. Pete et Céline se tenaient par la main, laissant les jeunes partir devant. À la tombée de la nuit, ils montèrent tous dans le camping-car et retournèrent en ville où ils mangèrent des steaks au Nagoya. La conversation ne faiblit jamais. À plusieurs reprises, Gabriela et Hank posèrent des questions sur l'enquête, l'enchaînement des événements, mais Céline et Pete étaient réticents à en parler. Hank voyait qu'ils traversaient un léger baby blues, cette sorte de dépression qui teinte l'euphorie d'avoir retrouvé la personne que l'on cherchait. Ce furent surtout les jeunes qui parlèrent, donc, de l'endroit où ils vivaient, de leur boulot et de l'échec de leur mariage, pendant que Pete et Céline les écoutaient attentivement, main dans la main.

Gabriela louerait une voiture le lendemain pour monter au National Glacier Park et à la cabane au pied des montagnes. Plusieurs fois durant le dîner, au cours des pauses naturelles dans la conversation – alors qu'on les servait, les débarrassait –, Céline remarqua que Gabriela fixait la nappe du regard, souvent absente, ou regardait la salle les yeux dans le vague, et elle devinait que la jeune femme pensait à son père, essayait de se préparer à leur rencontre. Elle n'arrivait pas à imaginer. Ou plutôt si, et cela lui serrait la poitrine. À un moment, elle ne put s'en empêcher, elle prit la main de Gabriela dans la sienne, ce qui la fit sursauter, leurs regards se croisèrent et

elles partagèrent ce qu'elles seules pouvaient partager à cet instant. Céline sut que l'affaire était bel et bien close.

Ils réservèrent trois chambres adjacentes au Trout Creek Hotel, au rez-de-chaussée avec les places de parking qui allaient avec, mais Pete souleva le toit du camping-car : Céline et lui dormiraient dans Bennie. Hank n'en revenait pas. Hors de question qu'ils dorment dans une chambre mal aérée. Hank regarda sa mère toute frêle descendre du camping-car pour observer la nuit étoilée avant d'aller dormir. S'il se déplaçait dans le monde avec un semblant de grâce, il le devait presque entièrement à sa mère, et il essayait de rester fidèle à cet enseignement, se trompait souvent, mais se reprenait chaque fois. Elle lui avait appris le courage dans les paysages de l'imagination, et à puiser de la joie dans ce qui l'entourait quand il avait peur. Mais elle le faisait aussi souffrir. Elle refusait de se confier sur l'histoire qui pour lui était la plus importante.

Il avait une sœur quelque part. Dont le cœur battait avec le sang de sa mère et un peu du sien. Il imaginait que cette sœur avait un penchant pour les êtres vulnérables et perdus qui surprenait son entourage. Elle possédait sans doute un humour qui suscitait l'interrogation, un amour des choses qui paraissaient mystérieuses et à part. Il voulait la connaître. Il voulait lui envoyer un cadeau pour Noël, l'appeler au débotté et lui dire : "Salut, c'est ton frangin, ça roule ?" Mais sa mère s'était cloîtrée derrière un mur. Depuis des années et des années. Il avait deviné l'intensité de sa douleur et avait fait de son mieux pour respecter ses souhaits, il n'avait pas insisté. Mais ils étaient là, sous une rivière d'étoiles dans le Montana, et Céline avait rendu son père à Gabriela. Gabriela était sur le point de commencer une nouvelle vie et Hank sentait l'excitation et la force qu'elle y trouverait.

Céline sentit sa présence et se tourna. "Hank ! Viens regarder Orion avec moi. On ne voit pas autant d'étoiles en ville. Ça va me manquer terriblement. Pour être honnête, je pourrais vivre avec Bennie jusqu'à la fin de mes jours."

"*Whoo !* J'ai dit que tu pouvais l'emprunter."

"Je me demande si la coque finirait par être trop petite ?"

"Sans doute."

"Sans doute."

Hank dit bonne nuit à sa mère en la serrant dans ses bras. Il la serra fort et lui murmura à l'oreille : “Maman, je sais que j’ai une sœur. Je ne te fais pas de reproches, à toi ou à quiconque.”

Elle se raidit, inspira. Elle recula et tint son fils à bout de bras. Elle dit : “Bobby t’a raconté.”

Il acquiesça.

“Elle t’a dit qu’ils me l’ont prise avant même que je puisse respirer l’odeur de ses cheveux, approcher les lèvres de son oreille et lui dire ce que j’avais à lui dire ? Les promesses que je devais tenir. J’avais des choses à lui dire.” Elle plissa les lèvres, inspira.

Hank retrouva sa voix. “Elle s’appelle Isabel, c’est ça ?”

“Elle t’a dit ça aussi ?”

Il acquiesça.

“C’est exact. Isabel. C’est le nom que je lui ai donné. Elle aurait – elle a – dix ans de plus que toi. Je voulais lui promettre que je la retrouverais. Un jour, oui. J’ai promis. Pendant que l’infirmière l’emmenait. Et je dois vivre avec ça.”

Hank hésita. Il ferma les yeux, humant l’eau froide de la rivière. “Est-ce que tu vas continuer à la chercher ?”

“Je la cherche chaque jour. Jamais je n’arrête.”

REMERCIEMENTS

Nombreux sont les amis et les membres de ma famille qui ont contribué généreusement à l'écriture de ce livre. Toute ma reconnaissance va à ma première lectrice, Kim Yan. Ta perspicacité, ton humour et ta sensibilité littéraire sont une véritable bénédiction. Comme toujours, Lisa Jones et Helen Thorpe m'ont accompagné de leur amitié fidèle et indispensable. Merci. Merci aussi à Donna Gershten pour ton énergie et tes lectures attentives. Mark Lough, Ted Steinway, Nathan Fischer, Jay Heinrichs, Rebecca Rowe et John Heller m'ont aidé tout du long comme à leur habitude. Même chose pour Pete Beveridge, Leslie Heller-Manuel, Callie French, et David Grinspoon. Carlton Cuse m'a une fois de plus procuré un sursaut créatif ainsi qu'il le fait depuis nos quinze ans. Jay Mead et Edie Farwell ont partagé leur exaltation et leurs connaissances. De même que Sally et Robert Hardy, Margaret Keith/Sagal, et J.-P. Manuel-Heller. Ana Goncalves m'a sauvé à un moment critique. Encore merci à Jason Hicks et Jason Elliott pour leur expertise. Et à Bethany Gassman, Laura Sainz, Lamar Sims, William Pero et Thor Arnold qui connaissent les lieux. Ainsi qu'aux docs, Melissa Brannon et Mitchell Gershten. Merci à mes amis et cousins germains Ted McElhinny et Nick Goodman. Je suis heureux que nous y soyons allés ensemble.

Mes remerciements à Myriam Anderson et Céline Leroy pour leur discernement et leur passion. L'amour que vous mettez dans le travail vaut tout l'or du monde.

Je lève une fois encore mon verre à David Halpern, mon agent. Ce livre, comme les autres, n'aurait pas vu le jour sans ta contribution enthousiaste, tes relectures, ton tact, tes encouragements et ton humour. *Skol*.

Et évidemment, à mon éditrice, Jenny Jackson. Pour une fois, les mots manquent. Combien de fois ai-je pu compter sur ton intelligence et ta finesse. Ma reconnaissance va au-delà de ce que je pourrais

exprimer.

Merci à tous. C'est un plaisir et un privilège.